La Terreur en Macédoine

Louis Boussenard

Publication: 1912
Source : Livres & Ebooks

Chapitre 1

Il est aujourd'hui des pays qui , depuis des années , sont ravagés par le feu , décimés par le fer et noyés dans le sang .

Et non pas de ces contrées lointaines , encore mystérieuses , où quelque tyran nègre ignorant et féroce , moitié homme et moitié fauve , massacre pour l'immonde joie de tuer .

Non! *ces pays martyrs font partie de notre Europe civilisée , orgueilleuse de ses arts , de ses sciences , de ses découvertes et de ses génies*! *J'ai nommé la Bulgarie , la Roumélie , la Macédoine , l'Épire , nations chrétiennes d'Orient que torture à merci le maître musulman .*

Et c'est ainsi que des populations honnêtes , laborieuses , inoffensives , sont journellement en proie au vol , au pillage , à l'incendie , au brigandage organisé , à la mort dans les supplices les plus effroyables que puisse inventer la tyrannie la plus atroce et la plus raffinée .

J'ai voulu être l'écrivain de ces souffrances qui passent l'imagination . Et j'éprouve le scrupule bien naturel de vous dire : « *Ce récit , documenté avec le plus grand soin et puisé aux sources les plus authentiques , sera toujours conforme à la vérité . Mais , pourtant , cette vérité devra être plutôt atténuée , car il est de ces horreurs que l'on ne peut écrire ...* »

Je raconterai donc avec tristesse et sincérité les atrocités poignantes dont souffrent les chrétiens d'Orient . Je serai narrateur fidèle et impartial , sans faire intervenir et sans discuter les croyances et sans la moindre préoccupation confessionnelle . Si notre pitié est acquise aux martyrs , c'est parce qu'ils sont avant tout des hommes . Et l'homme qui souffre a droit à notre compassion et à notre respect , quelles que soient son origine , sa nationalité , sa couleur ou sa foi!

C'est pourquoi , aussi , en écrivant ces lignes , je me joins de toute mon âme à ceux qui réclament au nom de l'humanité , pour les martyrs d'Orient , la fin d'une tyrannie qui déshonore un régime et une époque .

L . BOUSSENARD .

Chapitre 2

C’est là-bas, aux confins de cette Macédoine, terre d’Europe, si proche et pourtant si lointaine… terre inconnue de nous, les gens d’Occident, mystérieuse, belle et malheureuse, une victime suppliciée par deux fléaux terribles, le Turc et l’Albanais.

Macédoine !… une province ?… un royaume ?… une république ?… un État quelconque ?…

Non ! un souvenir historique, glorieux et stérile ; une abstraction géographique sans unité, sans forme et sans limites. Une sorte de Pologne, qui n’est ni serbe, ni grecque, ni bulgare, et qui est tout cela ; une âme slave et chrétienne à laquelle la conquête veut donner un corps turc et musulman.

Des circonscriptions ottomanes, des gouvernements quelconques découpent l’ancien empire d’Alexandre en vilayets qu’administrent des *valis* plus ou moins pachas, nommés par le sultan.

Il y a le vilayet de Sélanik avec Salonique pour chef-lieu ; celui de Skodra ou Scutari, chef-lieu Scutari ; celui de Monastir ; celui de Kossovo - Kossovo le Sanglant ! - chef-lieu Prichtina…

C’est un pays de culture et la terre y est féconde. Mais la population y est clairsemée. Elle devrait être énorme, opulente et heureuse…

Certes, partout, dans les villages aperçus de loin en loin, tout blancs sous leurs toitures rouges, c’est le labeur obstiné, c’est l’ardente lutte pour la vie, c’est parfois et pour un moment l’abondance. Mais c !est aussi et toujours l’insécurité, la violence, la terreur !

« Si tu construis une maison à Ipek, dit un proverbe macédonien, ne mets jamais de fenêtres sur la rue ; à Prichtina, tu peux en mettre au premier étage. Mais à Prizrend, avec de bonnes barres de fer, tu peux essayer d'en ouvrir au rez-de-chaussée. »

Il s'agit de villes ayant de quinze à vingt-cinq mille habitants qui, groupés, peuvent se défendre contre les bandits de la montagne.

Quant aux villages ouverts à tous les vents, à tous les intrus, à toutes les convoitises ?… Leur position est effroyable. Écoutez plutôt.

A quelques lieues de Prichtina, le village de Salco est en fête. Et cette fête est d'une surabondance, d'une grandeur et d'une simplicité bibliques.

Nikéa, la fille du maire - mouktar - Grégorio Perticari, épouse Joannès, le fiancé adoré, l'ami si cher de ses jeunes années. Un couple magnifique.

Elle, d'une beauté triomphante, comme son nom venu du grec : Nikê, Victoire. Beauté célèbre qui lui a valu et mérité là-bas le nom de Nikéa la Belle, comme celui de notre ville d'azur et de soleil, Nice la Belle, qui fut aussi Nikê dans l'harmonieuse langue des Hellènes.

Blonde comme les épis, avec des yeux de saphir, noyés de tendresse, une bouche de rose qu'entr'ouvre l'heureux sourire de ses vingt ans… sourire d'amour, d'espoir, de félicité, et dont l'ineffable caresse ravit le jeune époux.

Lui, brun comme une tzigane, avec des cheveux d'un noir bleuâtre, des yeux de velours, larges, magnétiques, luisants comme des diamants noirs. Une fine moustache cache à peine ses lèvres violemment pourprées ; son menton recourbé, à la romaine, indique l'énergie, cette vertu qui manque aux Slaves ; ses épaules carrées, ses mains courtes, nerveuses, dénotent la vigueur. Avec cela, un regard de flamme, une voix de métal, une âme d'enfant naïf et bon, un cœur loyal et fidèle comme l'acier.

Le père vient de les bénir. L'œil obscurci par une larme attendrie, la voix tremblante, il ajoute :

« Enfants, soyez heureux !

« Les temps sont troublés… le présent est cruel et l’avenir sombre…. mais vous avez santé, vigueur, amour, et votre âge est celui de l’espérance…

« Espérez, enfants ! et que rien ne vienne troubler la félicité de ce beau jour.

« Espérez et soyez heureux ! »

Ces paroles du vieillard sont écoutées avec une émotion profonde. Il y a quelques moments d’un silence plein de respect, puis l’orchestre, très simple, prélude, en quelque sorte timidement. Une guzla, un flageolet, un tambourin et une cornemuse, instruments disparates, mais chers aux Slaves du Sud, s’accordent tant bien que mal.

Les jeunes gens, en vestes de drap brun ou écarlate, en longues culottes bouffantes gansées de noir et ceinturées de soie violette, tendent la main aux jeunes filles et les enlacent. Leurs blonds cheveux tordus et nattés avec des sequins d’or, des brimborions d’argent et des grains de corail, charmantes sous leur bonnet grec, les belles filles de Kossovo raffolent de la danse. Aux premières mesures, leurs petits pieds élégamment chaussés de bottines en maroquin rouge trépident et s’agitent en cadence.

Puis les couples partent, s’animent, se grisent de musique et de mouvement, et bientôt tourbillonnent en vertige, infatigablement.

Un peu à l’écart, pressés l’un contre l’autre, les jeunes époux se contemplent, ravis, se parlent doucement à l’oreille et se sourient, extasiés. Ils échangent d’exquises pensées de bonheur intime, se disent à mots entrecoupés la joie de leur cœur, avant de s’élancer au milieu de la cohue vibrante, folle d’allégresse.

« Oui, murmure Nikéa, le père l’a dit, le présent est cruel et l’avenir bien sombre…

« Mais près de toi, ô mon bien-aimé, je ne crains plus rien, car ton amour sera ma sauvegarde et ma force…

- Toujours cette crainte !… toujours ce martyre de la pensée !… Mais, chère âme, ne suis-je pas là désormais pour bannir ces terreurs ?

- Ah ! tu ne sais plus… toi qui reviens de si loin et après si longtemps !…

« Oh ! ce n'est pas un reproche ; mais tu as pu oublier le fléau de notre race, si douce et si aimante, si bonne et si laborieuse !

- Le Turc... l'Albanais !... surtout l'Albanais ! qu'importent désormais ces pillards dans ce grand mouvement qui émancipe aujourd'hui les hommes et les nations ?

« J'estime qu'il est temps de résister à leurs caprices de tyrans, à leurs violences de brutes.

- Non, tu ne sais plus et tu ignores l'état de nos âmes... Sache bien que tu serais seul... que nous serions seuls tous deux à lutter.

« Les autres n'oseraient pas !

- Nous sommes pourtant le nombre et nous avons pour nous la force et le droit.

- Ils n'oseraient pas, te dis-je !

« Songe aux siècles de terreur accumulés sur leurs

têtes.

- Que faire, chère âme ?... que faire ?...

- Nous résigner... encore !

« L'impôt est dur... il est injuste... il est écrasant... et pourtant notre labeur saurait y pourvoir... Oui... travailler, se résigner pour être heureux.... comme le furent nos pères... malgré l'incessante menace des gens de la montagne.

- Tu le veux ?

- Oh ! non... je t'en prie plutôt... au nom de notre amour et pour notre bonheur si complet, si grand. qu'il me fait peur !

- Soit ! je me résignerai aussi, dit-il avec son bon sourire d'homme épris, et quoique la flamme de son regard, semblât, démentir ses paroles.

- Merci ! bien-aimé… oh ! merci !

« Demain… c'est demain seulement *qu'ils* arrivent pour le *tchetel* maudit… Viens, la main dans la main, les yeux dans les yeux, nous mêler, à. cette belle fête qui est la fête de notre amour. « Forte de ta promesse, je ne crains plus le malheur ! »

Pauvres enfants ! à l'instant même où le présent leur sourit, ce malheur qui menace toujours le paysan de Macédoine s'abat, comme un ouragan dévastateur, sur le village en liesse. Une galopade enragée fait trembler la maison. Des hennissements de chevaux, des fracas de métal s'accompagnent de clameurs humaines.

Le bétail qui somnole dans la grande cour, sous les hangars, un peu partout, s'enfuit effaré. Les buffles noirs vautrés dans la mare s'ébrouent sous une averse de fange ; les moutons se pressent à s'étouffer, dans un coin ; et les petits cochons détalent avec des grouinements exaspérés.

Cependant l'orchestre se tait brusquement.. Les danseurs s'arrêtent, pris d'épouvante, et se précipitent vers les fenêtres. Des clameurs et des gémissements jaillissent de toutes les poitrines. Le père, le vieux Grégorio, lève, désespéré, les bras au ciel. Joannès veut s'élancer vers les intrus.

Nikéa, toute pâle, essaie de le retenir, et gémit d'une voix mourante :

« Oh ! mes pressentiments ! j'étais trop heureuse…

« Que le Dieu tout-puissant nous prenne en pitié et nous protège…

« C'est Marko !… Marko le Brigand !

- Pour vous servir, ma belle enfant !… »répond une voix, railleuse, vibrante, aux éclats de cymbale.

De tous côtés, les danseurs et les danseuses se répandent à travers l'immense cour.. Il en est qui cherchent à s'enfuir, sans savoir où, fous de terreur…

Ce nom terrible qu'accompagne une réputation effroyable a littéralement stupéfié ces malheureux. Yeux éteints, faces pâles, bouches contractées, mains tremblantes, jambes qui se dérobent… ces gens naguère si joyeux semblent des condamnés attendant le coup de la mort.

La voix aux vibrations de cymbale reprend, avec une ironie cinglante :

« Eh bien ! oui.... c'est moi, votre excellent ami... votre cher voisin Marko... avec ses douze apôtres !...

« Quoi donc !... notre arrivée vous surprend... vous interloque... vous alarme !...

« Par le diable, mon patron ! nous ne sommes pas des trouble-fête... bien que tu aies oublié de nous inviter, mon vieux Grégorio...

- Seigneur Marko...

C'est très mal, cela !...

- Seigneur...

- Nous sommes pourtant de joyeux compagnons. aimant à nous amuser....

- C'est une petite fête de famille, reprend avec effort Grégorio plus épouvanté que jamais.

-Ah çà ! paysan, est-ce que je ne suis pas d'assez haute extraction, moi Marko, bey de Kossovo et pacha de la montagne ?...

- Ce n'est pas... ce que je voulais dire... seigneur... mais je vous attendais seulement demain... jour de Saint-Michel, pour...

- Pour le *tchelel* , mon impôt... nous savons cela et nous en causerons dans un moment...

« Mais assez d'histoires ! vite à boire... beaucoup à boire... à manger... beaucoup à manger pour mes douze apôtres... ils veulent rattraper le temps perdu... Quant aux chevaux, de la litière jusqu'au ventre... de l'avoine et du maïs plein les auges...

« Et vous, mes braves, pied à terre ! »

L'homme qui parle ainsi en maître et dont l'arrivée sème partout la terreur est un Albanais pur sang. Un bandit, certes, mais un bandit gouailleur, hautain, superbe et formidable.

Vingt-cinq ans à peine, beau comme un demi-dieu de la Grèce païenne et musclé comme un gladiateur antique. Une tête d'une énergie sauvage, avec des yeux gris d'acier, froids et luisants comme des lames de sabre ; un nez à la fière courbure aquiline et cette coupe audacieuse du profil des grands rapaces ; sa chevelure fauve s'ébouriffe en crinière sous le tarbouch à gland noir ; et ses moustaches, fauves aussi, retombent en longues pointes jusqu'à l'arête brutale des mâchoires.

Il porte avec une aisance qui n'est pas sans noblesse un costume éclatant d'une magnificence théâtrale. Veste écarlate soutachée d'or, sur laquelle se croisent deux cartouchières aux étuis bourrés de cartouches ; culotté bouffante et jambières en drap rouge, vaste manteau blanc qui retombe en plis harmonieux, quand il ne s'envole plus au galop éperdu de la chevauchée.

Avec cela, un arsenal. D'abord, en bandoulière, une carabine Martini qui remplace l'immense fusil albanais. Puis, à la selle, un yatagan à la poignée d'or sertie de pierreries. Puis, encore, à la ceinture de soie bleue, une paire de longs revolvers, avec un kandjar et un petit poignard à lame courte et large, de ces lames qui coupent des clous et hachent en scie le meilleur acier anglais..

Il monte un magnifique cheval noir, près duquel s'avance, de son pas silencieux de félin, un *lucerdal* apprivoisé. C'est un grand léopard des forêts mirdites qui suit son maître comme un chien, semble le comprendre à la parole et lui obéir au geste.

Un terrible compagnon, féroce, intrépide et fidèle.

Les douze apôtres, vêtus également de rouge, avec moins d'opulence, mais aussi formidablement armés, sautent vivement à terre, et laissent la bride sur le cou de leurs chevaux. L'un d'eux porte l'étendard des anciens beys, ou sandjaks, chefs de clans ou de bannières, qui étaient les ancêtres de Marko. C'est le *tough* , une queue de cheval surmontée d'un croissant d'or et plantée sur une pique.

Les ancêtres de Marko ont été dépossédés par les Turcs. Les chefs de clan indigènes ont été remplacés par des valis, des sandjaks ou des kaïmakans à la solde du sultan. Mais cela est bien égal à Marko qui, parallèlement à la puissance ottomane,

conserve et exerce son pouvoir d'ancien seigneur et eh abuse avec un sans-gêne et une férocité réellement incroyables.

Le porte-étendard plante le tough devant l'entrée principale en signe de prise de possession. Et nul n'oserait passer outre, même lès gendarmes de Sa Majesté le padischah Abdul-Hamid lui-même !

Pendant que le chef parlemente avec le vieux Grégorio, les invités, en habits de fête, s'élancent, empressés, pâles et tremblants, vers les chevaux, les débrident, les bouchonnent, les attachent sous les hangars et leur distribuent, à profusion, la provende.

Le léopard, qui flaire la chair fraîche, fronce le mufle et gronde en sourdine.

« Vite ! s'écrie Marko, un mouton, le plus gras, le plus beau... Hadj n'a pas déjeuné... Il aime les fins morceaux... il serait capable de dévorer une de ces belles filles... et ce serait dommage ! »

On amène un mouton ; le féroce animal, d'un coup de griffe, lui ouvre le ventre et le dévore tout palpitant. Puis, les babines sanglantes, les lèvres plissées en rictus, il perçoit les émanations du troupeau affolé. Il abandonne sa proie, se rue au plus dru et bientôt, ivre de carnage, massacre pour le plaisir de tuer, de se vautrer sur les chairs chaudes...

Attablés, dans la grande salle, parlant fort, mangeant ferme, buvant sec, les apôtres, se font servir par les femmes et les jeunes filles.

Très pâle, mais calme et résolu, Joannès contemple froidement, sans mot dire, les dents serrées„ l'orgie. Près de lui s'est blottie Nikéa terrifiée, désespérée, le cœur étreint d'une mortelle angoisse. La carabine entre les jambes, le poignard nu. à portée de la main, Marko s'est assis à une table, pendant que, devant lui, Grégorio debout se lamente.

Le bandit a tiré de sa poche une petite planchette longue de trente centimètres, sur laquelle sont découpés au couteau des crans. Puis- c'est une cartouche de fusil Martini bouchée par un tampon, de bois remplaçant la balle et„ enfla, une mâchoire humaine, un hideux débris de squelette, à laquelle manquent la plupart des dents.

Puis il ajoute froidement, avec une pointe de goguenardise :

- « A présent, mon bon, mon cher, mon excellent Grégorio, réglons notre petite affaire.

- Mais, seigneur Marko, répond le vieillard, c'est demain, seulement l'échéance... la Saint-Michel...

- Tu te trompes et le calendrier radote.

- Je vous jure... demain...

- Eh bien ! oui, c'est cela... j'y suis et nous sommes d'accord... demain, c'est aujourd'hui !

« Et maintenant, *prête une oreille attentive* à ce que je vais te dire, car je ne répète jamais un ordre. Va chercher la seconde cartouche et l'autre moitié du tchetel que je t'ai données à la Saint-Georges, quand je suis venu, comme de coutume, t'imposer ma dîme... va et sois prompt. »

Une minute après, le bonhomme revient, tout courant, avec les deux objets. Marko prend la cartouche, reconnaît sur la douille de laiton, le signe arabe qu'il a gravé six mois avant et dit :

« C'est bon. »

Il adapte ensuite la planchette à la sienne et les réunit par le sommet dans l'entaille à angle aigu qui termine la première. Les deux moitiés s'accolent et toutes les encoches coïncident. Cet instrument primitif est, en somme, la taille de nos boulangers, un vestige attardé du moyen âge.

Il y a des encoches pour désigner le nombre de moutons à prélever, d'autres pour les sacs de blé, d'autres encore pour les fûts de vin.

Marko compte gravement :

« Trente moutons... douze fûts de vin... dix-huit sacs de blé... nous verrons tout à l'heure pour le reste... »

Le malheureux paysan se met à gémir :

« Seigneur !... seigneur, prenez-moi en pitié ! Je suis dans une détresse affreuse !...

« Mes champs ravagés par la grêle... mes vignes gelées... et ce damné lucerdal qui vient de massacrer mon dernier troupeau...

« Je n'ai plus de blé !... plus de vin !... plus de moutons, et je suis le plus indigent de tout Kossovo.

- Pauvre ami ! répond avec compassion Marko, je te crois et je te plains de tout mon cœur.

« Mais ne parle pas des moutons... Hadj a mauvais caractère... il croirait à un reproche et il se fâcherait. Je me passerai donc cette année de blé, de vin et de moutons... il faut bien faire quelque chose pour ses fidèles amis quand ils sont dans la peine. »

Stupéfait et surtout inquiet de cette générosité insolite, le vieillard balbutie :

« Ah ! seigneur, que de reconnaissance pour tant de bonté, et comment pourrai-je m'acquitter jamais envers vous ?

Gravement, de son air moitié figue et moitié raisin, le bandit répond : .

« D'une façon bien simple : en argent !

- En... ar.... en ar... gent !... sanglote le vieillard ; mais... je n'ai pas... une obole... ici...

- Prête l'oreille !... Grégorio... prête l'oreille ! riposte Marko goguenard et menaçant.

- Je suis ruiné !... oui, ruiné...

- C'est entendu ! Mettons cent piastres pour les moutons... Mais... puisque le lucerdal les a massacrés...

- C’est justement pour cela qu’il faut commencer par me les payer.

« Allons !... les cent piastres !...

- Sur mon salut éternel... je suis sans argent.

Marko, qui joue avec son poignard, se précipite d’un bond de tigre sur le vieillard. Avec une rapidité foudroyante il lui saisit l’oreille entre le pouce et l’index, et la tranche d’un seul coup. Le mutilé pousse un hurlement. Le sang ruisselle en nappe. Joannès et Nikéa s’élancent.

Marko jette l’oreille sur la table, l’y cloue d’un coup de poignard et ajoute avec sa bonhomie railleuse et féroce :

- C’est ce que nous appelons prêter l’oreille !... Et cette oreille sera, j’en suis sûr, attentive et docile.

- Grâce pour mon père ! implore en sanglotant Nikéa ; pitié pour lui, seigneur Marko !

- Misérable ! gronde Joannès.

L’Albanais, toujours impassible, pousse un coup de sifflet strident. A ce signal familier, le léopard abandonne sa curée, bondit par la fenêtre, et tombe, en se rasant, devant son maître, avec un grondement de fureur.

Marko continue, riant d’un mauvais rire : « Hadj préfère même, à la chair du mouton, celle de chrétien... il n’aime ni les grands gestes ni les cris... Dans votre intérêt, je vous invite à rester tranquilles, sinon il pourrait vous arriver malheur, car il a la dent dure et la griffe prompte !

Le vieillard étouffe ses plaintes, sa fille tamponne le sang qui ruisselle, pendant que son beau-fils le soutient et le réconforte.

Marko ajoute froidement :.

« Nous disons : cent piastres pour, les moutons... cent piastres pour le vin... cent piastres pour le blé. »

Le vieillard, anéanti, fait un signe d'assentiment et ajoute d'une voix brisée :

« Tu le veux....tu abuses de ta force.... je payerai... mais je ne sais pas où je trouverai ;cet argent !

- Tu es le mouktar du village... fais comme moi... : parle sérieusement à tes administrés... trouve de bons arguments dans le genre des miens...

« Mais continuons : je ne voudrais pas perdre un temps qui, au dire des chrétiens, est de l'argent.. »

Le bandit, à ces mots, débouche les deux cartouches : chacune renferme dix grains de plomb.

« Ces grenailles, dit-il, représentent l'impôt, en argent, car les trois cents piastres, c'est l'impôt en nature... un sequin d'or par grain de plomb, cela me fait dix sequins d'or. Il me les faut !

- Une pareille somme....balbutie Grégorio à un malheureux qui n'a même pas dix piastres !....

- Tu ne m'écoutes plus, mon cher Grégorio.... il faudrait me prêter une seconde oreille aussi attentive que la première... Un mot de plus...

- Tue-moi donc tout de suite !

- Ne dis pas de bêtises !... Je suis ton ami et ma générosité me pousse à te faire crédit... un long crédit !... une heure ! une grande heure !..... Vois si je suis bon !

« Mais aussi, tu me payeras l'intérêt... les : affaires sont les affaires, n'est-ce pas !

« Voyons, mettons„ pour l'intérêt, dix. autres sequins... C'est donc vingt sequins d'or que tu me verseras dans une heure.

- Filou !... assassin !... bandit. !... fils de truie !... Où veux-tu que je vole cette somme énorme ! s'écrie le vieillard exaspéré, perdant soudain toute mesure.

- Silence ! commande Marko avec un sang-froid terrible, et n'oublie pas que les injures se payent à part !

- Encore payer...toujours tondus..... toujours écorchés ! L'impôt.... les vivres... l'argent.... For.... et puis quoi encore ?... Notre sang !.... Notre vie !

« Je n'ai plus rien et tu ne l'ignores pas... pendant trois longues semaines tu es venu t'installer ici, avec tes brigands et leurs chevaux... vous avez bu, mangé, pillé, ravagé

- Ton hospitalité fut en effet abondante, généreuse et, pour tout dire, magnifique !

« A tel point que nous nous sommes usé les dents, comme le témoigne cette mâchoire d'un de mes apôtres, mort d'indigestion.

« Tu trouveras donc juste que je te réclame une indemnité pour l'usure de nos précieuses mâchoires qu'il n'invente ni n'exagère. Ces exactions des Albanais sont relatées dans le magistral ouvrage de M. Victor Bérard, l'éminent écrivain qui connaît si bien les questions orientales.

- Oh ! tu peux demander... exiger... prendre de force !

- Je demanderai seulement, parce que je suis un homme bien élevé.

« Voyons, trente sequins d'or, est-ce assez ?

- Pourquoi pas cinquante ! s'écrie le vieillard, plus exaspéré que jamais.

- Parce que je sais modérer mes demandes.

« Mais puisque tu offres cinquante, va pour cinquante ! »

Un éclat de rire strident échappe au malheureux, un de ces rires qui confinent à la folie et sont plus douloureux que les sanglots.

Puis il s'écrie d'une voix rauque, toute changée :

« Cause toujours ! va… jette au vent des paroles aussi vaines et inutiles que des feuilles sèches… je n'ai plus rien et je t'échappe… car tu ne réussiras pas plus à tirer de moi une obole qu'à peigner le diable qui n'a pas de cheveux ! »

A ces paroles, un accès d'hilarité folle secoue Marko depuis le gland de son tarbouch jusqu'aux éperons qui ergotent ses talons. Il se tord et s'écrie :

« Impayable ! ce Grégorio est impayable !

« Ma parole ! il ferait pouffer de rire un tas de briques.

« Sois tranquille, mon vieux camarade ; je ne tenterai pas de peigner le diable dont le crâne est comme une pastèque !

« Mais il y a ici de jolies diablesses, toutes roses, toutes blondes, et dont l'abondante chevelure est garnie de sequins… de sequins d'or.

« Je n'y porterai pas une main audacieuse… mais tu vas les prier, en mon nom, de te prêter les pièces d'or de leur coiffure… tu les leur rendras quand tes affaires seront en meilleur état.

« Et surtout fais vite… sois éloquent… car ta seconde oreille et au besoin ton nez ne tiennent qu'à un fil. »

Depuis longtemps déjà Joannès ne se contient qu'avec peine. Seul, sans armes au milieu des bandits qui mangent, boivent et commencent à mener grand bruit, il fait des efforts inouïs pour ne pas éclater, se ruer au milieu de la horde abominable, suivre l'impulsion du sang généreux qui bouillonne dans ses artères, et livrer l'impossible bataille qu'il se sent de force à engager.

En toute autre circonstance, il commettrait ce coup de folie ! Il essayerait d'entraîner ces robustes jeunes gens qui s'évertuent à brosser et à bouchonner les chevaux des brigands !

Mais il a maintenant charge d'âmes et il se contient encore, et à quel prix ! N'est-il pas l'unique protecteur de l'adorable créature qui se blottit, craintive, près de lui, pendant que l'Albanais rapace et féroce continue impassible son hideux marchandage ?

Et puis il veut, dans sa loyauté, espérer en un secours venu du dehors. Comment ! Prichtina est là, tout près... On aperçoit à deux lieues les dômes de ses minarets et les flocons de fumée noire qui s'échappent de la haute cheminée de la minoterie militaire... Il y a une civilisation dans ce chef-lieu de province gouverné par le vali Hatem-Pacha ! Pour appuyer cette civilisation, il y a six mille hommes de troupe, des gendarmes, des fusils, des canons, un général ancien élève de notre école de Saint-Cyr !

Un ordre, un seul mot, et une simple patrouille disperserait comme une bande de moineaux les sacripants de Marko !

Comme pour confirmer cet espoir, hélas ! démenti depuis si longtemps par les faits antérieurs, un galop rapide se fait entendre. Joannès, par une fenêtre, voit arriver un. peloton de cavalerie, ottomane commandé par deux officiers. Il reconnaît l'uniforme des gendarmes. Ils sont bien une trentaine..

« Ah ! enfin... c'est la revanche.... »

Il va se précipiter vers eux, réclamer du secours....

Devant la maison au pillage, le peloton se met au pas. Officiers et soldats aperçoivent en même temps la bannière de Marko. Et Joannès, écœuré, furieux, entend distinctement le chef dire à son camarade :

« C'est Marko !...il n'y a rien à faire ici pour nous. »

Alors, officiers et soldats portent les armes à l'étendard, et s'éloignent, sachant bien qu'à la prochaine rencontre Marko les récompenseras généreusement, en vrai bandit !

Nikéa n'a pas eu les illusions de son jeune époux. Elle sait que le Turc et l'Albanais s'entendent comme larrons en foire et s'accordent toujours sur le dos du malheureux Slave !

Elle se dresse fièrement devant Marko, arrache les pièces d'or qui oscillent au-dessus de son front, les jette sur la table, et dit avec un mépris écrasant :

« Je te croyais brigand… tu n'es qu'un filou ! »

Marko pâlit, serre les poings, lance à l'imprudente un regard terrible et répond d'une voix sourde :

« Tu vas voir si je suis réellement un brigand ! »

Prises de peur, émues de compassion, les jeunes amies de Nikéa s'approchent à leur tour. Tremblantes, mais indignées, elles arrachent aussi de leur tête les sequins d'or, humbles bijoux séculaires légués par les aïeules !

Elles les lancent dédaigneusement à l'Albanais, et se groupent autour du vieillard, heureuses du sacriffice qui vient de le libérer.

Cependant Grégorio, voyant que Marko demeure en place et ne fait pas mine de s'en aller, lui dit :

« Ces enfants ont généreusement sacrifié pour moi leurs parures…

« Elles se sont dépouillées pour, faire ma rançon… vous êtes payé au delà de vos exigences…

« Je n'ai plus rien, mais nous sommes quittes…

« … Qu'attendez-vous ?

- Oui, je t'ai tout pris, riposte Marko avec son regard mauvais…

« Eh bien !… je veux le reste…

- Mon Dieu !… que va-t-il me demander encore ? sanglote le vieillard, pressentant quelque chose de plus affreux que tout.

- Ta fille est belle… elle m'a bravé… elle me plaît… je la veux pour épouse !

- Mais... vous raillez, seigneur Marko... puisque, depuis ce matin... ma fille est mariée à Joannès !

- Je suis musulman... je ne reconnais pas le mariage chrétien...

« Du reste, Nikéa la Belle sera heureuse !

« Tu sais nos coutumes... nous professons pour la femme le plus profond respect... la femme, pour nous, est la reine de la maison... l'idole du foyer !

« Mais, tu le sais aussi, nous enlevons la fiancée de notre choix, qui est toujours une étrangère L'exogamie est, en effet, la coutume en Albanie. En

- Je vous le répète, seigneur Marko, c'est impossible... elle est épouse devant Dieu et devant les hommes...

- Ah ! tu refuses... va... je m'en souviendrai !

« Je vais d'abord la rendre veuve... et sur l'heure.

« A moi, mes braves ! »

A ces paroles abominables, les apôtres se lèvent avec un tumulte de vaisselle brisée, d'armes brandies, de jurons. Ils se rangent en un cercle menaçant, hérissé de poignards, et empêchent toute sortie.

Nikéa pousse une clameur déchirante de colère et de terreur :

« Joannès !... mon époux... à l'aide !

« Joannès !... défends-toi !... défends ta femme !... défends notre amour ! »

Chose étrange ! malgré les ardentes supplications de Nikéa, malgré le lucerdal qui veille, malgré Marko qui voit tout, le jeune homme vient de disparaître.

Notes

Chapitre 3

Marko constate l'étrange disparition de Joannès… Il pousse un éclat de rire insultant et s'écrie :

« Il s'est enfui !… le lâche…

« Cela ne m'étonne pas !… un Slave !… c'est poltron comme un lièvre et plus criard qu'une corneille…

- Tu mens ! »riposte, indignée, Nikéa.

Il s'avance pour la saisir et l'entraîner. Son père se jette devant elle et tente vainement de la défendre. D'un terrible coup de poing à la tempe, le bandit le culbute. Le pauvre vieux, assommé, roule sur le sol.

Les apôtres s'esclaffent bruyamment.

« Bien cogné, chef !… un coup de maillet sur la tête d'un bœuf !… ma part de butin qu'il n'en reviendra pas !… si nous mettions le feu à sa culotte ? »

Pâle, échevelée, Nikéa saisit le kandjar passé à la ceinture de Marko, le brandit et s'écrie, menaçante :

« À présent, viens donc me prendre, si tu l'oses ! »

Elle est vraiment superbe d'indignation. Le misérable, qui l'admire ainsi intrépide et résolue, riposte en ricanant :

« Une héroïne !… oui, une héroïne !… elle sera la vraie femme de brigand. »

Se sentant perdue, n'espérant plus rien, préférant à la captivité, à l'outrage, la mort libératrice, elle attaque résolument. Elle lance à la figure de Marko un vigoureux coup de revers. L'Albanais recule. Oh ! d'un seul pas, et cette retraite n'est qu'une feinte. Rompu à toutes les luttes, prévoyant toutes les surprises, il est un trop rude jouteur pour succomber ainsi, d'emblée, surtout devant une femme.

D'un mouvement sec, il rompt les attaches de son grand manteau blanc et le jette, à la volée, sur Nikéa. Le lourd tissu de laine tombe sur la pointe du kandjar. Traversé comme une toile d'araignée, il emprisonne la jeune femme comme sous un filet.

Elle se débat et sanglote, vaincue :

« Lâche !... Lâche !... oh ! je te tuerai. »

Marko triomphant étend de nouveau les mains pour saisir la jeune femme. Ses lèvres se contractent sous un rictus d'ironie, ses yeux flamboient. Il éclate de son rire cinglant comme un coup de cravache et raille :

« Rien ne peut te sauver et tu es ma prisonnière.

« Et maintenant, crie, insulte, menace, mords...

« Je ne crains rien, ni de toi ni de personne au monde !

« ... Et je t'apprivoiserai, comme j'ai dompté mon léopard ! »

Un tumulte épouvantable emplit soudain la cour et interrompt les rodomontades du gredin.

Il y a des fracas et des ruades furieuses qui se mêlent à des souffles époumonnés, rauques et grondants. Puis, de violents soubresauts, des coups sourds, des râles et ces clameurs angoissées, déchirantes, qu'exhalent, sur les champs de bataille, les chevaux à l'agonie.

Les bandits ne se trompent pas sur la nature de ces bruits, malgré leur violence et leur multiplicité. Ils se jettent en furie vers l'entrée unique donnant sur la cour et vocifèrent :

« Les chevaux !… les chevaux !… malheur sur qui touche aux chevaux ! »

Un groupe se presse à l'ouverture étroite, suffisante au passage d'un gredin armé en guerre, avec carabine en bandoulière et arsenal complet à la ceinture. Des épaules s'écrasent, des cous s'allongent, des têtes convulsées par une rage folle apparaissent.

Et quel concert de malédictions !

« Un massacre !… Fils de truie !… bourreau !… écorcheur !… je t'étranglerai avec tes boyaux !… je t'empalerai tout vif !… je te ferai bouillir dans l'huile !.. »

Un spectacle inouï s'offre à leurs regards navrés. Tous les chevaux mutilés se débattent, le jarret tranché, dans une mare de sang. Tombés sur le côte, incapables de se relever, saignés à blanc, les nobles animaux s'ébrouent, hennissent, ruent de leurs moignons et agonisent, lamentables, pendant que les grands buffles noirs, affolés par la vue et l'odeur du sang, les frappent avec furie du pied et de la corne.

Pâle, tragique, sanglant, un homme se dresse au milieu de ce carnage qu'il symbolise en quelque sorte. Il brandit une faux rouge de la pointe au talon et contemple un moment l'affreuse boucherie qui est son œuvre.

Cet homme, c'est Joannès !

Son regard de flamme se relève, parcourt l'enceinte et se reporte sur ses amis, ses parents, les gens de cette noce interrompue si dramatiquement. Groupés devant un hangar, il les voit grelotter de terreur, n'osant ni avancer ni reculer, et comme figés sur place. Un lamentable troupeau humain paralysé par l'immonde peur et qui oscille, sans volonté, sans dignité.

L'un d'eux balbutie d'une voix éteinte, résumant leurs terreurs et leur passivité :

« Frère !… oh !… qu'as-tu fait… tu as déchaîné… le fléau… le pays sera mis à feu et à sang !… Frère !… les hommes de la montagne viendront en foule… nombreux… affamés et féroces comme des bandes de loups.

« Nos moissons… nos maisons… notre bétail… et nous-mêmes… nos familles… il ne restera rien… Frère !… tu nous as perdus !… Que Dieu nous protège… nous n'avons plus d'espoir qu'en sa pitié ! »

Lui voudrait leur infuser cette intrépidité qui bouillonne dans ses veines, les mener à la bataille, engager à leur tête la lutte ardente, sans merci, qui seule peut les sauver.

Sa terrible besogne l'absorbe. Elle emploie toute sa vigueur, toute son attention. Il n'a pas le temps de leur jeter un mot et ne peut que prêcher d'exemple, en sacrifiant sa vie.

Le voilà près de l'étendard. Le taugh redouté et exécré, toujours debout, comme une menace et une insulte permanentes. Il le crosse d'un coup de pied, l'abat et le roule dans la fange. A ce moment, un premier bandit échappe à la cohue. Il se glisse à travers les membres et les torses tassés, et apparaît. Il voit l'outrage infligé à la bannière de son chef… le sacrilège à l'emblème séculaire. Il s'écrie d'une voix étranglée par la fureur.

« Paysan !… je vais te hacher tout vif ! »

Joannès lève sa terrible faux et riposte :

« Voleur ! je vais te saigner comme un pourceau ! »

Le bandit se présente un peu de biais, le col tendu, la tête penchée, pour mieux voir et s'élancer. Il n'a point le temps de faire un seul pas. Avec une adresse et une vigueur inouïes, Joannès prend juste le moment où il se ramasse pour bondir. La faux, manœuvrée par un bras d'athlète, s'abat de trois quarts, en sifflant, presque sur la nuque.

Il y a un cri… un grognement plutôt, qui s'accompagne d'un éclair rouge… puis un jet de sang gicle, énorme en une coulée de pourpre… et la tête roule à quatre pas du corps, qui tombe en avant, tout flasque.

« Après les chevaux, les hommes ! »crie de sa voix de métal Joannès.

Et les autres, toujours groupés sous le hangar, murmurent de leurs voix gémissantes :

« Il a osé !… oh !… il a osé tuer un de ceux à Marko. »

Un deuxième bandit se présente. La mort de son camarade l'exaspère, mais aussi l'épouvante. Oh ! les temps sont changés ! Quoi !... ces paysans se défendent... ces moutons deviennent enragés. Il hésite une seconde, barre l'entrée, puis allonge vivement les bras pour jeter sa carabine à l'épaule.

Joannès lève de nouveau sa faux.

Dans l'intérieur, on entend les cris étouffés de Nikéa qui se débat sous le manteau dont les plis l'emprisonnent.

« Père !... à moi !... Joannès !... au secours !... Dieu tout-puissant... ne m'abandonnez pas... aux mains de ce brigand... à moi !... mon père... à moi ! mon époux...

« Oh ! je meurs... je meurs... Joannès !... »

Le vieillard reprend lentement connaissance. Il essaye de se relever, glisse, retombe et se cramponne désespérément aux jambes de Marko. Criblé de coups de pied par le bandit qui veut se dégager, le pauvre vieux use ses dernières forces et ne veut pas lâcher prise. Il balbutie d'une voix bredouillante qui s'indigne :

« Il vaut mieux mourir... Ah ! si j'étais jeune... si je pouvais tenir une arme... Le ciel ne nous enverra donc pas un vengeur !... Nous avons été lâches !... lâches !... lâches !... Mais défendez-vous donc, vous les jeunes !... »

Pendant ce temps, les apôtres furieux, ivres, désemparés vocifèrent, s'agitent, ne sachant plus où porter leurs coups.

Ah ! si les autres voulaient et savaient mettre à profit ce moment, de désarroi ! Moment bien court, d'ailleurs, et qui ne dure pas plus d'une minute.

Pour la seconde fois, la faux de Joannès retombe, avec son effroyable bruit de couperet. L'homme qui brandit la carabine pousse un hurlement de bête suppliciée. Sa main droite qui étreint l'arme à la couche est tranchée net, au ras du poignet. Du même coup son épaule gauche est entamée jusqu'à l'os.

Malheureusement, la lame de la faux porte aussi sur le canon d'acier. Le choc est si rude qu'elle vole en éclats, pendant que le bandit pousse des hurlements affreux en agitant ses membres mutilés.

Pour un moment désarmé, Joannès laisse tomber le manche inutile et ramasse la carabine chargée, prêt à faire feu.

Ce mépris de la mort, cette intrépidité commencent à impressionner vivement les paysans. Un seul homme a osé attaquer les apôtres de Marko... ces rapaces formidables auxquels jusqu'à présent rien n'a su résister ! Cet homme vient d'en massacrer deux,. et c'est un des leurs !... un Slave comme, eux !

Et Joannès, qui devine leurs pensées, qui sent leurs âmes s'ouvrir à. la vaillance, leur crie de sa voix claironnante :

« Défendez-vous !... défendez vos femmes, vos filles... défendez vos demeures... En avant !... mes amis, en avant !

- Il a raison ! répond une voix... c'est bien ce qu'il dit, et c'est beau ce qu'il fait. »

Un homme se détache du groupe apeuré.. Il hésite encore. Un regard de Joannès. l'enhardit, un mot le décide :

« Courage, Michel !... courage... viens !... nous serons les sauveurs... c'est le devoir ! »

En même temps, et avec une vitesse foudroyante, il fait feu sur le troisième assaillant. Frappé en pleine poitrine, l'Albanais s'abat, tué tout raide, sur le coup.

« Voyez !.... mais voyez donc comme c'est facile ! hurle Joannès enthousiasmé. Les douze apôtres... l'effroi du pays, ne sont plus que neuf !... Armez-vous !... mes frères, armez-vous, en avant ! et mort aux Albanais ! »

Il jette sa carabine vide. Michel la rattrape au vol et lui passe celle de l'homme décapité.

Cinq ou six canons bronzés s'allongent, en faisceau, par l'ouverture, prêts à cracher les balles. Joannès, aussi avisé que brave, sent qu'il va être canardé. Il s'écrie :

« Ouvre l'œil, Michel, et fais comme moi.

- Ça va bien ! »dit Michel, un gros père tranquille trapu et solide, qui pour ses débuts est superbe.

D'un bond, Joannès se jette derrière le corps d'un cheval, s'aplatit, se tasse, arrive à se rendre invisible et attend. Michel s'abrite comme lui, fouille les cartouchières et lui passe les munitions. Brusquement, les autres s'enhardissent. La contagion de cette intrépidité les gagne. Et puis, ils finissent par comprendre que cette passivité de bêtes à l'abattoir sera leur perte irrémédiable. L'un d'eux résume brièvement leur pensée :

« Puisque nous sommes condamnés… puisque rien ne peut plus nous sauver… mourir pour mourir… eh bien ! mieux vaut périr en luttant »

Un autre ajoute, rageant à froid :

« Ah ! pourquoi avons-nous attendu si longtemps !… »

Et tous crient à pleine poitrine :

« Vive Joannès !… et en avant !… à mort les brigands !… à mort !…

C'est une véritable clameur de vengeance, au souvenir des tyrannies passées, des tortures endurées depuis si longtemps. C'est aussi une clameur de revanche, d'espoir et de délivrance !

Ils empoignent au hasard les fourches et les faux. Ceux qui n'en trouvent pas s'arment de pioches, de bâtons ! Pour un instant Joannès doit les contenir, sous peine de les faire massacrer par les armes à tir rapide. Et puis, il y a les femmes elles jeunes filles enfermées la plupart avec les bandits.

Après un premier moment d'une fureur épouvantable, Marko s'est ressaisi. Il envisage froidement la position et la juge grave.

D'abord, la perte des chevaux est pire qu'un échec, c'est pour le moment un véritable désastre. Elle lui enlève cette mobilité qui fait sa plus grande force. En outre il vient de perdre trois hommes ! Enfin, chose plus grave encore : pour la première fois depuis des temps immémoriaux, les paysans, ces humbles vassaux des hommes de la montagne, ces malheureux serfs taillables à merci, se permettent de résister.

C'est là un fait stupéfiant qui porte une sérieuse atteinte au prestige de ces Albanais indomptés que les Turcs n'ont jamais pu entamer. Pour une fois il est pris au dépourvu. Mais, aussi, qui diable eût songé à cela ! Très calme en apparence, il n'en éprouve pas moins une colère terrible et médite d'épouvantables représailles.

A la rigueur, il pourrait se tirer de ce mauvais pas. Il suffirait de se précipiter en masse sur les assaillants, et de faire une trouée au milieu d'eux. Mais ce serait la fuite, la mort du prestige, la fin de cette crainte séculaire qui fait des paysans la chose des hommes de la montagne. Donc, il faut que Marko parte vainqueur, bannière flottante, et en laissant derrière lui un exemple dont le pays se souvienne un demi-siècle.

Il faut donc attendre, se tenir sur la défensive et repousser, s'il y a lieu, L'assaut. Et puis, rira bien qui rira le dernier !

Marko a son plan. Un diabolique sourire contracte sa figure pendant qu'il dit à ses hommes :

« Nous allons subir un siège ! et la chose ne sera pas banale. Mais, soyez tranquilles, camarades... les morts seront vengés... oh ! terriblement, et nous serons toujours les rois de la montagne, les maîtres de la plaine. »

Aveuglés par la colère, aussi téméraires qu'ils ont été pusillanimes, les paysans se ruent contre la maison. Ils poussent des cris de fureur et brandissent leur armes primitives.

« A mort les Albanais !... à mort les voleurs !... à mort les assassins !... vengeance !... vengeance !... à mort !

- Feu ! »commande Marko en épaulant son martini.

Dix coups de carabine éclatent. Une fumée intense emplit la salle. Les bandits ont tiré de l'intérieur. pour ne pas se découvrir. Les femmes affolées gémissent et sanglotent. Dans la cour où l'ouragan de plomb a passé, des corps s'abattent, culbutés en plein élan.

Qui le croirait ? Loin de briser la fougue des assaillants, cette foudroyante riposte ne fait que les exciter. « Le sang appelle le sang ! »hurle Michel jusqu'alors impassible et froid comme un homme de pierre.

Ils vont se faire massacrer follement, sans profit pour la cause sacrée qu'ils défendent. Il faut, pour les arrêter, tout le sang-froid de Joannès et toute la confiance qu'il inspire.

Il les entraîne vers le hangar, où les balles ne peuvent les atteindre, et, là leur parle rapidement à voix. basse. Il a également un plan qu'il expose en quelques mots très clairs, et ses paroles sont acclamées.

« Oui ! tu as raison, Joannès !... tu es le chef !... commande... nous t'obéirons jusqu'à la mort !

- Le temps presse, mes amis... hardi !... à l'ouvrage !... hardi !... ouvrons le conduit par le puits... le travail sera plus facile... A moi de donner le premier coup de pioche.

- Non ! pas toi !.,., interrompit Michel.

« Tu es la pensée qui dirige... tu dois veiller... donner des ordres... A nous la tâche !

- Bien rude, cette tâche !...

- Bast ! douze ou quinze heures... et ce sera la délivrance de nos filles et de nos compagnes... le châtiment des bandits... et l'affranchissement du pays.

- Bien parlé, Michel, et à l'ouvrage ! »

Pendant ce temps, Marko prépare, lui aussi, l'exécution de son projet. Etrange et de tous points original, ce projet.

Il retire son tarbouch, sa coiffure turque, en feutre écarlate et l'aplatit sur la table. Cela fait, il arrache le poignard qui cloue à une des planches l'oreille du pauvre Grégorio. Avec la lame qui coupe comme un rasoir, il incise une bande circulaire, et large d'environ deux doigts. Il possède ainsi une sorte de collier un peu élastique et très résistant.

Il remet sur sa chevelure fauve la calotte ainsi diminuée d'un dixième et appelle :

« Hadj ! »

Le léopard, qui somnole, repu, les yeux mi-clos, au milieu de la bagarre, entend son nom, proféré comme un sifflement guttural de serpent en fureur. Il s'étire, s'approche et pose sa tête énorme sur les genoux de son maître. Marko lui gratte la nuque, en signe de caresse, et doucement lui passe au col cette singulière cravate. Puis, de sa voix éclatante, il lui crie ce mot :

« Mathisévo !… Mathisévo !… tu entends bien : Mathisévo ! »

Comme s'il comprenait la signification de ces quatre syllabes articulées et scandées par son maître, le léopard rugit, agite sa queue et piétine sur place. Marko lui indique du doigt la fenêtre et répète une dernière fois : « Mathisévo !… »

Puis il pousse un coup de sifflet strident suivi d'un clapement de langue. Le lucerdal se ramasse sur ses jarrets, puis d'un seul bond s'élance jusqu'au milieu de la cour. D'un second élan il franchit l'amas navrant formé par les cadavres de chevaux…

Un coup de carabine retentit, accompagné d'un grognement. C'est Joannès qui a fait feu. Le léopard bondit une troisième fois et disparaît.

Alors, Marko sourit avec son ironie cruelle, darde autour de lui le regard terrible de ses yeux gris et dit lentement :

« Ce rustre l'a manqué !

« Dans douze ou quinze heures, *ils* seront ici !… et alors, j'aurai ma revanche…

« Une revanche que je veux atroce ! »

Chapitre 4

chevaux. - L'écroulement. - Trop tard ! - Le lucerdal. - Massacre. - Joannès et Marko.- Hadj !... à moi. - Lâche ! - Férocité. - Les pendus. - Atroce mutilation d'un vieillard. - Débris humains. - Effroyable menace.

Le plan de Joannès est très simple. Il consiste à creuser un conduit souterrain, jusque sous la grande salle où se tiennent Marko et ses hommes, les bourreaux et leurs victimes. Un travail de sape.

L'exécution ne semble pas difficile. Mais aura-t-on le temps ? Talonnés par l'angoisse, voulant à tout prix délivrer les chères captives et massacrer les bandits, les paysans commencent avec une ardeur fiévreuse.

Joannès a dit :

« Le puits... creusons par le puits. »

C'est un trou circulaire, très large, mesurant près de trois mètres de diamètre, situé sous le hangar, dans un coin, et revêtu intérieurement d'une maçonnerie grossière, en pierre sèche. Sa profondeur est. d'environ huit mètres. Pour tirer l'eau, une corde de chanvre passée sur une poulie de fer attachée à une solive du hangar. A chaque extrémité de la corde, un grand seau de bois.

Pour mener à bien l'entreprise, il faut travailler en silence, ne pas attirer l'attention des brigands et veiller à ce qu'ils demeurent enfermés.

« Je veillerai, dit Joannès, et malheur au premier qui allonge seulement le museau.

« Et toi, Michel, sais-tu manier une carabine ?

- Pas trop mal, tu verras !

- Bon ! à nous deux, nous composons l'infanterie.

« Panitza, tu seras le chef des pionniers. »

Un. beau garçon d'une vingtaine d'années, trapu, musclé, les yeux vifs„ et francs„ s'avance et répond :

« C'est bien, Joannès, j'accepte d'être le chef.

« Comme chef, à moi de travailler le premier. »

Il prend un pic, arrive au puits, et s'installe dans un des seaux, pendant que deux camarades retiennent le cordage.

« Attention ! laissez aller... en douceur.... halte. »

A trois mètres de l'ouverture„ le sapeur improvisé s'arrête. Avec la. pointe de son pic il fait tomber les pierres qui dégringolent avec des plouf ! sinistres.

Vivement il creuse dans la paroi. En peu de temps il a pratiqué une excavation en forme de niche. Il quitte le seau„ prend pied dans cette niche, l'amorce du futur conduit, et pioche sans relâche.

Les débris tombent en masse dans l'eau profonde qui rejaillit avec bruit. Joannès quitte un moment sa faction, s'approche du puits et demande à demi-voix :

« Quel sol ?... pierres ?... tuf ?... terre ?...

- Du sable ! répond joyeusement Panitza ; ça se coupe comme du beurre.

- Oui ! mais gare aux éboulements..

- Il faut soutenir les terres en boisant avec des portes, des planches, des douves de tonneaux, des fonds de charrettes... avec tout le bois disponible.

- Entendu ! quand tu seras fatigué, un autre prendra ta place. »

Ainsi commencé, le travail se continue avec une sorte d'acharnement farouche et, silencieux. Les débris tombent toujours au fond du puits qui lentement se comble au fur et à mesure que le conduit avance.

Déjà plusieurs hommes y peuvent mener ensemble ce rude labeur. Les uns enlèvent le. sable avec des pelles, les autres l'emportent jusqu'au puits dans des couffes, d'autres enfin installent tant bien que mal, à la diable, les planches et les madriers.

Pendant ce temps, les heures s'écoulent, pleines d'angoisse. Pas de nouvelles de l'intérieur. C'est comme si l'on était à vingt lieues de l'énorme salle où Marko et ses bandits attendent, avec leur impassibilité de félins à l'affût.

Le léopard n'a point reparu. Les prisonnières, en apparence résignées, observent un silence douloureux, plein de dignité. Nikéa désarmée n'essaye plus de lutter. Assise près de son père, elle prodigue au vieillard des soins affectueux, le console à voix basse et l'exhorte à la patience.

On s'observe à la dérobée des deux côtés. Nul ne soupçonne ce qui se passe chez l'adversaire, mais on sent que la situation, trop tendue, est près de se dénouer et qu'il va se passer quelque chose de terrible.

...Le boyau de sape est creusé. Affamés, courbaturés, mourant de soif, les intrépides pionniers n'ont pas pris une minute de repos. Le conduit souterrain se poursuit, jusque sous la grande salle qui renfermerait facilement deux cents personnes.

Chose extraordinaire, ils ont travaillé avec tant de précaution que pas un bruit suspect n'est venu donner l'éveil aux bandits. Ils ont ensuite excavé circulairement le centre du plancher. Des piliers, au nombre de six, maintiennent le boisage qui supporte ce plancher.

Ces piliers de bois, dressés en arc-boutants, sont reliés entre eux par des cordes. Ces cordes sont en outre attachées au câble servant jadis à monter l'eau dans les seaux.

Maintenant, les débris retirés de la mine ont comblé le puits jusqu'au boyau transversal. Une petite échelle dressée contre la paroi permet de communiquer facilement avec le dehors.

« Tout est prêt, dit Panitza qui remonte informer Joannès du succès de l'opération.

- C'est bien ! pas de temps à perdre, répond le jeune homme ; empoignez le câble et attendez mon signal. »

Ils sont environ vingt-cinq pouvant travailler utilement. Joannès descend dans le puits, saisit l'extrémité libre du cordage qui sort du boyau. Il aperçoit, à la lueur d'une chandelle, ses camarades arc-boutés, comme des marins parés à haler sur une aussière.

« Vous y êtes ?... »dit-il à demi-voix.

Il va crier l'ordre libérateur, provoquer l'écroulement à pic d'une portion du plancher, tenter le suprême et périlleux effort de délivrance.

Quatorze heures d'un labeur écrasant se sont écoulées.

Un bruit de tonnerre lui coupe la parole et remplit d'effroi son âme jusqu'alors inaccessible à la crainte. Ce bruit arrive aux oreilles des travailleurs à travers les couches de la terre. Il s'amplifie, grandit encore et se précise.

« Malédiction ! s'écrie Joannès ; des chevaux... ce sont des chevaux qui galopent... ils arrivent...

- Tenez bon, camarades ! hurle Panitza.

- Hisse là !... hisse ! »crie Joannès d'une voix terrible.

Les vingt-cinq hommes, le sang aux yeux, les muscles contractés à se rompre, le. cœur battant, donnent une secousse irrésistible. Telle est la force de leur élan, que tout vient en grand et qu'ils tombent à plat ventre, en grappe.

Ce galop furieux, Marko l'entend, lui aussi. Des cris féroces, ponctués, de coups de feu, retentissent, te brigand se jette à la porte avec une joie sauvage qui confine à la démence.

« Les voilà !... les voilà !... mes braves camarades... mes fidèles Albanais ! »

Un peloton d'au moins quarante hommes arrive au triple galop, manteaux au vent, faces convulsées, armes brandies, avec des éclats de poudre, comme l'épique envolée d'une fantasia.

En tête, le flanc troué d'un point rouge d'où suinte un mince filet de sang, bondit le léopard. Derrière le félin s'avance un homme d'une quarantaine d'années, grand, maigre, la face coupée d'une grosse moustache noire...

« Mathisévo ! s'écrie Marko.

- Présent ! répond l'homme en arrêtant net son cheval.

- Mon cher lieutenant... mes vaillants amis !...

- Hadj nous a trouvés... il nous ramène... une bête admirable...

- Pied à terre et aux armes ! »

A ce moment, un coup sourd ébranle jusque dans ses assises la vieille demeure. Le sol s'abîme dans la grande salle. Un nuage de poussière aveuglante monte. Puis des cris effroyables jaillissent des entrailles de la terre.

« Vengeance !... vengeance !... mort aux brigands. »

Les femmes poussent des clameurs éperdues et se blottissent le long des murailles. Puis, aussitôt, des hommes souillés de terre et de poussière surgissent, en brandissant des faux, des pics, des pioches.

Joannès, Michel, Panitza les premiers, puis les autres qui frémissent d'enthousiasme et se hissent agilement sur les débris. Ils vont s'élancer sur la portion demeurée debout, cherchant des yeux les Albanais cloués sur place par la stupeur et l'effroi !

Ah ! si l'instinct diabolique du lucerdal n'avait pas conduit la deuxième troupe !... Si les pionniers avaient seulement pu gagner un quart d'heure !... C'était la victoire assurée, et, avec la victoire, la délivrance !

Habitué à toutes les surprises, familiarisé avec tous les périls, Marko conserve tout son sang-froid. Il commande :

« Vingt hommes près des chevaux… les autres ici ! »

Puis, embrassant d'un coup d'œil l'excavation, le groupe tragique des paysans exaspérés, il ajoute :

« Bien joué !… admirable !… ce Joannès est un adversaire digne de moi… J'ai presque regret d'être forcé de le tuer ! »

Les bandits font irruption par toutes les issues. Un cercle de carabines environne les Slaves qui bondissent.

« Feu ! »hurle Marko.

Les détonations éclatent, assourdissantes. Puis des clameurs déchirantes retentissent. Des cadavres retombent lourdement. Des blessés se traînent, s'agrippent et essayent de brandir l'arme trop lourde pour leurs bras défaillants.

Tous ces malheureux, naguère abrutis par la terreur, sont devenus des héros.

« Rendez-vous !… bas les armes !… »commande Marko, non par humanité, mais pour ménager son monde et infliger d'affreux supplices aux naïfs qui croiraient en sa générosité.

Chose prodigieuse, Joannès n'a pas été atteint par cette décharge à bout portant. Il porte la carabine qu'il a naguère conquise. Il épaule et fait feu, à travers la fumée, dans la direction d'où part la voix.

Ce n'est pas Marko qui est atteint. Son lieutenant, son sauveur, reçoit la balle en pleine poitrine. Il tomba en râlant :

« Adieu, Marko, je meurs heureux de t'avoir sauvé.

- Oh ! tu seras vengé. »

On n'a plus le temps de recharger les armes. Un effroyable corps à corps se produit, Michel crève d'un coup de pic une poitrine vêtue de rouge. Panitza fait voler en éclats, d'un coup de pioche, une tête coiffée du tarbouch. Joannès empoigne sa carabine par le canon. Marko saisit un revolver et l'ajuste. Le léopard se jette au milieu des paysans et les éventre avec ses griffes formidables.

D'un coup de crosse, Joannès fait sauter le revolver de Marko. Et Marko, sûr de sa vigueur, saisit aux flancs le jeune homme pour le terrasser.

La force de l'Albanais est légendaire et rien ne lui résiste. Culbuter un buffle furieux en l'empoignant par les cornes est pour lui un jeu. On l'a vu dompter un cheval à demi sauvage par la pression de ses genoux, le faire hennir de douleur, et finalement le contraindre à plier les jambes.

D'un coup qui lui est familier, il essaye de rompre les reins de Joannès, qu'il domine d'ailleurs de toute la tête.

Chose étrange, le Slave résiste comme un bloc. Bien plus, il ceinture si vigoureusement de ses deux bras le brigand, que ce dernier perd pied, suffoque, bleuit. Furieux, il grogne :

« Par les tripes du Prophète... je t'arracherai les yeux.

- Et moi, riposte Joannès, je ferai manger ton cœur... aux pourceaux... ils crèveront empoisonnés.

- Chien de chrétien !...

- Fils de truie ! »

Collés l'un à l'autre, hérissés, crispés, s'étreignant à faire craquer leurs os, ils sont d'égale force. Serré de près, voyant que les paysans décimés ne reculent pas, se font sans doute écharper, mais rendent coup pour coup, Marko veut en finir.

Il lance de nouveau son appel strangulé, métallique :

« Hadj !... à moi... Hadj !... »

Le léopard entend la voix, comprend l'appel. Fouillant férocement les corps des dents et des griffes, il quitte à regret le carnage et arrive d'un bond.

Il aperçoit l'homme qui lutte contre son maître, et lui enfonce cruellement ses crocs dans l'épaule. Tenaillé par les terribles mâchoires, sentant une douleur atroce, Joannès desserre son étreinte et tombe en poussant un cri de fureur et de désespoir :

« Lâche !… lâche !…

Le lucerdal va s'acharner sur cette proie nouvelle et la mettre en lambeaux. Marko, délivré, aspire une large bouffée d'air, empoigne par la nuque l'animal, l'arrache de force et dit avec un affreux accent de haine :

« Hadj !… assez… assez… je le veux vivant.

« Vous, camarades, ficelez-moi solidement ce compagnon. »

Quatre hommes se jettent sur Joannès. Il se débat avec fureur, secoue la grappe humaine et râle :

« Amis… sauvez-vous !… conservez votre vie… vos forces… pour les luttes futures…

« Nikéa !… chère âme… adieu !… »

La jeune femme, garrottée, incapable de se mouvoir, entend la voix aimée et sanglote :

« Joannès !… mon amour… à toi ma dernière pensée… »

Les paysans valides obéissent à l'ordre suprême de leur chef. Ils se sauvent de tous côtés, s'éparpillent de droite et de gauche, pendant que les blessés, nombreux, hélas ! s'accrochent convulsivement aux bandits.

Une dernière salve tirée à la diable en arrête encore quelques-uns, et les autres disparaissent en criant :

« Vengeance !… vengeance !… »

Les brigands triomphent avec d'autant plus d'arrogance que leurs craintes ont été plus vives.

Remis de cette chaude alerte et enfin assuré de la victoire, Marko a repris ce masque d'ironie et de férocité qui lui semble habituel.

« Ah ! dit-il, narguant à froid, nous allons nous amuser, n'est-ce pas, mes braves ?

- Oui, oui, chef, amusons-nous ! ricanent les misérables qui savent ce que signifie un tel mot dans une telle bouche.

- Ficelez-moi proprement ces bons garçons, dit-il en montrant les blessés.

« Combien sont-ils exactement ?

- Vingt-sept !

- Eh bien ! préparez vingt-sept cordes... si vous en manquez, prenez vos ceintures..

« Allez les accrocher à la poutre du grand hangar et attendez de nouveaux ordres... »

Cinq minutes après, toutes les cordes, pourvues d'un nœud coulant, se balançaient à deux mètres au-dessus du sol.

« A présent, continue Marko, crevez-leur à tous les yeux... »

En entendant cet ordre effroyable, les femmes, garrottées aussi, poussent des clameurs déchirantes et invoquent la pitié du monstre.

« La paix, braillardes ! crie-t-il de sa voix coupante.

« De quoi vous plaignez-vous ?... C'est par humanité... pour qu'ils ne puissent pas se voir souffrir mutuellement...

« Je suis bon... je suis plein de compassion, moi ! »

Les Albanais éclatent de rire, tirent chacun leur poignard et s'accroupissent près des blessés. Puis, lentement, et avec une sorte de dilettantisme féroce et raffiné, ils tailladent les paupières, se donnent la joie hideuse d'épier le dernier regard mouillé de sang et de larmes, et qu'obscurcit la terreur, du néant tout proche !

Et ces hommes ainsi torturés sont des blessés dont la chair est lacérée, dont les membres sont rompus, dont le sang généreux coule et s'épanche en filets rouges !

Puis, brusquement, les regards s'éteignent, les pointes fouillent les orbites, et la nuit se fait sous ces fronts de martyrs !

Des gémissements, des plaintes, des râles s'échappent de ces bouches convulsées. Et cette épouvantable symphonie de la douleur fait ricaner Marko qui jubile et s'esclaffe bruyamment.

Joannès, blessé par le léopard, se dit :

« C'est mon tour ! »

Fier et hautain, il regarde intrépidement Marko, puis ses yeux se reportent, attendris, sur Nikéa, comme pour emporter, dans la nuit sans fin, l'image adorée.

« Non, plus tard », dit Marko qui intercepte ce regard chargé d'amour et ricane de plus belle.

Puis il ajoute :

« A présent, pendez-moi tous ces braves garçons... mais par les pieds !...

« Vous entendez, par les pieds !

- Misérable ! gronde le vieux Grégorio.

- Patience, vieillard, tu auras ton tour. »

Les Albanais saisissent les blessés, auxquels ce brutal contact arrache des hurlements de douleur. Puis, froidement, comme le feraient des bouchers qui suspendent des quartiers de viande, ils accrochent les condamnés par les chevilles passées dans les nœuds coulants.

Les visages se congestionnent, rougissent, bleuissent. Des yeux crevés suintent les larmes et le sang. Des cris qui n'ont rien d'humain s'échappent des bouches aux lèvres violacées. Et ce spectacle atroce amuse les monstres, qui allument des cigarettes, fument et s'esclaffent aux contorsions navrantes, aux râles des martyrs.

Un des brigands fait cette réflexion effroyable :

« Cela doit leur donner la migraine. »

Et un autre renchérit :

« La saignée empêchera la congestion au cerveau.

- On pourrait, ajoute Marko, les rafraîchir un peu… il faut bien faire quelque chose pour ceux qui souffrent… D'abord, je suis humain, moi, et chacun le sait.

- Alors, des éventails ?… interroge un troisième.

- Non, j'ai mieux que cela, continue le misérable qui semble incarner le génie de la férocité.

« Tenez, faites comme moi. »

Il saisit un des martyrs, lui imprime plusieurs mouvements de rotation et le lâche brusquement. La corde se détord, puis se retord en sens inverse, dans une giration grotesque et effroyable, avec de brutales secousses latérales.

Ses compagnons à l'envi l'imitent, et bientôt ces pauvres corps tournent… tournent éperdument, s'entre-choquent, plaie contre plaie, fracture contre fracture, jusqu'à ce que la mort trop lente vienne enfin terminer leur martyre.

Les derniers spasmes s'arrêtent. L'agonie est terminée. On pourrait croire que la rancuneuse férocité de Marko est apaisée, que son âme de réprouvé est enfin saturée de carnage.

Eh bien ! non. Le monstre a encore soif de sang et de mutilations. Il veut encore plus et pis, s'il est possible.

Il se tourne vers Grégorio qui contemple, hagard, ce spectacle terrifiant. Il le voit affaissé, les yeux mornes, la poitrine secouée par un hoquet convulsif, et dans un état d'inconscience navrante.

Il l'interpelle de sa voix mordante.

« A nous deux, vieux ! »lui dit-il sans préambule, en tirant son yatagan recourbé, sa terrible lame de Damas au tranchant indestructible.

Puis, il ajoute :

« Deux hommes de bonne volonté... empoignez-le chacun par une jambe... chavirez-le la tête en bas... très bien... tenez-le droit... écartez-lui les pattes... solidement... »

Il lève son sabre et le laisse retomber, à tour de bras, au milieu de l'angle formé par les deux membres. Des hurlements fous échappent à la victime. Le sang jaillit à flots, Nikéa pousse un cri plaintif et roule sans connaissance, immobile comme une morte. De grosses larmes silencieuses coulent, brûlantes, des yeux de Joannès, qui fait appel à toute son énergie pour ne pas éclater en sanglots et semble tremper sa haine dans ce sang et dans ces larmes.

Marko frappe un second coup, puis un troisième, et les deux bourreaux tirent de plus en plus, à mesure que l'horrible plaie grandit. Le sabre, tout rouge, tombe et retombe comme un couperet. Entrailles, ossements, chair, poumons, cœur, tout est coupé en long, comme par un boucher. Les clameurs ont cessé depuis longtemps. L'homme est séparé en deux moitiés.

D'un dernier coup de sabre, Marko lui fait sauter la tête et ajoute :

« Je veux que ces deux moitiés soient clouées sur la porte, avec la tête au-dessus... Je veux qu'elles y pourrissent et y restent jusqu'à la Saint-Georges prochaine... je veux que les pendus demeurent en place jusqu'à ce qu'ils tombent en putréfaction...

« Et vous, mères, femmes ou filles, vous êtes libres... allez dire ce que vous avez vu, et que cela serve d'exemple à ceux qui oseraient me résister !

« Et vous, camarades, en selle ! »

Les Albanais obéissent, enfourchent leurs chevaux et, immobiles comme des statues équestres, attendent de nouveaux ordres.

Marko ramasse le taugh souillé de fange et dit froidement :

« Ma bannière sera lavée dans des flots de sang. »

Puis il continue, en regardant Joannès qui, les yeux séchés, la face hautaine, le fixe intrépidement :

« Je ne te tue pas... ce serait trop court... je t'emmène et je te réserve à des supplices que les légendes raconteront dans cent ans et plus.

« ... Nikol, vérifie les liens de cet homme, emporte-le devant toi sur ta selle... ouvre l'œil, car il est dangereux et tu me réponds de lui sur ta tête.

- Oui, chef, et tu peux compter sur moi. »

L'homme obéit et charge comme un sac Joannès garrotté.

Marko se baisse à son tour, saisit Nikéa toujours évanouie, l'enlève comme un enfant, la couche sur le devant de sa selle et commande brièvement :

« En route !

Le peloton se met en marche, abandonnant le village silencieux, dévasté, plein de cadavres.

Chapitre 5

Il y a près de cinq siècles que les Turcs ont conquis la Macédoine et les contrées voisines. Cinq siècles ! Et pourtant, malgré cette énorme succession d'années, malgré de constants efforts, malgré le sabre et la diplomatie, jamais l'absorption du vaincu par le vainqueur ne s'est opérée.

Doucement et patiemment irréductibles, résistant avec une passivité douloureuse et résignée, les Slaves et les Grecs ont conservé leurs coutumes et leur religion.

Du moins, ceux de la campagne, agriculteurs, petits commerçants ou primitifs industriels habitant les fermes, les hameaux et les bourgs clairsemés des plaines.

Certes, il y a parmi les paysans beaucoup de musulmans. Mais la plupart sont des immigrés venus à la suite des conquérants d'Asie, les soldats turcs d'Achmet et d'Amurat.

Depuis cette époque lointaine, leur nombre s'est accru en proportion de celui des vaincus, mais la fusion ne s'est jamais faite.

La conquête fut longue, sanglante, désespérée. Les vaincus n'en ont jamais oublié les horreurs, et n'ont jamais cessé, à travers les générations, de pleurer leur liberté perdue. La lutte avait duré près de cent ans !

Écrasés en 1389, à Kossovo, par les Turcs, les Serbes, les premiers virent sombrer leur indépendance. Puis, en 1448, ce fut encore à Kossovo, où Jean Hunyade, à la tête des confédérés autrichiens, hongrois et valaques, éprouva une terrible défaite. La bataille fut effroyable, dura du 17 au 19 octobre, et cent mille hommes y périrent.

C'en était fait de l'indépendance des pays slaves, si un jeune héros ne s'était levé dans ces montagnes d'Albanie où agonisait la résistance. C'était Scanderberg, l'immortel Georges Kastrioti, prince d'Albanie.

A la voix enflammée du grand patriote, les hommes accoururent, les troupes se levèrent, les armées s'improvisèrent. Et la lutte recommença, plus acharnée que jamais. Et pendant vingt-deux ans, Scanderberg battit les Turcs, les fit reculer et parfois mit leurs armées à deux doigts d'un désastre.

Il mourut en plein triomphe, en 1467, et son œuvre ne put lui survivre. Quand sa « voix d'airain »eut cessé de rugir l'appel de liberté, tout sombra ! Le Turc était le maître incontesté des pays situés au-dessous du Danube.

Bientôt commença, de la part du vainqueur, ce travail d'assimilation sans laquelle il ne saurait y avoir de conquête solide et durable. Patient et avisé, le gouvernement turc voulut d'abord s'attacher les chefs montagnards. La force était impossible. Alors, spéculant très adroitement sur les passions humaines, des agents subtils les accablèrent de prévenances, de cadeaux et d'honneurs. Puis, partant de ce principe qu'il suffit de diviser pour régner, ils semèrent parmi eux la discorde et rompirent avec une habileté diabolique le faisceau des résistance futures.

Entre temps commençait l'œuvre de conversion au mahométisme. Inutile de dire que les faveurs et les dignités allèrent en foule aux nouveaux adeptes de l'Islam.

Qui le croirait ? les premiers convertis furent ces fiers Albanais, les intrépides compagnons du grand patriote Scanderberg ! Et ils s'en trouvèrent si bien que presque tous ces chefs, vrais seigneurs féodaux, se firent musulmans.

Et, comme le dit si éloquemment M. Victor Bérard, pour ces consciences peu fanatiques, la conversion ne fut pas douloureuse : « Où est le sabre, là est la foi ! »lisait-on sur la lame de leurs sabres : et la conversion leur assurait tant de choses nécessaires à la vie d'un Albanais : le droit de porter les armes, de se tuer les uns les autres, d'opprimer le voisin slave ou grec - « de labourer avec la lance »comme chantaient déjà les Doriens, leurs grands-pères - et le droit aux broderies, aux galons, aux panaches !

On leur donna des titres de beys, et on les nomma chefs de clans avec le taugh pour emblème. Ils devinrent ainsi les maîtres absolus de groupes importants de

chrétiens. Leurs obligations vis-à-vis de ces groupes étaient très simples. Ils devaient les défendre, ne pas les attaquer et ne pas se faire attaquer par eux. Chose très belle, en principe, et qui constituait une sorte de tutelle qu'ils pouvaient rendre douce et très paternelle.

Ce fut en réalité une tyrannie abominable et le plus affreux des brigandages, car tyrannie et brigandage s'abritaient sous. une sorte de légalité, qui émanait directement du maître. On va voir comment et pourquoi.

Les attributions des beys comprenaient le droit de percevoir annuellement, pour leurs bons offices, un impôt personnel - tchetel - sur les moissons, les troupeaux et les produits industriels.

Cet impôt, les beys l'établissaient au gré de leurs besoins ou de leur avidité. Et ils le faisaient rentrer par tous les moyens qu'il leur plaisait d'employer, même les plus vexatoires, les plus inhumains, les plus féroces. Ce fut le règne de la terreur, et les malheureux paysans ne travaillèrent plus que pour l'impôt, l'impôt usuraire, maudit, sanguinaire, qui, pétri de leurs sueurs et de leurs larmes dévorait les troupeaux, les maisons, les champs, les existences !

Car le bey, taillant, rognant, massacrant à sa guise, n'avait de contrôle que son bon plaisir, de mesure que son âpreté, de frein que sa cruauté. Naturellement, l'autorité turque laissait faire, quand elle n'encourageait pas. Car c'était là tout ce que voulait le conquérant.

En tenant courbés sous l'épouvante les clans chrétiens désunis, les beys achevaient d'asservir les anciens soldats de Jean Hunyade et de Scanderberg, empêchaient toute révolte et assuraient la conquête.

Et cela dura de longues années, puis des siècles, en se généralisant et en s'aggravant s'il est possible. L'Albanais rapace et cruel se donna de l'espace et vint jusqu'au Danube où il improvisa de nouveaux clans, - *phars* , - victimes de nouvelles exactions. Il fut la terreur de cette région jusqu'au jour où la constitution de la Serbie et de la Bulgarie en États autonomes le rejeta sur la Macédoine. Il y règne encore en souverain maître, du moins dans le Centre et le Nord, où la plaine de Kossovo est son lieu d'élection.

Cependant, la Turquie a organisé son pouvoir et créé dans tous les pays des circonscriptions administratives. Elle a institué des *vilayets* gouvernés par des *valis*

, personnages importants et décoratifs dont la nomination est réservée au sultan. Chaque vilayet se partage en *sandjaks* ou arrondissements commandés par des *moutessarifs* également choisis par Sa Majesté. Le sandjak à son tour se divise en *kazas* , ou cantons, dont le chef est un *kaïmakan* . Le kaza se subdivise enfin en *moudirs* ou communes, qu'administrent les *mouktars* , maires, élus par les habitants et dont l'autorité a pour soutien ou correctif un conseil d'anciens.

C'est, en somme, à peu près notre organisation départementale, depuis la préfecture jusqu'à la commune, sauf l'échelon administratif cantonal. Mais avec cette différence que les vilayets ont une immense étendue, puisque, tant en Europe qu'en Asie, la Turquie n'en comprend que trente-cinq et que le pouvoir des valis est absolu.

Cette organisation est superbe en théorie. Malheureusement, il y a dans l'application les beys albanais dont il faut tenir compte. Ces véritables écumeurs du moyen âge, dont l'existence constitue à notre époque un étrange anachronisme, sont demeurés envers et contre tous aussi pillards, aussi indomptés, aussi féroces qu'il y a cinq cents ans. Ils n'ont rien oublié, rien changé, rien cédé. Leur puissance, aussi formidable que jamais, s'est maintenue parallèlement à la puissance du sultan, et ils opèrent comme par le passé, avec la même désinvolture alliée à la plus complète impunité.

Le gouvernement est bien forcé de laisser faire. Il ne peut et n'ose pas sévir. D'abord, parce qu'il n'est pas sûr d'être le plus fort et qu'une guerre de partisans au milieu des montagnes d'Albanie serait désastreuse, même avec la victoire finale.

Ensuite, il y a le dieu bacchich, ce pot-de-vin des musulmans buveurs d'eau, qui règne là-bas en souverain maître. Le bacchich, fléau de la Turquie, achète tout !... depuis le vali jusqu'au garde champêtre, depuis le général en chef jusqu'au gendarme. Il paye les complicités au moins passives avec l'argent des autres.

Comme les beys ont des procédés infaillibles pour percevoir l'impôt, comme ils sont généreux, le gouvernement turc ferme les yeux, et tout le monde, fonctionnaires, soldats et Albanais, vit sur le dos du contribuable forcé : le paysan !

Le bey se trouve donc, par le fait, grand collecteur d'impôts. Et cette fonction que nul ne lui conteste plus est un véritable sacerdoce, et pour tout dire l'essence même de sa vie aventureuse, pillarde et cruelle.

D'autre part, une façon d'opérer qui n'appartient qu'à lui.

Quand il torture les gens, quand, avec son dilettantisme sensuel et fantasque, il leur soutire leur argent pièce à pièce et leur sang goutte à goutte, il offre le plus extraordinaire mélange de fureur et de goguenardise, de cordialité sournoise et de férocité affable.

Avec cela, des mots d'une cocasserie épouvantable, des ripostes de bourreau facétieux, des supplices baroques et atroces dignes d'un cerveau de primitif et de névrosé.

Tel est ce Marko qui synthétise aujourd'hui cette lignée de beys albanais, l'éternel fléau de la Macédoine.

………………………………………………………

La troupe des pillards, son effroyable besogne achevée, s'avance au pas, bannière en tête, dans la direction de l'Ouest. Les pillards, manifestement, regagnent leur inviolable asile de la montagne.

Jeté en travers de la selle de Nikol, comme un sac, Joannès paraît évanoui. Jambes et tête ballantes, le malheureux jeune homme, tout congestionné, excite les ricanements de la horde mise en gaieté par les terribles menaces du chef.

Nikéa, maintenue à demi assise par Marko, respire faiblement. Mais ses yeux ont une expression étrange. Ils ne se fixent nulle part et demeurent insensibles aux rayons du grand soleil qui flamboie. On dirait ce regard atone et en quelque sorte intérieur des hypnotisés ou des déments.

Marko la contemple avec orgueil, et par moments abaisse haineusement sur Joannès ses prunelles aux reflets d'acier.

Pourtant, cette immobilité de sa victime commence à l'inquiéter vaguement. Si Joannès allait mourir !… échapper ainsi aux supplices que lui réserve une vengeance aux raffinements mystérieux ?

« Il vit toujours, n'est-ce pas, Nikol ? »demanda-t-il de sa voix aux vibrations de cuivre.

Nikol sourit et tire son poignard. De la pointe il fouille la plaie produite à l'épaule de Joannès par les crocs du léopard. Le blessé pousse un râle étouffé, puis une plainte, un gémissement aigu qui fait dresser les oreilles au cheval et grogner le lucerdal.

« C'est bien, Nikol, c'est bien, répond Marko avec son mauvais rire.

« J'avais tort de m'inquiéter… notre homme a la vie dure et il nous amusera longtemps. »

Chose étrange, ni la torture infligée à Joannès ni la terrible menace du bandit ne semblent émouvoir Nikéa. Insensible à tout, elle conserve sa morne inconscience, comme si sa raison avait sombré dans le drame qui vient de s'accomplir.

Et Marko, dont le front se plisse, grogne entre ses dents :

« Est-ce qu'elle serait folle ! »

Il hausse les épaules et commande brièvement :

« Au trot ! »

Les chevaux impatients, qui mâchonnent leur mors, s'élancent et contournent Prichtina. Ils s'engagent dans le lit desséché d'un ruisseau, le seul chemin qui coupe la plaine brune, envahie par les chardons.

Deux heures s'écoulent dans un silence complet. Le soleil vient de se coucher, la nuit va venir. Le lit du ruisseau s'élargit brusquement. Des émanations humides saturent l'air et annoncent la proximité d'un cours d'eau.

Quelques foulées encore, et voici le cours d'eau. C'est une belle rivière, large, profonde, limpide et encaissée d'épais roseaux. La troupe, sans retard, se met à en effectuer le passage. Une opération qui lui est évidemment familière. En tête s'avance le porte-bannière. Puis un peloton de vingt-cinq hommes, sur cinq de front. Puis Nikol et Marko, et derrière eux le reste des cavaliers.

Les chevaux s'abreuvent largement, et entrent avec précaution dans le courant peu rapide, mais profond. cette rivière est la Sitnitza [1] , qui traverse l ?ancien

lac desséché depuis des milliers d'années et dont le fond a formé la plaine de Kossovo.

Les trois groupes suivent, sans s'écarter latéralement, la ligne familière du gué. Des sarcelles s'enfuient à tire-d'aile de la futaie de roseaux. L'eau devient plus profonde. Peu à peu les chevaux enfoncent jusqu'au genou, puis jusqu'au ventre, puis jusqu'au poitrail.

Au contact du liquide, Joannès s'agite et relève la tête pour ne pas être asphyxié. Nikol se met à rire et dit en aparté :

« Va ! gigote ! souffle et tortille-toi !

« Les cordes qui t'attachent sont bonnes et les nœuds solides… oui… oui… gigote et tiens bon l'équilibre si tu ne veux pas boire un coup. »

Cela dure cinq bonnes minutes. Puis on atteint la seconde ligne de roseaux. La rivière est presque franchie, l'autre rive n'est qu'à une quinzaine de mètres.

Tout à coup, le cheval de Nikol fait un écart violent, bronche et se cabre. Il se débat dans l'eau qui rejaillit en pluie, s'effare, quitte la direction du gué, puis, brusquement, malgré les efforts de Nikol, roule dans un trou. Cavalier, monture et prisonnier disparaissent dans un remous, près des roseaux qui oscillent.

« Malédiction ! hurle Marko ; tiens bon, Nikol… et veille au prisonnier… »

Le trou est profond, vaseux, d'aspect sinistre sous la grêle et mouvante futaie. Nikol est un cavalier habile, son cheval est plein de vigueur. Homme et bête ont longtemps couru les aventures, s'aiment, se comprennent.

Impossible d'ailleurs de les aider, la configuration du gué, une simple arête pierreuse, rendant vain tout secours. Pendant que les deux groupes achèvent lestement la traversée, l'eau devenue trouble bouillonne, les roseaux s'agitent comme sous la poussée d'un tourbillon intérieur.

[1] La Sitnitza est un sous-affluent du Danube. Elle se jette dans l'Ibar, tributaire de la Morava serbe qui se perd dans le Danube, rive droite, à environ 55 kilomètres en aval de Belgrade.

Droit et ferme en selle, Nikol reparaît, étreignant de ses jambes nerveuses le cheval qui souffle et s'ébroue. Soutenu, dirigé par son maître, l'animal se met à nager et atteint bientôt la rive. Il s'agrippe des pieds de devant à la berge et tente de s'enlever… Alors, un cri de rage et de terreur échappe à Nikol…

« Le diable m'étrangle… le prisonnier… »

Ce drame s'est accompli en une demi-minute. Nul n'a rien vu là qu'un accident périlleux et Nikol lui-même, pris au dépourvu, se sentant rouler dans l'abîme, cédant à l'instinct de conservation, a pour un moment oublié Joannès.

« Eh bien ! le prisonnier… quoi ?… »hurle Marko qui craint de comprendre.

Nikol, tremblant de tous ses membres, l'œil fou, la moustache hérissée, bégaye d'une voix chevrotante :

« Je ne le… vois plus… Il faut… qu'il soit resté… oui… resté dans le trou !… »

Marko, d'un bond, saute à bas de son cheval, puis, saisissant Nikéa, la dépose sur le gazon vert qui tapisse la berge. Il empoigne à la bride la monture de Nikol, arrache de l'eau l'homme et la bête, et gronde :

« Comment !… misérable… tu l'as laissé aller…

- Chef… mon cheval était comme fou… tu l'as vu se cabrer… quitter le gué… tomber dans le trou…

« Tu me connais, chef… il n'y a pas de ma faute.

Marko éclate d'un rire sinistre, tire un revolver de sa ceinture et riposte :

« Coupable ou non… dupe ou complice… imbécile ou criminel… tu vas périr…

« Je veux des hommes sûrs… sachant prévoir… obéir… se dévouer… que ta mort serve d'exemple aux autres ! »

Dans l'entourage, personne ne bronche. Nul n'a le droit de se tromper, d'être maladroit ou malheureux. Chacun le sait et se le tient pour dit, et le chef a tout pouvoir.

« C’est écrit ! dit Nikol fier et résigné.

« Tu es le maître et ma vie t’appartient !... Sache seulement utiliser mes derniers moments ! »

Marko l’ajuste à la tête et répond, près de serrer la détente :

« Que veux-tu dire ?... je ne comprends pas.

- Laissez-moi vivre une minute encore... une seule... pour plonger là... dans l’abîme et chercher le prisonnier.

« Il y a pour moi une chance sur mille de le retrouver... garrotté comme il l’est, il a dû couler à pic, comme une pierre...

« Peut-être vit-il encore, pendant que nous bavardons comme de vieilles femmes...

« Mort ou vif, je le ramènerai... non pour que tu m’épargnes... mais pour faire mon devoir. »

Marko abaisse lentement son arme et répond froidement :

« Va ! »

Nikol, demeuré à cheval, quitte ses étriers, arrache ses armes, son manteau, et d’un seul bond s’élance au milieu des flots la tête la première.

L’eau bouillonne, puis se referme en cercles mouvants, et les secondes s’écoulent, interminables, angoissées... Une minute se passe... deux minutes... trois minutes...

Muets et tout crispés, les Albanais se regardent tristement, et l’un d’eux, résumant leur pensée à tous, murmure :

« Il ne reviendra plus !.... pauvre Nikol !... »

Marko promène sur eux, sur la rivière, sur la plaine, un regard soupçonneux. Ces hommes de proie, comme les fauves, se défient de tout et de tous.

Une clameur vibrante le fait sursauter. Le cheval de Nikol, un magnifique alezan doré, arc-bouté au-dessus des flots, allonge sa tête fine aux grands yeux de gazelle. Il respire par saccades, et, ne sentant plus, ne voyant plus son maître, pousse un hennissement prolongé, d'inquiétude et de douleur..

Le léopard le flaire, s'approche et lentement se met à lécher son flanc.

Marko s'aperçoit alors que le cheval saigne abondamment au flanc droit. Il regarde, voit la peau longuement tranchée, comme par un coup de sabre, et murmure :

« Qu'est-ce que cela signifie ? »

Les Albanais de Marko sont pourvus de la grande selle orientale, avec le large étrier à planche plate, qui emboîte le pied et s'attache très haut. Ces étriers, carrés en avant et en arrière, coupent à leurs angles et peuvent entailler profondément la peau. Aussi, bon nombre de cavaliers orientaux ne portent pas d'éperons et se servent de l'étrier pour diriger, châtier ou exciter le cheval.

Et Marko reprend, tout intrigué :

« Peut-être un coup d'étrier…

« Cependant un cavalier de race… comme Nikol, n'eût pas ainsi mutilé sa bête !

« Alors… quoi ?… comment ! complices ?… Oh !… savoir la vérité !… »

Brusquement il croit entendre à travers les roseaux quelques froissements suspects. Il saisit sa carabine et fait feu dans la direction du bruit.

« Puis il commande :

« Pied à terre, et feu ! à votre tour… feu sans relâche ! »

Les Albanais aiment la poudre pour le bruit, pour la fumée, pour le feu, comme de grands enfants turbulents. Et l'ordre du chef les enchante. Ils empoignent leur martini et se mettent à tirailler sans relâche.

Les détonations éclatent, assourdissantes, et se répercutent au loin, sur les flots. Des éclairs rouges rayent le crépuscule et un nuage gris flotte sur la berge. Les balles font jaillir l'eau avec des plouf ! plouf ! et hachent les roseaux. En une minute, cinq cents coups de martini sont tirés. Cinq cents projectiles ont criblé l'abîme où les deux hommes ont disparu et la futaie de roseaux qui l'entoure.

Marko abaisse le canon brûlant de son arme et commande :

« Cessez le feu ! »

Et dans le grand silence qui s'établit soudain, une voix s'élève. Une voix de femme d'une pureté admirable, d'une étendue surprenante. La voix chante les luttes et les malheurs d'autrefois. Elle vibre, lente et grave, dans ce mode mineur où sanglote l'âme des peuples martyrs...

« Kossovo !... Kossovo sanglant !...

« Tu es la plaine où le sang ruissela... Tu as bu le sang généreux des héros... des héros qui succombèrent en défendant le sol sacré... le sol rougi de la patrie mourante ! Jean Corvin [2] ... Iskander Scanderberg et mieux Iskander-bey. ... où

êtes-vous ?

« Kossovo !... Kossovo maudit !...

« Le sang engraisse la terre... La terre produit le blé. Oh ! sang, généreux d'Iskander et de Corvin... fais croître des lances parmi les épis... que le blé nourri par toi donne à nos jeunes hommes... leurs vertus guerrières !

« Kossovo sanglant !... Kossovo maudit !... Vengeons Kossovo ! »Interdits et charmés, les Albanais écoutent avec une admiration à laquelle se mêle une sorte de crainte superstitieuse. Ces bandits, ces tortionnaires, ces bêtes de rapine sont fanatiques de musique. Et ce *Chant de Kossovo* , qui les berça tout enfants, ce chant qui redit les exploits du héros d'Albanie, les enfièvre et les transporte.

La voix est celle de Nikéa !

[2] Jean-Corvin Huniade.

L'œil vague, le corps rigide, les traits sans expression, la jeune femme semble étrangère à ce qui l'entoure… Rien ne l'émeut, ne la trouble, ni même ne la préoccupe… Elle ignore l'horreur de sa position et les détonations des martinis ne l'ont même pas fait tressaillir.

Quand l'ardente et plaintive cantilène fut terminée, la nuit était venue. Alors Nikéa secoua doucement la tête et dit, d'une voix atone, avec cette navrante inconscience des déments :

« Je n'entends plus les coups de tonnerre… Je ne vois plus les éclairs… le temps est calme, rentrons… c'est aujourd'hui la fête de notre amour, ô mon bien-aimé !… réjouissons-nous et que les danses commencent.

« Joannès… viens !… mon père… venez !

« Mais je ne vous vois plus… la nuit se fait dans mon âme et tombe sur mes yeux… Père !… Joannès !…

- Dieu du prophète !… elle a perdu la raison ! »murmure d'une voix étranglée Marko.

Puis il ajoute, mêlant bizarrement la Vierge et Mahomet :

« Elle est l'élue du prophète !… Qu'elle soit désormais sacrée pour nous… sacrée comme la Panaggia

« Et maintenant, en route ! »

Il soulève Nikéa toujours inconsciente et, l'asseyant sur le devant de sa selle, ajoute :

« Elle sera désormais notre sauvegarde, notre esprit bienfaisant… l'ange de notre clan. »

Sa troupe se met en marche, pendant qu'un des hommes du dernier peloton murmure :

« A moins qu'elle ne soit notre mauvais génie, l'ange noir qui apporte la ruine, la douleur et la mort ! »

Notes

Chapitre 6

Au moment où la troupe albanaise disparaît aux dernières lueurs du crépuscule, une tête pâle émerge au-dessus de la rive. Toute blanche, comme un marbre, elle se détache en vigueur sur la terre noirâtre, semée d'herbes courtes.

Deux mains saisissent à pleines poignées les gramens, se crispent et s'agrippent. Un souffle saccadé se fait entendre, l'eau clapote, les roseaux s'agitent.

Et une voix étouffée, toute sifflante, gronde avec un indicible accent de haine :

« Garde-toi, Marko !… garde-toi et sois maudit !… »

D'un violent effort, le corps immergé tente de s'arracher de l'eau.

Il s'élève jusqu'aux épaules, retombe encore pour de nouveau s'enfoncer.

Alors, la voix reprend avec une sorte de rugissement sourd qui se perd dans un sanglot :

« Je ne peux pas !… je ne peux pas !… Oh ! misère… et pourtant il le faut !… je le veux…

« Pour la patrie… pour l'amour et pour la vengeance !… »

Encore un effort !… le dernier, celui qui triomphe de l'obstacle ou brise la machine humaine. Les bras du malheureux se crispent, le col s'allonge, les reins se tendent à en craquer. Il y a comme un temps d'arrêt, puis… ahan ! L'eau bouillonne, clapote plus fort… l'homme sort à demi, s'accote sur la poitrine, donne une violente secousse et roule étalé- sur la berge.

Il reste anéanti, respirant à peine, incapable de mouvement, de volonté, de pensée. Une heure s'écoule et, dans le grand silence de la nuit, l'homme revient à lui, se ressaisit. Il contemple les étoiles qui criblent le firmament, frissonne, essaye de se relever et retombe lourdement.

Ses jambes étroitement garrottées, engourdies, lui refusent tout service. Il murmure en claquant des dents :

« J'oubliais mes liens… Dieu ! que j'ai froid… je (meurs de faim… de faiblesse… et cette plaie me fait horriblement souffrir…

« J'aurais tort de me plaindre, pourtant… puisque contre tout espoir… toute possibilité, je vis et je suis libre !…

« Cependant, il faut en finir… Oh ! comment rompre ces cordes qui coupent ma chair… me supplicient ?… »

Voulant réagir contre ce froid mortel qui l'envahit, il se traîne sur les mains et SUT le ventre, comme un phoque échoué sur le sable. Ses yeux perçoivent, dans les herbes, un éclat de métal et ses mains sentent un corps dur.

« Un poignard !… ô joie… »

Il saisit l'arme, et, lentement, avec d'infinies précautions, pour ne pas entamer sa chair tuméfiée, tranche ses liens. Cela fait, et se traînant toujours, il revient à la rivière, laisse pendre ses jambes dans l'eau, et attend, avec le retour delà circulation, l'apaisement de ses tortures.

Et, pendant ce temps, son âme endolorie revit les terribles événements dont il est la victime et le héros !'

L'union avec Nikéa la Belle, puis la horde des bandits s'abattant sur la demeure en fête, le pillage, la défense, la ruine, la mutilation, la mort… Et sa voix, qui s'est affermie, gronde maintenant avec une sorte de frénésie, de haine et d'énergie :

« Garde-toi, Marko, garde-toi !

« Où que tu sois, et quelle que soit ta puissance, je te ferai subir le supplice que tu as infligé à Grégorio…

« Je le jure !… moi dont tu as brisé la vie… moi que tu crois au fond de la rivière, noyé ou criblé déballes… moi Joannès ! »

Ainsi, c'est lui, l'intrépide Slave, dont le retour à la vie et à la liberté semble un défi jeté à la raison !

Voici d'ailleurs comment s'accomplit ce miracle de sang-froid, d'audace et d'endurance. Quand la troupe des Albanais passait la Sitnitza, Joannès avait repris connaissance, grâce à la barbarie de Nikol fouillant de son poignard la plaie de son épaule. Brisé, la cervelle congestionnée, il n'en conservait pas moins un sang-froid inouï.

Déjà un projet, d'une témérité à donner le vertige, venait de germer dans son esprit.

Sa tête pend à peu près au niveau de l'étrier droit de Nikol. Et ses bras aux poignets ligotés, tombent plus bas, naturellement, et font contrepoids aux jambes.

Alors, il songe froidement :

« Cet étrier a le fil d'une lame de couteau…
»Il faut que, pendant la traversée de la rivière, je m'en serve pour trancher les liens de mes poignets. »

L'entreprise est folle. Il la tente néanmoins, au risque de s'asphyxier, ou de rouler, tout garrotté, dans l'abîme. Il saisit le moment où l'eau dépasse le poitrail des chevaux. Il reste la tête sous les flots et, dans le remous plein d'écume, Nikol ne voit rien, ne soupçonne rien.

Les mains du prisonnier tâtonnent l'étrier. Il engage les cordes sur le tranchant, et se livre à cette série de mouvements désordonnés qui fait dire à l'Albanais en raillant :

« Va, gigote, souffle et tortille-toi ! »

Il sent bien quelques efforts de pression opérés sur son étrier. Mais, croyant toujours que le prisonnier suffoque et se débat dans l'eau qui le recouvre, il est à cent lieues de soupçonner la vérité :

Joannès réussit au delà de ses espérances. Au moment d'atteindre la seconde futaie de roseaux, ses deux mains sont libres. Il connaît admirablement la rivière, le gué, les trous profonds qui le bordent, l'arête rocheuse formant la ligne du passage. Il sait qu'à droite et à gauche, c'est, par places, l'abîme.

Il relève convulsivement la tête dans le remous, aspire une vaste gorgée d'air, se débat, exagère encore ses contorsions d'homme qui se noie et fait de nouveau rire aux larmes Nikol.

Alors, de ses deux mains engourdies, il pousse l'angle de l'étrier sur le flanc du cheval. Il presse en même temps, et de toute sa force, de façon à balafrer cruellement le noble animal. Brusquement, la peau est tranchée net, comme par un sabre.

Le cheval, blessé, endolori, se cabre. Joannès attend le moment favorable et respire de nouveau. Nikol, voyant sa monture affolée, reculer, battre l'eau des pieds de devant, cesse de rire.

Brusquement, le groupe s'effondre et glisse dans un trou profond de huit mètres ! Nikol, cavalier admirable, étreint son cheval entre ses jambes, le maîtrise de la bride, le ramasse et l'empêche d'aller en dérive.

C'est une statue équestre qui descend… descend… au milieu de végétaux enchevêtrés, de vases molles, de choses étranges et sinistres…

Glou… glou… glou… de grosses bulles d'air sorties des naseaux de la bête viennent crever à la surface, puis cheval et cavalier remontent d'un seul coup.

Joannès n'a pas attendu ce moment. Avec son calme inouï, il s'est doucement laissé aller à l'instant précis de la chute. Au lieu de s'abîmer au fond du gouffre, il a nagé sans bruit avec ses mains, a glissé entre deux eaux, puis s'est engagé dans les tiges dé roseaux. Bien caché par les feuilles, il demeure au bord de l'entonnoir, les lèvres et le nez à peine sortis du liquide.

Alors ont lieu les invectives de Marko, qui menace de mort Nikol. Et Nikol, voulant réparer sa faute, se débarrasse dé ses armes pour plonger dans l'abîme d'où il vient de s'arracher.

Il s'élance, et un hasard prodigieux le fait tomber à quelques centimètres à peine de Joannès, toujours tapi sous les roseaux.

Là seulement, et pour la première fois, les avantages, oh ! bien minimes, sont du côté de Joannès. Il empoigne au cou le plongeur, lui incruste ses dix doigts dans la gorge, et tous deux, enchevêtrés, se tordent, puis roulent dans le trou.

L'étreinte de Joannès est terrible. En un moment, Nikol, étranglé net, cesse de se débattre et reste au fond, immobile comme une pierre.

Épuisé, défaillant, et les jambes toujours entravées, Joannès, que soutient sa formidable énergie, remonte. Le sang aux yeux, les oreilles sifflantes, la poitrine serrée comme dans un étau, il s'insinue, pour la seconde fois, au milieu de la futaie aquatique. Il chemine doucement, sans heurt, sans à-coups, et arrive à se blottir sous l'excavation de la berge.

Là, il a pied. Sa tête souillée de vase et de limon trouve juste quelques centimètres, entre l'eau et la terre ravinée au moment des crues. Il est à l'abri.

C'est alors que Marko, toujours défiant, commande le feu.

L'ouragan de plomb s'abat sur la rivière, fauche les tiges et fait rejaillir l'eau en flocons d'écume. Et Joannès, en toute sécurité, assiste à cette vaine bravade.

« Autant jeter des noisettes à des buffles, et tirer de la poudre aux moineaux ! » songe-t-il, pelotonné sur lui-même, comme une larve dans son cocon.

N'apercevant et n'entendant rien, Marko, en désespoir de cause, fait cesser le feu et ordonne la retraite. Joannès entend comme dans un rêve la voix de Nikéa lancer les notes vibrantes du chant de Kossovo. Les mots lui arrivent indistincts, mais il reconnaît, avec l'accent de l'aimée, cette musique douloureuse et entraînante, cette fanfare de la souffrance et de la revanche !

Il ignore, par bonheur, que sa raison vient de sombrer. Il croit que c'est un appel, un cri d'angoisse, mais aussi d'espérance, et cela redouble son énergie.

« Oh ! chère bien-aimée !... te délivrer... venger nos morts et libérer la patrie !...

« Oui !... oh ! oui... sans retard et sans trêve ! »

On sait le reste, jusqu'au moment où il trouve le poignard, oublié dans l'herbe par ceux qui ramassèrent les armes de Nikol et emmenèrent son cheval.

Il reste ainsi longtemps abîmé dans une demi-somnolence, les jambes pendantes dans la rivière, endolori d'âme et de corps, pensant à peine. Il est environ dix heures du soir et la lune vient de se lever.

Un bruit de pas, quelques paroles chuchotées de l'autre côté de la rivière le font tressaillir.

« On vient !... qui ?... amis ?... ennemis ?... il faut savoir. »

Il retiré doucement ses jambes de l'eau et s'avance en rampant, le poignard aux dents. Répercutés parles eaux, les sons lui arrivent avec une singulière netteté. Son nom est prononcé, avec des intonations apitoyées et affectueuses.

« Pauvre Joannès !... oh !... c'est la fin... le reverrons-nous jamais... Oh ! pauvre Joannès... »

Et une autre voix reprend :

« Allons de l'avant !... Il faut suivre la piste... Joannès est le chef... nous nous sommes donnés à lui... sachons où il est... traversons la rivière...

- Oui, Michel, en- avant !... retrouvons notre chef...

- En avant, Panitza ! en avant ! pour sauver Joannès ou mourir avec lui ! »

Il reconnaît ses deux camarades, les fidèles amis des heures douloureuses, et un soupir gonfle sa poitrine. Leurs noms jaillissent avec attendrissement de ses lèvres.

« Michel !... Panitza !.., c'est moi... votre frère d'affection et d'infortune... moi Joannès !

- Il vit ! s'écrie une voix joyeuse ; vite ! vite ! allons le rejoindre, car il doit être bien malade.

- C’est ça ! traversons la rivière. »

Quelques minutes après, les deux braves garçons, tenant à bout de bras, pour ne pas les mouiller, des carabines et des cartouchières, surgissent, ruisselants comme des dieux marins.

Au clair d’étoiles, Joannès les aperçoit et, sanglotant, la gorge serrée, leur ouvre les bras. Ils échangent une rude étreinte, et sans mot dire, ne trouvant plus de. paroles pour exprimer leur joie, se mettent à gambader comme des fous.

« Frères !... chers frères !... balbutie Joannès, oh ! soyez bénis.

- Bah ! interrompt Michel, nous n’avons fait que notre devoir... et nous allions te chercher...

- Au diable ! ajoute Panitza ; c’est-à-dire jusque chez Marko.

« Car, vois-tu, nous t’appartenons corps et âme !

- Et vous couriez à la mort ! répond Joannès.

- Peut-être bien ! Mais tu nous as montré le courage et appris le devoir, et la mort ne nous fait pas peur...

« A présent, qu’allons-nous faire ?... Veux-tu retourner à Salco où les autres... les survivants, nous attendent... prêts aussi à marcher ?

- Non ! plus tard... Pour, le moment, il faut apprendre où est Marko... savoir s’il est retourné dans sa forteresse... et chercher les moyens de délivrer Nikéa, ma chère femme !

- Mais tu es blessé ! les crocs du maudit lucerdal ont cruellement déchiré ton épaule... Veux-tu que je panse ta plaie, que je la lave...

- Oh ! elle a été baignée en grand, tout à l’heure... le sang se sèche et ça forme emplâtre... le meilleur des pansements !... et puis s’il fallait s’arrêter ainsi pour un bobo, on n’avancerait jamais.

« En avant donc, mes amis !

- En avant ! la route est longue, et nous avons le temps de sécher.

- Ah ! j'oubliais le principal : tu dois mourir de faim... tiens„ mon bissac est bourré de provisions... avec une bonne bouteille d'eau-de-vie pour te réchauffer.

- Vous pensez à tout ! Quels soldats vous faites déjà ! »

En hommes auxquels la route est familière, ils s'enfoncent dans le lit desséché dé l'autre ruisseau, le torrent qui monte vers les montagnes dont les premiers contreforts ne sont guère éloignés.

Joannès dévore à belles dents le pain, et fait descendre avec une goutte d'eau-de-vie les morceaux vaillamment triturés. Le voilà bientôt rassasié, puis ragaillardi, prêt à répondre aux questions de Michel.

« Un triste retour, après une si longue absence, n'est-ce pas, chef... laisse-nous t'appeler ainsi... cela nous fait plaisir !

- Oui, quatre ans ! quatre longues années de labeur et d'études.

- Tu étais allé en France, n'est-ce pas ?

- D'abord en Russie, deux ans ; puis en France encore deux ans...

« J'avais un projet grandiose et patriotique !

« Vous connaissez la merveilleuse fertilité de notre cher pays... une terre généreuse qui produit presque sans culture.

- Oui, tu as raison ! Malheureusement nous la faisons valoir comme il y a cinq cents ans, réplique Panitza ; sans rien changer, sans rien améliorer, en laissant incultes les trois quarts des champs.

- Oui ! et malgré le labeur quotidien et l'économie la plus sévère, nous vivons malheureux.

- Surtout avec nos deux fléaux : le Turc et l'Albanais.

- Voici donc quel était- mon projet, continue Joannès.

« Étudier dans les pays plus avancés que nous les procédés les meilleurs de la grande culture : assolements, engrais, machines, élevage, sciences prétendues accessoires et indispensables, comme physique et chimie ; en un mot, toute la théorie agricole et toute la pratique.

« J'ai donc travaillé dans les laboratoires, dans les écoles et dans les fermes... sachant toute la théorie, je l'ai appliquée comme simple manœuvre.

- C'est beau, cela ! s'écrient Michel et Panitza.

- C'est tout simple ; et ainsi préparé, je comptais transformer notre plaine de Kossovo d'abord... faire du vieux champ de carnage le grenier de la Macédoine... remplacer par une opulente floraison d'épis le lugubre envahissement des chardons... faire travailler ces puissantes machines de labour, de fauchaison et de battage qui accomplissent en un jour la besogne d'un village... créer l'industrie du sucre, ressusciter celles de la soie, de la vigne et du coton....ramener l'abondance là où règne l'affreuse pauvreté...

« Et pourquoi non, avec notre chemin de fer auquel aboutissent les grandes lignes d'Europe, l'argent des millionnaires de Salonique et le bon vouloir du gouvernement ! »Les deux hommes écoutaient ravis, extasiés. Ces derniers mots font tomber à plat leur enthousiasme. Et Panitza interrompt vivement, pour protester :

« Là, chef, tu te trompes !

« Devenus riches, nous exciterions de plus ardentes convoitises et ces Turcs rapaces, féroces, nous pilleraient, nous rançonneraient de plus belle.

- Non ! car, sache-le bien : le Turc est plus besogneux qu'avide, et plus intelligent que besogneux.

« Il aurait été de son intérêt de protéger la Macédoine devenue la plus belle province de l'empire, le joyau de la couronne ottomane.

« Du reste, de puissants soutiens m'étaient acquis dans la haute finance d'Autriche, de France et de Russie... j'avais conquis à mon projet des banquiers, des diplomates et des industriels, et l'internationalisme de ces appuis en assurait la force.

« Donc, tout était prêt ! Je touchais au but et je revenais à mon nid, ce cher village de Salco, où m'attendait la douce fiancée que j'aimais depuis l'enfance... Nikéa la Belle... belle comme une déesse de l'antiquité païenne... avec une bonté d'ange !

« Et brusquement tout sombre, tout s'anéantit dans le sang, les larmes et la mort !... projets, bonheur, avenir, famille et jusqu'au nid qu'avait capitonné notre amour.

« Plus rien que ce néant farouche, avec des ruines irréparables, des haines inextinguibles, des douleurs incurables...

- Oui ! interrompt Michel d'une voix sombre, des atrocités qui ont fait de nous des révoltés...

- Des laboureurs devenus des partisans !

- Des soldats de d'indépendance !

- Des proscrits qui seront des libérateurs ! »

... Ils cheminent toujours, mais de plus en plus lourdement. Cette marche de nuit sur cette voie tortueuse, encaissée, caillouteuse, est fatigante et difficile. Succédant aux labeurs et aux luttes des jours passés, elle finit par les écraser.

Ils conviennent de s'arrêter sur place et de reposer jusqu'au jour. L'un d'eux veillera pendant que les deux autres dormiront à l'abri d'une roche.

Et c'est ainsi que, soldats improvisés, ils achevèrent leur première nuit de guerre. Le soleil apparaît enfin, dorant les cimes. C'est Panitza qui monte la garde. Joannès et Michel s'étirent et s'ébrouent sous la rosée.

Un cri de Panitza les fait sursauter. :

« Alerte ! des cavaliers... ne bougez pas. »

Lui-même s'accroupit, les yeux au niveau de la roche que son front dépasse à peine.

« Combien ? demande brièvement Joannès.

- Cinq !

- Des Turcs ?... des Albanais ?...

- Des gendarmes turcs... une patrouille de nuit qui rentre.

- Loin ?...

- A peine deux cents pas... ils nous ont vus et ils piquent droit à nous... que faut-il faire ?...

- Préparez-vous à faire feu... mais ne tirez que sur mon ordre... laissez-moi parlementer si je puis... »

Les cinq cavaliers les ont aperçus. Ils ont vu luire le canon du martini de Panitza. Flairant une embuscade, ils s'éparpillent et accoururent en rayonnant de cinq points à la fois.

Ils sont commandés par un sous-officier qui crie :

« Bas les armes ! qui êtes-vous ? que faites-vous là ? »

Joannès émerge brusquement jusqu'à mi-corps et répond :

« Nous sommes d'honnêtes gens... des laboureurs de Salco... nous poursuivons ceux qui ont emmené ma femme et mis le village à feu et à sang. »

Tous cinq se sont arrêtés pendant ce rapide colloque. Le Turc se met à rire et répond avec ironie :

« Ta femme trouvera un autre époux et se consolera… quant au village, on a bien fait de le brûler… nous y avons attrapé de la vermine…

- Faut-il l'abattre ? demande à voix basse Michel.

- Pas encore ! »répond Joannès tout pâle, les narines serrées, les yeux pleins d'éclairs.

Le sous-officier continue, de son ton insultant, après une pause :

« Pour vous, comme je vous trouve en armes, malgré les édits, je vous arrête…

- Oui, riposte amèrement Joannès, la prison et la corde, n'est-ce pas ?… pour nous, les victimes !…

- A moins que vous puissiez nous fournir un bon bacchich… une honnête rançon…

- Pas en or ni en argent, dans tous les cas, mais en plomb ! s'écrie d'une voix tonnante le jeune homme.

« Michel ! feu sur ce coquin ! »

Toute sèche et toute vibrante, la détonation éclate. Frappé en pleine poitrine et traversé de part en part, le sous-officier étend les bras et tombe lourdement en arrière, sans un cri.

Le cheval, effrayé, bondit, se cabre et s'enfuit. Avec la précision d'un vieux soldat, Michel introduit une cartouche dans le tonnerre, et, tout joyeux, s'écrie :

« A un autre ! »

Vivement, Panitza tend sa carabine à Joannès et lui dit :

« Tire ! moi, je ne suis pas sûr. »

Avec une vitesse foudroyante, le jeune homme épaule et fait feu sur un second gendarme.

Une médaille scintille, accrochée par un ruban vert sur le dolman bleu sombre, à la place du cœur. La balle frappe un peu au-dessus du ruban et ressort en biais, entre les deux épaules. L'homme pousse un grognement sourd et tombe, le nez sur le devant de la selle.

Et Joannès rugit, d'une voix hachée :

« Tiens ! la voilà, ma rançon. »

Interdits par cette terrible riposte, les assaillants hésitent. Oh ! pas longtemps. Vigoureux, énergiques, intrépides, habitués de longue date à toutes les surprises, ils attaquent de nouveau. Ils ont le désavantage de la position : découverts contre des ennemis abrités.

Mais qu'à cela ne tienne ! Leurs chevaux leur serviront de barricade. Avec un ensemble parfait, ils sautent à terre- et, bien dissimulés derrière leurs montures, ils avancent pas à pas vers les trois partisans.

« Ne tire pas et laisse-moi faire ! »dit à voix basse Joannès à Michel.

Les gendarmes tiennent leurs bêtes par la bride ; Ils se courbent derrière l'encolure et l'épaule et décrivent un demi-cercle. Ils pensent ainsi pouvoir aborder le lit du torrent, qui forme la meilleure des tranchées-abris ;

« Les imbéciles ! »s'écrie Joannès avec un rire effrayant.

- Tu crois ? demande Panitza, spectateur passif, mais très empoigné parce drame mortel.

- Tiens ! regarde plutôt. »

Le premier cheval, gabion vivant, n'est qu'à cinquante pas. Joannès vise avec soin l'encolure, un peu au-dessus du poitrail, et doucement serre la détente de son martini,

Puis il ajoute froidement :

« Tant pis pour le cheval ! mais je dois :faire coup double.. »

Oui, c’est vrai ! un coup double effrayant.

Sans un cri, sans un râle, sans un soubresaut, le cheval tombe sur place, les quatre jambes écartées, foudroyé. La balle pulvérise la colonne vertébrale, hache la moelle épinière, traverse l’encolure comme une planche de sapin.

Elle rencontre la tête de l’homme, coupe la base du tarbouch au niveau de la tempe, se faufile dans la cervelle et fait éclater le crâne..

« Ils ne sont plus que deux ! hurle Panitza.

-Et ils n’en mènent pas large ! »renchérit Michel.

Ahuris, terrifiés, les deux survivants n’osent plus bouger. Tremblants comme des feuilles, claquant des Dents, ils voudraient s’abîmer sous terre.

La voix de Joannès retentit, vibrante, implacable :

« Jetez vos armes à terre !... fusils, revolvers et sabres...

« Vite et haut les mains.... vous avez une seconde pour vous décider.

- Tu nous promets....la vie sauve ?... bégaye l’un d’eux.

- Sur mon salut éternel, je vous le jure...

« Mais pas de traîtrise... je veille... au moindre geste suspect, vous êtes morts !

-C’est bien, nous nous rendons. »

Ils ne se font ni prier ni attendre. En un clin d’œil tout leur armement dégringole dans l’herbe, et ils lèvent piteusement leurs mains dans une attitude effarée, d’un comique irrésistible. « C’est parfait ! continue Joannès ; laissez vos chevaux et venez jusqu’ici. »

Avec la même docilité ; ils avancent en balbutiant :

« Ne nous tuez pas !... ne nous tuez pas !...

- Assez ! braillards !... A présent déshabillez-vous... Allons, ouste !... et plus vite que ça ! »

Sans savoir où veut en venir ce jeune homme qui sait si bien se faire obéir, ils arrachent dolman, bottes et pantalon.

« Dis-moi, Panitza, continue gravement Joannès, cela te plairait-il de te costumer en gendarme turc ?

- Tout de même !

- Et toi, Michel ?

- Oh ! moi, j'ai toujours rêvé de porter l'uniforme.

- Eh bien ! affublez-vous de ces deux défroques,

« Vite !... vite !... le temps presse. »

En deux minutes la transformation est opérée. Superbes sous le harnais guerrier, Michel et Panitza forment une paire de gendarmes dont serait fière Sa Hautesse elle-même, Abdul-Hamid Khan, padischah de toutes les Turquies.

Gravement ils portent la main en dehors au tarbouch rouge, font le salut militaire et demandent :

« Voyons, chef, il te faut aussi un uniforme ?

- Oui, celui du premier tué.

« Je vais le revêtir en deux temps !... vous, ouvrez l'œil et surveillez ces lascars-là. »

Pendant ce temps, les deux chevaux n'ont bougé. Habitués aux longues stations, ils attendent patiemment, la bride basse, en broutant l'herbe. Celui du sous-officier tué par Michel est parti affolé. On ne l'a pas revu. Mais celui de l'homme abattu ensuite par Joannès est venu retrouver les deux autres.

Déguisé à son tour en gendarme, Joannès va vers eux, les prend tous les trois en bride, et dit aux prisonniers tout piteux, en chemise et pieds nus :

« Si le cœur vous en dit, vous pouvez revêtir nos vêtements civils ; mais dépêchez-vous. »

L'un d'eux répond d'un ton pleurard :

« Jamais nous n'oserons rentrer sans armes, sans chevaux et ainsi fagotés à notre caserne !

- Nous serions pendus ! affirme l'autre.

- Dépêchez-vous, riposte Joannès de sa voix cou, pante et sans réplique, ou nous vous garrottons tout nus.

- Ah ! chef, dit l'un d'eux, si tu voulais nous accepter dans ta bande, nous te suivrions jusqu'au bout du monde.

- Pas possible ! s'écria Joannès interdit.

- Puisque nous ne pouvons plus être gendarmes... autant nous faire brigands... il faut bien travailler pour vivre...

- Mais nous ne sommes pas des brigands !

- C'est dommage, car tu es un rude homme, foi de Mourad, et je m'y connais...

« Et avec cela généreux !... pouvant nous tuer et nous accordant la vie sauve !... »

L'autre ajoute, d'un air convaincu :

« Essaye tout de même... prends-nous avec toi... tu seras content... nous sommes de vieux troupiers rompus à toutes les ruses, endurcis à toutes les misères...

« Par la barbe du Prophète, nous te servirons fidèlement...

« Foi de Solimari...

- Non ! votre conversion est trop récente..., plus tard, je ne dis pas non..., quand vous aurez fait vos preuves.

« Pour l'instant, allez-vous en au village de Salco, et dites :

« - Nous venons de la part de Joannès... nous attendons son retour... »

« On aura soin de vous et je verrai plus tard.

« Telle est ma volonté.

- Il sera fait comme tu l'ordonnes, et tu es notre maître. »

Docilement, les deux étranges volontaires revêtent les défroques civiles. Joannès, Michel et Panitza ramassent toutes les armes, se promettant de cacher en lieu sûr celles qui leur sont inutiles.

Puis, sabre au flanc, revolver à la sacoche, carabine en bandoulière, ceinture bardée de cartouches, ils se mettent en selle. Tout trois sont de solides-cavaliers ; les chevaux vigoureux, dociles, bien en main.

Ils marchent d'abord au pas. Puis, se dirigeant sur les montagnes, ils prennent le trot. Et bientôt ils disparaissent, le gros gland du tarbouch sautillant et tire-bouchonnant à chaque foulée, de façon si drôle, au-dessus de leur tête.

Chapitre 7

Avec l'aisance de parfaits cavaliers, les trois compagnons poussent leurs chevaux. Le galop succède au trot. Les montagnes se rapprochent. Des cimes escarpées : coupent de dentelures brunes la ligne d'horizon.

« Arriverons-nous aujourd'hui ? demande, pensif,. Joannès.

- Où cela ?... chez Marko ?... ajoute Michel.

- Oui ! chez ce maudit ; je ne croyais pas que ce fût si loin. - Connais-tu le chemin ? - D'une façon vague... nous devons suivre, à partir du gué de la Sitnitza, la direction du couchant.

« Mais en cherchant nous :trouverons.

- Chose facile, dit Panitza, car cette route m'est familière... trop familière, hélas !

« Je l'ai suivie plusieurs fois, en transportant dans nos charrettes, le produit du tchetel.

- Alors, tu vas pouvoir nous guider.

- Oui, chef ! Tiens, c'est là-bas, tout là-bas... tu vois, sur la troisième cime, ces blocs carrés, tout blancs, qui semblent des pans de murs.

- Je vois une véritable citadelle...

- Qui arrêterait un corps d'armée !

« Pour y parvenir, des sentiers à donner le vertige… des escarpements à pic… nous devions mettre pied à terre, et porter sur notre dos les charges, comme des mulets !

« Et puis, des coups de pied, des coups de crosse, quand, rompus, courbaturés, nous n'avancions pas assez vite ! Un vrai martyre, pour nous autres gens de la plaine.

- Alors, que deviennent leurs chevaux ?

- De damnées bêtes mâtinées de chèvres !

« Ça grimpe sur les éboulis, ça marche sur les pierrailles croulantes, ça se tient sur les pointes et ça se hisse, je ne sais par quel prodige, au-dessus des précipices affreux… des abîmes où le moindre faux pas vous entraîne ! »

A ce moment, une sonnerie de trompette leur arrive, éloignée, mais vibrante et distincte.

Tous trois arrêtent leurs chevaux, font un quart de conversion et regardent en arrière.

A un kilomètre environ, ils aperçoivent un peloton de cavalerie assez nombreux. Environ vingt-cinq hommes.

Un second appel de trompette retentit. C'est bien un appel, et Michel ne s'y trompe pas.

« Mais, dit-il étonné, c'est la retraite !… Pourquoi ?

- Parce que, répond Joannès, on nous prend pour de vrais gendarmes, et le chef du détachement nous intime l'ordre de revenir.

- Eh bien ! il en sera pour ses frais.

« Tiens !… quoi encore ?… Ah ! mais ça se gâte.

- Quoi donc ?

- Un autre détachement sur la droite…

- Et un troisième sur la gauche, dit Panitza.

- Et un quatrième groupe en arrière, continue Joannès avec son beau sang-froid.

- Qu'est-ce que cela signifie ?

- Il y a là un escadron… peut-être deux.

- Est-ce une manœuvre de cavalerie ?… une reconnaissance ?… ou nous donnerait-on la chasse ? »

Une troisième sonnerie retentit. Puis toutes les troupes se fractionnent par pelotons et prennent le galop.

« Plus de doute ! on nous poursuit, s'écrie Panitza.

- Les Turcs ! nous n'avons à espérer d'eux ni grâce ni merci… et la voie du retour est coupée.

« Nos deux lascars nous auront dénoncés ! il fallait les massacrer !… Aussi, une autre fois, ça nous apprendra à faire des prisonniers !

- Eh bien ! conclut Joannès, battons en retraite… mais en avant ; c'est notre chemin.

« En avant donc, et au galop ! »

Les trois hommes éperonnent leurs chevaux qui partent à toute bride. Bientôt ils arrivent aux premiers escarpements. Sous peine d'une catastrophe, il faut ralentir. On passe au trot, puis au pas. Mais les autres se rapprochent.

En même temps des sifflements bizarres se font entendre. Piiioûûû !… bziiioûûû !… bziiioûûiiii !…

Les chevaux dressent les oreilles. Les hommes, d'instinct, baissent la tête et enflent le dos.

Des éclats de roches volent de tous côtés, puis aussitôt, dans le lointain, des coups secs : paf !... patapaf !... brrraf !...

« Il paraît, dit Michel, qu'on nous tire dessus.

- Dessus, mais trop haut, rectifie Panitza.

- Et nous saluons les premières balles, ajoute Joannès.

« Oh ! sans honte... de plus braves l'ont fait et l'avouent. »

On tiraille toujours et la position s'aggrave. D'autant plus que les assaillants se rapprochent.

« Pied à terre ! commande brièvement Joannès.

« Conduisons les chevaux par la bride et défilons-nous dans la ligne de leur corps.

- Pas bête, ça ! dit Michel en sautant agilement sur les roches.

-La manœuvre des gendarmes ! ajoute Panitza.

« Puisse-t-elle nous réussir mieux qu'à eux.

- En avant !... en avant !... »crie Joannès.

Ils pressent leur allure et par bonheur échappent jusqu'à présent aux balles. Maintenant, ceux qui les poursuivent sont à leur tour forcés de prendre le pas. Ils commencent à monter et l'accès des pentes est au moins difficile.

Poursuivis et poursuivants conservent donc leur distance.

Le groupe de Joannès arrive au pied d'un escarpement dominé par de grossières constructions. Il y a des blocs formant une sorte d'enceinte primitive, mais redoutable, et d'où émergent des toitures en chaume, brunies par les saisons.

« C'est le clan de Marko », dit Panitza d'une voix basse, un peu tremblotante.

Là-haut, tout semble désert, et cette solitude qui fait pressentir des embûches sournoises n'en est que plus poignante. Les Turcs à leur tour ont mis pied à terre. Ils montent le chemin à flanc de montagne, une corniche croulante bordée par l'abîme.

Maintenant, ils ne tiraillent plus, tant ils semblent certains de prendre les trois fuyards. Mais est-ce bien là le but réel d'un pareil déploiement de forces ?

Cette idée vient à Joannès qui la résume d'un mot :

« On dirait plutôt qu'ils attaquent Marko !

- Pourtant, ils nous ont tiré dessus, objecte Michel.

- On peut faire d'une pierre :deux coups".

- Je ne dis pas non, mais pourquoi attaquer Marko ?

- On affirme qu'il est riche… puissamment riche… qu'il possède un trésor énorme… grossi de père en fils et jalousement gardé….ce trésor doit tenter la cupidité d'un gouvernement rapace et indigent.

- Possible ! et à voleur, voleur et demi !

« Mais nous, chef, où allons-nous ?… Bientôt plus moyen d'avancer ni de reculer… la fuite nous a entraînés malgré nous jusqu'ici… à présent, nous voilà pris entre Marko et les Turcs…

- Le marteau et l'enclume.

- Et voici le marteau qui tombe ! s'écrie Panitza en pâlissant.

- Collez-vous à la montagne, dit froidement Joannès.

Un bloc de pierre vient de se détacher du sommet, sans cause apparente. Il roule d'abord lentement. De la grosseur d'une futaille, il bondit sur les obstacles, gagne de la vitesse, jaillit, ressaute, passe comme la foudre, broyant les arbustes, fauchant les broussailles…

Il arrive à la corniche, en plein sur le groupe formé par les trois hommes et les trois chevaux.

« Il passera ! »dit Joannès incrusté à la roche.

Ils sentent comme le vent d'un boulet. Le bloc s'abat sur le cheval de Michel. Effrayé, tirant sur sa bride, le pauvre animal est atteint en plein flanc. Il culbute comme un lapin, jaillit dans le précipice, et s'abat en tournoyant sur les arêtes qui le mettent en lambeaux.

« Ouf ! j'en ai eu la petite mort, souffle Michel.

- Ce n'est peut-être qu'un accident, dit Joannès qui n'en croit rien, mais veut rassurer ses amis.

- Ou un avertissement ! »rectifie Panitza.

Mais le brutal passage de ce rocher provoque une véritable avalanche de débris. Dans son sillage se meut une effroyable coulée de blocs déracinés. Cela roule, croule, bondit en trombe, avec un fracas qui se répercute au loin, dans les montagnes, comme des grondements de tonnerre.

Instinctivement les trois hommes s'allongent, à plat ventre, le long de la muraille bordant le chemin. Ils lâchent la bride des chevaux qui s'affolent, renâclent et hennissent d'effroi.

L'avalanche passe et les balaye comme des fétus de paille, au fond de l'abîme. Joannès, Michel et Panitza, étourdis, assommés, se trouvent ensevelis sous de menues pierrailles, mais n'éprouvent aucun dommage sérieux.

« Soyons prudents et faisons les morts », dit avec son prodigieux sang-froid Joannès.

Michel dresse un peu la tête, regarde et répond :

« Une chose extraordinaire : cette mitraille de pierres a creusé comme un nouveau chemin... un ravin, plutôt... et, qui sait ! peut-être un endroit pour fuir, ou nous cacher.

- Il faut voir. »

Avec d'infinies précautions, ils s'arrachent de dessous les débris, retinrent leurs armes, et s'engagent, en rampant, dans le conduit. Ils se faufilent sous les buissons éventrés, les ronces enchevêtrées, progressent lentement, mais sûrement, sans être aperçus.

D'en bas, les Turcs ont vu cet étrange et dramatique incident. Loin d'être effrayés et découragés, confiants dans leur nombre, très braves d'ailleurs, ils continuent la périlleuse montée.

Des commandements sont proférés et la trompette retentit.

« La charge ! murmure Joannès.

« Ce n'est pas à nous qu'ils en veulent... ils doivent nous croire anéantis et l'attaque de Marko...

- Tiens ! du nouveau... »interrompt Michel qui rampe le premier.

Il trouve sur sa droite une excavation, mise à découvert par l'arrachement de la croûte supérieure. Il ajoute :

« C'est large comme l'entrée d'un four... on peut y pénétrer à l'aise.

- Une fameuse cachette ! dit Panitza.

« En ramenant sur l'entrée les broussailles et les ronces, elle sera complètement invisible.

- Excellente, l'idée !... merveilleuse, la cachette !

- Allons y donc ! et faisons comme chez nous. »

Presque aussitôt le conduit s'élargit. Un homme peut y cheminer en se courbant. Mais l'obscurité est complète.

« Tu parlais de l'entrée d'un four, dit Joannès.

« Mais c'est le fond du four lui-même, comme éclairage… »

Toujours prudent, il avance pas à pas, en sondant, avec le canon de sa carabine, le terrain ; puis il ajoute :

« Pas de trous… pas d'aspérités, nous montons…

- Et raide ! Où diable cela va-t-il nous conduire ?

- Si c'était une voie détournée, un passage secret aboutissant chez ce bandit de :Marko ?

- Ce serait une fière chance !

« Avançons donc, et vérifions la chose… elle est d'un intérêt capital pour nous… tant pour délivrer Nikéa que pour nous venger ! »

Le conduit monte, monte toujours. Chose étonnante, l'air y est respirable, comme s'il était depuis longtemps ouvert. De temps en temps, les trois amis perçoivent de sourds roulements, comme ceux de voitures pesamment chargées et qui s'arrêteraient brusquement.

Des coups de feu ? De nouveaux blocs roulant en avalanche ? Ils :ne savent et avancent. Il y après d'une demi-heure qu'ils cheminent ainsi, quand l'extrémité du souterrain s'éclaircit d'un jour terne et blafard.

« Attention et en douceur ! »commande Joannès.

Avec d'infinies précautions, ils arrivent derrière de maigres buissons, des herbes folles et des ronces recouvrant en partie l'ouverture.

Ils- les écartent, bien doucement, et regardent, étonnés. Devant eux s'étend une sorte d'esplanade, entourée d'épais remparts formés de rochers superposés. Sur l'esplanade, s'élèvent quantité de maisonnettes ; séparées, bâties en argile et couvertes en chaume. Chacune d'elles, percée d'étroites fenêtres, en forme de meurtrières, est, avec ses murailles trapues, une sorte de petite forteresse. Au milieu, un vaste pavillon, bariolé de couleurs éclatantes, est surmonté du taugh, la bannière formée d'une queue de cheval.

A cette vue, Joannès sent comme une flamme ardente lui montera la face. Un frisson de colère le secoue de la tête aux pieds et il gronde sourdement :

« Marko !... oh ! bandit !... la revanche est proche... »

Quelques femmes circulent affairées d'une maison à l'autre, vont et viennent, portant des ballots, des caisses, des couffins tressés. Derrière les remparts, bien abrités et complètement invisibles, des hommes veillent, tapis au pied des blocs. Nul ne bouge et ne fait un mouvement susceptible de trahir sa présence.

En face, de l'autre côté de l'esplanade, se profile, entre deux précipices, une mince arête rocheuse, large de deux mètres, et qui serpente jusqu'aux gorges les plus inaccessibles des plus hautes montagnes.

Et Joannès pense à part lui. :

« C'est la ligne de retraite, un véritable chemin de chèvres...

« Cette forteresse est bien défendue, et je m'en souviendrai. »

Ils restent quelques minutes immobiles à contempler ce spectacle étrange, ces allées et venues des femmes, cette immobilité des hommes tapis comme des fauves à l'affût, et attendant l'ennemi.

« L'attaque tarde bien, dit Joannès.

- Cette ruée en masse des Turcs, et qui seule peut nous sauver, n'est-ce pas, chef ? répond Panitza.

- Oui ! car on ignore notre présence et pendant le combat il nous serait possible de revenir sur nos pas...

- Alors, attendons ! interrompt Michel.

« ... Une idée ! pour employer utilement notre temps, si nous mangions !

« J'ai conservé mon bissac... la bouteille d'eau-de-vie est encore à demi pleine... il reste trois ou quatre oignons et quelques morceaux de pain...

- Excellente idée !... mangeons. »

Les trois compagnons se restaurent à bons coups de dent, boivent une gorgée, et, ragaillardis, s'essuient la bouche d'un revers de main. Au loin, des rumeurs s'élèvent. Un tumulte de voix humaines, d'éclats de trompettes ponctués de coups de feu.

Machinalement, ils s'avancent au bord de l'ouverture. Inconscients d'une imprudence qui peut être mortelle, ils se penchent. Tout à coup, le sol manque sous leurs pieds, comme si la mince corniche de pierre était minée.

Un cri leur échappe et, sans pouvoir se retenir, ils dégringolent bruyamment, dans un pêle-mêle d'armes froissées. Ils roulent sur la pente à quarante-cinq degrés et arrivent en culbutant jusqu'au bord de l'esplanade.

« Malédiction !

- Nous sommes perdus ! »

Étourdis, à moitié assommés, ils n'ont même pas le temps d'essayer une défense inutile et désespérée. Les femmes les aperçoivent tout d'abord et poussent des clameurs aiguës. En véritables mégères, elles se précipitent sur eux, les empoignent rudement, les désarment et les garrottent.

La vue de ces hommes aux vêtements déchirés, à la face lacérée par les épines, les met en fureur. Elles sont une soixantaine, et leur nombre les rend redoutables ; sans plus tarder, elles vont les massacrer.

Un homme a vu toute la scène. Tenant à la main une carabine encore fumante, il arrive en courant. Un léopard, flairant une curée prochaine, bondit à ses côtés.

D'un coup d'œil Joannès reconnaît son mortel ennemi, le bandit féroce et implacable, le bourreau des siens : Marko ! Ce dernier les regarde et, d'un mot, d'un geste, calme les furies.

Montrant les faux gendarmes du bout de sa carabine, il s'écrie :

« Que personne ne les touche !... Sur votre vie !... gardez-les à vue... pendant que nous exterminons les autres...

« Je veux, tout à l'heure, les retrouver intacts !.... Vous entendez... je le veux ! »

Marko est le chef redouté auquel on obéit aveuglément, sans réplique ni hésitation. Les prisonniers ont encore quelques moments à vivre. Mais tout à l'heure !... comme vient de le dire le bey... quels supplices va leur infliger son ingénieuse cruauté ! Malgré leur vaillance éprouvée, ils frissonnent jusqu'aux moelles, s'encouragent d'un regard et s'efforcent de rester impassibles.

Marko, de nouveau, s'élance aux remparts. Joannès, Michel et Panitza le voient escalader, d'un bond, un pan de muraille.

Il s'appuie fièrement sur son martini, et sa silhouette altière se découpe en vigueur sur le firmament clair, comme une statue de porphyre.

Du point élevé où ils se trouvent, les trois prisonniers embrassent d'un coup d'œil l'attaque et la défense. Et c'est là un spectacle vraiment tragique dont l'action se prépare terrible. Quant au dénouement, qui peut le prévoir ? Et ce dénouement leur importe peu, d'ailleurs, puisqu'ils n'ont à espérer, du vainqueur, quel qu'il soit, ni grâce ni merci !

Résolument, les Turcs achèvent l'escalade. Hérissée d'armes scintillant au grand soleil, leur troupe forme un ruban capricieux qui festonne sur l'abominable chemin bordant l'abîme. Sur l'esplanade et derrière les remparts, les Albanais, arcboutés à de puissants leviers engagés sous des rocs, attendent l'ordre du bey.

Vingt coups de feu saluent l'apparition de Marko. Pas un seul ne l'atteint. Téméraire, intrépide et railleur, il agite, en signe de bravade, son arme.

Puis il crie d'une voix retentissante qui domine le tumulte :

« Vous m'attaquez sans motif et sans sommation... c'est là une trahison et une félonie...

« Aussi, moi Marko, bey de Kossovo, descendant. des princes d'Albanie, je vous déclare traîtres et félons au vieux pacte d'amitié...

« Ma justice vous condamne à mort, et ceux de mon clan vont vous exterminer !

« A moi, mes braves ! et à mort !... à mort ! »

Cette insolente sommation, cette menace qui semble une fanfaronnade remplissent les Turcs de stupeur et de colère. Eh quoi !… ce demi-sauvage oserait s'insurger contre l'autorité du sultan ! Ce chef d'une horde qui ne compte pas deux cents hommes est rebelle au maître de trente-six millions de sujets !…

De brefs commandements répondent au cri de mort :

« Feu sur ce coquin !… et en avant !… en avant ! »

Avec son agilité de félin, Marko bondit sur le sol.

Déjà il est à l'abri derrière le rempart, au moment où la seconde salve éclate. Les balles passent, inoffensives, en sifflant, ou s'écrasent sur le roc.

Tout à coup, ces pierres énormes, qui paraissent là depuis des siècles, se soulèvent. Lentement, par petits coups, elles quittent d'alvéole de terre et de mousse où s'implante leur base. Cramponnés à leurs leviers, les Albanais raidissent leurs muscles.

Un nouvel effort !… Ahan !… les rochers se dressent… Un dernier coup !… Ahan !…

« Nous les tenons ! hurle Marko… à mort !… à mort ! »

Et soudain, toute la portion de rempart qui domine l'unique voie d'accès s'écroule avec un fracas épouvantable.

Sous la poussée des leviers, les blocs s'écroulent sur le chemin où se pressent, en masse compacte, les hommes et les chevaux. C'est l'avalanche de pierres, à laquelle rien ne résiste et que rien n'arrête. La voilà partie avec son fracas de cinquante pièces d'artillerie, fauchant et broyant tout. Pris en enfilade et de flanc, serrés d'un côté par la montagne et de l'autre par l'abîme, les Turcs voient la mort fondre sur eux, atroce, inévitable.

Un dernier cri leur échappe. Un cri de terreur et d'agonie. Puis, l'avalanche passe, anéantissant tout : hommes, chevaux, armement.

En un clin d'œil, cette belle troupe ne forme plus qu'une bouillie sanglante qui roule, méconnaissable, au fond du précipice.

Le torrent de pierres, après avoir entraîné tous les débris, les recouvre maintenant, là-bas, à une profondeur que l'œil ne peut mesurer. Ils ont pour jamais disparu, et nul ne pourra soupçonner ce que sont devenus ces gendarmes partis de Prichtina, pour une expédition mystérieuse.

Nul, sauf les trois prisonniers, vers lesquels, son effroyable besogne accomplie, Marko se dirige en disant :

« Je crois que nous allons nous amuser ! »

Chapitre 8

Un immense cri de joie avait accompagné l'anéantissement des Turcs. Une de ces clameurs que poussent des cannibales à la curée, un pêle-mêle furieux de gens ivres de massacre. L'ennemi était réduit en une bouillie sanglante, mais ce n'était point assez pour ces hommes de proie, pour qui le carnage est comme un besoin de nature. Ils n'avaient point goûté l'abominable volupté de sentir les chairs palpiter sous leur étreinte, le sang gicler sous leurs coups, les. corps s'en aller en lambeaux sous leurs griffes de fauves.

La tuerie à distance ne leur suffisait pas. Il leur fallait le meurtre accompagné des supplices raffinés.

Les dernières paroles de Marko leur promettaient tout cela. Et les trois prisonniers allaient bientôt leur fournir cet épilogue inattendu. Aussi, que l'on juge de leur allégresse, quand, suivant leur bey, ils se ruent vers le point de l'esplanade où gisent, garrottés, Joannès, Michel et Panitza.

« Frères ! murmure Joannès, la fatalité nous poursuit... nous sommes perdus !... il s'agit de mourir bravement.

- Nous serons forts ! répondent les deux Slaves, et nous montrerons à ces brutes comment succombent des hommes de cœur.

- Et surtout, laissons-leur croire que nous sommes réellement des gendarmes... des Turcs véritables !

« J'espère qu'ils ne nous reconnaîtront pas... et que, nous prenant pour des musulmans, ils se contenteront de nous tuer, sans nous supplicier !

- Oui, tu as raison... tu parleras, loi, et tu diras ce qu'il faut !

- Merci, frères !... merci et adieu !

« J'emporte avec moi deux douleurs !... celle d'avoir perdu Nikéa et celle de vous avoir entraînés avec moi !

- Ne regrette rien, frère ! l'homme qui périt en faisant son devoir n :est pas à plaindre.

« C'était notre destinée.

- Silence !... voici les bourreaux ! »

La horde accourt, suivant Marko. Elle forme un large cercle autour des victimes qui regardent intrépidement ces yeux luisants, ces faces grimaçantes, ces mains crispées en griffes.

Marko les contemple attentivement, examine en détail leurs traits et hausse les épaules. Avec leurs tarbouchs enfoncés jusqu'aux sourcils, leurs joues balafrées par les épines et les pierres éboulées, avec le sang qui les couvre par places, ils sont absolument méconnaissables.

Aussi Marko, qui les a vus seulement pendant la bagarre de Salco, est-il à cent lieues de soupçonner leur individualité.

Du reste, qui pourrait pressentir, sous cet uniforme des soldats d'élite de l'armée ottomane, les trois paysans qui ont résisté là-bas, l'avant-veille. Enfin, Marko ne saurait songer à Joannès qu'il croit, de bonne foi, noyé au fond du gouffre de la Sitnitza.

« Qui es-tu ? demande-t-il brutalement à ce dernier.

- *Padischaï tchok yayal* ... longues années au Padischah ! répond avec un sang-froid admirable Joannès.

« Je suis un bas-officier des gendarmes de Sa Hautesse !

- Et ceux-là ?

- Deux gendarmes... mes subordonnés !

- Pourquoi m'a-t-on attaqué ?

- J'ignore les secrets des grands chefs.

- Pourquoi te sauvais-tu avec tes deux camarades ?

- Nous ne fuyions pas, puisque nous courions :en tête de l'escadron des zaptiés (gendarmes).

- Cependant, on vous poursuivait et. on vous tirait dessus.

« Encore une fois, pourquoi ?

- Je ne sais pas ! peut-être pour opérer une diversion... te faire croire qu'on voulait s'emparer de nous et arriver ; en feignant de nous, donner la chasse, jusqu'à ta demeure.

- C'est possible !

« N'avais-tu reçu aucun ordre me concernant ?

- Je... ne me souviens pas.

- Tu mens !

- Une absence de mémoire n'est pas un mensonge. »

Marko réfléchit un moment. Il tiraille sa longue moustache fauve, sourit et dit :

« Nous allons voir. »

Il se baisse, empoigne le revers du dolman qui recouvre le faux zaptié, le déboutonne avec violence et tâtonne. Le vêtement est pourvu d'une poche intérieure fermée par une agrafe. Il arrache l'agrafe, introduit sa main dans la poche et en tire une grosse enveloppe cachetée de rouge.

Puis il ajoute, goguenard :

« Tu voulais me cacher ce papier !

- Je l'avais oublié !... Tout à l'heure, nous avons été assommés par la grêle des débris... puis, je viens de faire une chute... c'est à peine si je vois et si j'entends. »

Marko déchire l'enveloppe et lit à demi-voix :

« Le bey de Kossovo, notre ami très affectionné Marko, est invité, au reçu des présentes, à se rendre, sans retard, au vilayet de Prichtina. Il serait convenable que le bey Marko partît aussitôt et revînt au vilayet accompagné du porteur.

« Signé : OMER-PACHA, vali de Prichtina. »

Pas de date, pas d'autre indication, pas la moindre formule protocolaire, mais, au-dessous de la signature du gouverneur général, s'étale en belle place le sceau impérial. L'emblème redouté devant lequel s'inclinent les plus orgueilleux et les plus forts.

Marko éclate de son rire aigu et ajoute :

« C'était bel et bien un guet-apens !

« Je pouvais partir d'ici avec une faible escorte, j'arrivais, comme un dindon, au beau milieu de l'escadron, et j'étais ou massacré, ou emmené prisonnier.

« Mais cela ne m'explique toujours pas pourquoi ceux qui t'envoyaient te poursuivaient et te tiraient dessus.

- Je ne sais pas », réplique Joannès, qui sait fort bien...

... Les gendarmes ont retrouvé les chevaux morts, le cadavre déshabillé du sous-officier, et ont compris une partie du drame sans du reste en soupçonner la cause.

Dès lors, sachant l'ordre concernant Marko en des mains étrangères, devinant, dans ces trois hommes qui fuyaient, les meurtriers, ils ont à tout hasard modifié le plan primitif et brusqué l'attaque. On vient devoir l'épouvantable résultat de ce coup demain téméraire, surtout avec un tel adversaire.

« Ainsi, reprend Marko avec son mauvais sourire, tu t'associais à cet acte de félonie contre un zélé sectateur d'Allah… contre un fidèle sujet du Padischah !

- Je suis soldat et j'exécutais sans hésiter ni discuter l'ordre de mes chefs.

- Tu n'es qu'un imbécile !

« Il fallait me prévenir… me vendre ce papier…. me dire tout ce que tu savais… je t'eusse donné un bacchich digne d'un roi.

- Je ne mange pas de ce pain-là !

- Tu es le seul et je te regarde comme un phénomène. Mais je n'en crois rien, car tout est à vendre en y mettant le prix, et je suis généreux.

- Oui, comme un bandit… comme un voleur… Et puis, en donnant largement d'une main, tu aurais repris, plus largement encore, en assassinant.

- Tu mens ! fils de truie.

- Lâche !

- Moi !… Marko !… un lâche…

- Oui, je le répète : un lâche !…

A cette insulte proférée d'une voix éclatante devant tout le clan rassemblé, un rictus effrayant contracte la face du bey. Ses yeux s'injectent, ses moustaches se hérissent, et des plaques livides marbrent ses joues.

Pour un moment, il perd toute mesure, tout sang-froid. Il grince des dents avec une telle force qu'on les entend craquer. Il serre les poings, trépigne sur place et pousse quelques cris étranglés de bête en furie.

« Assez !… assez !… triple fils de chienne… et de pourceau… je vais te faire déchirer par mon lucerdal.

- « Hadj !... ici... Hadj !... »Le léopard bondit, tombe en arrêt, l'œil clignotant, les oreilles couchées sur la nuque, et pétrissant de ses ongles la terre durcie.

D'un violent effort, Joannès, accroupi, parvient à se mettre sur ses pieds. Il se dresse fièrement devant les deux fauves, l'homme et le léopard, et les regarde. face à face, intrépidement.

Mais Marko ne lance pas le cri familier, ce signal d'égorgement auquel obéit le lucerdal avec sa frénésie sensuelle d'animal de proie.

Il hurle de nouveau :

« Non !... ce ne serait point assez !

« Ce qu'il me faut, c'est te hacher menu... me repaître de ton agonie... me divertir de tes plaintes... me soûler de ton sang ! »

De sa main crispée il arrache, du fourreau son cimeterre dont la lame flamboie. Puis il rugit :

« Oh ! pour cette insulte... il me faut ta vie miette à miette... ta chair fibre à fibre... ton sang goutte à goutte !... »

Très pâle, mais plus calme que jamais, Joannès, pour la troisième fois, lance le mot atroce qui claque comme un soufflet :

« Lâche !... car tu insultes des prisonniers sans défense. »

Évidemment, il veut le mettre à bout. Il cherche à provoquer en lui un de ces élans furieux de colère irrésistible, qui font voir rouge et poussent à l'homicide.

Alors, plus de supplices raffinés, plus de tortures savantes, mais la mort brutale, instantanée, libératrice, pour les trois malheureux que rien ne peut sauver !

Tous, parmi les spectateurs, s'attendent à voir voler, dans un éclair sanglant, la tête de Joannès.

Marko recule d'un pas. La main' qui brandit le cimeterre s'abaisse lentement. On dirait qu'instinctivement le bey ébauche, avec une gravité hautaine et très noble, le salut des armes.

Alors, la gorge encore serrée, la poitrine houleuse, la parole entrecoupée, il tâche de : se ressaisir par un effort énergique de volonté, mais aussi de dignité.

« Tu es brave ! dit-il enfin d'un ton moins rude, avec une sorte de déférence dans la voix.

- Je suis homme, et je vais mourir !

« Je ne demande ni grâce ni pitié… mais est-ce trop que d'exiger le respect de cette chose formidable et sacrée : la mort !

- Oui, je le répète, tu es brave et tu me rappelles mon devoir.

- Je te mets en présence de toi-même.

« Tu descends de chefs glorieux qui furent des hommes de sang… mais, aussi, des héros !

« Ils furent terribles, mais toujours dignes !

- Oui !…

- Eh bien, si tu es vraiment de leur lignée, si ces lions n'ont pas engendré un loup… frappe-moi, mais ne m'insulte pas !…

« Une balle !… un coup de sabre… soit !… mais pas l'injure qui ravale autant celui qui la profère que celui qui la reçoit !

- Par Allah ! tu me plais ainsi… et sauf la vie que je ne dois ni ne veux t'octroyer, je t'accorderai tout ce que tu me demanderas, pour toi et tes compagnons.

- Tu me le promets ?

- Je le jure !

- Puisque les hasards de la guerre nous ont mis en ton pouvoir, puisque nous devons fatalement périr, je demande pour nous la mort du soldat !

« Et non pas celle des bêtes écorchées vives par des gens ivres, abrutis de vin et de fureur.

- Je le jure !

- Fais-nous fusiller si bon te semble… mais épargne-nous les liens aux poignets, le bandeau sur les yeux, le bâillon sur la bouche, et laisse-moi commander le feu !

- Accordé ! »

Il ne faut pas s'étonner outre mesure d'un retour aussi complet et aussi rapide à un peu d'humanité. Retour d'ailleurs plus apparent que réel, puisque Marko épargne seulement les tortures à ses prisonniers, mais n'entend pas leur faire grâce de la vie.

Un plus généreux ou un plus civilisé leur rendrait sans condition la liberté. Mais l'Albanais a conservé à travers les siècles, avec un vieux fond de férocité, un mépris absolu pour l'existence humaine. Il est demeuré un sauvage, un impulsif, c'est-à-dire un être de violence et de cruauté tempérées par des vertus innées chez les primitifs.

Il est intrépide, sobre, hospitalier, esclave de la parole donnée. Cette bravoure est légendaire. Depuis longtemps, depuis toujours, on peut dire : Brave comme un Albanais. La conquête de l'Albanie par Ali, le terrible pacha de Janina, en offre un exemple superbe. Quand ce conquérant sanguinaire envoya ses massacreurs dans les montagnes, il ne se trouva pas une femme, pas un enfant, pas un vieillard pour courber la tête sous le sabre et demander grâce. Et ce fut regorgement furieux, méthodique, inlassable de patriotes dont pas un seul ne fléchit devant le vainqueur.

Les femmes donnaient l'exemple d'une vaillance poussée jusqu'au délire. Elles mettaient le feu aux poudres, incendiaient les moissons, brûlaient les demeures, faisaient le désert. Puis, quand tout espoir d'échapper était anéanti, elles se prenaient par la main, entonnaient, dans une ronde funèbre, leur chant de mort et se précipitaient du haut des rochers ou s'élançaient dans les torrents.

La sobriété de l'Albanais est extraordinaire. Du moins celle du montagnard qui s'isole sur les cimes, dans de véritables nids d'aigles, et loin des villes ou des plaines. Il vit de riz, de farine de maïs délayée dans du lait, de fromage et de pain. De temps en temps-, on sert un peu de viande bouillie avec des pois-secs. Et c'est seulement aux fêtes ou dans les occasions solennelles que l'on voit apparaître le pilau turc ou le grand rôti de chèvre, de mouton ou. de porc. La bête cuite en son entier est servie sur un immense plat de bois et découpée par chaque convive qui taille en pleine chair, et selon son appétit, avec son poignard.

Les habitations sont en général d'une simplicité qui bannit le plus élémentaire confort. Des maisons d'argile, peu ou point closes, avec, pour cheminée, un trou au plafond servant à l'échappement de la fumée. Quelques meubles grossiers et absence complète de lits. On couche sur la dure, sur la terre battue, recouverte de nattes en paille tressée, ou de tapis razziés un peu partout. Il n'y a guère, que les harems des beys ou chefs de clan pour offrir, un certain luxe absent des autres demeures.

Le seul besoin de faste et d'ostentation éprouvé par ces montagnards a pour objet la somptuosité, des vêtements et des armes. Mais ce besoin est poussé à l'extrême, et jamais ce demi-sauvage ne trouve qu'il y ait pour lui quelque, chose de trop beau et de trop cher.

Ainsi qu'il vient d'être dit, son hospitalité est digne des temps bibliques, et sa foi à la parole donnée, est proverbiale. Il est, cela va sans dire, superstitieux. Il croit aux vampires, à ces morts terribles et mystérieux qui viennent sucer pendant la nuit le sang, des vivants et les font périr d'épuisement. Il croit aux fantômes, aux sorciers, aux jeteurs de sorts, et parfois, encore aujourd'hui, on brûle tout vifs des vieillards soupçonnés de pouvoir tuer par leur haleine.

Enfin, la folie est pour eux l'objet d'un respect, d'une vénération qui s'accompagnent d'une sorte de terreur. Tout ce que font, disent ou veulent les malheureux frappés de démence est pour l'Albanais une chose sacrée.

On voit, par là, combien cet homme, cet Européen est à la fois si simple et si complexe, si près de nous par l'habitat, la similitude de race, et si éloigné par les coutumes et la mentalité.

C'est ainsi que Marko, féroce par atavisme, pillard par habitude, possède une sorte de générosité plus apparente que réelle, une sorte de formalisme étroit, em-

bryon de la véritable grandeur d'âme que l'éducation développerait et que l'occasion ferait surgir.

Il ne veut pas être un lâche. Mais cela lui est bien égal d'être un bourreau qui tue froidement, sans avoir l'excuse de l'ardente lutte, et pourvu que le geste mortel lui semble élégant ou nécessaire.

Il donne l'ordre d'emmener les prisonniers dans un véritable cachot attenant à sa demeure et ajoute :

« Je veux qu'ils soient bien traités… qu'on leur donne à boire et à manger et qu'à la première tentative d'évasion ou de rébellion, on leur brûle la cervelle. »

Les trois malheureux demeurent enfermés dans ce cube de pierre, -sans autre distraction que la visite d'un geôlier rébarbatif, armé jusqu'aux dents, et qui leur apporte leur provende grossière, mais abondante.

Écrasés de fatigue, meurtris, sanglants, ils se sont laissé tomber sur les nattes garnissant le fond de l'oubliette et se sont endormis d'un sommeil de plomb.

Ce sommeil réparateur éteint la douleur de leurs âmes, calme leurs angoisses et retrempe leur juvénile énergie. Maintenant, ils n'ont plus à redouter la suprême défaillance, toujours possible, chez des gens exténués et ils sauront tomber la tête haute, le regard fier, sous les balles de leurs bourreaux.

La journée s'écoule dans un calme absolu. Puis la nuit. Le soleil se lève. Une heure passe encore. On leur apporte de nouveau à manger.

Ce repas sera-t-il le dernier ? Ils ne savent et se gardent bien d'interroger leur pourvoyeur qui pourrait prendre cette curiosité pour de la faiblesse.

Oui, ce sera le dernier, Marko a hâte d'en finir. On vient les chercher. Ils s'embrassent fraternellement et répondent avec fermeté :

« Nous sommes prêts. »

Pas un mot, pas une plainte, pas la plus légère récrimination. Certes, ils souffrent terriblement ; Joannès que torture la pensée de son amour brisé ; Michel et Panitza qui songent au village qu'ils ne reverront plus, aux vieux parents qui pleurent, aux fiancées qui se désespèrent.

Mais leurs traits sont calmes, et chacun dévore en silence la douleur intime qui fait saigner son cœur.

Une troupe nombreuse est rangée devant la demeure de Marko où se trouve l'oubliette. Tous armés jusqu'aux dents, la carabine sur l'épaule, ces hommes accueillent les condamnés par un bref salut de la tête.

De tous côtés accourent, en tumulte, les femmes et les enfants, curieux de contempler de tout près ce spectacle de mort. Marko, théâtralement vêtu de son plus riche costume, arrive flanqué de son léopard. Derrière lui, quelques femmes habillées de soie blanche, voilées étroitement jusqu'aux yeux, le suivent en babillant. Probablement ses épouses et leurs esclaves.

Tout le clan est là. Environ cinq à six cents personnes de tout sexe et de tout âge.

Les hommes armés, composant le peloton d'exécution, conduisent les prisonniers à l'extrémité de l'esplanade. On les place le dos tourné vers le précipice, béant à cinq pas derrière eux. Quand ils seront tombés sous les balles, l'abîme recevra leurs cadavres. Il n'y a pas de terre végétale sur ces rocs. Il serait impossible de creuser une fosse.

Les hommes armés - ils sont une vingtaine - se rangent à une quinzaine de pas. Derrière eux, tout près, à les toucher, se presse la foule qui déborde à droite et à gauche.

Tête nue, debout, sans liens, face au grand soleil, admirables de vaillance, les trois jeunes gens se profilent sur l'horizon d'une pureté infinie.

« Vous êtes prêts ? demande Marko dont la voix sèche s'étrangle légèrement.

- Nous sommes prêts ! répond Joannès.

- Tu m'as demandé la faveur de mourir sans liens, debout, et de commander le feu...

« Je t’ai accordé cette faveur… le moment est venu.

- C’est bien, et je te remercie… »

Il cambre sa poitrine en avant et s’écrie d’une voix qui fait taire les cris, les rires, les chuchotements :

« Skipétars [1] … garde à vous ! »

Les montagnards ont presque tous été soldats. Le maniement d’armes leur est familier. Ils manœuvrent avec précision et prennent une position irréprochable.

Joannès, impassible, continue, les regardant bien en face :

« Apprêtez… armes ! »

On entend craquer les culasses mobiles au milieu du silence de mort qui plane sur la foule haletante.

« En vérité, ils sont superbes, murmure Marko ; mais, ils ne sont que plus dangereux ! »

D’une voix qui vibre comme un clairon, Joannès commande :

« En joue !… »

Toutes les crosses viennent s’appliquer pour ainsi dire mécaniquement aux épaules des montagnards. La ligne des canons bronzés se profile rigide et menace les trois poitrines.

Joannès va lancer l’ordre suprême qui déchaînera l’ouragan de projectiles. Il respire fortement, comme pour donner plus de force à sa voix, quand elle va proférer le mot de : Feu !

L’irréparable va s’accomplir… les hommes se crispent en épaulant fortement et en tâtant du doigt la détente.

[1] Skipétars est le nom que se donnent les Albanais à l’exclusion de tout autre.

Un cri retentit et ce n’est pas Joannès qui le jette, c’est une clameur d’épouvante qui vibre dans le grand silence, emplit l’espace et fait frémir l’assistance.

Puis, un nom proféré par une voix déchirante, une voix de cauchemar et qui semble n’avoir plus rien d’humain.

« Joannès !... oh !... Joannès !... »

En même temps, une forme blanche surgit, comme un spectre, du groupe des femmes qui suivent le bey.

Le peloton d’exécution, Marko, la foule, tous, grands et petits, jeunes et vieux demeurent interdits, sans voix, presque sans souffle.

Alors un frisson terrible secoue de la tête aux pieds Joannès et ses compagnons, pendant qu’un nom vient mourir sur ses lèvres :

« Nikéa !... oh !... Nikéa ! »

Chapitre 9

Nikéa !… Nikéa !… oui, c'est elle… la chère aimée… la fiancée douloureuse… l'épouse d'une heure, dont l'union tragique n'a pas eu de lendemain.

Ce nom, murmuré d'une voix éteinte, d'ailleurs personne ne l'entend, car l'attention de tous est concentrée sur la femme qui s'élance vers les condamnés.

Elle va… elle va, de cette allure saccadée… avec ces gestes crispés des déments… des gestes qui semblent des malédictions et, sur son passage, chacun s'écarte avec un respect mêlé de terreur. Marko lui-même frissonne et baisse la tête, comme si la blanche apparition était le spectre vengeur des martyrs de Salco.

Quelques voix effarées chuchotent :

« La folle !… la folle !… que va faire la folle ?… »

Elle arrache le voile blanc qui cache le bas de sa figure et remonte jusqu'à ses yeux, et ses longs cheveux blonds se déroulent en même temps, lui faisant un opulent manteau dont serait fière une impératrice.

Bondissant, ou plutôt glissant sur la rocaille, elle arrive à la ligne des fusils. D'un geste elle écarte les armes, d'un regard elle fait reculer les hommes, d'un mot elle disloque leur rang !

« Bas les armes !… ou malheur à vous ! »

Les soldats improvisés se mettent à trembler. Intrépides devant une lame de sabre ou le canon d'un fusil, ces sacripants, ces hommes de sac et de corde, ces tortionnaires, ces bandits éprouvent une terreur sans nom.

Ils se regardent effarés, laissent retomber lourdement à terre la crosse de leurs carabines et pour un peu prendraient la fuite.

Pâle, tragique, échevelée, la jeune femme se jette dans les bras de Joannès et l'étreint éperdument, pendant que Michel et Panitza murmurent attendris :

« Nikéa !... notre sœur ! »

Elle contemple longuement Joannès avec une tendresse passionnée. Joannès qu'elle a reconnu, sous la défroque du zaptié, malgré les déchirures de sa face, malgré les ecchymoses qui le défigurent, malgré le sang coagulé en escarres à ses plaies.

Mais, ô prodige accompli par l'amour ! les yeux de la jeune femme n'ont plus ce regard terne et fixe des déments. Ses yeux troubles d'hypnotisée luisent, brillent, pétillent d'intelligence. Et c'est le choc formidable imprimé au cerveau de Nikéa qui a enfanté ce prodige.

Brusquement la lumière s'est faite dans cette intelligence en sommeil ; Joannès reconnu... le péril mortel qu'il court... l'anéantissement immédiat, irrémédiable qui va suivre la fusillade, la volonté de le sauver ou de mourir avec lui, tout cela réveille comme un coup de tonnerre la pensée endormie peut-être pour jamais !

En même temps, avec la vue du danger, le sang-froid revient à la jeune femme.

Un sang-froid inouï, surtout en pareil moment.

Tout en étreignant Joannès, elle a le temps de lui dire à l'oreille :

« Surtout, ne me reconnais pas... tu ne m'as jamais vue... ni Michel, ni Panitza... vous ignorez qui je suis... je vais vous sauver !... »

Alors, feignant de nouveau la folie, elle prononce des mots incohérents, des phrases sans suite où reparaît de temps en temps ce nom de Joannès qui vient de lui échapper en recouvrant la raison.

Puis, elle prend par la main Michel et Panitza,. les réunit à Joannès, les groupe, les entoure de ses bras en disant :

« Je veux qu'ils vivent !... je veux qu'ils soient sacrés pour tous... je veux qu'ils soient libres ! »

Les hommes du peloton d'exécution reculent et balbutient d'une voix sourde :

« La folle a parlé !... La folle est inspirée d'Allah !... c'est Allah qui parle par sa bouche. »

La foule s'écarte, émue, troublée, en proie à une vague terreur. De tous côtés on dit avec une sorte de frémissement :

« La folle a parlé !... Dieu le veut !... Dieu est grand !... »

Cependant Marko, sans être un esprit fort, est un peu plus sceptique. Cette intervention lui semble extraordinaire et surtout contrariante. Elle déconcerte en effet son projet d'extermination totale des Turcs ayant participé à l'attaque de son clan.

Il ne voudrait pas qu'il restât un seul témoin de cet effroyable anéantissement. La discrétion de ses gens lui étant assurée jusqu'à la mort, il se flatte de pouvoir nier, au besoin, cette facile et sauvage victoire.

Et voilà que cette damnée folle se jette en travers de ce plan si simple d'où peut et doit sortir pour plus tard une impunité absolue.

Aussi, comme il voudrait trouver un motif, même futile ou mauvais, à briser ce touchant et séculaire privilège des déments !

Ce nom de Joannès lui a fait dresser l'oreille comme un appel de trompette.

Joannès !... le Slave intrépide qui l'a si audacieusement bafoué, lui a infligé des pertes si cruelles ; et a failli lui enlever la victoire !

Il s'approche de plus près, voit l'homme dénommé Joannès dans les bras de la folle qui l'étreint passion^n*émenfetrépètesanstrêvesonnom* :

« Joannès !... ô mon bien-aimé, je te retrouve enfin !... c'est toi !... Joannès dont le nom est pour mon âme la plus suave des musiques !...

« Béni soit le Seigneur Dieu… Bénie soit la Panaggia, sa très sainte, mère, qui ont permis à Nikéa de revoir Joannès !

« Nikéa !… Joannès !… nos noms sont indissolublement unis comme nos âmes et aussi comme nos corps !… car tu es mon époux… car je suis ta femme devant le Seigneur et devant les hommes.

« Mais regarde-moi !… parle-moi !… dis-moi ton amour… toi qui possèdes le mien… »

Pendant que Marko inventorie, avec sa minutie de sauvage haineux et défiant, Joannès, ce dernier fait, comme on dit vulgairement, une singulière figure.

Échappant miraculeusement à la mort au moment précis où il va sentir sa poitrine hachée par les balles… revoyant, à la minute suprême, celle qu'il croyait à jamais perdue… acteur muet de ce drame d'où vont peut-être sortir sa vie et sa liberté, il se trouve étourdi par cette succession vraiment inouïe de faits et d'idées.

Et, tout naturellement, il se laisse entraîner, sans mot dire, imité en cela par ses compagnons dont la stupeur serait d'un haut comique en tout autre moment.

Nikéa continue toujours ses propos de démente, et l'excès même de son audace va les sauver tous.

Marko a beau faire, il ne peut pas suspecter l'identité du sous-officier ni celle de ses hommes. Pas plus d'ailleurs que la folie de Nikéa. Car, dans ce cas, le vrai est le seul qui ne puisse être vraisemblable.

Alors, que résoudre à l'endroit des prisonniers ?

Il faut obéir à la coutume, sans hésiter ni récriminer. Il faut les gracier et les libérer sur l'heure. La folle le veut… la folle parle en maîtresse et veut être écoutée…

Du reste, nul ne songe à discuter cette intervention providentielle. Bien plus, la foule s'excite et s'énerve en voyant le bey ainsi flottant.

De tous côtés on murmure :

« Aman !… aman (pardon) pour eux !… aman et liberté ! »

Nikéa les groupe tous les. trois ; elle les presse, les pousse, les fait avancer pas à pas. Elle écarte d'un geste Marko qui cède à contre-cœur, sachant que son clan se révolterait plutôt que de violer la coutume.

Cependant un sourire mauvais contracte sa face busquée au profil d'oiseau de proie. Un travail obscur s'opère dans cette cervelle de demi-sauvage. Il a convoité Nikéa pendant quelques heures. Puis la folie a brusquement séparé ces deux êtres faits si peu l'un pour l'autre. Et c'est ainsi que Nikéa la chrétienne a pu seulement échapper à cette union odieuse avec un musulman.

Marko lui a conservé une sourde rancune. Alors, ne pouvant l'avoir pour épouse, forcé de la laisser agir à sa guise et partir si bon lui semble, il veut par un bizarre sentiment de vengeance lui infliger une irrémédiable déchéance.

« Tu es libre, ainsi que tes compagnons », dit-il à Joannès d'une voix mauvaise.

Et comme Joannès fait un geste et va répondre, Marko lui coupe la parole et ajoute :

« Ne me remercie pas !

« Je ne vous laisse partir que contraint et forcé.

« Je veux seulement t'imposer une condition...

- Non !... non !... pas de condition... liberté... liberté... la folle le veut !... crie la foule.

- Silence quand je parle ! riposte Marko d'une voix tonnante en portant la main à son sabre.

- Et moi, je demande qu'on nous rende nos armes,. dit avec fermeté Joannès.

« Il nous faut nos armes, puisque nous sommes libres.

- C'est trop juste ! ».

Et quand on leur a restitué carabines, sabres et cartouchières, quand ils sont enfin pourvus de ces engins' de mort qui là-bas : sont l'apanage et l'orgueil de l'homme libre, Joannès ajoute :

« Nous nous retrouverons, n'est-ce pas ?

- J'y compte bien !... et ce jour-là tu seras pendu la tête en bas, au-dessus d'un brasier.

« Je serai le bourreau !

- Je crois plutôt que tu seras coupé en deux ; comme un bétail à la boucherie ;..

« Je serai l'exécuteur !

- Des mots, tout cela !

- C'est toi qui le dis...

« Mais ils deviendront des choses... des réalités...

« A présent, quelle est cette condition que tu prétends m'imposer et que je dois subir ?... car tu as pour toi la force et le nombre. »

Marko a de nouveau ce rictus qui contracte et plisse drôlement son nez en bec d'épervier.

- La folle t'a sauvé, dit-il ; eh bien ! je te la donne.

« Prends-la... emmène-la et fais-en ton épouse... je le veux... Je l'exige... »

Un tressaillement rapide secoue Joannès qui regarde interdit le bey et n'en peut croire ses oreilles.

« Tu seras obéi ! dit-il d'une voix tremblante.

- Tu le jures ?... Je veux un serment solennel...

« Par Allah !...

- Oui ! par Allah !... et la Panaggia, je le jure ! »ajoute Joannès.

Au comble de la stupéfaction, réprimant à grand-peine une formidable envie de rire, le jeune homme contemple Nikéa toujours impassible dans son rôle de démente.

« Va donc ! »fait avec un geste large Marko en désignant l'entrée de l'esplanade.

Et riant dans sa barbe à la pensée de la bonne farce qu'il vient de faire, il se dit :

« Si jamais Nikéa la Belle recouvre la raison, quelles malédictions en se voyant l'épouse d'un vrai croyant !

« Oh ! je suis bien vengé de ses dédains. »

Des cris violents l'interrompent.

« L'escorte !... l'escorte d'honneur à la folle...

« Elle ne partira pas ainsi... nous devons l'accompagner... La coutume le veut et nous l'exigeons.

- Soit ! »fait encore Marko dont l'autorité absolue reçoit coup sur coup de rudes atteintes.

Un cortège se forme, composé de femmes, d'enfants et de vieillards. Le peloton en armes prend la tête, et les exécuteurs deviennent des thuriféraires, ô ironie de la vie !

Nikéa, en apparence inconsciente, s'appuie au bras de Joannès, et cette résignation fait sourire Marko.

La tragédie va se terminer en comédie. Ah ! s'il n'y avait pas, là-bas, dans ce riant village de Salco, des ruines calcinées, des désastres accumulés, des cadavres entassés... Et avec cela des haines de race, de religion qui couvent sous la cendre et qu'une étincelle peut rallumer.

Le cortège quitte le nid d'aigle où habite le clan. Il descend lentement ce chemin terrible où fut broyé l'escadron turc. Partout des traces de sang, des débris de cervelles, des fragments de chair collés aux aspérités.

« La pluie lavera tout cela, fait Marko en haussant les épaules, et il y aura d'abondants festins pour les corbeaux. »

On descend vers la plaine qui, par ondulations successives et très douces, va s'abaissant jusqu'à la Sitnitza. On aperçoit de loin la rivière qui serpente comme une coulée d'argent.

L'escorte paraît vouloir accompagner indéfiniment le petit groupe. Et cette persistance à rendre des honneurs plutôt gênants devient un véritable supplice pour la jeune femme et les trois hommes.

Nikéa veut en finir. D'un geste coupant, elle trace une ligne imaginaire sur le sol et fait arrêter tout le monde. Elle traverse cette ligne et, d'un mouvement impérieux de la main, ordonne aux Albanais de reprendre le chemin des montagnes.

Persuadés qu'ils ont accompli, suivant les formes de l'antique usage, le rite sacré, les bandits obéissent avec un respect étrange et touchant, issu d'une superstition aussi vieille que leur race. Ils s'éloignent lentement, comme à regret, Marko le dernier.

« Au revoir ? dit-il de son ton arrogant à Joannès.

- Au revoir ! »répond avec sa fermeté si calme le jeune Slave.

Ils se tournent brusquement le dos, et s'en vont, l'œil plein d'éclairs, le cœur gonflé de haine.

« Enfin seuls ! murmure Nikéa.

- Oui ! seuls !... sur le chemin du nid dévasté.

- Vite !... vite !... en avant ! commande avec une autorité affectueuse Michel.

- Tu as raison ! ces gredins n'auraient qu'à se raviser et revenir...

- Et puis, il y a cet uniforme turc qui nous brûle la peau !... Nous ne serons en sûreté que revêtus de nos chers vêtements de travailleurs.

- Et nous n'avons même pas le loisir de te remercier, chère sœur, toi qui nous as sauvés !

- Ouf ! il était temps... une seconde de plus...

- Et moi, ajoute Nikéa, j'ai besoin de reprendre mes esprits... je ne sais plus... il me semble que j'ai fait un affreux cauchemar.

- Hélas ! le cauchemar de la vie réelle.

- Oui, tout s'arrête pour moi au moment où, là-bas, du bord de la rivière, je te vis disparaître dans les flots.

« Rien ! plus de souvenir... j'ai senti un choc d'une violence terrible, puis une sorte d'anéantissement de l'âme... je n'étais pas morte et cependant je ne vivais plus.

« Du reste, je ne souffrais pas, mais je n'avais conscience de rien. Cela dura jusqu'au moment où je te reconnus... devant la ligne, des fusils qui allaient vomir la mort... près du précipice qui allait engloutir vos cadavres.

« Brusquement je sentis un nouveau choc. Oh ! plus terrible encore, s'il est possible, que l'autre où avait sombré ma raison. Et soudain, avec la terreur du néant qui allait vous prendre, la pensée me revint... Alors, ce fut une résurrection instantanée et un cri m'échappa.

« Le cri libérateur qui fut notre salut à tous les quatre. »

Arrachés à une mort inévitable, ceux qui vont devenir les premiers soldats de l'indépendance macédonienne pressent le pas et atteignent enfin la Sitnitza. Au moment de franchir le gué, Joannès et Michel asseyent Nikéa sur leurs épaules, puis, précédés de Panitza qui éclaire la marche, ils s'immergent résolument.

Ils avancent avec précaution et franchissent la rivière : Parvenus de l'autre côté, ils sortent ruisselants et s'arrêtent indécis.

« Devons-nous aller de suite à Salco ? dit Joannès en hésitant.

- C'est dangereux, avec ces maudits uniformes, répond Michel.

- Oui, ajoute Panitza, surtout après le massacre de l'escadron, le pays doit être bouleversé, avec, des patrouilles de tous côtés.

- Alors, que faire ?... attendre la nuit, pour nous procurer des vêtements civils ?....

- Mais si le pays est occupé par les Turcs ?...

- Laissez-moi agir, interrompt avec résolution Nikéa.

« Je vais aller seule à Salco... je verrai... je me rendrai compte de la situation et je reviendrai avec des renseignements précis.

- Mais il y a du danger, et je ne voudrais pas te savoir en péril sans être à tes côtés.

- Rassure-toi !... tout, cela n'est rien... je n'éprouverai aucune crainte au monde, après les horreurs dont nous avons été victimes...

- C'est juste ! nous ne pourrons courir de plus grands dangers ni endurer de plus cruelles souffrances.

« Va ! chère enfant, et qu'il soit fait, pour notre salut commun, ainsi que tu le veux.

- Au revoir, et ne crains rien ! »

Ils la regardent s'éloigner, vaillante comme le soldat le plus aguerri. Et les heures s'écoulent. Heures d'attente, de fatigue, de faim, d'énervement et qui peu à peu s'aggravent d'angoisse et d'épouvante. La nuit vient, et Nikéa tarde bien longtemps.

Enfin, un pas hésitant est perçu dans les ténèbres. Qui ?... ami ?... ennemi ?...

A tout hasard les trois hommes se mettent en défense. Une voix d'une pureté admirable, fredonne le *Chant de Kossovo* , l'ardente et plaintive mélopée qui est comme le chant de ralliement des Slaves opprimés.

« C'est elle !... C'est Nikéa ! »

Les armes retombent dans l'herbe. Des mains :amies pressent celles de la jeune femme, des bouches avides l'interrogent.

Elle répond, avec ce calme effrayant qui succède aux grandes douleurs :

« Un désastre !... nous n'avons plus de demeure... plus d'abri... plus rien...

« Salco est ravagé... pillé... anéanti !... il n'en reste plus pierre sur pierre... le feu a dévoré tout ce qui n'a pu être emporté ou saccagé par les hommes...

- Qui ?... mais qui, ces bandits ?...

- Après le bey albanais, le pacha turc !

« Marko parti, on est venu au nom du pacha, enlever le reste pour l'impôt du sultan... Marko était avide et féroce... les Turcs furent pires... Ne trouvant plus d'argent, ils anéantirent tout et massacrèrent ceux qui ne purent s'enfuir.

- Oh ! c'est affreux, sanglote Michel.

« Mon Dieu !... mon Dieu !... sommes-nous donc maudits ?

- Oui, répond Nikéa, la destinée s'acharne bien cruellement sur ceux de notre race et de notre foi.

- Parce que, répond Joannès, les Slaves, depuis des siècles, se lamentent, prient, pleurent et courbent l'échiné devant leurs bourreaux. Au lieu de répondre à coups de fusil... à coups de couteau... à coups de dents !

« Les peuples et les individus ne possèdent que la liberté dont ils sont dignes... cette liberté s'acquiert par la souffrance, et quand la mesure est comble... Pour l'honneur et pour l'indépendance de notre race, le moment est venu et il faut en finir.

« Nous sommes ici quatre combattants, dont une femme... tous quatre vaillants et résolus à tout ! Que ceux qui sont las de souffrir... que ceux qui veulent être libres viennent à nous, et demain nous serons une armée.

- Oui ! s'écrie Nikéa d'une voix vibrante, l'armée de la Macédoine libre, et qui combattra jusqu'à la mort ! »

Chapitre 10

Quinze jours se sont écoulés. Aux heures sanglantes qu'éclairait l'incendie a succédé une sorte de torpeur faite d'angoisse et de terreur. Ce n'est point ce calme alangui qui suit les grandes crises, ni ce repos complet qui succède aux grandes convulsions de la nature.

On sent qu'il y a sous cette accalmie un orage qui couve. Un orage plus terrible que le premier, localisé seulement à la plaine de Kossovo. Les paysans ont déserté le travail. Ils se forment en petits groupes au milieu desquels on pérore. Des paroles s'échangent à demi-voix, loin des femmes et des enfants. On vend à vil prix le bétail ; on cache mystérieusement, pendant la nuit, les provisions : blé, vin, huile, orge, maïs, tabac, étoffes ; et jusqu'aux objets les plus disparates : cuir, coton, instruments aratoires, planches, madriers, etc...

Entre temps, c'est un va-et-vient continu d'hommes qui circulent à toute heure, de préférence la nuit, et repartent sans qu'on sache d'où ils arrivent et qui ils sont.

Certainement il y a quelque chose et un travail mystérieux s'opère sans relâche parmi ces populations très douces, mais indolentes jusqu'à l'apathie. Imperturbable et sereine, l'autorité turque ne voit rien, ne soupçonne rien, heureuse de cette tranquillité qui présage un automne laborieux, fertile en produits, abondant en impôts.

Par une de ces belles matinées, un peu fraîches déjà, mais superbes sous le grand soleil qui répand des flots de clarté sur les monts et les plaines, un petit groupe de cavaliers arrive devant Prichtina.

Trois hommes seulement. Tous trois vêtus du superbe costume albanais. Chose étrange, ils ne portent pas d'armes, du moins d'armes apparentes. Le premier arbore fièrement, le taugh, l'étendard formé d'une queue de cheval, surmonté du

croissant d'or. Derrière, à dix pas, sur un splendide cheval qui pointe et caracole, un géant tout en muscles, à la face hautaine, aux épaules carrées, au poitrail bombé, regarde et toise de haut les factionnaires turcs. Près de lui, s'avance par petits bonds rapides, aisés de félin, un magnifique léopard. Enfin, derrière l'homme et le fauve, le troisième cavalier ; sans doute un serviteur de confiance.

Un premier factionnaire présente vivement les armes. Le géant porte négligemment un doigt à son tarbouch, pour répondre à ce salut, et continue sa route.

Il se retourne et aperçoit un long convoi de paysans minables, poussiéreux, l'air fatigué, qui conduisent de petits ânes chargés de grands paniers solidement ficelés.

Il sourit sous ses grandes moustaches fauves et. se dirige vers le palais du gouverneur. Un dernier factionnaire le salue, mais aussitôt lui crie :

« Halte-là ! seigneur bey… on ne passe pas. »

Il hausse les épaules et veut avancer. Le soldat croise la baïonnette et crie :

« Aux armes ! »

Le poste, une vingtaine d'hommes, accourt en tumulte. Un officier, sabre au clair, veut mettre la main gauche à la bride du cheval. Avec une aisance parfaite, le cavalier déchausse son étrier et envoie à la figure du lieutenant un magistral coup de pied qui l'étale sur le sol.

Puis il s'écrie, d'une voix qui vibre à travers la grande place :

« À bas les pattes !

« … Ordre supérieur !… Va dire au pacha gouverneur que le bey de Kossovo, Marko, veut lui parler sur l'heure. »

Furieux, humilié, crachant rouge, l'officier se relève en grondant. Marko tire de la poche intérieure de sa petite veste rouge un large papier le lui tend et ajoute :

« Voici l'ordre… porte-le et reviens vite… je n'aime pas attendre. »

L'officier remet son sabre au fourreau, prend le papier, lance un regard mauvais au terrible Albanais et pénètre dans le konak où demeure le grand maître du vilayet.

Cinq minutes après, il revient encourant, et dit, de ce ton bourru d'un dogue muselé :

« Son Excellence Omer-Pacha attend le bey de Kossovo. »

D'un bond Marko saute à terre, remet la bride à son serviteur et va pénétrer dans le palais. Naturellement le léopard veut l'accompagner. L'Albanais passe la main sur la nuque du terrible félin et dit, d'un ton très doux :

« Attends-moi, Hadj… reste près d'Ali. »

Le léopard hume l'air, avec inquiétude, ronronne, lèche la main tendue et s'assied gravement, comme un chat colossal.

Marko, conduit par l'officier, traverse un vestibule, enfile un escalier, puis arrive au premier étage, dans une vaste pièce meublée de divans. Sur les murs, des trophées d'armes. Au milieu de la pièce, un grand bureau d'ébène, encombré de paperasses, maintenues, en guise de presse-papiers, par deux revolvers de fort calibre. Accroupi sur un divan, un homme d'une quarantaine d'années déchiffre des dépêches. Solide, trapu, carré d'épaules, la barbe noire, on devine à première vue l'homme énergique, résolu.

Il regarde froidement l'Albanais qui s'avance en faisant sonner ses éperons, et lui dit :

« C'est toi Marko-Bey ? »

Et Marko répond en le dévisageant :

« C'est toi Omer-Pacha ?

- Qu'Allah soit avec toi !

- Qu'Allah te soit propice ! »

Ces quelques mots se heurtent, se froissent comme des épées. D'instinct ces deux hommes qui ne se sont jamais vus se haïssent et pressentent, l'un dans l'autre, l'ennemi.

Du reste, contrairement à la coutume hospitalière des Turcs, le vali n'offre point les cigarettes et le café traditionnels. Il ne fait pas asseoir Marko sur le divan, près de lui. Il le tient debout, comme un subalterne devant son supérieur, et un supérieur dont l'autorité est appuyée par dix mille baïonnettes.

Puis il ajoute sans préambule :

« Tu as reçu mon ordre, puisque tu as pris soin de m'en informer... Pourquoi as-tu tardé si longtemps à obéir ?

- Pourquoi as-tu fait accompagner cette convocation par cent hommes de troupe ?

- Réponds-moi autrement que par une question, sinon je te traite comme un rebelle et je te fais passer par les armes.

- Rebelle !... mais je le suis... Quant à me faire fusiller, tu ne l'oserais pas... »

En homme sûr de sa puissance, le Turc se met à rire et ajoute :

« Mots inutiles... fanfaronnades ridicules... Je représente ici le sultan que Dieu garde... réponds-moi comme au maître !

- Je te le répète, je suis un rebelle, puisque j'ai anéanti jusqu'au dernier les gendarmes chargés de. m'arrêter !

- Toi !... c'est toi !...

- Moi-même !... j'ai fait répandre le bruit que c'étaient les paysans révoltés, parce que cela me plaisait ainsi pour des motifs qui ne te regardent pas...

« Tu l'as cru et tu as fait brûler vingt-cinq villages... c'est parfait, car cela entrait dans mon plan.

- Tu es un misérable... un assassin... et tu vas payer cher ton infamie... »

A son tour, Marko se met à rire et, parodiant la phrase du vali, s'écrie :

« Mots inutiles... fanfaronnades ridicules, je viens ici en ami, sans armes, pour faire la paix...

- Tu as vraiment trop d'audace !

- Oui, assez... comme un homme sûr de soi et qui représente une fortune suffisante pour acheter pas mal de choses et beaucoup de gens.

- Ah ! tu es riche ?

- Oui, très, riche... opulemment ! Depuis des années, nous thésaurisons, sordidement, de père en fils... nous avons notre trésor de guerre et l'instant est venu d'en user...

- Je ne te comprends pas.

- Tu vas voir... en quelques mots !

« Je suis de vieille et illustre origine... Je descends de ces princes d'Albanie qui furent et demeurent au fond les maîtres du pays... Je suis en outre bon musulman, et non pas un de ces hypocrites, demeurés, selon leurs intérêts du moment, à la fois partisans du Christ et sectateurs d'Allah. Or, si la conquête turque a brisé notre unité nationale, elle n'a pu enlever à l'Albanie son caractère, ses coutumes, sa cohésion. Elle a morcelé notre sol, mais elle n'a pas modifié nos âmes. »

Patiemment, le vali écoute cette longue tirade et semble se demander :

« Où diable veut-il en venir ? »

Marko continue en s'animant :

« Si l'Albanie, au point de vue national, n'est plus qu'un nom, je ne suis plus, moi, qu'un prince sans principauté, qu'un seigneur sans apanage, qu'un général sans soldats, car je compte pour rien ces privilèges que nous octroyé le maître comme un os à ronger... le droit au titre de bey... à la bannière... à la perception de l'impôt...

- Alors, que demandes-tu ? interrompt le gouverneur.

- Je voudrais une Albanie province de l'empire ottoman... mais avec ses coutumes, ses lois, son territoire... une sorte de vice-royauté qui, administrée par un homme énergique, populaire, dévoué au sultan jusqu'à la mort, deviendrait le plus beau fleuron de la couronne impériale...

« Cet homme, conscient des besoins et des aspirations du pays, débarrasserait notre Albanie musulmane du chrétien sectaire, du Slave infidèle, cet éternel élément de discorde.

« Qui veut la fin veut les moyens ! Le chrétien raisonneur, enclin à la révolte, ennemi juré de notre foi, élargit chaque jour la fissure par où pénétrera la ruine de l'Islam ! Il doit disparaître, fût-ce dans des flots de sang. Et cette Albanie unifiée, amputée de l'élément chrétien, serait, avec ses montagnes, ses ravins, ses torrents, ses forêts et surtout avec ses hommes de fer, la vraie forteresse de l'Islam, devant les principautés slaves qui rongent l'empire ottoman !

- Encore une fois, que demandes-tu ? répète le gouverneur.

Ainsi interpellé Marko répondit avec son audace coutumière :

« Je voudrais être ce vice-roi, ou tout au moins ce vali d'Albanie !

- Tu as bel appétit ! ajoute avec un gros rire plein d'ironie Omer-Pacha.

- Oui ! un appétit qui n'est inférieur ni à mon ambition, ni à mes mérites, ni surtout à mes moyens.

- Je n'en disconviens pas !

« Mais pourquoi me fais-tu cette confidence, alors que tu viens de te déclarer rebelle à moi, le premier magistrat de la province, dont le devoir est de te faire arrêter ?

- Parce que tu es tout-puissant à la cour du sultan... parce que tu es l'intime ami, d'aucuns disent l'âme damnée du grand vizir Mourad qui n'a rien à te refuser.

- Et tu as compté sur moi pour...

- Pour me faire nommer de suite, et en attendant mieux, vali d'un vilayet quelconque d'Albanie...

« D'abord le titre... Plus tard, je saurai bien obtenir le reste, à moi tout seul.

- Et si je ne voulais pas ?

- Tu voudras, parce que tu es pauvre et que tout s'achète, même le concours d'un vali...

- Tu tombes mal, car, si je suis pauvre, c'est que ma conscience n'est pas à vendre.

- Bah ! riposte Marko avec une belle assurance, en y mettant le prix... voyons... accepterais-tu deux mille bourses (227.000 fr.) ?...

- Non !

- Quatre mille !...

- Non !...

- Huit mille (914.000 francs) !...payables en or... dans les quarante-huit heures et d'avance...

- Ni dix mille... ni cent mille...

- C'est ton dernier mot, pacha ?

- Non ! mon dernier sera pour donner l'ordre à l'officier de service de t'arrêter et de convoquer sans retard la cour martiale qui va te faire fusiller ! »

Pendant que le vali profère paisiblement cette menace terrible, la face de Marko est plissée par un mauvais sourire. Il regarde par la fenêtre et aperçoit, sur la place, la caravane des paysans. Ils sont accroupis, l'air exténué, près dé leurs ânes, paraissant, eux aussi, rompus de fatigue.

Il éclate de rire et s'écrie :

« Pacha ! tu es un idiot !... »

Le vali porte à ses lèvres le sifflet d'or pendu à une chaînette.

Marko bondit sur l'homme, et l'empoigne à la gorge. Ses doigts s'incrustent comme une griffe de fer. Le vali rougit, bleuit, roule des yeux fous, tire la langue et râle, à demi étranglé.

De son autre main Marko le saisit par la ceinture et le soulève, au bout de ses bras, comme un enfant.

Il l'emporte sans effort et broie d'un coup de pied la fenêtre qui s'ouvre, béante. En bas, le lucerdal se dresse au fracas des vitres pulvérisées.

« Hadj !... à moi... »hurle Marko.

A ces mots, il précipite sur le sol le malheureux pacha dont le corps s'abîme avec un bruit flasque. Le léopard se rue sur lui, d'un coup de griffe lui ouvre la poitrine et plonge dans les viscères fumants son mufle plissé par un hideux rictus.

Comme si cette sauvage exécution était un signal, les caravaniers se redressent comme un seul homme. Toute trace de nonchalance ou de fatigue a disparu.

Ils sont environ quatre cents, résolus, vigoureux, tannés par le haie, moustachus comme des reîtres, et n'ayant des placides paysans que l'humble livrée.

Cependant, de l'intérieur du palais, on accourt au vacarme. Avec une présence d'esprit et une vigueur inouïes, Marko culbute le grand bureau d'ébène et le dresse contre la porte. Derrière, 'il entasse les divans et forme une barricade solide.

Il ramasse les deux revolvers servant de presse-papiers et revient à la fenêtre.

Ces quelques moments ont suffi pour transformer les âniers en combattants formidables.

Chacun d'eux a éventré l'un des ballots portés par les baudets. Le ballot de toile couvert de sparterie contient un arsenal, fusil Martini, sabre, kandjar, revolver et cartouchières bourrées de cartouches.

Pour la seconde fois Marko s'écrie : « A moi ! »

Puis, avec l'agilité d'un gymnaste consommé, il s'élance de la fenêtre sur la place. Un long cri d'enthousiasme l'accueille, pendant que des coups sourds ébranlent la porte qui tient bon. Sans perdre un moment, il pénètre dans le vestibule, alors qu'on le croit là-haut, en discussion orageuse avec le pacha.

L'officier qu'il a crosse du pied se trouve devant lui. Avant qu'il ait le temps de faire un mouvement, Marko lui brûle la cervelle. Un autre se présente. Un coup de feu en pleine poitrine l'abat raide mort.

Aux détonations accourent les soldats du poste. Ils essayent un simulacre de défense. Mais ils trouvent devant eux un triple rang de fusils prêts à vomir la grêle de balles.

« Bas les armes ! hurle Marko de sa voix claironnante.

« Je suis le prince d'Albanie, bey de Kossovo et le nouveau vali de Prichtina !...

« Soldats ! il y a pour chacun de vous une demi-bourse (50 fr. 96) comme don de joyeux avènement. »

Quelques cris de : Vive Marko ! retentissent.

« Une demi-bourse aujourd'hui, clame le bey, et une autre demi-bourse demain...

« Suivez-moi et proclamez solennellement Marko-Bey, vali de Prichtina ! »

Les cris retentissent plus vibrants, plus éclatants. L'enthousiasme va se déchaîner. Songez que ces malheureux soldats à peine nourris n'ont pas été payés depuis plus de dix m'ois : et que leur situation est plus pitoyable que celle des esclaves.

Ah ! ce nouveau gouverneur qui a une si fière prestance et qui paye si largement est le bienvenu.

Quant à l'ancien, il était, trop rigide et trop économe des deniers de l'État. Rien à faire avec cet ennemi né du bacchich…

Aussi, cela lui a porté malheur. La preuve, c'est qu'on vient de le décapiter et que sa tête est piquée à la pointe d'une baïonnette.…

« Vive Marko !… vive Marko !… »

Le konack est enlevé sans coup férir. Ses défenseurs se mêlent au Albanais de Marko et quelques pièces d'or habilement distribuées achèvent la réussite de cet audacieux, coup de main. L'étendard de Marko est arboré à la fenêtre, près de la tête d'Omer-Pacha qui grimace hideusement :

« Vive Marko !… vive Marko !…. »

De nouvelles pièces d'or apparaissent et passent de main en main. Quelques officiers, dédaigneux, ne se rendent pas encore.

« Allons ! deux bourses (226 francs) pour un lieutenant… quatre pour un capitaine… huit pour un commandant et seize pour un colonel…

« Sans compter le reste… plus tard ! »

Ah ! ma foi… vous en direz tant !… voilà qui est parler d'or ! on paye comptant et il y a des espérances… Les officiers se joignent aux soldats et, de plus en plus, chefs et subalternes crient à s'enrouer :

« Vive Marko !… vive le gouverneur ! »

Cependant la victoire n'est pas encore complète. Marko songe qu'un chef récalcitrant pourrait venir le bombarder dans le konack. Mais qu'à cela ne tienne ! La caserne d'artillerie et le parc touchent au palais. Vite ! vite ! une brèche à la muraille ! Une large brèche laquelle s'engouffrent des centaines d'hommes.

Tout cela se fait en coup de vent, avec cette célérité merveilleuse de gens dont la conscience n'est pas tranquille et qui cherchent des complices… pour que la faute initiale s'atténue par le nombre des coupables ;

Des pièces d'or!... encore des pièces d'or! il y en a toujours. La griserie de l'or triomphe de tout. L'enthousiasme gagne de proche en proche les soldats et les officiers d'artillerie.

« Vive Marko... vive Marko!... »

C'est bientôt le cri de ralliement de toute la garnison qui acclame avec une véritable furie le bandit dont la stupéfiante audace a pu accomplir ce coup de main inouï.

Maintenant, c'est fait! De par sa propre autorité le voilà investi des redoutables fonctions de vali. Cela ajuste duré une heure.

Il ne reste qu'à faire ratifier par le gouvernement sa prise de possession. Et cette question délicate, épineuse même, ne semble aucunement démonter sa belle assurance.

Au palais du gouvernement se trouve annexé le télégraphe qui relie Prichtina et le vilayet à Constantinople. Marko prend un crayon, une feuille de papier, se gratte un moment la tête, écrit, rature, recommence, tâtonne, réfléchit, écrit de nouveau et relit!...

« C'est cela!... c'est bien cela, dit-il triomphant. Ce n'est pas un style télégraphique, mais ce sera beaucoup plus clair et je n'ai pas à faire d'économie de mots. »

« ... J'ai l'honneur d'informer Son Excellence Mourad-Pacha qu'une révolte vient d'éclater à Prichtina. Mouvement très mal défini et opéré par des paysans, des soldats mécontents et des Slaves de Bulgarie ou de Serbie. Me trouvant à proximité, j'ai pu enrayer la révolte avec beaucoup d'or et un peu de sang. Du reste, j'appelle à mon aide trois mille Albanais qui me seront fidèles jusqu'à la mort. Avec cette garnison albanaise intrépide, bien armée, incorruptible et qui m'obéit aveuglément, je réponds de l'ordre et du bon état des finances. Il me sera possible de verser aux mains de Son Excellence la somme de dix mille bourses (1.140.000 francs) pour les besoins du Trésor. Cette contribution sera opérée en or et sous huitaine.

« Pour assurer l'ordre et le fonctionnement, des différents services, j'ai cru devoir prendre du moins provisoirement le litre et les attributions de vali : si Son Excellence daigne mêles confirmer, je me charge d'étouffer tout soulèvement et de remplir le Trésor.

« Aux situations difficiles, il faut un homme- ! Je suis cet homme et je me dis votre serviteur,
« MARKO-BEY, *prince d'Albanie* ,
« *Gouverneur par intérim de Pritchina* . »

Cette dépêche d'une bizarre et audacieuse impudence cause un moment d'émoi au vizir. Il sait très bien lire entre les lignes et deviner entre les mots. Il connaît le fort et le faible des provinces macédoniennes. Le fort, c'est l'Albanais, qui, dans la main d'un chef audacieux, peut mettre en échec les armées : ottomanes… Le faible, c'est le Turc transplanté là-bas et enserré entre deux ennemis, le montagnard et le paysan.

Si le montagnard savait et pouvait s'allier au cultivateur, ce serait la fin de la domination turque…

Ce Marko qui dispose de forces pareilles est à ménager… Il a pris le titre de vali et ne paraît pas d'humeur à s'en dessaisir… Mieux vaut le lui conserver jusqu'à nouvel ordre. Du reste, il parle d'or et il semble posséder des théories financières très acceptables. On ne pouvait jamais tirer un sou de la Macédoine et voilà que, pour son début, il verse dix mille bourses en or ! Une somme considérable et qui n'est évidemment qu'un acompte.

En conséquence, Marko recevait dans la soirée le télégramme suivant :

« À Marko-Bey, prince d'Albanie, vali de Prichtina. Vos pouvoirs seront confirmés par un courrier spécial, après nomination officielle par Sa Majesté. Quoiqu'il arrive, vous répondrez de tout.

« *Signé* : MOURAD, *grand vizir* . »

Au reçu de cette dépêche, Marko, qui a pris au sérieux ses nouvelles fonctions, dit froidement :

« Si je réponds de tout, c'est que je peux tout ! Et pour commencer, je vais boucher le trou fait à mon trésor, par mon entrée en fonctions…

« À vos bourses ! paysans de Macédoine ! »

Chapitre 11

Marko est au comble de ses vœux î II est maintenant gouverneur en titre d'une des six grandes provinces de la Turquie d'Europe. Ses pouvoirs ont été confirmés par un des inspecteurs généraux qui, sur un ordre du sultan, parcourent les différents vilayets.

Cet inspecteur, nommé Ismaïl-Pacha, possède la confiance du maître. Et Marko a su se le rendre favorable. De l'or I... Encore de l'or !... Toujours et à satiété de l'or !

Marko a des procédés infaillibles pour drainer et faire affluer l'or ! Il emplit les coffres de l'État, il gave les principaux dignitaires et se crée de jour en jour de nouveaux partisans.

A Constantinople, on ne jure que par lui, et sa politique - il a une politique ! - est jugée de tous points excellente. Elle est d'ailleurs d'une simplicité absolue. Pressurer les chrétiens, inventer de nouvelles contributions, trouver des ressources là où il n'y en a aucune, et attiser par tous les moyens possibles cette haine aveugle, fanatique, du musulman pour le chrétien.

Très fin, très habile diplomate sous son apparence de pandour, il affecte une sorte de brutal désintéressement, sait mettre le droit de son côté, et jure à tout propos qu'il n'a en vue que le bien de l'État.

Les gens de cette sorte sont nécessaires à des princes qui, comme le Sultan Rouge, passent leur vie partagés entre la peur et le besoin d'argent. La faiblesse du maître aime, en effet, à s'appuyer sur de tels serviteurs, braves, impitoyables, sans scrupules.

Aussi Marko est-il bientôt libre de tailler et de rogner à sa fantaisie sur ce vaste territoire dont il a su faire une véritable vice-royauté. On cherche à saper sa faveur

naissante. On l'accuse de ruiner les finances de la province. Il répond par l'envoi au Trésor d'un million de livres, avec ces mots : « Qui veut la fin veut les moyens ! »

Un général connu et très bien en cour le dénonce comme inspirateur de complots imaginaires. Marko ne lui dit pas un mot. Il ordonne une revue des troupes de la garnison. A cheval tous deux et sabre au clair, ils passent côte à côte l'inspection.

Arrivé au milieu du front, Marko s'arrête, soufflette le général du plat de son yatagan, et lui crie :.

« Tu es un misérable... un traître... défends-toi ! »

Le général pousse un cri de fureur, fait cabrer son cheval et se rue sur le vali. Les deux lames se croisent, se heurtent, étincellent. Ce combat étrange dure à peine trente secondes. D'un coup terrible, Marko fait sauter à dix pas la tête du général dont le corps décapité reste un moment immobile, en selle, sous la pluie rouge du sang qui jaillit dans un dernier spasme du cœur !

Il fait saler cette tête et l'envoie à Constantinople dans un sac plein d'or, avec un parchemin portant ces mots :

« A trahi le Padischah, notre maître, que Dieu garde !... Conspirait avec les chrétiens ! »

Cette sauvage répression fait pousser aux troupes des cris d'enthousiasme. Puis, après le défilé, Marko, qui ne veut pas laisser refroidir sa popularité, fait distribuer à chaque soldat une piastre forte. Maintenant, il ne se passe point de jour sans que les chrétiens soient malmenés, pressurés, martyrisés et, par surcroît, dénoncés à Constantinople :

C'est une obsession, une maladie, une fureur. Méfaits des chrétiens, trahisons des chrétiens, violences dés chrétiens, complots des chrétiens. Les rapports succèdent aux rapports. Tant et si bien que le sultan, harcelé, menacé, hypnotisé, de guerre lasse, n'en pouvant plus, finit par dire :

« Ah ! que l'on me débarrasse donc de ces misérables chrétiens qui empoisonnent ma vie ! »

Là-bas, les chrétiens, dont l'existence est réellement atroce, protestent, se plaignent, demandent justice.

Naturellement leurs, doléances ne servent qu'à augmenter la rage des persécuteurs qui, de plus en plus et de proche en proche, s'acharnent contre eux.

Marko, lui, fait école. On le cite comme un modèle. Sa faveur excite l'émulation des autres gouverneurs qui veulent, eux aussi, gagner les bonnes grâces du maître, sur le dos des chrétiens.

Bientôt les valis se signalent de tous côtés par les violences exercées sur les *giaours* , ces infidèles qui ne subsistent que par la tolérance vraiment inexplicable du sultan.

C'est ainsi que, en exploitant cette peur maladive du triste monarque, l'idée du massacre, de l'extermination des chrétiens germe, grandit, s'impose et s'exécute.

Enfin, l'ordre abominable est expédié par télégraphe dans les vilayets.

L'aide de camp de Marko, qui n'est autre que son porte-bannière Ali, son âme damnée, lui en apporte la nouvelle authentique.

« Nous allons donc nous amuser ! s'écrie le bey avec une explosion de joie hideuse.

« Les *sopas* - bâtons- sont prêts ?

- Oui ! Les magasins du génie en ont fourni cinq cents.

- Solides ?... ferrés aux deux bouts ?...

- En bois de frêne... de vraies massues... un seul coup tuerait un bœuf.

- Bien ! Il faut me trouver dans les vingt-quatre heures une centaine de gredins déterminés à tout, pour en faire des assommeurs.

- C'est facile ! Mais pourquoi prendre des civils au lieu d'employer des soldats ?... pourquoi le bâton de préférence au fusil ?

- D'abord, parce, que des civils peuvent être désavoués, et au besoin pris et fusillés… après les massacres.

« C'est très important à cause des autres nations européennes qui viennent mettre, à tout moment leur nez dans nos affaires et nous menacent d'intervenir pour protéger ces chrétiens maudits.

- C'est juste ! la tuerie par les soldats impliquerait l'ordre venant directement de l'autorité suprême… il serait impossible de nier toute connivence…

- C'est cela même !… Du reste, il s'agit simplement de sauver les apparences, car les gendarmes assisteront et au besoin prêteront main-forte.

- Mais pourquoi le bâton ?

- Mon cher Ali, tu es un imbécile !

« Ah çà ! t'imagines-tu que je vais armer de sabres ou de fusils ces gredins, pour ne plus en être ensuite le maître, quand, après le pillage, je voudrai leur faire rendre gorge ?

« Il faut que l'extermination soit chose agréable, et surtout lucrative !… N'oublions jamais le côté financier que comporte toute opération…

« Ainsi, moi, je prétends battre monnaie avec les assommades qu'exécuteront les *sopadjis* … je ferai payer le prix du sang à des gens fous d'épouvante et qui verseront jusqu'à leur dernière piastre pour être épargnés… après quoi ce sang dont la rançon aura été payée sera quand même répandu !

- Bien raisonné !

« De quel côté commençons-nous ?… par la ville ?… par la campagne ?… de tous côtés à la fois ou seulement par tel ou tel endroit ?

- Il y a cette ville de Koumanova qui a refusé dernièrement de payer l'impôt.

« Les collecteurs ont même reçu des pierres !… on voit bien que je n'étais pas là !

« Dans vingt-quatre heures, un escadron de gendarmes, cent assommeurs… des wagons réservés pour conduire tout ce monde… nous partons pour Koumanova… et j'opère moi-même ! »

L'embarquement a lieu le soir, dans un train réquisitionné. De Prichtina, la ligne de chemin de fer descend du Nord au Sud, jusqu'à Uskub. Quatre-vingt-dix kilomètres. D'Uskub à Koumanova, elle s'infléchit de l'Ouest à l'Est. Trente kilomètres. Total cent vingt kilomètres ou trente lieues.

Le train marche une partie de la nuit avec une lenteur tout orientale, stationne quelques heures à Uskub et arrive un peu avant le lever du soleil à Koumanova. Les deux mille cinq cents habitants de cette jolie petite ville sont presque tous chrétiens. Elle possède deux églises et une mosquée. Les maisons, solides, bien bâties, sont de style oriental, avec terrasse et cour intérieure. Le commerce de détail est assez important et l'industrie locale de tissus est prospère. C'est en somme une cité riante, heureuse par son travail, et une des plus riches de la province.

Assommeurs et gendarmes débarquent en silence. Marko a pris soin d'emmener deux collecteurs d'impôts qui connaissent particulièrement tous les habitants. Ils désigneront, pour éviter toute erreur, les maisons des cinq cents musulmans qu'il s'agit d'épargner.

Conduits par les collecteurs, les assommeurs brandissant leurs massues, pénètrent dans la ville par quatre côtés. Derrière eux, carabine chargée, baïonnette au canon, les gendarmes gardent les issues.

Il fait petit jour. Deux hommes vont entrer chez un boucher. Un groupe se rue sur chacun d'eux, sans crier gare.

« Es-tu chrétien ?… es-tu croyant ? »

Surpris par cette agression, épouvantés par ces mines patibulaires, ces gourdins brandis, les malheureux poussent des hurlements et se débattent.

« Allons !… confesse Allah ou confesse le Christ !… »

Le boucher, un Turc énorme, le ventre caché par un tablier plein de sang, allonge sa tête coiffée du tarbouch et s'écrie, flairant le massacre :

« Des giaours !... ce sont des giaours !

- Eh bien ! oui... nous sommes chrétiens...

- Ah ! ah !... des infidèles... tue !... tue !... à mort !... à mort !... »

On les empoigne, on les entraîne dans la boutique. Puis, brutalement, on les allonge sur l'étal...

« Des couperets !... des couteaux !... voilà des couperets... et fraîchement affûtés... voilà des couteaux... de vrais damas ! »

Boûm !... boûm !... et boum !... les couperets levés à tour de bras retombent, avec un fracas d'os éclatés qui se mêle au bruit d'étal... des clameurs affreuses déchirent l'air...

On coupe les mains... on coupe les pieds...

Le boucher aide les tortionnaires malhabiles et s'écrie :

« Pieds de cochon !... pieds de cochon à vendre

Le sang jaillit partout ; les plaintes deviennent plus terribles s'il est possible et se mêlent à des râles d'agonie.

Des moignons rétractés jaillit toujours la pluie rouge, la pluie de sang aux fades émanations qui vont griser les bandits ! Ils empoignent les victimes que tordent des spasmes effrayants, les suspendent aux crocs de la devanture par le menton, et rient de leurs contorsions dernières !

Tel est le prologue de cet égorgement en masse qui va faire la tache non pas d'huile, mais de sang, et s'étendre sur la ville, la province, la région entière !

Cependant, les collecteurs parcourent vivement la ville et marquent, à la craie, les maisons musulmanes.

Quelques habitants attirés par les clameurs sortent, curieux, ne sachant pas ce qui se passe. Leurs portes n'ont pas la marque préservatrice. Les massacreurs inactifs jusqu'alors les saisissent par cinq ou six.

« Pas besoin de confesser Allah !… tapons, camarades… oui ! tapons ferme. »

Ils tordent les prisonniers qui se débattent en hurlant. Ils les jettent à plat ventre ou les plient sur les genoux.

Pôf !… pôf !… dés coups de massue tombent sur les nuques… Les yeux roulent dans les orbites, les cris s'arrêtent, les membres frissonnent…

Les bandits s'acharnent, martelant à tour de bras les crânes. Les cervelles jaillissent, éclaboussent les pavés, se répandent en masses visqueuses… Les têtes aplaties n'ont plus de forme ! Il en est qui, sous les coups répétés, se détachent du tronc !

Marko, flairant le carnage, s'en va d'un groupe à l'autre. Les narines dilatées, la lèvre crispée, il fume cigarette sur cigarette, et crie :

« Bien ! mes braves !… très bien… continuez ! c'est… c'est pour la gloire d'Allah !… c'est pour la sécurité du Padischah notre maître ! »

Les sopadjis grognent des jurons et s'emballent, pris de la frénésie du meurtre. Les coups de bâton retentissent de tous côtés, mêlés aux clameurs des gens qui s'enfuient ou se barricadent.

La tuerie devient générale. Partout les cadavres s'amoncellent et jonchent les rues qui ressemblent à des charniers. On commence à envahir les maisons. Les portes sont enfoncées avec des poutres manœuvrées à bras, comme des béliers.

Les femmes s'attachent aux assassins, les griffent, les mordent, pendant que les enfants affolés hurlent les mains tendues :

« Aman !… Aman !… Tchélébi ! Pitié !… Pitié ! Seigneur. »

Mais la pitié est chose inconnue à ces monstres. Ils enjambent les cadavres, les crûssent à coups de pied, pénètrent dans les demeures et vocifèrent :

« L’argent !... où est l’argent !... vite !... vite, donnez tout votre argent...

- Et nous aurons l’aman ?... implorent des voix plaintives, enrouées parla terreur...

- Oui !... oui !... aman pour qui rachète sa vie !... »

Les cachettes sont ouvertes. Les pièces d’or et d’argent mêlées aux bijoux apparaissent aux yeux éblouis des gredins.

Ils se ruent comme des fauves au carnage, emplissent leurs poches et se mettent à rire.

« Allons, à présent, du bâton !... du bâton !... à mort !... »

Hommes, femmes, enfants, vieillards sont assommés sur place, mutilés, broyés et lancés par les fenêtres... Les boutiques sont saccagées, les, marchandises jonchent le sol, les objets d’ameublement sont pulvérisés... C’est un pêle-mêle effroyable de cadavres sans forme, d’objets sans nom, de débris agglutinés de chair et de sang.

Les chrétiens sont poursuivis jusque dans les caves. Là, il y a du vin et des liqueurs fortes. Malgré la défense formelle de leur religion, ces fanatiques échauffés par la lutte et le carnage commencent à boire.

Marko, d’ailleurs, les y encourage.

« Allons, dit-il, buvez !... vous travaillez pour Allah... il vous pardonnera... buvez !... le vin des chrétiens est bon... il donne des forces...

« Buvez ! mes braves, et s’il y a péché je le prends à mon compte... allons, buvez !... »

Et ils engloutissent, avec l’avidité de gens qui en ignorent les effets, les liquides incendiaires. Désormais, rien ne peut plus arrêter leur frénésie. Non, rien que l’anéantissement de cette population inoffensive qui crie, implore et succombe torturée.

Depuis longtemps il fait grand jour et la tuerie est devenue générale. Maintenant on massacre dans presque toutes les maisons. Les gendarmes qui gardent les issues commencent à s'ennuyer de leur inaction. Ils voudraient bien participer à l'effroyable scène d'ivresse et de sang, mais la consigne est formelle.

Cependant quelques fuyards ont pu s'échapper par des issues dérobées. Ces petits passages étroits, comme en possèdent la plupart des demeures orientales, n'avaient pas été surveillés. Déjà les malheureux, portant quelques objets précieux, se croient sauvés.

Ils tombent sur ces postes de gendarmes qui flairent de loin le carnage. Ils arrivent éperdus devant des fronts hérissés de baïonnettes ! Avec des hurlements de bêtes, les zaptiés se ruent au plus dru. En un clin d'œil ces gens éperdus sont broyés comme par un cyclone. Faces écrasées, poitrines crevées, membres fracassés, tout cela ne forme bientôt plus qu'un monceau d'où s'échappe une plainte funèbre, un long râle d'agonie, précédant l'éternel silence !

A l'exemple des sopadjis, les zaptiés fouillent les moribonds, emplissent leurs poches et se rapprochent des caves.

« Tiens ! une idée ! s'écrie l'officier qui les commande.

« Au lieu de garder bêtement cette rue, mettons le feu aux maisons… du moins aux dernières… nul ne pourra plus passer… les flammes seront la meilleure barrière…

- Ton idée est… lumineuse, mon capitaine, observe, en riant très fort de sa plaisanterie, un sergent.

- Oui ! lumineuse ! Mais, auparavant, visitons ces maisons… et vite, n'est-ce pas, mes braves ! »

Tous se précipitent. Alors, pillage, tuerie, ivresse… Poches pleines, mains rouges, estomacs saturés de vin… puis de tous côtés la flamme qui jaillit des ouvertures, lèche les murailles, ronfle, se tord, s'échevèle et monte dans un nuage de fumée noire.

Ah ! cette issue est dorénavant bien défendue !

Maintenant, les gendarmes se replient sur le centre. Ils se mêlent aux sopadjis qui toujours cognent à tour de bras. Baïonnettes et massues fraternisent.

On tue toujours, on tue sans relâche, et ce massacre donne lieu à des épisodes tellement invraisemblables, à des actes de férocité à ce point inouïs qu'on éprouve à les dire une insurmontable horreur.

Il faut pourtant avoir la volonté de les écrire… avoir aussi le courage de les lire !… Car l'atrocité de pareils forfaits, l'horreur de ces crimes de lèse-humanité peuvent seules produire cette pitié libératrice qui arrachera les nations européennes à leur égoïste quiétude.

Oh ! pitié !… pitié pour ces tristes victimes !… Pitié pour ces vieux déjà penchés sur la tombe !… pitié pour ces travailleurs… pour leurs vaillantes compagnes… pitié pour leurs enfants qu'on martyrise sous leurs yeux !

Il est de ces toutes frêles et toutes mignonnes créatures dont les bouches de rose sourient, dont les yeux d'azur ont des regards d'ange au moment où les brutes les arrachent de leur berceau.

Horreur ! les soldats les lancent en l'air et s'ingénient à les recevoir sur la pointe de leurs baïonnettes ! Et ces petits corps potelés, ces chairs de satin, ces fossettes qui sont pour la tendresse des mamans des nids à baisers, tout cela saigne, pantelle et se tord balafré de plaies effroyables telles qu'on en voit sur les champs de bataille, à la poitrine des soldats morts !

Les églises ont servi de refuge. L'une, dédiée à Saint-Démêtre, renferme une centaine, peut-être plus, de gens blottis devant l'autel. Un vieux prêtre essaye de les réconforter. La porte principale est enfoncée par un groupe de sopadjis auxquels sont mêlés des gendarmes.

Le prêtre s'avance vers eux et leur crie :

« Aman !… aman !… pitié… pitié… pour ces malheureux qui ne vous ont rien fait. »

Ils se mettent à rire, l'empoignent par sa longue barbe blanche et se demandent :

« Que faut-il faire de lui ?

- Si on l'écorchait tout vif... pour varier ?

- Oui ! mais ça sera un peu long...

- Peut-être... mais si amusant !

- Non !... pas long !... j'ai été boucher... je sais enlever à une bête sa peau... à un homme, c'est pas plus difficile...

- Eh bien ! va. »

Le vieillard est garrotté, couché à plat sur un banc, et l'horrible besogne commence. Des cris affreux échappent au martyr, pendant que, d'une main experte, le bandit décolle, à petits coups précipités, le derme sanglant.

Les autres s'esclaffent bruyamment en rires ignobles. D'autres encore pourchassent à travers l'église les réfugiés, les lardent à coups de baïonnette, les assomment avec leurs massues ou les égorgent comme du bétail saigné à blanc !

Ces massacreurs se montrent tortionnaires de génie par les raffinements de férocité dont une cervelle humaine paraîtrait incapable.

Une mère défend son nourrisson avec une énergie, un courage, un mépris de la mort vraiment sublimes. Elle griffe, elle mord, elle tend les bras devant l'adorable petite créature qui vagit et se tord. Les mains tailladées de la mère sont rouges. Les doigts pendent à demi tranchés. Les bras sont hachés.

L'admirable femme tient bon toujours, prolongeant de quelques minutes tragiques la vie de son petit. Elle glisse dans une flaque de sang et tombe en maudissant les tortionnaires.

Les brutes infâmes la saisissent, l'attachent et l'asseyent sur le banc où agonise le vieux prêtre.

Le boucher amateur a terminé son atroce besogne. Il brandit une loque rouge et grogne :

« Voici la peau ! »

Il aperçoit la femme et une idée infernale traverse son immonde cervelle. Il laisse tomber l'effroyable débris, empoigne l'enfant, l'étalé sur les genoux de la mère, et froidement, méthodiquement, se met à le découper en menus morceaux, comme sur le billot d'un boucher !

Puis, il la laisse agonisante, pétrifiée d'horreur, les yeux exorbités, implorant la mort libératrice, trop lente à venir, hélas !

Eh quoi ! de tels forfaits vont rester impunis ? Des vengeurs ne surviendront pas pour débarrasser l'humanité de ces monstres !...

Ils sont trop ! Et d'ailleurs, qui donc songe à une résistance que le manque d'armes, d'organisation, de volonté, rend impossible !

Cependant, le pillage, le vol, l'incendie, l'assassinat sous ses multiples et atroces variantes, continuent, Rien ne lasse, rien n'arrête la férocité des égorgeurs chargés d'or, gorgés de vin, ivres de fureur. Il y a plus de quinze cents cadavres qui jonchent les rues.

La moitié des maisons brûlent et les ruisseaux charrient du sang !

Et ce n'est pas seulement l'homicide raisonné, méthodique, implacable. C'est toujours et surtout la torture savante, la mutilation raffinée, le dépècement des corps, la désorganisation sauvage de l'organisme humain.

Cependant le groupe immonde quitte l'église pleine de sang et de chairs pantelantes. L'écorcheur pique au bout d'une baïonnette la peau du vieillard, et l'arbore avec des cris de joie, comme un étendard.

Ils sont une vingtaine qui se groupent autour de l'écœurant trophée, en poussant des hurlements de démons.

Ils cherchent de nouvelles victimes. Chose étrange, au milieu des boutiques béantes, des maisons éventrées, des bâtiments de toute nature en flammes, il est un petit îlot de constructions qui semble n'avoir pas été touché.

Deux maisons de pierre, assez hautes, mais trapues, solides, ont conservé intactes leurs portes, leurs murailles, leurs terrasses. Sont-elles abandonnées ?... habitées ?... protégées par quelque influence occulte ?...

Sopadjis et zaptiés se les montrent du bout de leurs armes rouges, et l'écorcheur s'écrie :

« Elles n'ont pas la marque !...

« Il y a quelque chose là... c'est étrange... il faut voir. »

Ils accourent pour tenter d'ouvrir les portes. A peine sont-ils à trente pas que, du haut d'une terrasse, un flocon de fumée blanche surgit. En même temps, un coup de feu retentit.

Le bandit qui porte le hideux trophée s'écroule tout d'une pièce, avec une balle au milieu du front ; sa cervelle rejaillit sur ses voisins qu'il éclabousse et qui s'arrêtent, frappés de stupeur.

Presque aussitôt, une deuxième détonation éclate, puis une troisième, puis une quatrième. Et soudain, comme des capucins de cartes, trois hommes fusillés avec une mortelle précision s'abattent, raides morts, sur le premier.

En même temps, une voix sonore, bien timbrée, un peu ironique, leur crie :

« Nous ne vous avons rien fait !... vous nous attaquez sans motif... vous feriez mieux de nous laisser tranquilles, car nous sommes de taille à nous défendre.

« A preuve ! n'est-ce pas ?... »

Se sentant en nombre, les assommeurs, très ivres d'ailleurs, poussent des cris furibonds et profèrent d'horribles menaces.

« Coquin !... chien d'infidèle !... fils de truie... nous t'étranglerons avec tes boyaux... à mort !... à mort !... à mort... le giaour qui a tué nos frères !... »

Et comme ils se ruent de plus belle vers la porte, la voix crie de nouveau :

« Vous ne voulez pas nous laisser en paix ?... eh bien ! tant pis pour vous !...

« Feu !... »

Cette fois, non pas quatre, mais cinq coups de fusil retentissent. Un véritable feu de peloton. Et cinq des bandits, hurlant, gesticulant, exécutent une triomphante cabriole.

Cabriole mortelle, qui culbute leurs corps au milieu de ceux des victimes. Puis, cadavres de massacreurs et cadavres de massacrés demeurent isolés dans la navrante et fraternelle promiscuité de la mort.

Malgré leur fureur, malgré leur ivresse, surtout leur ivresse, les misérables n'osent plus avancer. La peur les envahit. Cette peur des lâches enhardis par le nombre, et que la résistance de quelques braves épouvante.

Ils s'arrêtent, se regardent, s'effarent et tournent les talons en hurlant ces mots qui seraient d'un comique irrésistible en toute autre circonstance :

« A l'aide !... à l'aide !... on massacre nos frères ! »

Les autres ont entendu les détonations qui dominent le bruit de tuerie. Ils voient le groupe qui s'enfuit affolé, ils entendent les cris de détresse et, naturellement, se joignent aux fuyards en raison de cette contagion irraisonnée de la peur.

« C'est ça ! reprend la voix, allez-vous-en ! C'est plus sage et plus prudent... n'est-ce pas, Michel ?

- Oui, chef ! plus prudent... mais c'est bien amusant tout de même, de taper dans le tas... »

Mais le groupe n'entend pas ces derniers mots qui se terminent par de gros rires pleins d'ironie. Il s'éloigne, grossi de gens qui se sauvent sans savoir pourquoi, et s'en vont buter dans un géant qui, le sabre nu, barre la route.

C'est Marko ! Le terrible Albanais voit et surveille tout. Il comprend d'emblée la cause de cette défaillance.

« Halte ! crie-t-il en faisant du sabre un moulinet aux flamboyants éclairs d'acier.

« Halte ! vous dis-je !... le premier qui passe est mort ! »

Les fuyards n'osent plus battre en retraite et s'écrient :

« On nous tue !... mais on nous tue, là-bas !

- Eh bien ! oui... je sais... on résiste un peu...

« Mais, que diable ! on ne fait pas d'omelette sans casser d'œufs !

« Allons !... allons !... suivez-moi... retournons là-bas et enlevons cette bicoque.

« Les gens qui la défendent sont braves ?... Tant mieux ! Par Allah ! je vous promets un spectacle qui couronnera dignement cette grande et juste exécution de giaours. »

Aussitôt le vali saisit une poutre, la soulève sans effort, la met sur son épaule et crie à pleine poitrine :

« En avant !... en avant ! »

Excités par sa vigueur et sa magnifique prestance, emballés par son intrépidité, sopadjis et zaptiés se serrent autour de lui et vocifèrent :

« A mort !... à mort !... »

Les défenseurs de la maison les laissent approcher sans se montrer, sans faire un mouvement.

« Vous voyez bien !... ils n'osent plus... »

Prêchant d'exemple, se prodiguant avec une témérité folle, Marko se rue, la poutre sur l'épaule, bien équilibrée, un bout en avant.

Lancé avec une force inouïe, le madrier frappe la porte en plein milieu. Le choc est si violent que les planches se désarticulent. Panneaux, traverses, gonds et serrures sautent avec fracas.

« En avant !... tue !... tue !... en avant !

- Pas de quartier ! mes braves... pas de quartier !... »hurle le vali en laissant tomber le madrier désormais inutile.

Un éclat de rire d'une ironie cinglante vibre au-dessus de sa tête. Un de ces rires plus exaspérants et plus insultants qu'un soufflet.

Chefs et soldats demeurent abrutis, stupides, les bras ballants, les jambes cassées devant... un mur !...

La porte effondrée vient de démasquer un véritable rempart !

Une bordée d'imprécations jaillit de toutes ces bouches avinées, sanglantes, furieuses.

« Chiens !... putois !... pourceaux !... ils ont muré l'entrée ! »

A l'éclat de rire succède un commandement qui domine toutes les clameurs.

« Feu !... Feu sur ces imbéciles... mais épargnez Marko ! »

Fusillés à bout portant, cinq égorgeurs dégringolent les uns sur les autres.

On entend distinctement craquer les culasses mobiles des martinis, et pour la seconde fois la voix éclate, au-dessus de la terrasse.

« Feu !... visez chacun votre homme... surtout n'abîmez pas le vali ! »

Nouvelle salve, aussi assourdissante, aussi meurtrière que la première. Les corps culbutés en plein élan roulent sur les autres dans un dernier frisson d'agonie.

Décimés par cette terrible riposte, les bandits reculent de nouveau, plus épouvantés que tout à l'heure.

Marko veut s'acharner. Mais il est seul, devant la maison redevenue silencieuse.

Obéissant à cet ordre étrange de l'épargner, les mystérieux combattants cessent le feu.

Alors Marko au comble de la fureur s'écrie :

« Qui es-tu et pourquoi me fais-tu grâce ?

« Tu as donc bien peur de moi ?

« Quand tu seras pris, je ne t'épargnerai pas, moi ! »

Alors, au-dessus du rempart qui circonscrit la terrasse, un homme se dresse lentement. Sa silhouette se détache en vigueur sur la masse blanchâtre des fumées lointaines.

Il émerge jusqu'à la ceinture et, regardant le vali avec des yeux flambants de haine, riposte :

« Je pourrais te tuer aujourd'hui... je ne le veux pas !

« C'est moi qui te prendrai... C'est moi qui te fendrai tout vif, en deux quartiers... comme un pourceau. C'est moi, enfin, qui attacherai tes deux moitiés de bandit sur les ruines de la maison de Grégorio Perticari... là-bas... à Salco !...

« Je te l'ai promis et je suis homme à tenir ma promesse... »

Alors Marko, interloqué pour la première fois de sa vie, songe au passé plein de sang... à ce passé atroce qui fut sa vie, et il bégaye :

« Qui es-tu donc ?... toi qui oses me menacer ? »

Et l'homme répond d'une voix terrible :

« Je suis la Vengeance ! »

Et Marko, qui n'en peut croire ses yeux, s'écrie :

« Joannès !... »

Chapitre 12

On se souvient des deux gendarmes seuls survivants du peloton massacré par Joannès, Michel et Panitza, quand ils couraient éperdus à la recherche de Nikéa.

Généreusement, noblement, les trois jeunes gens avaient fait grâce de la vie aux deux zaptiés. Ils s'étaient contentés de s'emparer, pour s'en revêtir, de leurs uniformes, de les désarmer et de leur laisser en échange leurs vêtements civils.

On n'a point oublié non plus que, craignant d'être pendus s'ils rentraient à leurs corps, ils avaient prié Joannès de les garder avec lui, le prenant, d'ailleurs, pour un chef de brigands.

Le jeune patriote les détrompa et leur dit d'aller l'attendre au village de Salco.

Ils obéirent avec docilité, arrivèrent au village, se réclamèrent de Joannès et patiemment exécutèrent l'ordre. Les Turcs vinrent sur ces entrefaites et saccagèrent la malheureuse bourgade. Les anciens zaptiés se cachèrent pendant le massacre, le pillage et l'incendie, puis, les Turcs partis, s'installèrent sur les ruines, attendant toujours.

Que l'on juge de l'étonnement éprouvé par Joannès en les retrouvant accroupis devant un pan de mur noirci par l'incendie, et fumant d'innombrables cigarettes.

Ils le reconnaissent d'emblée, se lèvent, saluent militairement, s'inclinent avec respect devant Nikéa, et disent, avec leur gravité musulmane :

« Bonjour, capitaine !… bonjour, madame !… bonjour, camarades… c'est nous !…

- Bonjour, mes amis, répond Joannès en leur tendant la main ; alors, vous me nommez capitaine ?

- Le chef qui commande à Soliman et à Mourad doit être au moins capitaine, dit le plus âgé, un solide gaillard d'environ trente-cinq ans, barbu, moustachu, l'air résolu.

« Soliman, c'est moi !

- Et moi, je suis Mourad, ajoute le second, grand, sec, agile et paraissant une trentaine d'années.

- Je ne m'attendais pas à vous revoir et j'en suis heureux.

« Notre connaissance avait été un peu brusque...

- Tu pouvais nous tuer... tu nous as accordé la vie... nous nous sommes donnés à toi et nous te serons dévoués jusqu'à la mort...

« Et tes amis seront les nôtres ! »

En disant ces mots, ils serrent cordialement les mains de Michel et de Panitza, qui les contemplent ébahis. Et Soliman, qui semble avoir la langue mieux pendue que son camarade, ajoute :

« Alors, nous sommes tes soldats, n'est-ce pas, mon capitaine ?

- Je le veux bien ! Mais je dois vous prévenir que nous sommes des rebelles,., que nous sommes en hostilité déclarée avec les Albanais et l'autorité turque...

- Voilà qui nous est bien égal !

- Je n'ai point de solde à vous donner...

- Le gouvernement nous payait à coups de trique et nous laissait mourir de faim...

« Il est vrai que nous avions la ressource de vivre sur l'ennemi... le paysan...

- Mais l'ennemi, le paysan, c'est nous...

- Alors, nous vivrons sur les gens de l'autre côté.

- Enfin, nous sommes chrétiens et vous êtes musulmans ?

- Oui, mais nous sommes de Macédoine... nous avons des parents chrétiens et nous ne sommes pas des sectaires...

- Oh ! non... pas des sectaires, opine gravement Mourad.

- Ma foi ! je n'ai plus aucune objection à vous faire...

- Vous êtes à vous quatre ma compagnie... mon régiment... mon armée...

- Oui, interrompt Michel, nous sommes cinq, plus une femme... mais bientôt nous serons cinquante... cinq cents... cinq mille... peut-être cinquante mille... ardents, convaincus, aimant la patrie et la liberté !

- Bien dit, Michel ! répond Joannès.

« Oui, nous serons une grande armée... une véritable armée... celle des patriotes, qui arrachera enfin à la misère, à l'esclavage, au martyre notre Macédoine !

« Et maintenant, mes amis, à l'œuvre ! »

Sans plus tarder, ils rassemblent les derniers habitants de Salco et leur prêchent la révolte, la guerre sainte. N'ayant rien à perdre, ne possédant plus que les haillons sous lesquels ils grelottent, désespérés, les malheureux écoutent passionnément l'ardente parole qui les pousse à la résistance.

Leur ancienne et passive résignation se fond au feu de ces mots magiques d'indépendance, de liberté ! Ah ! s'ils avaient des armes, des chefs !

Patience !... Quelques jours... quelques semaines... et les armes afflueront... et les chefs s'improviseront, comme les soldats...

La vieille terre de Kossovo... Kossovo le sanglant ! frémira jusque dans ses entrailles... De l'antique humus fécondé par le sang des héros surgira une moisson de lances... de lances mêlées aux épis... et les jeunes hommes, fils lointains des héros, accourront en poussant le grand cri de délivrance !

... Oui, ce jour est proche où, dans la plaine, sur la montagne, dans les villes, dans les campagnes, on criera : « Aux armes !... aux armes !... pour la guerre sainte qui brise la chaîne des esclaves, arrête les souffrances des martyrs et donne à tous la liberté !...

De Salco, le petit groupe de patriotes rayonne dans les agglomérations voisines, et partout la parole enflammée de Joannès soulève un véritable enthousiasme. Nikéa, de sa voix passionnante, chante le terrible chant de Kossovo qui devient l'hymne des révoltés, la *Marseillaise* des patriotes de Macédoine.

Et de proche en proche la semence de liberté germe dans ces âmes désolées. Un rayon d'espoir luit au milieu des ténèbres séculaires qui submergeaient tout. La Macédoine, qui semblait morte, frissonne, s'agite, va s'éveiller.

Les patriotes vont toujours, apôtres sublimes que rien n'arrête, ne rebute ni n'effraye. A leur voix, les paysans s'organisent dans l'ombre. De petits contingents se forment, prêts à partir au premier signal. On cache les armes et des vivres. On donne jusqu'au dernier sou pour acheter des munitions et de bizarres engins de mort.

En dernier lieu, la petite troupe se trouve à Koumanova, dans une maison appartenant à des parents éloignés de Panitza. Arrivés à la nuit, avec armes et bagages, Joannès, Nikéa et les quatre hommes n'ont pas eu le temps matériel d'organiser un faux semblant de défense, quand Marko et ses bandits ont donné cet épouvantable réveil aux habitants.

Le massacre les prend à l'improviste. Impuissants et navrés, ils assistent à regorgement et doivent penser à eux-mêmes, en l'absence de tout préparatif. Ils possèdent chacun un martini avec un revolver et environ cent cartouches par arme. La maison renferme quelques provisions. Juste de quoi ne pas mourir de faim pendant quelques jours.

Mais les égorgeurs vont assaillir leur refuge. C'est miracle qu'ils n'aient pas enfoncé déjà les portes.

« Il faut faire de cette demeure une véritable forteresse, dit Joannès qui pense à tout.

- Mais comment ? interroge Nikéa.

- Vite !... vite !... des pierres... autant de pierres que nous pourrons en trouver...

« Tenez... ces dalles qui pavent la cour... il faut les arracher ! »

Avec les barres de fer qui maintiennent les portes de la cave, on improvise deux pinces. Peu robustes, mais suffisantes pour former des leviers, on s'en sert pour faire sauter le premier rang de pavés.

« Les autres viennent tout seuls ! s'écrie joyeusement Soliman qui s'escrime à corps perdu.

- Apportez-les !... apportez-les !... »commande Joannès debout derrière la grande porte.

Intrépide et vigoureuse comme un homme, Nikéa, de ses doigts délicats, saisit les lourdes pierres et accourt vers son mari qui les entasse avec une hâte fiévreuse.

Une hâte qui n'exclut pas la symétrie. Un premier rang se dresse. Puis un second, puis un troisième se superposent. Michel, Panitza, les deux zaptiés prêtent main-forte à la jeune femme.

Joannès, infatigable, s'acharne à la construction de cette muraille qui est aussi une barricade. En moins de deux heures l'entrée est complètement obstruée.

« A présent, aux autres ouvertures ! »commande le jeune homme dont le front ruisselle.

Au loin, on entend toujours les hurlements des bourreaux et les plaintes déchirantes des victimes. De tous côtés les flammes ronflent et se tordent au milieu des nuages de fumée.

Les six travailleurs continuent sans relâche. Par bonheur, les pavés ne manquent pas et bientôt la maison, formant comme un bloc plein, est devenue une véritable forteresse.

« C'est fait ! qu'ils viennent donc ?... s'écrie Michel avec une implacable résolution.

- Remontons sur la terrasse !

- Vite !… vite les fusils, et haut le pied !… la danse va commencer. »

Quatre à quatre ils franchissent l'escalier. Les voilà sur la terrasse, accroupis derrière le rempart, l'œil au-dessus de la crête, comme des soldats à la tranchée.

Les assassins, brandissant l'affreuse loque rouge, accourent en montrant la maison silencieuse. C'est l'attaque inévitable.

« Attention ! dit Joannès en surveillant leurs mouvements. Nikéa, mon enfant, et toi, Panitza, chargez les armes… vous nous les passerez au fur et à mesure.

« A moi ce monstre qui marche en tête… »

Il épaule son martini, vise trois secondes, presse la détente.

Au fracas de l'arme, le hideux porte-étendard s'abat, une balle en plein front.

On sait le reste. La fusillade, la mort fauchant les assassins, le commencement de la revanche, le groupe en désarroi, l'arrivée de Marko qui rallie ses bandits, la promesse de nouveaux supplices après le sac de la maison défendue par les intrépides patriotes.

Alors le vali reconnaît Joannès ! Oui, Joannès dont le nom jaillit de sa gorge avec une fureur mêlée d'une crainte superstitieuse.

« Joannès !… toi… maudit !…

- Oui, moi !

« Il y a des morts qui sont bien vivants… je suis de ceux-là… et je te le prouve…

- Oh ! je t'arracherai de dessus les os la chair par lambeaux. »

Le jeune homme éclate de rire, se baisse et disparaît, en ripostant :

« Nous verrons bien !

- Ah ! rugit Marko, deux mille piastres au premier qui escalade la terrasse !...

« Mille piastres à ceux qui ramèneront morts ou vifs ces chiens de paysans ! »

De tous côtés les misérables se pressent et se groupent.

« Des échelles !... des échelles !... à l'assaut !... à l'assaut ! »

En dix minutes ils trouvent une demi-douzaine d'échelles grossières, lourdes et robustes. Ils les apportent en courant et les dressent contre les murailles.

Les assiégés ripostent par un feu d'enfer. Des canons brûlants jaillit une grêle de balles. Gendarmes et assommeurs tombent. D'autres les remplacent et se hissent d'un bond sur les cadavres qui s'amoncellent. Sur chaque échelon monte une grappe humaine.

La fusillade cesse. Au milieu de la terrasse brûle un grand feu. Sur le feu, un vaste chaudron plein qui fume avec une odeur de friture. A l'entour, des ustensiles de cuisine que l'on dirait apprêtés en vue d'un charivari.

Les assaillants atteignent la crête du rempart. Les cinq hommes et la jeune femme saisissent au hasard une casserole, un poêlon ou un pot, et l'emplissent au chaudron. Le liquide fume, pétille.

Chacun d'eux court à une échelle et brusquement chavire son récipient sur la pyramide humaine.

Des hurlements fous retentissent. - Echaudés comme par une averse de plomb fondu, faces cuites, oreilles rôties, griffes ébouillantées, les gredins lâchent les échelons et dégringolent dans un pêle-mêle cocasse et mortel.

Membres rompus, reins cassés, yeux boursouflés, ils se tortillent en beuglant, hors de combat.

Un seul, indemne, s'agrippe au bord de la terrasse. D'un formidable coup de poing sur le crâne, Michel l'assomme et le fait rouler en bas.

Tout fier de son exploit, trouvant le mot pour rire, le brave garçon s'écrie :

« C'est ce qu'on appelle : servir de tête de Turc ! »

Et Joannès ajoute, railleur, en brandissant une casserole vide :

« Huile d'olive… première qualité… mais un peu chaude, n'est-ce pas ! »

Marko, écumant de fureur, le sang aux yeux et légèrement échaudé lui-même, hurle en montrant le poing :

« Oh ! démon… je te retrouverai tout à l'heure.

« En retraite !… mes amis, en retraite ! »

Ce n'est, hélas ! que partie remise, et pas pour longtemps.

Marko a la haine implacable. En outre il est tacticien. Ne pouvant enlever par une attaque directe la maison si bien défendue, il se dit :

« Je suis une brute ! Eh quoi !… je ne songe même pas à la maison voisine… elle est de même hauteur que cette bicoque… et possède aussi une terrasse… elles sont à six pas l'une de l'autre… je vais m'en emparer… faire monter sur la terrasse du monde en quantité… attaquer en haut et en bas à la fois…

« J'y suis !… j'y suis !… et alors à moi Joannès… à moi cette poignée de rustres qui me bravent. »

De nouveau il rallie ses malandrins, les excite et les ramène à la charge. Et tous, comme une bande de loups sur une proie, se jettent sur la maison voisine.

Pendant ce bref répit, les assiégés ont remonté, sur leur terrasse, à force de bras, les échelles.

« Ça peut servir », dit Michel.

Soliman, qui semble cogner avec une joie sans pareille sur ses coreligionnaires, approuve et ajoute :

« Quand ça ne serait que pour les leur flanquer sur la tête !

- Tiens ! l'attaque changé de côté... c'est chez les voisins... « Oh ! les malheureux ! »

En un clin d'œil les portes sont enfoncées. L'intérieur est envahi.

Puis la symphonie atroce de hurlements, de cris. déchirants, de râles d'agonie. C'est encore et toujours le massacre, la mutilation, les raffinements d'une férocité implacable et savante.

Trois hommes sont charcutés avec une brutalité que double encore la rage de l'échec récent.

Joannès gronde, les poings serrés :

« Mille tonnerres ! oh ! ne pouvoir secourir ces malheureux... assister impuissants à leur agonie !... »

Deux femmes sanglantes, échevelées, font irruption sur la terrasse. L'une tient dans ses bras un enfant. Grièvement blessée à la poitrine, elle aperçoit, en face, les intrépides combattants.

Un abîme, hélas ! les sépare. Une ruelle de cinq mètres... une coupure à pic entre les deux maisons !

D'un geste renfermant une ardente prière, elle leur tend son petit et sanglote, d'une voix éteinte :

« A l'aide !... à l'aide !... oh !... par pitié... »

L'autre fait le signe de la croix, de droite à gauche, selon le rite grec, et s'écrie :

« Nous sommes chrétiennes, frères !... au secours... au secours !... on nous tue !...

« Au secours !... au nom de notre Dieu ! »

Un homme, un monstre, apparaît derrière elle. Il lève sa massue rouge de sang coagulé. Un coup de revolver éclate, tout grêle, tout sec au milieu de l'infernal tapage. L'homme tombe, avec un grognement de pourceau. C'est Joannès qui vient de faire feu. D'autres arrivent... leurs têtes émergent... les femmes et l'enfant vont être assommés...

« Je ne peux pas voir cela ! dit Michel dont la voix tremble.

« Non !... je ne peux pas... je les sauverai ou j'y laisserai mes os.

- Que veux-tu faire ? »demande Joannès.

Sans répondre, le brave garçon empoigne une des échelles qu'on vient de hisser il y a un moment. Avec sa vigueur d'athlète, il la couche comme un pont, d'une terrasse à l'autre.

« Elle est assez longue, et solide, heureusement ! »

Le revolver à la ceinture, il s'avance, intrépide, résolu, sur l'échelle, au-dessus de l'abîme, et dit simplement :

« Je veux aller les chercher !

- C'est bien, cela, frère ! dit Nikéa, les larmes aux yeux.

- Et nous, ouvrons l'œil ! »commande Joannès qui veut protéger la sublime et folle tentative de son ami.

Les bandits voient Michel, tant ceux qui font irruption sur la terrasse que ceux qui s'agitent autour de la maison. Ces derniers lui tirent dessus de tous côtés. Trop vite et sans ajuster, par bonheur.

Joannès, Panitza, Soliman et Mourad font feu de leurs revolvers et de leurs fusils. Excellents tireurs, possédant un magnifique sang-froid, ils surveillent deux à deux la rue et la terrasse. Jusqu'à présent nul parmi eux n'a été atteint. C'est un miracle, car ils se découvrent pour agrandir leur champ de tir.

Impassible et superbe au milieu des balles, Michel avance toujours d'échelon en échelon. Insensible au vertige, il arrive enfin et saisit le bébé. La mère, agonisante, jette un suprême regard sur le petit être qui est la chair de sa chair, crache un flot de sang et râle :

« Sois béni !... frère... sois... béni !... »

Puis elle tombe morte !

Tenant l'enfant collé à sa poitrine, Michel voit des têtes, des épaules, des bras qui surgissent du sommet de l'escalier. Les sopadjis !... il décharge au hasard son revolver dans le tas, enfile en courant l'échelle qui plie et ressaute, et revient sans une égratignure. Il remet l'enfant à Nikéa, pendant que ses amis font un feu d'enfer.

Ce drame dure quelques secondes, rapides comme la pensée. Mais il n'est pas fini. L'autre femme est restée là-bas !...

Anéantie parla terreur, elle est incapable de suivre le périlleux passage... Elle gémit, tend des mains suppliantes et contemple, hagarde, ces flammes, ces fumées, ces jets de poudre, ces hommes qui la menacent, ces autres qui veulent la sauver...

Oh ! l'atroce vision d'horreurs !

Elle gémit toujours, tord ses bras avec désespoir, et tombe à genoux près du cadavre écroulé, tout d'une pièce, la face au ciel. Un nouveau groupe va surgir de l'escalier, envahir la terrasse et massacrer la malheureuse.

« Oh ! je retourne ! »s'écrie Michel en rechargeant son revolver.

De nouveau il met le pied sur l'échelle. Spontanément, sans ordre, ses compagnons sautent sur le rempart et déchargent leurs fusils sur les têtes et les épaules qui émergent.

L'effet est foudroyant. Les balles arrivent en trombe, font voler les éclats de pierres, fracassent les os, broient les chairs.

« Allons ! la place est déblayée... Courage, Michel ! »

- Superbe, intrépide, le brave garçon marche... marche... Une balle tirée d'en bas écorche avec un bruit sec un des montants.

Il raille et dit :

« Pas de bêtises !... il faut que je revienne... »

La femme l'aperçoit à travers le brouillard qui voile ses yeux. Elle défaille... va tomber. Michel l'enlève comme tout à l'heure l'enfant. L'échelle, entamée par la balle, plie, craque, menace de s'effondrer. De tous côtés les coups de feu retentissent ; Michel s'arrête un instant, fléchit comme s'il allait tomber. Un cri de terreur échappe à ses amis qui le regardent, angoissés.

Il pâlit et murmure avec effort :

« Ça ne sera rien... je crois...

- Michel !... mon ami... es-tu blessé ?... »

Il met le pied sur le mur et chancelle. Panitza et Soliman le reçoivent dans leurs bras, avec la femme qu'il vient d'arracher à la mort.

« Es-tu blessé ? »demande avec insistance Joannès.

Il respire fortement, se tâte et répond :

- Je crois que non... mais quel coup... là... dans le flanc.

En même temps, une balle déformée, encore chaude, tombe de sa ceinture.

Elle s'est aplatie sur un corps métallique. Et Michel ajoute :

« Une demi-douzaine de piastres que j'ai dans ma poche... Ça sert quelquefois d'avoir de l'argent. »

Des hurlements affreux interrompirent ce rapide colloque. Les bandits, enfin maîtres de la maison, se ruent sur la terrasse.

Ils voient l'échelle et s'y engagent comme sur un pont. Ils sont quatre, confiants dans l'apparente solidité des montants.

Arrivés au milieu, un craquement retentit. Le côté entamé par la balle éclate brusquement. L'autre cède à son tour et l'échelle se rompt par le milieu.

Tous quatre s'abîment au milieu de leurs dignes complices.

Et Soliman, qui a le mot pour rire, s'écrie, joyeux, devant ce spectacle inattendu :

« Allons ! ça se tue… ça se tue… nous en verrons la fin. »

Pas encore, hélas ! Ah ! si Marko, le démon de la haine et de la férocité, n'était pas là ! Décimés par la fusillade, abrutis par le vin, fatigués et rassasiés de carnage, ses bandits ne demanderaient pas mieux que de se retirer. Mais il veut sa vengeance complète, épouvantable, et il ne reculera devant aucune extrémité pour l'avoir !

Il rassemble une dernière fois ses hommes, leur promet encore de l'or, et ajoute :

« Cette nuit, à la faveur des ténèbres, nous attaquerons en masse et nous les prendrons comme des rats dans leur trou.

« Les incendies vont s'éteindre faute d'aliments… veillez à ce que nul ne s'échappe de la maison maudite…

« Allons !… un cordon de sentinelles à distance… En arrière, une seconde ligne…

« Ah ! Joannès… tu oses, me braver… cette fois, je te tiens et malheur à toi ! »

Chapitre 13

La nuit vient, l'effroyable journée s'achève. Après le tumulte du massacre, il se fait un silence funèbre. Silence plein d'horreur que traverse de loin en loin la plainte suprême, le dernier râle d'un agonisant.

Deux mille chrétiens ont succombé ! Les quatre cinquièmes de la population !

Mutilés atrocement, deux mille cadavres jonchent les rues, encombrent les ruines. Partout des maisons qui croulent sous les flammes expirantes… partout des flaques de sang… partout de lamentables débris humains. La malheureuse ville n'est plus qu'un immense charnier.

Fatigués et affamés, les bandits se reposent et dévorent gloutonnement les provisions dont regorgeaient les demeures pillées. Ils veillent aussi et gardent étroitement la petite forteresse défendue avec tant d'héroïsme par Joannès et les siens. Marko va, vient, se multiplie, regarde et voit tout, en fumant son éternelle cigarette. Digne chef de ces monstres, il prépare sa vengeance, la savoure avec sa férocité de fauve et murmure :

« Je les tiens !… Ils ne m'échapperont pas ! »

Là-haut, sur la terrasse, les patriotes font bonne garde. Courbaturés par ce terrible effort, ils respirent largement, se regardent inquiets et ravis, ne pouvant se croire intacts après la ruée des massacreurs. Quelques paroles entrecoupées s'échangent… quelques mots d'affection et d'espoir.

La jeune fille sauvée par Michel s'éveille comme d'un cauchemar. Les yeux égarés, elle contemple ces bienfaiteurs inconnus, ces jeunes hommes à la face noire de poudre, ce doux visage de femme qui lui sourit.

En même temps elle aperçoit le bébé aux bras de Nikéa qui doucement le berce en fredonnant le terrible *Chant de Kossovo* . Mélodie sanglante qui endort le petit orphelin et engourdit sa compréhension obscure d'enfant déjà conscient des irrémédiables infortunes.

Et brusquement elle éclate en sanglots ! Toute jeune, dix-huit ans à peine, grande, élancée, avec une opulente chevelure brune, elle bégaye d'une voix entrecoupée :

« Merci !... oh !... du fond de mon pauvre cœur, merci ! Comme vous êtes braves !... comme vous êtes bons !

- Nous avons fait notre devoir », répond gravement Joannès.

Puis il ajoute, en désignant Michel tout confus :

« Voilà ton sauveur et celui de l'enfant. »

Elle saisit la main du jeune homme, la serre entre les siennes et balbutie, à travers ses larmes :

« Oh ! oui, je te reconnais... c'est bien toi que j'ai vu au milieu des flammes... des coups de feu... dans l'horreur du meurtre...

« J'étais folle... folle de terreur... ils avaient massacré notre père... puis notre frère... puis le mari de ma sœur... là.. sous nos yeux... entre nos bras... Blessée à mort, ma sœur m'entraîne sur la terrasse... elle emporte, agonisante, son enfant... notre petit Paul... elle tombe morte !... elle !... ma sœur... ma seconde mère... mon amour... oh !... c'est trop de douleurs...

« Et sans toi, frère... j'allais être égorgée à mon tour... avec ce cher petit être...

« Oh ! frère !... frère... sois béni !... »

Et Michel, dont la confusion augmente, répond, attendri :

« Le chef l'a dit : c'est le devoir de sauver ceux de notre race et de notre foi !

- Ton nom ?

- Michel !

- Moi, je m'appelle Hélène...

« ... Désormais je suis seule au monde... sans famille... sans appui... sans ressources... avec ce petit orphelin.

- L'enfant sera le nôtre, dit doucement Nikéa... et toi, tu seras notre sœur... Va, ne crains rien et espère...

- Qui êtes-vous donc, ô vous qui me tendez les bras, qui m'ouvrez votre cœur... après m'avoir arrachée à la mort ?

- Des malheureux comme toi... Des gens sans feu ni lieu, échappés à d'autres massacres... Mais nous sommes aussi des révoltés, prêts à lutter jusqu'au dernier souffle contre ces bourreaux... à verser notre sang goutte à goutte pour assurer au chrétien le droit de vivre... et délivrer la Patrie esclave.

- C'est beau, cela ! c'est beau et c'est grand !

« Frères ! et toi, sœur, je suis avec vous de cœur et d'esprit... Je combattrai près de vous... et je saurai donner, s'il le faut, pour votre noble cause, cette vie que vous avez sauvée. »

Un hurlement de bête à l'affût coupé ce touchant entretien. C'est une clameur sauvage qui éclate au loin, vibre de bouche en bouche, se rapproche et vient jaillir jusqu'au pied de la maison. Mourad et Soliman tressaillent et se penchent au-dessus du rempart.

« Qu'y a-t-il ? demande Joannès.

- C'est le cri de veille des bachi-bouzouks.

- Je croyais que nous avions affaire aux zaptiés.

- Oh ! bachi-bouzouks... gendarmes... c'est kif-kif ! c'est notre ancien escadron... il y a là des Kourdes venus d'Asie... de vraies bêtes féroces.

« ... Tiens !... une idée... »

Obéissant à une soudaine inspiration, Soliman jette à son tour cet étrange appel. Un factionnaire caché au pied du mur lui répond, et un colloque s'échange entre eux. Quelques phrases rapides, proférées dans une langue inconnue. L'entretien est vite fini.

« Quel est cet homme ? demande, intrigué, Joannès.

- Yakoub ! le plus fieffé brigand de tout l'empire... mon meilleur ami.

- Que t'a-t-il dit ?

- Stupéfait de me trouver en vie, il m'a demandé ce que je faisais là.

« Je lui ai répondu que j'étais prisonnier, près d'être massacré, et que je voudrais bien m'enfuir. En bon camarade, il m'a proposé de favoriser mon évasion.

- Et tu as accepté ?

- Naturellement !

- Bravo ! sorti d'ici tu vas pouvoir nous sauver.

- Ah ! mon capitaine, je ferai l'impossible !

- Mais il nous faut au moins six à sept heures !... et nous allons être attaqués de tous côtés, je le sens.

« Ah ! si la nuit n'arrivait pas !... avec du jour, nous tiendrions vingt-quatre heures.

- Du jour ?... ça, c'est mon affaire, et je vais allumer un bec de gaz qui va éclairer, jusqu'à demain et à plus de deux lieues, le pays tout entier.

« Alors, mon capitaine, je m'évade.

- Mais tout de suite !

- Donne-moi la consigne.

- Voici : tu connais le village de Lopat ?

- Parfaitement ! je suis du pays... c'est à deux lieues.

- Tu prends tes jambes à ton cou et tu files à Lopat ?

- J'y serai dans une heure.

- Tu trouveras la deuxième maison à gauche de l'église, et tu frapperas trois coups à l'entrée. On viendra t'ouvrir... homme, femme ou enfant, peu importe, et tu remettras ce mouchoir. »

Joannès tire de sa poche un foulard noué aux quatre coins et au milieu, d'une façon particulière, et ajoute :

« On te fera descendre dans une cave après t'avoir bandé les yeux. Là, tu diras où nous sommes, et le danger qui nous menace.

- Et c'est tout ?...

- Oui, c'est tout ! et en faisant cela, mon brave Soliman, tu nous rends, à nous et à la cause, le plus immense des services.

- Tu es mon capitaine ! je t'obéis, par dévouement, par amitié... et puis, en vérité, vous êtes tous de dignes cœurs, et c'est une joie de travailler pour vous !

- Une bonne poignée de main... et merci !

- Je pars ! gardez ma carabine et mon revolver.

« Michel... un coup de main. »

Il déroule sa longue ceinture de laine, la laisse pendre dans le vide, et donne l'autre bout à Michel, en disant :

« Tiens bon ! »

Michel contracte ses muscles puissants. L'ancien gendarme lance le cri des bachi-bouzouks, enjambe le rempart, saisit la ceinture, et, vivement, se laisse glisser à terre.

Dix minutes s'écoulent. Il fait nuit. Chacun sent venir l'attaque et se prépare, en scrutant l'horizon noir.

« Ah ! nuit maudite ! »gronde Joannès.

Brusquement, une lueur apparaît, à quinze mètres de hauteur, rougeâtre et comme clignotante : elle grandit à vue d'œil, s'étend, court, gagne de proche en proche, comme une traînée de poudre.

« L'église !... l'église qui brûle ! »

C'est vrai ! Le monument, jusqu'alors épargné, est déjà en flammes. Sa voûte de bois, peinte en blanc, sa charpente en cèdre, tout cela s'embrase comme de l'étoupe et projette une lueur aveuglante.

« Soliman a tenu parole, s'écrie Michel, et voici le bec de gaz ! »

En même temps, éclatent de tous côtés des cris de fureur. Les brigands comptaient sur les ténèbres pour attaquer sournoisement, sans danger. Maintenant, la surprise manquée soulève une tempête de malédictions.

Loin de décourager Marko, ce contretemps le décide à brusquer l'attaque. Il réunit ces sacripants, et vocifère :

« En avant ! mes braves... de l'or !... vous aurez de l'or !... je vous gorgerai d'or !...

« Allons ! emportez-moi cette bicoque... ce trou à rats... où vous narguent et vous insultent quelques pouilleux de paysans... »

Du côté des patriotes, un silence menaçant. La froide intrépidité de gens décidés à tout. Nikéa saisit les armes de Soliman et prend son poste de combat.

« Et moi ? demande brièvement Hélène, calme et résolue.

- Sais-tu charger un fusil ? répond Nikéa.

- Non ! montre-moi.

- Tiens, regarde ! »

A la lueur des flammes qui se déroulent en volutes immenses, elle fait craquer le levier. Trois temps !... abaisser le levier avec le pouce de la main droite... introduire la cartouche... remettre le levier en place...

« Trois secondes... c'est fait !.,.

- Je sais !... je sais !...

- Tu nous passeras les fusils tout chargés.

« Tu n'as pas peur ?

- Après ce que j'ai vu... ce que j'ai souffert... Non !

- Bien ! cela, mes enfants, s'écrie Joannès, les narines dilatées, l'œil plein d'éclairs.

« Tout le monde à genoux... derrière le rempart ! »

Des clameurs sauvages retentissent dans la maison voisine.

« C'est là le danger ! ajoute le jeune chef.

« Mais nous avons de quoi répondre...

« Michel ! le panier d'oranges est en place ?

- Oui ! là... sous la voûte..... à portée de la main.

- Bon ! attention, mes enfants !... feu !... feu partout ! »

De nouveau les échelles se dressent au pied de la petite citadelle. En même temps un groupe surgit à côté sur la terrasse. Les cinq coups des martinis retentissent ! Pas une balle n'est perdue.

« Aux revolvers et ménagez vos cartouches 1 »crie Joannès.

On tiraille, posément, comme à la cible ! Ah ! les braves gens ! quel calme !... quelle froide vaillance !

Hélène ramasse les fusils, les charge avec une prestesse qui l'étonné, court à chaque combattant, lui remet l'arme toute prêté, va, vient, se multiplie.

Les effets de cette fusillade à bout portant sont terribles. Une seule balle traverse parfois deux et même trois hommes. Aussi de nouveau les cadavres s'amoncellent.

Mais les égorgeurs, au paroxysme de la rage, donnent leur suprême effort. Malgré ce feu d'enfer ils se hissent quand même. L'héroïque petite troupe va être débordée. Les mains ne peuvent plus étreindre les fusils brûlants.

Du côté de la maison voisine, le péril est plus effrayant encore. Sur la terrasse hurlent et s'agitent plus de quarante hommes. On les voit, comme en plein jour, sous la lumière crue de l'incendie qui dévore l'église.

Ils brandissent des échelles, puis les couchent pour relier, comme avec des ponts volants, les deux terrasses.

« Les oranges ? »demande Michel en ponctuant d'un coup de carabine ces deux mots.

- Oui ! »gronde Joannès.

Il s'élance vers l'escalier, disparaît une seconde sous la voûte, et revient, portant un couffin de sparterie.

« Ouf ! dit Michel, gare la casse ! »

Le couffin, très lourd, s'ouvre de lui-même et reste béant. Il est plein de masses rondes, grosses comme la tête d'un enfant, et pourvues chacune d'une boucle en ficelle.

Rien, d'ailleurs, qui ressemble moins aux fruits d'or des pays du soleil. Sinon comme forme. C'est une sphère irrégulière en métal et qui paraît formée de deux pièces martelées puis réunies au moyen d'une soudure ou de rivets. Probablement de la tôle épaisse.

Il y en a une quinzaine, et les patriotes les regardent avec une satisfaction mêlée d'une sorte d'effroi.

Mais les moments sont précieux et les gestes rapides.

Joannès saisit à pleines mains une des sphères, et passe autour de son poignet la boucle de chanvre. Bravant les carabines braquées sur lui, superbe, vengeur, il se dresse de toute sa hauteur et lance à la volée le globe de métal.

La ficelle s'arrache de l'intérieur et reste au poignet. Mais l' « orange »décrit une courbe rapide et tombe au milieu des gredins empilés sur la terrasse.

Vivement le jeune homme se baisse pour s'abriter, et murmure, le cœur battant :

« Pourvu qu'elle ne rate pas ! »

En même temps une détonation formidable retentit ; secouée comme par un tremblement de terre, la maison oscille. D'effroyables clameurs partent de la terrasse d'où jaillit à pic une colonne de fumée blanche. Une averse de débris tombe sur les autres qui, d'en bas, donnent l'assaut, et s'arrêtent terrifiés.

Et Joannès gronde :

« Bandits !... c'est la revanche...

« Et ce n'est pas fini !... »

Il saisit une. autre boule, émerge au-dessus du rempart, et renouvelle ce geste dévastateur.

Boum ! on dirait un coup de canon. Mieux encore, l'explosion d'une mine. L'effet est terrible !

Saisis d'une ardente curiosité, les patriotes cessent le feu, se dressent et regardent.

La terrasse effondrée n'existe plus. Pulvérisés par une force inouïe, les matériaux se sont abattus, mêlés à des corps mutilés. Tout est disloqué, béant, anéanti. Il n'y a plus debout que les quatre murs et ils menacent ruine.

Au fond de cette cavité qui fut la maison, se tordent des blessés atteints de ces lésions effroyables causées parles grandes explosions. Au milieu d'eux s'agitent, cherchant une issue, des gens sains et saufs par miracle. Et un lugubre concert de hurlements, de plaintes funèbres et de râles jaillit de ces décombres.

Hélène regarde avec épouvante les débris de la maison où s'abrita son enfance, où elle vécut heureuse, enveloppée de tendresse et d'amour.

Joannès lui dit doucement :

« C'est affreux et tu pleures ton nid dévasté, n'est-ce pas, mon enfant ?

- Oh ! je ne regrette rien ! s'écrie la jeune fille avec un accent de résolution farouche.

« Et pour ces maudits, vois-tu, frère, cette mort est encore trop douce ! »

Malheureusement ce n'est qu'un répit et si court ! Le danger menace, plus terrible et plus pressant que jamais.

Le nombre des assaillants s'est accru. Le réduit des patriotes est assailli par une foule devenue absolument folle de rage. Aux massacreurs embrigadés par Marko s'est jointe la population musulmane qui peu à peu s'est grisée de carnage.

Civils, zaptiés, sopadjis hurlent, s'agitent, menacent en brandissant des armes, en crachant l'insulte.

« A mort ! les chiens de chrétiens... à mort !... à mort !... »

Chacun s'excite à la lutte qui va précéder le carnage suprême, l'ivresse monstrueuse des supplices !

Pour ces gens qui flairent lé sang, il y a non seulement une affaire d'amour-propre, mais surtout l'assouvissement des instincts monstrueux de la férocité musulmane.

Marko court de groupe en groupe et, sous les flammes de l'incendie, attise la fureur de ces énergumènes.

Au fond, il n'est pas rassuré. Ah ! cette formidable riposte de Joannès !

Il songe :

« Ce n'est pas de la poudre !... non, jamais la poudre ne produirait de tels ravages !

« Alors quoi ?... des bombes chargées à la dynamite ?... oui, sans doute !... S'ils en ont une provision, nous ne les prendrons jamais.

« Il n'y a plus que le canon pour les réduire !

« Eh bien, soit !... va pour le canon !

« Je vais télégraphier à Prichtina d'envoyer deux pièces... Avec un train spécial, je les aurai au petit jour. »

Pendant qu'il monologue ainsi, la foule se rue aveuglément à un nouvel assaut, il y a là plus de cinq cents frénétiques tenus en échec par quatre hommes et deux femmes, et chacun veut en finir.

De nouveau tonnent les martinis et les balles creusent dans la foule quelques brèches sanglantes. Mais la folie a envahi tous ces cerveaux d'ordinaire si calmes. Nul ne fait attention au voisin qui tombe. On enjambe un corps, la foule passe et la vague humaine déferle avec furie.

D'aucuns se sont munis de pics et de barres de fer. Ils attaquent, sous les balles, les murailles. Ils essayent d'arracher quelques pierres, de commencer la brèche, d'ouvrir une plaie mortelle au flanc de la redoute.

« A nous, Michel ! crie Joannès ; il est temps.

- Oui, chef ! tapons dans le tas… ça me va ! »

Ils saisissent chacun une bombe, passent la ficelle à leur poignet et détendent leur bras. Les deux projectiles tombent au plus dru, en même temps. Mais c'est à peine si l'on remarque le geste, si l'on soupçonne la chute des terribles engins.

Rien ! l'explosion libératrice ne se produit pas.

« Raté ! s'écrie Michel avec un horrible serrement de cœur.

- Fusées mal réglées, dit froidement Joannès… fabrication trop rapide… matières premières défectueuses…

« Aux fusils !… aux revolvers… feu !… feu partout !… »

Cinq coups de carabine, vingt-cinq coups de revolver éclatent à la file… on ne s'entend plus dans le fracas des détonations… on ne se voit plus dans le nuage de poudre.

Les armes sont vides.

« Recommençons ! »crie Joannès en empoignant une autre bombe.

En bas, les clameurs redoublent, mêlées à des hurlements de joie. Quelques pierres viennent de s'arracher à une encoignure. La brèche est commencée.

La bombe s'échappe et tombe au milieu de ces faces crispées, hideuses sous la lueur sanglante des flammes.

O bonheur ! l'explosion retentit, assourdissante. Chose étrange, une seconde lui succède, puis une troisième. Trois colonnes de fumée blanche surgissent et montent au milieu d'un désarroi inouï.

« C'est la revanche ! hurle Michel.

- Allah nous devait bien cela ! dit gravement Mourad, pendant que les deux femmes terrifiées contemplent les ravages affreux des projectiles.

- La troisième bombe a fait éclater les autres par influence ! »s'écrie Joannès radieux.

En bas, c'est une destruction, un anéantissement, une dévastation ! Des corps sont lancés en l'air par une force irrésistible, et apparaissent contorsionnés, au milieu de la fumée. D'autres sont broyés sur place. D'autres, déchiquetés ou aplatis, sont projetés sur d'autres encore qu'ils effondrent.

De larges cercles de morts, de blessés, de gens foudroyés sans lésion apparente s'étalent au milieu de la foule épouvantée.

Une immense clameur d'effroi s'élève, aussitôt suivit d'un silence funèbre. Puis c'est la fuite éperdue, la débandade à toutes jambes de cette horde de massacreurs saisis d'une panique sans nom.

Maintenant, les abords de la maison, toute rouge sous les reflets de l'incendie, sont déserts.

Les quatre hommes échangent une vigoureuse poignée de main et Michel s'écrie, résumant la pensée de tous :

« Par le Dieu vivant qui nous a protégés, il était temps !

- Ah ! mon capitaine, ajoute Mourad, tu es un rude artilleur ! »

Hélène et Nikéa, pleurant d'attendrissement, se jettent dans les bras l'une de l'autre.

« Sauvés !... nous sommes sauvés !... »

Le bébé seul ne bouge pas, et pour cause. Étendu sur une couverture, il dort de son sommeil d'ange, à côté de la réserve de bombes à la dynamite.

Chapitre 14

Les étoiles pâlissent. Au-dessus des murailles noircies de l'église, l'horizon blanchit. Dans une demi-heure il fera grand jour. Le soleil va se lever sur les lueurs mourantes de l'incendie.

Blottis sur la terrasse, les patriotes veillent toujours. Les massacreurs n'ont plus osé attaquer cette poignée de héros. Mais on les devine tapis dans l'ombre, blottis aux encoignures, attendant l'heure de la curée prochaine.

En gare de Koumanova, une locomotive ronfle, s'époumonne et siffle éperdument. Marko tressaille et murmure avec son mauvais sourire :

« Enfin ! »

Joannès et ses compagnons s'ébrouent sous la rosée, prêtent l'oreille aux multiples bruits de la ville ravagée, cherchant à percevoir, quelque vague indice, là-bas, sur les chemins déserts.

« Viendront-ils ? »dit à demi-voix le jeune chef.

Du côté du chemin de fer s'élève le roulement cadencé d'un galop rapide. Le roulement grandit, s'approche et se mêle à des claquements de roues métalliques, au brouhaha d'un convoi en marche.

Le ciel se teinte de rose. La campagne s'éclaire au loin. Du haut de leur poste, les patriotes aperçoivent, débouchant de la gare„ une troupe nombreuse de gens à cheval. Puis des attelages, par groupes de six chevaux, puis des fourgons.

« Tiens ! des canons… s'écrie Mourad… j'en vois deux. »

Joannès pâlit et gronde :

« Oh ! les misérables... les lâches !

- Je crois que c'est fini de rire, dit Panitza, personnage volontiers silencieux..

- Bah ! ils ne nous tiennent pas encore, reprend Mourad.

« Nos artilleurs tirent comme des maçons... ils devront se mettre en batterie assez près... c'est-à-dire à portée de carabine... et alors...

- On pourra les écheniller à l'aise, conclut Michel.

- Ainsi, tu crois que ces canons sont pour nous attaquer ?

- C'est clair comme le jour qui se lève. »

Contre les prévisions de Mourad, les pièces sont mises en batteries assez loin. 2.000 mètres environ. En belle place, d'ailleurs, et sur un petit plateau qui domine la ville.

Marko a rejoint la troupe qui l'acclame et lui rend les honneurs dus à son rang. Puis un quart d'heure s'écoule, sans doute pour reconnaître le point à bombarder, calculer les distances et repérer le tir.

Tout à coup, un nuage blanc surgit, là-bas, sur le plateau. Puis on entend crescendo une sorte de râlement strident qui grandit vite... vite... passe avec un grand bruit de déchirure et s'éloigne...

Une détonation retentit à 300 mètres en arrière de la terrasse...

« L'obus ! »dit Michel.

Une seconde détonation arrive aussitôt, mais plus lointaine.

« Le coup de canon ! ajoute Joannès.

- Trop long ! conclut Mourad en haussant les épaules.

Là-bas, un second nuage s'épanouit, tout rond. Le projectile .n'arrive pas. Il tombe et éclate à 200 mètres en avant.

Mourad reprend, en hochant la tête :

Les patriotes se regardent, attendris, et, tout crispés par la menace d'un nouveau choc, se blottissent derrière l'abri bien illusoire du rempart.

Une affreuse angoisse étreint Joannès. Faut-il quitter la place et se réfugier dans la cave ?

Oui ! recommande la prudence.

Non ! défend la raison.

Mourad, en quelques mots rapides, résume la position.

« Restons ici... ne bougeons pas... on nous voit de tous côtés... Si nous descendons, le tir s'arrête... les autres accourent et nous sommes pris dans la cave comme des rats !

- Mais ici... ? »objecte le chef en montrant les canons.

L'ancien gendarme répond avec insouciance :

« Bast ! jamais deux obus n'arrivent à la même place !

« J'en sais quelque chose, j'ai été artilleur. »

Avec un mépris inouï du danger, il se dresse de toute sa hauteur, comme pour braver.

« Prends garde ! lui crie Joannès.

- As pas peur, mon capitaine !

« Ça me connaît, vois-tu... car je... »

Il n'achève pas la phrase. Avec sa vitesse foudroyante, un obus arrive… passe… et lui enlève la tête !

Son grand corps décapité demeure un moment debout, rigide, crispé !… Il oscille, penche et s'abat tout d'une pièce.

Un cri d'horreur échappe à ses compagnons éclaboussés par le sang et les débris… Oh ! les affreux débris.

« Mourad !… pauvre Mourad ! »sanglote Nikéa.

Un nouveau projectile suit aussitôt. Il s'écrase sur les pavés qui murent la porte et jaillit en une grêle de fer.

La maison tremble jusque dans ses fondations. La fumée monte, blanchâtre, opaque, suffocante.

Au loin retentissent des cris d'une allégresse féroce, des hurlements de démons. Les égorgeurs applaudissent bruyamment à l'adresse des canonniers.

A présent, les obus se succèdent avec une vitesse et une précision terribles.

Les uns rasent les murailles avec leur crissement de. mort.

Les autres éclatent sur les pierres avec leur fracas de tonnerre, lézardent les pans, fouillent et désarticulent ce bloc de maçonnerie jusqu'alors inébranlable.

On ne s'entend plus ! impossible d'échanger une pensée, un geste même, au milieu de ce bruit et de cette fumée.

La situation est effroyable. Dans cinq minutes la petite forteresse ne sera plus qu'un monceau de décombres.

Encore un obus ! on ne les compte plus. Un mur est percé à jour. Un pan s'écroule avec fracas. Trois côtés restent seuls debout, et dans quel état !

« Ils tardent bien ! »s'écrie Michel au milieu du vacarme.

Joannès secoue douloureusement la tête.

« J'avais trop espéré, dit-il.

« Il est trop tôt… il faut encore du sang… le nôtre… de nouveaux martyrs pour amener ce grand mouvement d'indignation… précurseur de la liberté.

- Ils viendront ! »reprend Michel avec énergie.

Maintenant, ils peuvent à peine se masser dans une encoignure. Précaire et dernier refuge où la chute d'un seul obus peut les anéantir.

Nul n'est atteint grièvement. Mais tous ont reçu des éclats de pierre ou des fragments de fonte et ils saignent en abondance.

Droits et fiers, ils attendent le coup mortel ! Aune seconde d'intervalle, arrivent, comme une trombe, deux obus qui pulvérisent la façade. La maison penche… penche à tomber… le plancher s'incline…

Se sentant glisser, les malheureux se cramponnent aux pierres branlantes…

Un coup ! encore un seul et c'est la fin !

Un cri vibrant jaillit de leurs lèvres. Suprême adieu à cette lutte sans merci qui commence à peine… à ces compagnons de la première heure qui attendent non loin la levée en masse…- mais cri d'espoir pour ceux qui continueront la guerre libératrice… la guerre sainte des opprimés :

« Vive la Macédoine !… vive la Patrie libre ! »

……………………………………………

Pour l'intelligence des événements qui vont suivre, il est indispensable de retourner un peu en arrière.

Accompagnons Soliman, l'ami du pauvre Mourad qu'il ne reverra plus. L'ancien gendarme a pu quitter la terrasse, en s'affalant en bas, à l'aide de sa ceinture.

Il trouve son ancien camarade, le bachi-bouzouk Yacoub.

« C'est toi, Soliman !

« Quel bonheur, mon vieux, de te revoir et de t'aider.

- Oui, moi-même !... tu sais, merci !... tu me sauves la vie.

« À charge de revanche une autre fois !...

« Adieu ! je pars... et encore merci !...

- Reste donc avec nous !... on s'amuse... oh ! comme des pachas... j'ai de l'or plein mes poches...

- Non ! adieu !...

- Attends !... une minute...

« Voyons, mon vieux, on ne quitte pas comme ça ses amis... est-on jamais sûr de se revoir, dans notre joyeux métier ? »

Pendant que Soliman piétine sur place, enragé de filer, le bandit fouille dans ses haillons, en retire deux poignées de sequins et ajoute :

« Prends donc !... ça peut servir... vois-tu, de l'or, c'est toujours utile... quand ça ne serait que pour payer, lorsqu'on ne peut pas faire autrement.

- C'est vrai ! dit Soliman ; on ne sait pas ce qui peut arriver.

« Merci ! mon vieux frère, et à charge de revanche. »

Avec sa large conscience de troupier chapardeur, et, qui plus est, de troupier turc, Soliman fourre les sequins dans sa poche, serre les mains rouges de sang et détale au pas gymnastique.

Il arrive à l'église et la trouve ouverte. II y a partout des cadavres et des flaques de sang. Chose étrange, une veilleuse est restée allumée devant une image de saint Nicolas. L'humble luciole a survécu aux coups de feu qui ont criblé la nef, à la chute des matériaux, à la lutte sans merci, aux mouvements furieux des égorgeurs.

L'ancien gendarme y allume deux cierges et avise l'entrée du clocher. Il enfile l'escalier de bois, arrive à la voûte, et cherche quelques matières inflammables.

Le hasard le sert à souhait. Sous les chevrons et au ras de la voûte, des centaines de pierrots, mélangés fraternellement à des colonies de corbeaux, ont bâti leurs nids.

Les uns sont en paille. Les autres en brindilles de bois.

Il en approche un cierge. Tout cela est sec comme de l'étoupe et s'enflamme en un clin d'œil.

Des nids, le feu gagne les chevrons, lèche la voûte et se propage de tous côtés. En dix minutes, l'église est embrasée.

Soliman redescend au galop, prend le chemin de Lopat, trouve la maison désignée par Joannès, frappe trois coups et attend.

La porte s'ouvre sans bruit, démasquant deux hommes.

L'un porte une lampe à réflecteur et lui en projette aux yeux l'aveuglante lumière. L'autre, armé d'un revolver, lui en applique le canon sur la poitrine.

« Qui es-tu ?… Que veux-tu ?… demande à voix basse, mais d'un ton résolu, l'homme au revolver.

- J'accours de la part de Joannès.

- La preuve ?

- Regarde ! »

Il tire de sa poche le foulard rouge et répond : « Tu connais cela ?

- Oui… donne !… c’est bien de Joannès ! Il est en péril ?

- Ils sont tous en danger de mort… lui, Michel, Panitza, Nikéa, mon ami Mourad…

- Viens ! suis-nous ! La règle veut que l’on bande les yeux à tout étranger… Pour toi, c’est inutile.

« Nous te connaissons ! tu as été brave et fidèle… Allons, viens, Soliman. »

Sans s’étonner, en bon fataliste, il suit les deux hommes, enfile avec eux un long couloir, descend une vingtaine de marches et débouche dans une cave. Ou plutôt une crypte, un souterrain immense illuminé à l’entrée par des lampes qui brûlent devant les saintes icônes.

Le souterrain se prolonge au loin, tout noir, avec un relent de moisissure. Cependant, le messager distingue, sur les parois jaunâtres de tuf, des râteliers garnis de fusils, de cartouchières, de baïonnettes et de sabres. Un véritable arsenal.

Une trentaine d’hommes sont assis sur des barils ou sur des caisses. Ils ont le costume de paysan.

Veste en drap feutré, culottes bouffantes, avec les jambes serrées, à la montagnarde, par des courroies croisées. Quelques-uns portent le petit jupon blanc - la fustanelle albanaise.

La lampe éclaire le visage de l’homme au revolver.

« Tiens ! dit de sa voix tranquille Soliman, le pope Athanase !… bonjour ou, plutôt, bonne nuit, pope !

- Moi-même ! Salut à toi, ami.

« Tu es porteur de mauvaises nouvelles… sois le bienvenu. »

C’est un homme d’une trentaine d’années, grand, large, herculéen. Avec cela, une tête d’apôtre, de beaux yeux bleus, une fine barbe blonde, une bouche souriante d’enfant.

« Voyons, que nous annonces-tu ?

- Des choses terribles ! Koumanova est à feu et à sang... il y a deux mille personnes d'égorgées... Joannès et les siens, assiégés dans une maison, font une défense héroïque... ils vont périr s'ils ne sont secourus...

« Comment ! tu ne sais rien ?

- On a vu l'incendie... Des émissaires sont partis et ne sont pas revenus.

- Cela ne m'étonne pas ! ils ont été pris et massacrés.

- Par le Dieu vivant, voilà qui est horrible et crie vengeance !... N'est-ce pas, amis ?... »

Les hommes qui écoutent silencieusement, dans l'ombre, se lèvent et crient d'une voix terrible :

« Oui !... vengeance aux victimes... et secours à ceux qui sont en péril !

- C'est mon avis !... Joannès est notre grand chef... l'âme du mouvement libérateur, il ne doit pas succomber.

- Alors, que comptez-vous faire ?

- Comment ! ce que nous comptons faire... mais courir là-bas et les arracher à la mort. »

Soliman secoue la tête et ajoute :

« Vous êtes braves et résolus !... mais trop peu nombreux.

- Avons-nous du temps ?...

- Quelques heures... ils tiendront jusqu'au jour... et encore !

- Bon ! cela suffit. ;, tu vas voir...

« Dix hommes… et ventre à terre à Izvor, à Tabanovoe, à Susevo, à Makrès… le signal d'alarme… les troupes… le tocsin partout… retour ici… Vite, frères… vite !… ramenez tous ceux que vous pourrez… il faut vaincre ou mourir… pour la Patrie ! »

Les trente hommes jusqu'alors silencieux se lèvent en tumulte, prêts à partir.

« Non ! seulement dix ! crie avec autorité le pope.

« Les autres vont rester ici et s'apprêter pour la bataille… la première !… Pour ne pas faire de jaloux, je vais désigner au hasard, les yeux fermés, ceux qui doivent courir chercher nos frères. »

Cinq minutes après, les émissaires quittaient sans bruit le souterrain.

Chacun d'eux se munissait d'une corne de buffle, la passait en sautoir, et, sans armes, s'enfonçait dans les profondeurs mystérieuses de la crypte.

Cet asile des révoltés s'étend jusque sous les montagnes où roule comme un torrent le Lipkovo, sous-affluent du Vardar, le grand fleuve de Macédoine. Plusieurs issues, habilement dissimulées et connues des seuls révoltés, permettent d'en sortir et d'y rentrer sans être vu.

A l'autre extrémité du souterrain se trouve une écurie où demeurent en permanence des chevaux.

Des bêtes qui ne payent pas de mine, avec leur face carrée, leur pelage d'ourson, leur échine arquée. Mais infatigables, habituées à la dure, vivant d'une poignée d'herbe, d'une ronce, de rien.

Les hommes du pope les détachent, les sortent et les enfourchent. Ni bridon, ni selle, ni couverte, à cru et les voilà partis d'un train d'enfer.

Comme des bêtes de rêve ou de légende, ils s'en vont, crinière au vent, éperonnés par les cavaliers soufflant, à pleine poitrine, dans les cornes de buffle.

De sauvages mugissements retentissent dans les ténèbres, roulent à travers bois et plaines, et se répercutent dans les vallons aux aspérités des rocs !

De temps en temps, une chaumière apparaît.

Un coin de vitre où tremblote une lumière. La porte s'ouvre. Des voix chuchotent.

Un mot de ralliement s'échange...

« Kossovo ! Kossovo !...

- Kossovo sanglant !...

- A Lopat !... frère... à Lopat !... »

Vite !... vite !... un baiser à la femme pâle et résolue Une caresse nerveuse aux petits éperdus.

Une ombre furtive s'échappe de la chaumière. Une silhouette d'homme s'en va en pleines ténèbres, de son pas infatigable de montagnard.

Les cavaliers se sont dispersés à travers bois, plaines, ravins, chemins et sentiers. Les cornes mugissent. Les cloches des églises tintent lugubrement, à coups précipités. Les chaumières s'allument... les bourgades s'éveillent... le mot de passe court de bouche en bouche.

« Kossovo !... Kossovo !...

- Kossovo sanglant ! »

C'est l'alarme des révoltés ! c'est le cri suprême ! l'appel angoissé des martyrs en péril.

Isolément, tous ces volontaires obscurs et sublimes accourent, sans hésiter.

Ignorant s'ils reverront jamais l'humble nid façonné par leur ingénieuse tendresse, ils se dirigent à travers les ténèbres du côté de Lopat.

Ils arrivent époumonnés, hors d'haleine, au souterrain qui lentement s'emplit. A quatre heures du matin, ils sont exactement cent cinquante.

C’est peu ! Et leur chef, le pope Athanase, frémit en voyant ce petit nombre. Mais ils sont vigoureux, intrépides, animés par, le sentiment du devoir, et prêts à l’ultime sacrifice.

« Ah ! gronde le pope, si nous avions seulement vingt-quatre heures de répit !... quelle revanche !... quel coup de tonnerre. »

Apprenant le danger mortel couru par Joannès, leur idole ; par Nikéa, leur bon génie, les révoltés réclament à grands cris des armes.

« Des fusils !... pope !... des fusils... mets-toi à notre tête et partons.

- Des fusils !... par le Dieu juste !... je n’en ai pas pour tout le monde... Voyons... les meilleurs tireurs... »

Le petit arsenal renferme seulement cent martinis.

Le pope les distribue avec vingt-cinq cartouches par personne.

« Et surtout ménagez vos coups... nous n’avons plus de munitions, mes chers amis !

« Mais nous avons des faux et des bombes...

- C’est bon ! à nous les faux !... à nous les bombes... ça fait aussi de rude besogne.

- Frères, êtes-vous prêts ? demande le pope.

- Nous sommes prêts !

- Eh bien ! en avant ! »

Prudent, brave et rusé, Athanase ne veut pas attaquer de vive force, brutalement.

Il s’écrie, pendant qu’on traverse le village :

- Vite, trouvons des voitures... trois ou quatre... et tout attelées. »

En cinq minutes on possède les charrettes grossières, à roues pleines, dont se servent les paysans.

« Bon ! jetez-y des bottes de paille, de foin, peu importe... Les faucheurs les escorteront... ils auront l'air de moissonneurs et ça servira de barricades à l'occasion.

- Une autre idée ! s'écrie un des soldats improvisés.

- Voyons l'idée ?

- Voici des fagots de bois... prenons-en chacun un... cachons-y nos fusils tout chargés... mettons notre fagot sur notre tête, et partons !...

« Nous ressemblerons à des bûcherons !

- Bravo ! nul ne songera que ces moissonneurs et ces bûcherons sont des soldats. »

Encore cinq minutes, et c'est fait. La troupe ainsi. méconnaissable arrive au chemin de fer quelques moments après les artilleurs. Ces derniers, possédant une certaine avance, ont eu le temps de prendre position. Un premier coup de canon retentit.

La détonation fait tressaillir les patriotes. Le bombardement commence !... Joannès et les siens à l'agonie ! l'irréparable près de s'accomplir !...

Soliman, qui a pris place parmi les volontaires, est parti en éclaireur.

Il revient en courant.

« Les canons sont là !... tout près.... sur le talus... derrière une haie vive.

- En avant !.,.. crie le pope ; en avant !

On monte. Les chevaux tirent à plein collier. On leur pique la croupe avec des couteaux. Ils partent au galop, pendant que les coups de canon tonnent sans relâche.

La troupe en débandade arrive sur le tertre. Il y a, autour des pièces, des caissons et des fourgons, une quarantaine d'artilleurs. L'irruption de ces chevaux à demi emballés, de ces chariots qui cahotent et menacent de verser jette un désarroi complet parmi les soldats et les attelages.

Ces bizarres faucheurs, ces étranges porte-fagots envahissent, en un clin d'œil, l'emplacement de la batterie. Cris, jurons, bousculade, méli-mélo de fourgons et de chariots, de paysans et d'artilleurs, tumulte, bagarre, clameurs… on ne s'entend ni ne se comprend, et le tir forcément s'interrompt.

Cependant, officiers et soldats sont à cent lieues de soupçonner la vérité. On croit à une erreur, à un accident. Le capitaine qui commande l'expédition veut rétablir l'ordre.

En vrai Turc, il se met à cogner, sangle à. toute volée, d'un coup de cravache le visage d'un faucheur et s'écrie :

« Mais va-t'en donc, chien de paysan ! »

L'homme recule sans un mot. Il empoigne sa faux et avec une vitesse foudroyante fait le geste du faucheur.

La lame vibrante arrive au corps de l'officier… Crac !…. d'un seul coup, tout sec, elle tranche comme une javelle, ceinturon, tunique, ventre… jusqu'à la colonne vertébrale !

D'une plaie effroyable, jaillit la masse des intestins ! Blanc comme un linge, les yeux fous, la bouche tordue, l'homme s'écroule avec un grognement.

Le terrible faucheur pousse un cri de vengeance, une clameur saunage qui est un. signal. Et soudain les fagots tombent, s'éparpillent, découvrant des fusils chargés !

« Enjoué !… Feu ! »hurle d'une voix formidable le pope Athanase.

Cent coups de martini éclatent avec un fracas assourdissant. En même temps, les. terribles bombes, lancées à toute volée, tombent et font explosion avec un bruit de tonnerre.

Canardés et mitraillés, la plupart des artilleurs tombent foudroyés. Quelques-uns, saufs par miracle, sautent sur des chevaux et s'enfuient affolés. Marko est du nombre ! La bouche écumante, le sang aux yeux, il disparaît au triple galop, en vociférant :

« Oh ! j'aurai ma revanche et elle fera frémir le monde entier ! »

Alors une véritable furie de destruction saisit les libérateurs. Ils se ruent sur les voitures, les culbutent, les brisent en menus morceaux. Ils coupent les traits des chevaux, démolissent les caissons, cognent à tour de bras sur le mécanisme des canons, anéantissent tout le matériel.

« Ramassez les armes !... les munitions. !... vite ! vite et en avant ! »crie le pope de sa voix qui couvre les clameurs de triomphe.

Puis la troupe, enfiévrée par ce premier succès, se précipite vers Koumanova. Conduite par Soliman, elle bondit à travers les rues pleines de ruines, les cadavres épars des murailles calcinées et croulantes.

Sur les débris de la petite citadelle, on aperçoit Joannès, Michel, Panitza, Hélène et Nikéa qui tendent les bras aux vainqueurs.

Sopadjis et zaptiés se sont enfuis épouvantés. Ils rôdent au loin en poussant des cris de rage impuissante.

« Sauvés ! s'écrie le pope... sauvés ! béni soit Dieu !

- Allah est grand ! »dit à son tour Soliman radieux, sans songer qu'Allah, en sauvant les infidèles, a infligé aux siens une défaite sanglante.

Chapitre 15

Marko a compris que toute lutte est impossible. Il n'essaye même pas de rallier ses troupes en débandade. Un sous-lieutenant a, par miracle, échappé. Il lui donne l'ordre de rassembler gendarmes, artilleurs et sopadjis, et d'attendre sur place, à la gare.

Le train qui a transporté les canons est toujours là, vide avec la machine en pression et le mécanicien à son poste.

Marko va le trouver et lui dit :

« Combien te faut-il de temps pour aller à Prichtina ?

- En temps ordinaire, trois heures, Excellence.

- Je veux que tu m'y conduises en une heure.

- Mais, Excellence...

- Il est sept heures... 500 piastres pour toi si à huit heures nous sommes à Prichtina... une balle dans la tête s'il est huit heures cinq ! Pas un mot, et en avant ! »

Trente secondes après, la locomotive siffle, souffle, renâcle et s'en va, roulant d'un train d'enfer. Marko s'est installé près du mécanicien. Crispé, les dents serrées, il regarde défiler les poteaux télégraphiques, tournoyer les champs et se dérouler cette fantasmagorie aperçue d'un train filant à toute vapeur..

Sa colère est terrible ! Une de ces colères froides qui ne désarment pas, s'exaspèrent de haine, s'alimentent d'orgueil déçu, de projets sanguinaires. Il n'a d'ailleurs aucune illusion ! Malgré les horreurs du massacre, il a éprouvé un échec complet.

Si la terreur plane sur la région entière, si les chrétiens s'enfuient éperdus, Joannès a échappé. Joannès, l'âme de cette révolte que Marko sent gronder, comme un torrent mal endigué, toujours prêt à rompre ses barrières.

De temps en temps, il tressaille, sort de sa torpeur, et s'écrie d'une voix rauque :

« Nous gagnons ?...

- Oui, Excellence !... Nous gagnons... nous arriverons ! »

Le train vide et trop léger saute, oscille et menace de jaillir hors des rails. Marko se cramponne, s'incruste à la plate-forme et voit grandir peu à peu un groupe de maisons. Les formes se précisent, les monuments apparaissent, les mosquées étincellent. C'est Prichtina. Il y a juste cinquante minutes que le train a quitté Koumanova.

« C'est bien ! dit Marko au mécanicien.

« Je double ta récompense... attends ici, sous vapeur... et prépare-toi à repartir... »

Puis, sans prévenir personne, tout poudreux, noir de fumée, il s'en va, courant, vers son palais. Il pénètre en tempête dans la salle où se tiennent, en permanence, les aides de camp. Parmi eux est Ali, son âme damnée, qui a remplacé son ancien lieutenant, Mathisévo, tué par les patriotes à Salco.

Glorieux, épanoui, l'ancien porte-bannière se présente sous l'aspect d'un colonel récemment promu, mais doré et chamarré sur toutes les coutures.

C'est à peine s'il reconnaît, sous l'enduit de fumée, son bey, dont les yeux infiltrés de bile et striés de sang ont un regard atroce. Il se lève, salue militairement et attend.

« Ali ! s'écrie Marko, il me faut, sur l'heure, trois cents hommes d'élite... des fantassins... plus cinquante cavaliers... tu entends, sur l'heure !

- Oui, Excellence !

- Prends le commandement… pars pour Lopat… un nid de rebelles qu'on m'a signalé… fouille toutes les maisons… interroge tous les habitants… grands et petits… cherche partout, au près et au loin… je veux savoir ce qu'est devenu Joannès !… Oui, ce maudit, et ceux qui l'ont arraché de Koumanova… »

Sa voix, qui vibrait tout à l'heure encore en éclats de cymbales, a maintenant des inflexions étranges que l'Albanais ne connaît pas. C'est comme un ricanement d'hyène… de fauve buveur de sang qu'enfièvre la curée prochaine.

« Je ferai pour le mieux, répond Ali, c'est-à-dire l'impossible.

« Mais si les gens ne parlent pas ?

- Tu as tous les moyens pour leur ouvrir la bouche !

« S'ils s'entêtent… zzztt ! »

Et d'un geste coupant, il accentue ce sifflement sinistre bien compris du nouveau colonel.

« Entendu, Excellence !

- Il y a un train en gare… fais ajouter ce qu'il faut de voitures et roule, sans arrêt… à toute vapeur… va ! »

Ali sort en faisant sonner ses éperons, pendant que Marko, s'adressant aux autres officiers, ajoute :

« À vous, maintenant !

« Il me faut quatre mille hommes sac au dos… ou le pied à l'étrier, dans une heure !

- La mobilisation, n'est-ce pas, Excellence ? dit un officier.

- … Avec l'état de siège !

« Partez de ce pas alarmer la garnison… un coup de canon !

« Faites convoquer ici, à la minute, les chefs de corps… Allez ! »

Quelques moments après, le coup de canon retentit. Brusquement, une rumeur éclate et se répand à travers la ville comme une rafale. Cavaliers, fantassins, artilleurs courent de tous côtés, rejoignent leurs casernes, s'arment, s'équipent, reçoivent des vivres, se groupent… les voilà prêts.

Pendant ce temps, les chefs de corps sont arrivés au palais. Heureux de cet événement qui promet de larges randonnées, la vie facile du soldat en campagne, un supplément de solde et le pillage, ils attendent. Marko donne ses ordres, avec ce mauvais rire qui rappelle ce rictus familier à son léopard. Et ces ordres font frissonner ces hommes peu susceptibles d'émotion pourtant.

« Tous les villages occupés militairement… des troupes à pied et achevai… de là, rayonner partout… des patrouilles mobiles pour visiter chaque maison.,. caves, greniers, étables, granges… tout…

« En outre, la loi martiale appliquée aux suspects… la fusillade sommaire pour tous, jeunes, vieux, petits ou grands… hommes et femmes !…

« Chaque jour des rapports détaillés… d'autres instructions suivront, c'est compris ! Oui ! Parfait. Rejoignez vos troupes respectives… et en route ! »

Colonels et commandants s'élancent vers leurs casernes et se mettent à la tête de leurs contingents. Les trompettes et les clairons vibrent, les tambours battent…

« En avant !… Marche !… »

Une heure s'est écoulée depuis le retour du vali.

Régiments, escadrons et compagnies quittent la ville, et bientôt se divisent. Des fractions s'en vont au chemin de fer, d'autres prennent les routes, d'autres prennent les sentiers. Tout disparaît dans un hérissement de baïonnettes, dans un roulement cadencé de sabots, et Marko, enfin déridé, se frotte les mains en grondant :

« Ah ! la revanche !… la revanche ! »

Il y a à peine deux heures qu'il fuyait humilié, bafoué, de Koumanova, et déjà il a mis sur pied une véritable armée !

Pour un Oriental, Marko ne s'endort pas. Mais, aussi, pour lui le temps est plus que de l'argent. C'est la vengeance ! Aussi, comme il voudrait accompagner chaque détachement, se dépenser en activité, alimenter sa haine dans la répression sauvage, et, en vrai bandit, se vautrer dans le sang !

Il songe :

« Ali doit être bientôt à Lopat… il va chercher… fouiller partout… fusiller… massacrer…

« Il fera de bonne besogne… c'est un homme sûr… et pourtant, ce n'est pas moi….. Oh ! si j'étais là !… Ce Joannès est fin comme un renard… un adversaire digne de moi…

« Ah ! oui… si j'étais là !

« Et pourquoi pas ? je veux aller là-bas… j'y cours…. il le faut…. c'est plus fort que ma volonté… oui, quelque chose d'irrésistible me pousse !…

Il descend du palais et commande :

« Un cheval pour moi !… quatre hommes d'escorte. »

Marko part ventre à terre avec un peloton de zaptiés. Il arrive au chemin de fer. Il court au dépôt des locomotives.

« Vite !… une machine en pression.., un fourgon pour les bêtes… une voiture pour les hommes. »

On arrose le charbon avec du pétrole. Bientôt, sous l'ardente flamme, la vapeur jaillit dans les conduits, siffle, fuse en blancs panaches. On part, et soudain recommence la course frénétique sur les rails.

Voici Usküb. C'est à peine si l'on ralentit sur les voies enchevêtrées ! En avant !…. en avant !… voici bientôt à droite Koumanova, et à gauche, presque-en face, Lopat.

Des colonnes de fumée s'élèvent dans les airs. Des gerbes de flammes surgissent. Le vali fait débarquer les chevaux !

« En selle et au galop ! »

Des cris de rage, des hurlements de douleur se mêlent. Des gens effarés, sanglants, cherchent à s'enfuir. On tue partout, au milieu des maisons qui brûlent. Des sopadjis amenés de Koumanova cognent à tour de bras avec leurs massues… Des gendarmes s'escriment du sabre et de la baïonnette… c'est l'ancienne troupe des massacreurs ralliée par le sous-lieutenant d'artillerie. Les brigands rabattent les malheureux paysans sur les hommes d'Ali qui fouillent méthodiquement les demeures et les incendient.

Marko aperçoit Ali, dépoitraillé, le sabre nu, rouge de la pointe à la garde, se ruant au milieu des victimes, bousculant, vociférant, interrogeant. « Brave Ali ! »murmure-t-il avec un hideux sourire.

Ali empoigne aux cheveux une femme et hurle de sa voix rauque de montagnard :

« Joannès !… où est Joannès ?…

- Je ne sais pas !… je ne le connais pas ! »gémit l'infortunée.

Un effroyable coup de sabre, un seul, lui fait voler la tête.

Il en saisit une autre qui tient serrée contre sa poitrine un enfant.

« Joannès ! où est Joannès ?…

- Je ne le connais pas ! »

L'Albanais lève son sabre et rugit :

« Toujours la même réponse… oh ! chiens de chrétiens-… menteurs !… menteurs !… »

La femme supplie et lève au bout de ses bras l'enfant :

« Je ne le connais pas !... je le jure... oh ! je le jure sur la vie de ce petit être... issu de mon sang ! »

Ali rit d'un rire de démon et la terrible lame retombe avec un bruit de couperet. Les deux bras sont tranchés net à la saignée,

L'enfant roule sur des charbons ardents, pendant que la mère exhale une clameur déchirante, en agitant ses deux moignons rouges !

De tous côtés retentit le cri hurlé par les sopadjis, les zaptiés et les sacripants du colonel Ali :

« Joannès !... où est Joannès ?... »

Ce nom du chef aimé, ce nom libérateur est devenu symbole d'égorgement, formule de massacre, de mutilation et d'incendie.

Méthodique, implacable, furieuse, la tuerie continue.

À son tour le colonel reconnaît le pacha. Il s'avance vers lui et, le sabre pendu à la dragonne, lève les bras en criant :

« Rien ! maître... toujours rien !... ce maudit est introuvable !

- Continue toujours, Ali !... et vous, mes braves, pas de merci.

« Qu'il ne reste pas un mur debout ! »

L'ordre abominable n'est que trop bien exécuté. Bientôt le village n'est plus qu'un monceau de décombres, un charnier humain.

Marko, perplexe, réfléchit et se demande ce qu'il va faire. Cette sauvage répression ne peut satisfaire son aveugle férocité. Une humble bourgade !... cinq cents habitants !... qu'est-ce que cela ?... une goutte de sang, au lieu du fleuve rouge au milieu duquel il aimerait à se vautrer.

Il faut en ravager vingt-cinq... cinquante... et plus ! mettre tout à feu et à sang !... anéantir, avec le dernier chrétien, l'ultime ferment de révolte.

A ce moment des cris furieux retentissent. Des gendarmes amènent un homme en lambeaux qui hurle, se débat et veut parler au chef.

« Le chef, c'est moi. ! dit brusquement Marko.

« Sais-tu où est Joannès ?...

- Non, mais j'ai un renseignement à te fournir... en échange de ma vie... je ne veux pas mourir...

- Parle ! tu auras la vie sauve...

- Eh bien, j'arrive de. Koumanova... j'ai vu des gens armés s'enfuir sur la route...

- Qui, ces gens ?

- Il y en avait d'ici... d'abord le pope Athanase... puis d'autres des bourgs voisins... puis d'autres que je ne connais pas, avec deux femmes et un enfant !

« Peut-être ce Joannès que tu réclames se trouve-t-il avec eux...

- Une de ces femmes n'est-elle pas grande, blonde, très belle, avec des yeux bleus ?

- Oui ! j'ai même cru entendre son nom... Nikéa, je crois !

- Tonnerre du ciel !... c'est eux...

« Quelle direction suivaient-ils ?

- Celle du levant... ils couraient vers la frontière bulgare.

- Quelle avance ont-ils ?

- Au moins quatre heures.

- Ils sont à pied ?

- Oui ! tous à pied.

- Bien !... nous les rattraperons.

- Et j'aurai la vie sauve ?

- Tu auras la vie sauve et une récompense.

« Mais je te garde jusqu'à preuve !

- Oh ! ne crains pas que je te trahisse ! Ils sont tous des brigands d'exarchistes, et moi, je suis patriarchiste... je sers Dieu et ma religion en les dénonçant. »Marko hausse les épaules, fait attacher le drôle et s'écrie :

- A cheval et au galop sur la route de Kostendil !

« Les fantassins suivront à marche forcée. »

Marko rayonne ! Sa férocité a échoué devant la constance admirable des martyrs. Mais quelle revanche lui ménage ce concours inattendu d'un sectaire fanatique !

Une parenthèse, très brève. Une fraction de chrétiens de Macédoine obéit au patriarche grec. Une autre fraction, plus nombreuse, reconnaît la seule autorité de l'exarque bulgare. Simple question de personne, qui n'influe pas sur le fond ni même sur la, forme de la croyance. Eh bien ! ces gens qui appartiennent à une même confession, comme les luthériens et les calvinistes, ces fidèles de l'Église grecque éprouvent les uns pour les autres une haine féroce.

Il faut remonter jusqu'aux époques lointaines et tragiques des guerres de religion, pour concevoir l'intensité d'une pareille aversion.

Et cette mutuelle horreur produit, surtout en temps de révolte ; des représailles effroyables.

... Les troupes de Marko forment l'élite du corps d'armée, cavaliers robustes, intrépides, et dévoués à leur chef jusqu'à la mort. Chevaux kourdes infatigables et merveilleusement entraînés. Fantassins choisis parmi les montagnards albanais, coureurs d'une endurance inouïe et capables de suivre la cavalerie.

Marko fait hisser le traître sur le garrot d'un cheval et dit :

« Comment t'appelles-tu ?

- Simon, Excellence ! répond le misérable tremblant de tous ses membres.

- Tu es un fieffé coquin, digne du plus profond mépris.

« Mais les hommes de ta sorte sont utiles en temps de guerre.

« Ne crains rien ! tu seras récompensé... le bey de Kossovo n'a qu'une parole. »

L'escadron part au galop, suivi des fantassins qui prennent le pas gymnastique.

De Lopat, on compte environ soixante-cinq kilomètres jusqu'à Gavesevo, situé en territoire bulgare, juste à la frontière.

Marko se dit, en songeant aux fugitifs :

« Des gens qui se battent depuis trente-six heures ne pourront jamais fournir une pareille étape, surtout avec deux femmes et en pays de montagne.

« Il leur faudra bien se reposer, s'arrêter, souffler, ne fût-ce qu'un moment ! »

La troupe atteint le village de Makrès. Aussitôt, les habitants épouvantés se barricadent dans leurs demeures.

D'un coup de pied, Marko fracasse une porte.

« Avez-vous vu passer des gens armés, avec deux femmes et un enfant ?

- Je ne sais pas !... je ne sais pas !... non... non... personne... répondent des voix gémissantes.

- C'est bon !... je connais ça !

« Allons, camarades, flambez-moi toutes ces bicoques. Vous avez cinq minutes... cela vous reposera. »

En un clin d'œil les fantassins se ruent dans le village qui, d'un seul coup, s'embrase. Les malheureux à demi asphyxiés, près d'être grillés vifs, sortent en criant :

« Grâce !... Excellence.,. Pitié... Seigneur ! »

Ils forment un groupe compact, sur la place, devant l'église déjà en flammes.

« Feu ! »hurle Marko...

Une terrible décharge retentit, couchant sur le sol une centaine de malheureux.

« Feu !... feu à volonté ! »hurle de nouveau le pacha implacable.

Les détonations roulent en saccades. Les cadavres s'amoncellent.

« En avant !... »

Les cavaliers sont déjà repartis. Les fantassins voudraient bien s'attarder un peu. Il y a encore des maisons à piller... des gens à massacrer.

« En avant !... en avant !... ce n'est pas fini, et vous en aurez bien d'autres ! »

Oui, c'est vrai. Dix kilomètres plus loin, c'est Strachim, qui possède 600 habitants.

Simon, le fervent patriarchiste, commence à s'apprivoiser.

Il dit à Marko, qui l'interroge du regard :

« Ceux-là ne parleront pas davantage... ce sont des chiens d'exarchistes !

- C'est bon ! s'écrie le pacha... le feu en passant !... Allons, camarades, flambez !... flambez tout cela... c'est pour votre halte-repas. »

Les soldats rient, jurent, s'épongent l'a face, et ravis à la perspective d'une nouvelle dévastation, demandent :

« On peut tuer, Excellence ?

- Tout !... et toujours !... mais faites vite ! »

De nouveau la tempête de flammes se déchaîne dans les airs ; de nouveau s'élèvent, dans le tonnerre des feux de peloton, les clameurs funèbres des gens égorgés.

Quelques moments encore, et déjà les bandits sont passés, courant à d'autres exterminations ;

Ils ont déjà parcouru plus de quarante kilomètres, et cependant nulle trace de fatigue n'apparaît chez eux. La route, un vrai casse-cou, monte, monte sans relâche, entre des escarpements redoutables qui emprisonnent le lit du Kriva, un torrent qui roule avec fracas.

Des renseignements précis sont fournis dans une ferme isolée en avant de Mousdivitje. Les fugitifs n'ont pas deux heures d'avance. La plupart semblent exténués. Ils ont bu et mangé. Incapables d'avancer, les femmes sont traînées dans une charrette.

« Ils n'atteindront jamais Egri-Palanka ! »s'écrie Marko avec une joie féroce.

On arrive à Mousdivitje. Pour reposer les hommes et faire souffler les chevaux, Marko ordonne l'incendie du village et le massacre des habitants. On a, au préalable, razzié les provisions. Les bandits entassent à la hâte quelques larges bouchées, les chevaux mangent une ration d'avoine saturée de vin, et l'on repart.

Les heures s'écoulent. Le jour va bientôt baisser. Voici enfin Egri-Palanka. La frontière n'est plus qu'a deux lieues et demie. Cinquante-cinq kilomètres ont été parcourus d'une allure fantastique.

Il y a là des coreligionnaires du patriarchiste Simon, ce dernier les connaît. Avec une joie sauvage, ils signalent le passage tout récent des fugitifs.

« On les a vus il y a une demi-heure... ils n'en pouvaient plus !

- Victoire ! crie Marko : ah ! cette fois, nous les tenons. »

Il envoie en éclaireurs les cavaliers dont les chevaux sont susceptibles d'un dernier effort, et leur crie :

« Cinq cents piastres au premier qui apercevra ces paysans maudits !... Crevez, s'il le faut, vos bêtes ! »

Ils rassemblent les rênes, piquent de l'éperon les flancs houleux saturés de sueur et partent ventre à terre. Le gros de la troupe suit en hâte, sur un terrible chemin de casse-cou dont l'altitude atteint près de 800 mètres.

Le torrent côtoie maintenant la route qui fait un coude très brusque à cinq kilomètres de la frontière. Les chevaux trottent. Les fantassins prennent le pas de charge. Bêtes et gens vont d'un train d'enfer. Marko s'étonne de ne pas voir revenir un des éclaireurs.

La frontière se rapproche. On voit distinctement se découper la haute arête montagneuse qui sépare le versant macédonien du versant bulgare. Brusquement, une fusillade éclate et Marko, dont la colère laisse percer une vague inquiétude, s'écrie :

« Est-ce que ces croquants auraient l'audace de nous attaquer ? »

Chapitre 16

Voici, en quelques mots, ce qui s'est passé depuis la délivrance de Joannès et des siens.

L'arrivée d'Athanase et des patriotes à Koumanova produit sur les massacreurs l'effet d'un coup de foudre. Gendarmes et sopadjis s'enfuient épouvantés. La maison croulante est dégagée, ses abords sont libres.

Marko, de son côté, avait, comme on le sait, pris la fuite lors du massacre des artilleurs.

Pour tous ces bandits, c'était une défaite, et d'autant plus cruelle pour eux qu'elle était imprévue.

Mais les patriotes ne s'endorment pas sur ces lauriers dont ils apprécient d'ailleurs la fragilité Hommes d'action avant tout, ils se hissent à grand'peine sur le monceau de débris, saisissent les femmes et l'enfant, les descendent et crient aux hommes :

« Êtes-vous blessés ?... Faut-il vous aider ?

- Non, merci... Grâce à Dieu, grâce à votre dévouement, nous sommes sains et saufs. »

Joannès, Michel et Panitza se laissent glisser sur les décombres. Les deux groupes se rejoignent. On échange une rude étreinte... quelques mots entrecoupés, empreints d'une gratitude infinie.

Cependant Soliman cherche des yeux son camarade. Devinant sa pensée, Joannès dit tristement :

« Le pauvre Mourad est mort !

- Oui… mort pour nous ! ajoute Nikéa les yeux pleins de larmes.

- C'était écrit ! répond Soliman un peu pâle.

« Et tes pleurs, ô femme ! sont pour sa mémoire la plus douce et la plus belle des récompenses. »

Nikéa reprend, affermissant sa voix et dominant son émotion :

« Frères ! nous ne laisserons pas ici la dépouille de cet ami qui fut si intrépide et si dévoué.

- Nous lui donnerons la sépulture, répond Athanase.

« Mais partons !… partons vite !… et emportons le cadavre de ce brave ! »

Le pauvre corps affreusement mutilé est enveloppé dans une couverture et confié aux plus robustes parmi les partisans. La troupe sort en toute hâte de Koumanova, sans que les massacreurs épouvantés aient osé tirer un coup de feu ni même pousser un cri.

« En avant ! »commanda le pope Athanase.

La route de l'Est se trouve devant eux. Ils s'y engagent et parcourent vivement un kilomètre.

Tout est calme sur la route encaissée de rochers et d'éboulis.

« Ne pourrions-nous pas nous arrêter ici et confier à la terre le corps de notre vaillant ami ? »

Oui ! c'est l'avis de tous. On cherche un emplacement.

A mi-côte, près d'un maigre bouquet de chênes et de châtaigniers, se trouve une faille profonde. On y descend le cadavre de Mourad, et on le recouvre de lourdes pierres en forme de tumulus.

Tous les assistants, émus jusqu'aux larmes, se découvrent et mettent un genou en terre. Et Joannès, résumant d'un mot la pensée de chacun, dit d'une voix étouffée par les sanglots :

« Adieu, Mourad... adieu, ami !

« Tu n'étais pas de notre foi... mais l'affection te fit notre frère et le dévouement est un baptême...

« Que notre Dieu te reçoive en sa miséricorde ! »

Et Nikéa ajoute :

« Adieu, frère ! ton souvenir vivra à jamais dans nos cœurs ! »

Et Soliman, la gorge serrée, les yeux humides, murmure :

« Adieu ! cher compagnon d'armes... tu as été fidèle jusqu'à la mort... je le serai aussi envers ces chrétiens qui combattent pour leur liberté ! »

Les patriotes se relèvent. Les minutes sont comptées, même celles consacrées au devoir.

« Qu'allons-nous faire ? demande le pope Athanase de cette voix brève de vrai meneur d'hommes.

- Continuer la lutte à peine commencée, répond Joannès. Prêcher la guerre sainte... et nous ravitailler en armes et en munitions.

- Bien dit !

« Mais nous allons être poursuivis à outrance, avec furie... ne serait-il pas prudent de nous rapprocher de la frontière bulgare ?

- Oui ! Là nous serons en sûreté dans notre petite forteresse de Nivia...

« De là, nous pourrons rayonner sur la partie orientale de notre chère Macédoine, pousser quelques pointes audacieuses jusqu'au chemin de fer, inquiéter l'ennemi, le harceler pendant l'hiver qui approche…

- Bien, cela ! Nous avons des provisions, dix mille cartouches… et entre temps nous nous procurerons des produits chimiques pour fabriquer des bombes.

- Eh bien ! en avant, et surtout, du nerf… car je me trompe fort, ou nous aurons avant peu dès nouvelles de ce brigand de Marko. »

Il ne croyait pas si bien dire.

Les voilà donc partis sur cette route montagneuse, défoncée sur les parties planes par les roues des lourds chariots bulgares et semée de pierres croulantes aux montées qui deviennent de plus en plus ; rapides.

Les escarpements se succèdent. La marche est horriblement fatigante et difficile. Néanmoins on avance, grâce à un effort permanent de volonté.

Prudemment la retraite est coupée de haltes fréquentes. Il faut souffler, reposer les muscles, faire provision de vigueur. Fraternellement, les gens de Mokrès et de Starchin apportent des provisions de bouche. On mange à la hâte, sur le pouce, un morceau et l'on repart.

Les rudes montagnards supportent vaillamment cette course de longue haleine. Mais les deux femmes commencent à courber la tête et à traîner la jambe.

Pas une plainte ! pas un soupir ! une énergie de fer qui dompte la souffrance et infuse à l'organisme une ardeur exaspérée. Cela dure des heures, et la courbature survient.

Le pope Athanase porte l'enfant. Il dodeline la mignonne créature qui se cramponne à son cou, fourrage à poignée dans sa barbe et somnole au rythme cadencé de la marche infatigable du bon athlète.

Hélène, épuisée, n'en peut plus.

« Prends mon bras ! lui dit doucement Michel.

- Mais tu es toi-même fatigué, répond la jeune fille.

- Tu plaisantes !... allons, prends vite... je serai si heureux de pouvoir t'aider. »

Déjà Nikéa s'est appuyée sur l'épaule de Joannès.

« Halte ! »commande, le pope.

Par un prodige d'endurance et de volonté, on atteint Mousdividje. La route monte toujours. On aperçoit dans le lointain d'épaisses colonnes de fumée. Mokrès et Starchin sont en feu !

« Oh, les bandits ! gronde Joannès... je les sens acharnés à notre poursuite, comme des loups !

- Oui, répond le pope, il y a du Marko là-dessous.

« Toujours l'incendie et le massacre !... Oh ! la revanche !...

Exaspérés, les patriotes brandissent leurs armes et poussent des cris de fureur. Il en est qui proposent de retourner en arrière, d'attaquer coûte que coûte, même au péril de leur vie. Mais ce serait folie. Ils n'ont plus que dix cartouches par fusil !...

« En retraite !... en retraite ! »crie Joannès en montrant les escarpements qui conduisent à la frontière.

La marche continue, de plus en plus douloureuse. Les malheureux fugitifs ne font que traverser Egri-Palanka. Hélène et Nikéa, les pieds en sang, peuvent à peine se traîner. Les patriotes veulent les porter.

« Non ! non !... nous marcherons... nous voulons marcher... comme des hommes... comme des soldats !

« Allons ! encore un effort. Ce n'est pas le courage qui manque... c'est le temps qui va faire défaut.

- En avant !... en avant !... »

La frontière se rapproche… quelques kilomètres encore, et c'est la vie assurée, c'est le salut !

Malédiction ! sur ce chemin affreux, on entend le bruit lointain d'un galop furieux, puis des clameurs sauvages s'accompagnant d'un fracas de métal.

Ce bruit s'approche, grandit, s'amplifie à tous les échos de la montagne.

Les cavaliers de Marko ! Les terribles Kourdes qui arrivent à toute bride, suivis, à faible distance, par la troupe hurlante des fantassins d'élite.

Dans quelques minutes ils vont rejoindre les fugitifs !

Un sentier de chèvres débouche sur la route, à droite. Joannès le montre du doigt et dit à Athanase :

« Pope, tu connais ce chemin de casse-cou qui mène à Nivia… notre suprême refuge…

« Prends le commandement et conduis nos frères là-haut… Je te confie Nikéa, ma femme, et Hélène, notre sœur…

- Mais toi, frère ?… que fais-tu ?

- Je reste avec les quinze meilleurs tireurs… nous assurons votre marche… nous soutenons la retraite, et nous vous rejoignons pas à pas…

- Pourtant, je serais bien utile, avec toi… dit le pope avec un accent de regret.

- Toi seul connais le sentier… va !… il le faut… je le veux ! au nom de la Patrie… au nom de la Liberté ! »

Quinze hommes désignés par le jeune chef se détachent, reçoivent des autres leurs dernières cartouches, et s'embusquent à l'amorce du sentier.

D'un regard où elle met toute son âme, Nikéa envoie un adieu muet à l'intrépide partisan, et le gros de la tempête disparaît dans un fouillis affreux qui semble impraticable à des humains.

Il est temps ! un peloton de cavaliers débouche. Joannès défend de tirer, croyant qu'ils vont passer sans se douter de rien.

L'un d'eux voit luire derrière un roc le canon d'un fusil, le montre à ses compagnons et arrête son cheval qui plie sur les jarrets, à se renverser.

Se voyant découvert, Joannès n'hésite plus. Il commande à demi-voix :

« Visez chacun votre homme… attention… Feu ! »

Quinze coups de martini éclatent comme un tonnerre et roulent, en grondant, à travers les monts et les ravins.

Il y a un moment de confusion inexprimable parmi les cavaliers. Des hommes tombent, des chevaux partent affolés, des hurlement de rage accompagnent des cris d'agonie.

« En retraite ! »commande Joannès en rechargeant son arme.

Courbés, rampant, se défilant derrière les moindres accidents de terrain, les patriotes s'engagent dans le sentier.

Surpris, mais non effrayés, intrépides comme ceux qu'ils poursuivent, les cavaliers mettent pied à terre. Ils saisissent leurs carabines et répondent au feu des patriotes. Riposte sans danger, car ils tirent au hasard, dans la direction des fumées de la poudre.

Mais les fantassins arrivent à leur tour et résolument s'engagent dans le sentier. Ils ne commettent pas l'imprudence de se grouper. Ils s'éparpillent et, prenant le tactique de leurs adversaires, avancent en utilisant avec une habileté singulière ce terrain si propice aux embuscades.

Lentement, pas à pas, les hommes de Joannès se retirent. C'est alors, entre les deux troupes, un assaut de ruse, de vigueur et d'adresse. De temps en temps résonne un coup de feu. Un sifflement déchire l'air si pur de ces hauteurs. Une tête ou une épaule imprudemment découverte se rentre derrière l'abri…

En même temps, l'assaillant riposte, au jugé, sur la fumée. Dix coups pour un ! Quelquefois un cri de douleur, un gémissement, une imprécation succèdent au fracas de la poudre. Un corps s'écroule, glisse et roule, tout flasque, de crête en crête, vertigineusement, sur la pente abrupte.

On gagne de part et d'autre quelques pas. Néanmoins, les sacripants de Marko, tenus en respect par les patriotes, n'avancent que lentement. Malheureusement ces derniers subissent des pertes cruelles. Trois ont déjà succombé. Deux sont blessés, légèrement il est vrai, mais il est à craindre que la perte de sang ne les épuise bientôt.

La lutte continue, implacable, au milieu de ces escarpements où le moindre faux pas amènerait une chute effroyable !

Méthodiquement, avec une adresse et un sang-froid superbes, la retraite continue. La grande route de la frontière est depuis longtemps masquée par les montagnes. Les assaillants reçoivent à chaque instant de nouveaux renforts.

Leur supériorité numérique devient écrasante. Mais, du moins, les patriotes ont sur eux l'immense avantage de connaître chaque repli de terrain, chaque anfractuosité.

Ils vont !… ils vont toujours, impassibles sous la grêle de balles, et peu à peu se rapprochent du refuge mystérieux créé par leur prévoyance.

Cette lutte poignante dure depuis près de deux heures ! Sanglants, épuisés, noirs de poudre, ces braves ont fait l'impossible et réussi à retarder la marche des bandits.

Le sentier monte toujours et contourne un dernier pic. Brusquement il oblique à droite et surplombe un précipice effroyable. Au fond mugit le Kriva qui se brise aux rocs à 700 mètres de profondeur.

« En avant ! mes amis, en avant ! »crie Joannès, d'une voix qui domine le fracas de l'abîme.

Encore deux cents mètres. Le précipice bientôt se resserre et forme une coupure large de vingt-cinq mètres, aux bords taillés à pic.

Au-dessus de ces deux murs de granit est jeté un pont grossier formé de trois sapins énormes qui relient les deux rives.

Du côté opposé, une petite redoute formée de rochers superposés défend ce pont et intercepte la vue.

Un hurlement de joie échappe aux patriotes. Derrière la redoute, une clameur d'allégresse leur répond. En même temps le corps athlétique du pope Athanase surgit des rocs amoncelés et se profile sur le bleu intense du firmament.

« Vive la Macédoine ! crie le prêtre.

- Vive la Liberté ! »crient les patriotes.

Ils s'engagent sur le pont qui vacille. Les valides portent les armes des blessés, pendant que ces derniers se traînent à quatre pattes, pour ne pas rouler dans les profondeurs vertigineuses du précipice.

Les voilà enfin en sûreté ! Dans la redoute, une vingtaine d'hommes veillent, le canon du fusil' passé dans les meurtrières.

« Sauvés ! dit le pope en serrant les mains de Joannès.

- Des morts, hélas !... répond tristement le jeune homme.

- C'est la guerre sainte !... Dieu ait leur âme. »En arrière de la redoute s'étend une sorte d'esplanade gazonnée circonscrite de tous côtés par des rochers à pic. Une étrangeté de la nature qui a mis là ce riant vallon au milieu du chaos de granit. On n'y peut accéder que par le pont jeté sur ce précipice absolument infranchissable, car les murailles forment un véritable entonnoir de cinquante mètres de hauteur, aux parois aussi lisses que du marbre.

Deux grottes immenses, dont l'entrée se découpe en ogive naturelle, viennent s'ouvrir au fond de ce minuscule vallon qui mesure bien, en tout, deux cents métrés de diamètre. Des lumières brillent au fond de ces grottes qui s'allongent sous la masse des montagnes, au point culminant séparant la Macédoine de la Bulgarie. Elles doivent s'étendre fort loin vers la frontière, car elles suivent cette direction orientale où se trouve, on le sait, la principauté.

Là, du moins, après mille fatigues et mille dangers, les patriotes vont trouver un asile absolument inviolable.

Ils pourront résister à une armée pendant des mois entiers. A la condition, toutefois, qu'ils auront un approvisionnement de vivres et d'eau, avec des munitions en quantité suffisante pour défendre leur pont.

Ce pont, en effet, est leur unique moyen de communication avec le monde extérieur. Et il ne semble pas y avoir de matériaux pour en construire un autre, s'il venait à être détruit.

Le crépuscule tombe au moment où l'arrière-garde s'arrête devant les grottes.

« Ils arrivent !... les voici !... crient des voix enthousiastes. Salut à nos braves amis !... et vive Joannès ! »

Tous les patriotes accourent et font une ovation chaleureuse à ceux qu'ils n'espéraient plus revoir.

Mais des imprécations mêlées à des coups de feu interrompent soudain ces fraternels épanchements.

De la redoute partent des cris d'alarme que couvrent les détonations assourdissantes des martinis.

« Alerte !... c'est l'ennemi... alerte !... »

Malgré l'heure avancée, malgré la terrible fatigue qui doit les écraser aussi, les Turcs, sans hésiter, brusquent l'attaquent. On les voit s'avancer, en rampant, sur le pont, pendant que leurs camarades, embusqués à droite et à gauche, font un feu d'enfer pour protéger leur audacieux coup de main.

Le pope et Joannès arrivent des premiers.

« Par le Dieu vivant ! gronde Athanase, il faut exterminer ces mécréants jusqu'au dernier. »

Ils se jettent dans la redoute sur laquelle s'aplatissent les balles et ripostent coup pour coup.

Malheureusement, les ombres de la nuit vont s'épaississant, c'est à peine si l'on distingue ces corps rampants qui se confondent avec le tronc rugueux des sapins.

« Feu ! mes amis !... Feu ! crie Joannès, et criblez le pont. »

Tirées- à bout portant, les balles font un rava ge affreux. A la lueur des éclairs de la poudre, on voit dégringoler lourdement, dans l'abîme qui les dévore, les bandits foudroyés.

Mais il en revient d'autres qui, avec une intrépidité digne d'une meilleure cause, envahissent le pont.

« Feu !... crie encore Joannès... Feu sans relâche !...

« Apportez les cartouches de réserve !

- J'ai prévu ton ordre, répond derrière lui une voix amie, celle du brave Michel.

« J'apporte avec Panitza une caisse de munitions.

« Ah ! bravo... nous en avons une douzaine, n'est-ce pas ?

- Oui ! et chacune renferme un millier de cartouches. »

On fait sauter le couvercle, A la lueur d'un falot que vient d'allumer Panitza, on aperçoit les douilles de cuivre empaquetées soigneusement dix par dix.

Les patriotes puisent à pleines mains dans la caisse aussitôt vide, et Joannès ajoute :

« Tirez !... tirez sans relâche !... envoyez les balles en grêle !...

« L'attaque va être broyée... oui, broyée... anéantie !

« ... Michel ! une autre caisse !.,. »

Pendant ce temps, il a chargé son fusil. Passer le canon par une meurtrière et faire feu sans même viser est l'affaire de trois secondes.

Il n'entend pas la détonation et ne sent pas à l'épaule ce recul violent bien connu des tireurs.

« Ratée ! »dit-il tout colère.

Vivement, il fait sauter la mauvaise cartouche, la remplace par une autre, épaule et tire.

Il perçoit distinctement le choc du percuteur sur l'amorce de la cartouche… tac ! et frémit jusqu'aux moelles.

« Ratée encore ! »

En même temps le feu, très violent, se ralentit. A mesure que sont brûlées les anciennes cartouches, les détonations se font de plus en plus rares.

Des cris de stupeur et de colère s'élèvent et se croisent.

« Mille tonnerres ! toutes ces cartouches ratent… Malédiction ! nous sommes désarmés !… ratée encore,.. oh ! c'est à devenir fou !…

« Sang Dieu ! l'ennemi qui arrive ! »

Au milieu de ces imprécations, on entend les percuteurs claquer sur la base des cartouches… tac !… tac !… tac !… tac !…

Pas une détonation… plus rien qu'un silence fait de consternation et de rage. Les martinis, si meurtriers, ne sont plus que d'inoffensifs tubes de fer !

« Baïonnette au canon ! »rugit, exaspéré, Joannès.

Stupéfaits et ravis, bien que flairant peut-être un piège, les Turcs poussent des hurlements sauvages et s'avancent, en rangs compacts sur le pont qui oscille, fléchit, mais tient bon.

Côte à côte avec Joannès, le pope se trouve en tête des patriotes qui bondissent hors de la redoute.

Déjà les Turcs ont franchi le pont. On les voit, dans la pénombre, s'allonger, courbés, la baïonnette en avant, pendant que, en arrière, de droite et de gauche, leurs camarades font un feu nourri.

Protégés par ce feu croisé, les premiers débouchent sur le bord de la muraille de granit où s'appuient les trois sapins.

Décimés par les balles tirés à 50 mètres, les patriotes tombent foudroyés. Un désastre épouvantable menace la petite troupe. La citadelle de la révolution naissante va être envahie.

La liberté d'un peuple, cette liberté à peine entrevue, va donc être anéantie !

« C'est ici que je dois périr ! crie de sa voix éclatante le pope Athanase.

« Jetez le pont au fond du précipice !... hardi !... camarades, hardi ! je vais les arrêter... »

Il empoigne son fusil par le canon et fait un moulinet terrible. En un clin d'œil, les Turcs s'abattent autour de lui comme fauchés. L'espace un moment se trouve déblayé. Il y a une brèche dans la muraille humaine.

L'héroïque pope arrive à l'extrémité de la passerelle et, pour un instant, barre le passage à la troupe des assaillants.

Et de nouveau sa voix retentit, formidable :

« Attaquez le pont... derrière moi !... hardi !... et culbutez-moi tout ça dans l'abîme.

- Athanase ! je te le défends... crie Joannès qui comprend alors le sublime et terrible projet de son ami.

- Et moi, je veux vous sauver... vous sauver tous ! »

De nouveau, les Turcs se ruent sur l'arête qui borde la redoute. Le pope voit une demi-douzaine de baïonnettes lui arriver au corps. Il saisit à brassée les fusils, et d'un effort irrésistible les réunit en faisceau.

Horreur ! les pointes d'acier s'enfoncent dans sa poitrine !

Il reste debout, formidable encore et ferme comme un roc, arrêtant tout net la ruée des brigands.

Un soupir, un mugissement plutôt s'échappe de cette poitrine mutilée. La voix toute rauque éclate en syllabes hachées :

« Le pont !… en bas !… dépêchez-vous !… pendant… que… je meurs !… »

Oui, ce sublime sacrifice du pope est l'unique moyen de salut. Les cœurs battent, les yeux se mouillent, les mains se crispent sur l'arme inutile… chacun a senti qu'il faut utiliser cette mortelle et suprême ressource !

… Joannès, Michel, Panitza et d'autres parmi les plus vigoureux saisissent les troncs de sapin. Des canons de fusil sont fourrés à force, par dessous, en guise de leviers…

Le pont soulevé tremble… se déplace de côté… lentement il glisse sur le roc… un dernier effort !…

Tout vibre, tout tremble et se désarticule… Un cri d'horreur échappe aux Turcs massés sur la passerelle qu'ils sentent s'abîmer… et dans l'obscurité grandissante, au milieu des coups de feu qui surgissent en éclairs rouges, tout s'effondre dans le précipice !

Chapitre 17

Le péril est écarté. Du moins le péril immédiat, pressant, mortel. Une sécurité momentanée semble assurée. A quel prix, hélas !

Quant à l'avenir… oh ! comme il paraît sombre.

Mais, pour l'instant, nul. ne semble guère songer même au lendemain. Une fatigue écrasante a brisé ces rudes organismes. Et tous ces braves n'ont plus qu'une pensée, qu'un désir : s'allonger, comme des bêtes fourbues, sur ces herbes sèches et odorantes, emmagasinées dans les grottes.

On ne tient plus debout. On allume quelques. lampes primitives - un petit vase en cuivre plein d'huile, avec une mèche en coton qui déborde du bec - et l'on s'endort, sans même penser à manger.

Non, pas tous, pourtant. Il en est un que le souci d'une responsabilité terrible tient quand même éveillé. C'est Joannès.

Tout pâle avec le front, barré d'un pli, le jeune chef appelle Michel à voix basse et lui dit :

« Viens, suis-moi. »

Munis d'une lampe, ils s'acheminent vers le fond d'une des deux grottes, encombrées d'objets disparates ; Il y a là des outres pleines, à l'odeur vineuse, des boîtes de conserves, des boucauts de farine, des jarres d'huile, des armes, des cordages, des haches, du bois et du charbon, des ustensiles de cuisine. Un magasin et un arsenal.

Sans mot dire, Joannès ouvre une caisse, prend un paquet de cartouches, en retire une et d'un coup de dent fait sauter la balle sertie dans la douille de cuivre.

La douille apparaît pleine d'une matière noire, sèche et grenue. Il vide l'étui en laiton dans sa main et murmure :

« On dirait pourtant bien de la poudre.

- Il est facile de s'en assurer », dit Michel.

Joannès goûte quelques-grains du bout de sa langue et ajoute :

« Cela n'a pas la saveur du salpêtre. »

Il en prend une pincée et la jette sur la flamme de la lampe. Au lieu de fuser brusquement avec une fumée blanche, la substance rougit et retombe àpeine consumée.

Une seconde, une troisième, une dixième cartouche, toutes prises au hasard, donnent le même résultat..

« Que diable a-t-on fourré dans nos cartouches ! s'écrie Michel interdit.

- Tout simplement de la poudre de charbon au lieu de poudre de guerre.

- Mais c'est une infamie... Et qui ?... pourquoi ?... un vol ?...

- Non ! pas un vol... Là poudre de guerre se vend trop bon marché pour qu'une vulgaire filouterie soit lucrative.

- Alors une trahison ?

- Oui, une trahison abominable pour nous jeter désarmés devant les brigands de l'armée turque... pour nous faire anéantir sans défense et tuer avec nous la révolution libératrice.

- Qui a vendu ces munitions ?

- Une maison de Salonique... une maison sûre. « Mais qui peut répondre des employés, des intermédiaires...

« Tu ne saurais soupçonner l'organisation merveilleuse de l'espionnage turc, l'habileté diabolique de son personnel.

- Quoi qu'il en soit, c'est un désastre !

« Privés de munitions, nous avons dû anéantir le pont qui nous avait coûté un mois d'efforts !

« À présent, nous sommes isolés du reste du monde... sans communication possible avec nos frères de Macédoine ou de Bulgarie.

- Oui, sans doute ! mais nous avons d'abondantes provisions et nous pourrons chercher à loisir les moyens d'évasion.

« Car nous sommes de vrais prisonniers... d'abord, des Turcs qui nous bloquent... des montagnes et des précipices qui nous protègent, et de nous-mêmes qui nous sommes enfermés ici.

- Michel ! interrompt gravement Joannès.

- Frère ?

- La situation est plus épouvantable que tu ne saurais l'imaginer... Nous sommes ici cent personnes... Eh bien ! c'est tout au plus si nous possédons pour quatre jours de vivres.

« Et il y a parmi nous des blessés, avec deux femmes et un enfant !

- Mais, alors... nous sommes perdus... condamnés au supplice atroce de la faim... à la mort d'inanition...

« Oh ! je n'ai pas d'illusions ! A moins d'avoir des ailes, il est impossible de franchir les murailles à pic et le précipice qui nous entourent.

« Cependant, le magasin devrait être plein... archi-plein de provisions !

- Elles doivent être en route, mais ne sont pas encore arrivées.

« Songe que nous avons été surpris en pleine organisation et en pleine croisade, comme d'un coup de foudre, par cet abominable massacre de Koumanova. »

- Alors que faire ?

- Montrer jusqu'au dernier moment un calme inaltérable... cacher à nos frères l'horrible détresse et aviser...

- Aviser... à quoi ?

- A faire l'impossible !... plus que l'impossible.

« En attendant, allons dormir... je suis édifié ! »

Tous deux rejoignent leurs compagnons et se laissent tomber sur l'herbe sèche. Un lourd sommeil les envahit.

A l'aube naissante, des coups de feu éclatent et se répercutent comme des éclats de foudre.

Les Turcs ont des munitions à gaspiller. Ils s'amusent à tirailler sur les embrasures de la redoute. La petite garnison assiégée s'éveille, mais ne répond pas, et pour cause ! Néanmoins l'ennemi, toujours défiant, demeure tapi derrière les roches, inspectant de son mieux cet étrange refuge dont la moitié lui est cachée. Son nombre s'est accru pendant la nuit. La troupe du colonel Ali est arrivée tout entière, et s'est encore grossie des zaptiés et des sopadjis, les assassins de la première heure.

A certain moment, l'altière et farouche silhouette de Marko émerge non loin du précipice. Le brigand regarde de tous ses yeux et gronde :

« Encore échappés ! Ma parole ! c'est à croire que le diable les protège.

« Et nul moyen de les prendre d'assaut !

« Du moins, pour le moment !... car il me faudra au moins huit jours pour amener ici les matériaux d'un pont !

« Mais alors, je les aurai tout vifs !... quand je devrais sacrifier cinq cents hommes ! »

Une semaine ! Ah ! s'il savait que ces malheureux, à bout de ressources, n'ont même pas quatre jours de provisions !

Cependant, là-bas, devant les grottes, sur la partie de l'esplanade bien abritée par les balles, on fait une première distribution de vivres. Une distribution plutôt maigre. Et ces braves gens qui ont tant peiné s'étonnent de recevoir si peu.

Il y a même de violentes réclamations.

Bien qu il ait le cœur déchiré, Joannès affecte de prendre tout cela en plaisanterie, et répond, en riant, à ces robustes montagnards, tous gros mangeurs :

« Mes amis, nous sommes des assiégés pour tout de bon, ne l'oubliez pas !... Or, tout assiégé digne de ce nom doit posséder une solide ceinture pour la serrer d'un cran... de deux crans... de plusieurs crans... selon les circonstances !

- Mais nous avons faim !...

- C'est parfait !... car, dans une place forte, on vit de faim... on s'y habitue très vite...

- Nous avons horriblement faim !

- C'est l'occasion de serrer le premier cran de vos ceintures... Nous appellerons cela le rationnement... une chose désagréable, mais essentielle qu'un chef prudent impose à ses soldais... et dès le début.

- Tu ris, toi...

- A quoi nous servirait-il de pleurer ?

« Du reste, Michel et moi, nous prêchons d'exemple : une poignée de farine délayée dans un verre d'eau... et c'est tout.

« N'est-ce pas, Michel ?

- Oui, frère, et je m’en contenterai pour aider à prolonger notre résistance.

- Enfin, ajoute Joannès, en riant de plus belle, vous n’avez rien à faire… vous êtes encore fatigués… recouchez-vous, reprenez votre somme et mettez en pratique le proverbe : « Qui dort dîne ! »

Calmés par ce mélange de belle humeur et de sobriété, ils absorbent en deux temps leur pitance et prosaïquement se recouchent sur l’odorante litière.

Joannès et Michel, sans plus tarder, commencent l’inspection de la petite forteresse. Ils l’examinent en détail, on pourrait dire morceau par morceau, pour en trouver le point faible. D’abord les rochers, dont ils évaluent approximativement la masse et la hauteur. Cinquante mètres au moins, et taillés à pic, sans un repli, sans une fissure, sans une anfractuosité.

« Une muraille lisse comme du marbre, dit Michel.

- Un insecte ne pourrait même pas s’y agripper. »

Joannès cogne le roc avec une pointe de baïonnette, pour en vérifier la densité.

Il murmure à demi-voix :

« Dans de la pierre tendre, on pourrait enfoncer de distance en distance des baïonnettes… faire une sorte d’échelle… sur laquelle se hisserait l’un de nous… un labeur effroyable… une ascension pire encore…

« Mais non !… pas même cela, c’est du granit !… plus dur que l’acier lui-même !

- Rien à faire de ce côté ! Si nous inspections à fond les cavernes…

- J’y songe !

« Peut-être un boyau, un trou, un rien nous a-t-il échappé jadis… quand nous avons trouvé Nivia…

« Le fond est de sable ou de calcaire friable… on pourrait fouiller, agrandir la moindre cavité… en faire une sorte de terrier pour nous faufiler sous cette muraille qui ne doit pas être bien épaisse…

- Oui ! et de l'autre côté est le versant bulgare... nous nous trouverions à déboucher dans la principauté amie !

- Cherchons donc. »

Les voilà partis jusqu'au fond de la première caverne. Là, rien de compliqué dans la structure du réduit.

La paroi s'incline à quarante-cinq degrés pour être coupée à pic par le granit. Avec une pointe de baïonnette, Joannès fouille le sol. A cinquante centimètres il rencontre le roc. Cette caverne, close de tous côtés, n'est qu'une bulle énorme qui s'est formée dans la montagne à l'époque des fusions cent mille fois séculaires de notre globe.

- Il n'y a rien... absolument rien à tenter ni à espérer, conclut froidement Joannès.

« Voyons l'autre caverne. »

La structure du second réduit est complètement différente. La voûte se prolonge beaucoup plus loin, en pente presque insensible, jusqu'au niveau du sable fin qui tapisse la partie inférieure.

Et cette configuration force les deux amis à ramper très péniblement, en poussant devant eux, à bout de bras, leur lampe. Ils avancent ainsi une soixantaine de mètres, peut-être plus, en se traînant à plat ventre.

Une particularité les frappe tout d'abord. Contrairement à la première qui est extrêmement sèche, cette seconde caverne suinte l'humidité. De toutes parts des efflorescences blanches de salpêtre tapissent les cavités, les protubérances de la roche et jusqu'au sable fin. Avec peine défaillant, manquant d'air, ils arrivent au fond. Ils inspectent minutieusement et ne trouvent pas le moindre trou, malgré de longues et actives recherches.

Néanmoins, Joannès a comme un rayon d'espoir. En sondant le sol en avant, il ne sent pas de résistance.

« Cela entre ! dit-il à Michel... pas de roc... sol friable... il faudrait essayer.

- Alors, nous retournons en arrière, n'est-ce pas, chef ?

- Oui ! et sans retard, nous allons creuser.

Ils reviennent au dortoir commun, la salle énorme où les patriotes, à demi éveillés, à demi rassasiés, ne dorment ni ne dînent.

Joannès en quelques mots leur explique la situation.

« Oui, nous sommes enfermés, et il s'agit de sortir au nez et à la barbe des Turcs...

« La position est grave... nous avons moins de vivres que je ne le pensais... nos munitions sont avariées... oui, avariées, et ce malheur nous interdit l'offensive... C'est pourquoi je vous propose de creuser le fond de cette caverne jusqu'au flanc de la montagne... pour chercher une issue...

- Mais nous ne demandons pas mieux !

« Travailler... fouiller la terre et retourner nous battre... »

Séance tenante on distribue des pioches et des pelles. Puis, la besogne commence avec un acharnement voisin de la rage. Les travailleurs sont nombreux et la besogne bien distribuée avance rapidement.

Il y a six équipes. La première pioche, la seconde verse à la pelle les débris dans des couffins, la troisième transporte au dehors ces déblais. Les trois autres équipes se reposent une demi-heure et remplacent les premières. Le chef prêche d'exemple et s'acharne comme une simple manœuvre.

Il fait pratiquer dans le sol une tranchée large d'un mètre sur un mètre et demi de hauteur, et dirige la fouille perpendiculairement au flanc de la montagne.

Ah ! si le terrain pouvait se maintenir friable, comme il se trouve dès le début ! Sous la couche de sable, on trouve un épais lit d'argile rouge, très fine, maigre, douce au toucher, et dont Joannès reconnaît aussitôt la nature. Elle est d'ailleurs commune dans le pays où elle forme, par places, des gisements considérables.

« Tiens ! dit à demi-voix le jeune chef, c'est le bol d'Arménie... l'argile nationale, pourrait-on dire... la terre colorée en rouge par l'oxyde de fer hydraté.

« Rougi par les convulsions de la nature ou par les luttes homicides… notre sol est prédestiné… jadis le fer qui se désagrège… aujourd'hui le sang qui coule… c'est toujours et partout l'emblème et la couleur du meurtre…

- A l'autre équipe ! crie Michel en sortant rouge de la tête aux pieds de la tranchée, comme s'il émergeait d'un bain de sang.

- A notre tour ! »dit Joannès qui commande l'autre équipe.

Les robustes montagnards se ruent au terrassement avec une ardeur farouche.

Ils commencent à comprendre l'horreur de leur situation. Les paroles, bien que vagues, de leur chef les ont édifiés. Plus de munitions, pas de vivres et la perspective d'un siège sans merci avec les tortures de la faim !

Nul ne récrimine. Las de souffrir, électrisés par ce mot magique de Liberté ! ils sont partis volontairement, d'enthousiasme, offrant leur vie à la cause de l'Indépendance.

Tous ont pourtant laissé là-bas, dans l'humble chaumière, des affections sacrées. L'épouse !… la vaillante et fidèle compagne des labeurs quotidiens… les enfants dont on veut briser le joug !…Mais aussi, plus grand et plus cruel est le sacrifice, plus implacable sera la lutte ! Aussi ne vit-on jamais de soldats plus désintéressés, plus stoïques, plus dans la main de leur chef. Il est vrai que Joannès est plus qu'un chef militaire, c'est un apôtre d'indépendance, un héros d'abnégation, de longue date prêt au martyre.

Une journée se passe, on mange à peine. Et malgré une cruelle parcimonie, les vivres s'épuisent avec une rapidité effrayante.

En face, les Turcs veillent toujours et rendent le blocus plus étroit encore. Ils tiraillent de temps en temps et, voyant qu'il n'est pas répondu à leur feu, se découvrent, font des gestes d'insultante bravade, lancent des injures, des provocations et des menaces.

Marko se multiplie. Il examine sans relâche les points faibles de la citadelle et conclut que l'attaque est possible seulement par le précipice. Il a fait demander en toute hâte des madriers, des troncs d'arbres, tous les éléments d'un pont qu'il veut établir sur l'abîme.

Par bonheur pour les assiégés, les matériaux sont éloignés, et la voie de transport presque impraticable.

Mais il attend, avec sa patience de tigre à l'affût, sentant d'instinct que les patriotes, pris au piège, ne trouveront pas d'issue.

Une deuxième journée s'écoule, plus rude et plus angoissante que la première. La tranchée s'allonge sous la voûte. On pioche toujours dans l'argile rouge. Il n'y a pas d'obstacle sérieux au terrassement, mais chacun se demande avec un cruel serrement de cœur :

« Que va-t-on rencontrer au bout ?... la terre friable jusqu'au flanc de la montagne ?... un dernier coup de pioche découvrira-t-il un coin du ciel... résonnera-t-il sur ce roc qui pèse de tout son poids sur les malheureux emmurés que la faim torture déjà...

- Allons, amis, courage et espoir ! »

Et les coups résonnent de plus en plus sourdement à mesure que la tranchée s'enfonce, pendant que dehors le monceau de rouges décombres s'accumule comme un amas colossal de sang coagulé !

Troisième journée ! Chacun est grave, recueilli, un profond silence règne de tous côtés. On sait qu'il va se passer quelque chose de capital... C'est la question de vie ou de mort qui va être résolue.

La tranchée a dépassé la paroi de la grotte de plus de vingt mètres. C'est maintenant un tunnel qui s'allonge sous la montagne elle-même, comme s'il allait la percer de part en part. Deux hommes piochent de front. Deux autres élargissent au fur et à mesure les parois ; d'autres enfin excavent la voûte pour lui donner de la hauteur.

Les coups résonnent de plus en plus rapides. Les déblais s'enlèvent avec une célérité qui tient de la prestidigitation.

Tête nue, les manches relevées jusqu'aux épaules, Joannès, trempé de sueur, s'acharne comme s'il voulait à lui seul éventrer la montagne. Chaque coup qui désagrège un morceau d'ocre rouge fait battre son cœur à pleine poitrine.

Encore un!... il s'attend à déboucher dans le vide... à voir ce petit coin de firmament, au-dessus de la Bulgarie, cette terre promise des patriotes!...

Encore un!... Dans toute la sape, c'est un halètement de gens dont la vie est suspendue au labeur surhumain de ce vaillant.

Encore!... encore!... oh! la mortelle angoisse... Un dernier coup résonne. Un choc tout sec, accompagné d'une vibration lancinante de métal. Une gerbe d'étincelles jaillit sous la pioche qui vole en éclats!

« Malédiction!... malédiction! hurle Joannès hors de lui; c'est le roc... le roc de granit.

- Oh! ce n'est pas possible!... voyons encore... cherchons!... »dit le compagnon de travail du chef.

Et un autre ajoute :

« C'est peut-être un bloc isolé dans l'argile rouge. »

Alors, s'accrochant à cette suprême espérance,. Joannès reprend, voulant douter quand même :

« Oui! cela doit être... cherchons! »

Avec la furie de gens que la mort menace, les malheureux déblayent de tous côtés, élargissent le boyau de droite, de gauche et de haut en bas.

A chaque coup l'acier résonne comme un glas sinistre, pendant que la grotte s'emplit de cris, de gémissements et d'imprécations.

Cependant, Joannès ne veut pas se rendre encore. Il s'acharne à lutter contre les éléments, contre l'évidence, contre tout. Il creuse à pic un trou en forme de puits.

On l'aide, on fouille, on s'escrime sur le manche des outils qui plient à se rompre.

« Courage!... courage!... là est peut-être le salut... »

C'est un surcroît de labeur... on a faim... on a soif... on défaille de besoin et de fatigue...

« Eh bien, courage quand même ! »

La maudite muraille de granit se retrouve invariablement.

C'est bien une muraille verticale qui ferme la grotte, le vallon, la tranchée !... qui sépare les patriotes de cette liberté, pour laquelle ils luttent en désespérés.

Eh quoi ! tant d'efforts, de vaillance et d'énergie seront inutiles !

Non ! ce n'est pas possible. En vérité, ces héros méritent mieux que cette mort atroce.

Ils laissent tomber leurs outils, baissent la tête, s'asseyent dans le boyau de sape, et sous la lueur vacillante des lampes gardent un silence farouche.

Cependant Joannès ne veut pas capituler devant ce mur de granit sur lequel semblent écrits en caractères de feu ces mots terribles :

« Tu n'iras pas plus loin ! »

Il a repris une nouvelle pioche et frappe la dure paroi. Les coups sont tantôt plus forts, tantôt plus faibles, tantôt plus ou moins rapprochés.

Il semble que le jeune homme étudie la résonnance du bloc, comme si la sonorité ou la matité pouvaient lui en faire soupçonner l'épaisseur.

Il écoute avec une attention recueillie et murmure :

« Cette épaisseur n'est peut-être pas énorme.

« Il y a des vibrations réellement sonores... et cela semblerait indiquer que cette paroi de roc est assez mince... du moins relativement.

« Mais puis-je savoir à quelques mètres près !

- Et cela ne nous avancerait pas beaucoup, dit Michel qui assiste à cette opération que tous jugent inutile.

« Car nous n'avons pas d'instruments pour percer cette roche, maudite !...

« Il faudrait la dynamite...

- Et pourquoi pas ? réplique Joannès en relevant brusquement la tête.

« J'y songeais.

- Il nous reste en tout six bombes !.„ et il en faudrait au moins un cent pour obtenir un résultat.

- Non, pas cent... mais deux cents, et peut-être davantage...

- Eh bien ! as-tu de la dynamite de cachée ici ?

- Pas un grain !... pas un atome...

- Alors il faudrait qu'il en tombât du ciel ou qu'il en sortît de la terre... un miracle ! »

Et Joannès, l'œil vague, l'esprit tendu, le front crispé, murmure à voix basse :

« Qui sait ! »

Chapitre 18

« Dis-nous, Michel sais-tu ce que c'est que la dynamite ? »

Et Michel, esprit simpliste, répond sans chercher midi à quatorze heures :

« Dame ! la dynamite, c'est des bombes qui font un vacarme énorme et une peur bleue aux Turcs.

- Oui d'accord !

« Mais ne confondons pas contenant et contenu... l'enveloppe et l'explosif... la bombe, c'est l'enveloppe... l'explosif, c'est...

- La dynamite... un nom bizarre... c'est tout ce j'en connais.

- Le nom, très bien trouvé, est dérivé du grec *dunamis* , qui, comme tu le sais, veut dire force. Et jamais appellation ne fut plus justifiée, tant cette substance redoutable semble symboliser la force dans tout ce qu'elle a d'instantané, de brutal, d'irrésistible.

- Bon ! mais cela ne dit pas ce que c'est.

- Tout simplement un mélange, en proportion variable, de nitroglycérine et d'une matière inerte, pulvérulente ou poreuse, à laquelle elle s'incorpore.

« Ces matières sont la craie, la silice, le charbon, etc.

- Alors, pourquoi ce mélange avec une matière inerte de cette nitroglycérine...

- Qui est seule l'explosif...

« Voici : la nitroglycérine est un liquide vénéneux, soit dit en passant, et une substance explosive, formidable, capricieuse, dangereuse à manier et à transporter...

- Pourquoi cela ?

- Parce qu'elle détone au moindre choc, au moindre frottement et, quelquefois sans cause apparente, spontanément, on pourrait dire par caprice.

« Au contraire, une fois solidifiée par son mélange intime avec une substance inerte, elle peut être maniée, emballée, transportée, frappée, chauffée, sans qu'il en résulte le moindre accident.

- J'ai compris !

« En définitif, la dynamite est essentiellement le liquide nommé nitroglycérine, rendu inoffensif grâce à la consistance solide que l'on est parvenu à lui donner.

- Parfaitement !

- Alors, la substance que nous enfermons dans nos bombes est cette nitroglycérine incorporée à de la silice.

« Mais, à mon tour, permets-moi, pendant que cette étrange cuisine mijote sous nos yeux, une vraie cuisine de sorciers, permets-moi, dis-je de t'adresser une question.

- Vas-y !

- Qu'est-ce que la nitroglycérine ?

- Une substance qui se forme quand on traite la glycérine par l'acide azotique.

« C'est ce produit que je veux fabriquer ici.

- Mais tu n'as ni acide ni glycérine... des choses dont tu m'apprends le nom... et dont j'ignore la nature et les propriétés... »

... Une heure à peine s'est passée depuis l'écroulement de toutes les espérances.

Aussi, en entendant cet entretien très calme et au moins singulier, pourrait-on croire changée la situation des patriotes.

Hélas ! non... Elle n'est ni meilleure ni pire. Toujours effroyable.

Cependant, Nivia, la petite forteresse est le théâtre d'une animation intense. On dirait une ruche en travail. Chacun, avec une activité pleine de fièvre, s'emploie à de bizarres et multiples besognes. D'abord tous les récipients métalliques ont été mis en réquisition : marmites, casseroles, gamelles et chaudrons. Puis des feux ont été allumés.

Alors Joannès a fait ouvrir les caisses à cartouches et commandé :

« Enlevez les balles et mettez-les à part. »

Chaque balle de fusil Martini pesant trente et un grammes, mille balles pèsent donc trente et un kilogrammes.

Quand un nombre assez considérable de ces projectiles inoffensifs, hélas ! ont été retirés des douilles, Joannès les fait mettre dans un vase et ajoute :

« Faites fondre. Et quand le plomb sera liquide, agitez-le avec des cuillères, des baïonnettes, des baguettes de fusil... »

Au contact répété de l'air, se forme une pellicule terne, fripée, qui recouvre le métal en fusion et s'épaissit peu à peu. C'est l'oxyde de plomb.

Pendant ce temps, d'autres travailleurs grattent lès roches formant la voûte de la caverne et recueillent le salpêtre qui les tapisse. Il y en a de grandes quantités.

Et Joannès pensif murmure :

« Je vais tenter l'impossible !...

« Pourquoi tout à l'heure ai-je pensé à Raymond Lulle... cet alchimiste étrange et génial... pourquoi ce souvenir a-t-il évoqué en moi cette histoire de la chimie écoutée distraitement et dont j'ai seulement retenu ce fait... Raymond Lulle, en l'an 1300, trouva l'acide nitrique en distillant un mélange d'argile et de salpêtre...

« Il me faut de l'acide nitrique… je possède en quantité du salpêtre et de l'argile… je vais essayer le procédé bizarre, empirique dû vieux savant espagnol… Si je ne réussis pas, nous sommes perdus !

« Mais, avant tout, il me faut de la glycérine, chose assez facile, d'ailleurs, à obtenir. »

C'est alors que Joannès adresse à Michel, interdit par ces opérations si diverses et si originales, cette question inattendue :

« Sais-tu ce que c'est que la dynamite ? »

… Certes, la fabrication de la nitroglycérine est aisée, quand on possède les éléments de cette fabrication.

Ces éléments sont : la glycérine, l'acide sulfurique concentré, et l'acide azotique fumant. On fait agir sur la glycérine un mélange des deux acides, et l'on obtient ainsi un liquide huileux, jaunâtre, inodore, d'une saveur d'abord sucrée, puis brûlante, plus dense que l'eau et qui constitue un poison redoutable.

Ce liquide, c'est la nitroglycérine. L'explosif que Joannès prétend fabriquer, bien qu'il ne possède, comme vient de le dire Michel, ni glycérine ni acide. Alors, devenu questionneur inlassable depuis qu'il croit que ces substances peuvent assurer le salut commun, Michel demande à son ami :

« Tu me diras bien aussi ce que c'est que la glycérine ?

- Quand on traite un corps gras par des oxydes alcalins, on obtient, à côté de produits insolubles, un liquide incolore, sirupeux, sucré, incristallisable…

« Ce corps qui, en outre, est neutre, c'est la glycérine !…

- Bon Dieu ! es-tu savant !

« Où diable as-tu appris tout cela ?

- Savant !… Moi !… Tu veux rire !…

« Je ne suis qu'un pauvre petit étudiant… bien médiocre… qui a suivi, de bric et de broc, quelques cours de chimie à Pétersbourg, à Vienne et à Paris… juste assez pour savoir… que je ne sais rien !

- Tu es tout bonnement extraordinaire !…

« Mais revenons à la glycérine… Où est ton corps gras ?… où est ton oxyde alcalin ?…

- Les jarres pleines d'huile… voilà le corps gras… l'oxyde, c'est la pellicule qui s'épaissit sur le plomb au fur et à mesure que nos amis remuent la masse en fusion.

« Du reste, nous allons, dans un moment, commencer l'opération. Que l'on m'apporte un chaudron… le plus grand possible. »

L'ustensile est aussitôt présenté que demandé, Joannès en apprécie au jugé la capacité, puis ajoute :

« Il contient une vingtaine de litres…

« Veuillez l'emplir à peu près aux deux tiers avec de l'huile… Bon !… Ajoutez quatre litres d'eau… mettez sur le feu ! »

Sans plus tarder, il saisit une cuillère à pot, écume tous les récipients où se trouve le plomb fondu, recueille l'oxyde, le met à part et le laisse refroidir… Et cela n'est pas long. Sitôt fait, il incorpore ce résidu au mélange d'eau et d'huile, dans la proportion d'un cinquième, et dit :

« A présent, entretenez le feu sans trop le pousser.

« Quant au résultat, je n'en suis guère inquiet… nous aurons de la glycérine. Elle sera très impure, à la vérité, mais néanmoins propre à l'usage que j'en veux faire.

« Ah ! si je pouvais réussir à obtenir de l'acide azotique…

- Tu as dit nitrique, tout à l'heure.

- Azotique, nitrique, c'est la même chose.

« Certes, il me faudrait également, pour opérer selon la formule, de l'acide sulfurique concentré.

« Mais l'autre suffit à la rigueur... et puis, c'est le cas de le dire ou jamais, à la guerre comme à la guerre !

« Allons agencer les appareils de distillation. »

Très simples, mais très pratiques, ces appareils, malgré leur grossièreté, font honneur à l'ingéniosité de Joannès.

Ce sont de simples marmites à couvercles de tôle. Elles sont au nombre de six. D'un vigoureux coup de pic, chaque couvercle est percé d'un trou. Dans le trou est passé à force le canon démonté d'un fusil. Ce sera le tube par où s'écouleront dans d'autres vases les produits de distillation : l'acide nitrique, si la vieille expérience de Raymond Lulle réussit. Pour assurer l'étanchéité de l'appareil, tous les points de contact sont lutés avec de l'argile, et les couvercles chargés avec des roches pesantes.

Sans plus tarder, Joannès fait déposer au fond de chaque marmite un mélange intime d'argile rouge et de salpêtre. Au-dessous du canon du fusil placé presque horizontalement, des vases pour recevoir l'acide.

Les patriotes, intrigués, regardent avec une ardente curiosité ces opérations qui leur semblent compliquées, incohérentes. Mais telle est la foi dans leur jeune chef, que nul ne récrimine. Bien plus, malgré la faim qui tenaille les estomacs et fait grogner les viscères, chacun est prêt à endurer, jusqu'au dernier moment, les plus cruelles tortures.

Les feux sont allumés, et Joannès, qui a l'esprit à tout et auquel n'échappe aucun détail, retourne au chaudron plein d'huile et d'oxyde de plomb.

L'opération semble avoir réussi. Toute l'huile combinée avec l'oxyde de plomb a disparu. Les acides qu'elle contient ont formé avec le plomb des produits insolubles et la glycérine surnage, mélangée à l'eau. En toute hâte, Joannès la décante, la met à part, la fait évaporer au bain-marie pour lui enlever l'excès d'eau, et ordonne de recommencer.

De ce côté, tout va bien. Et l'on peut raisonnablement espérer que, vers la fin du jour, la provision de glycérine sera suffisante.

Les alambics fonctionnent régulièrement. Les feux sont ardents et la provision de combustible, heureusement très abondante, permet de les entretenir sans crainte de ralentissement. Le cœur serré, les traits contractés, Joannès s'approche lentement.

Comment se comporte le mélange ? Que va-t-il en sortir ?... la victoire sur la matière inerte ?... la liberté ?...

A ce moment solennel où va se décider leur sort, un silence profond plane sur les patriotes. Chacun regarde le chef dont les yeux sont arrêtés avec une fixité poignante sur les tubes de dégagement.

Tout à coup, un sourire attendri éclôt sur ses lèvres, ses traits se détendent, son regard s'adoucit. Il voit suinter, à l'extrémité des canons de fusil, une goutte de liquide incolore !

Cette goutte retombe dans le récipient placé au-dessous. Une seconde la suit, puis une troisième et un mince filet, oh ! presque imperceptible, s'écoule.

Des vapeurs blanchâtres s'élèvent, émises par ce liquide en raison de son avidité pour l'oxygène, et Joannès, ému jusqu'aux larmes, bégaye :

« Je crois que nous avons réussi. »

Nikéa, qui jusqu'alors s'est tenue à l'écart, au milieu des travailleurs dont elle a partagé virilement le rude labeur, Nikéa resplendissante de joie et d'orgueil s'approche de lui.

Elle prend les mains de son mari et doucement murmure, avec son radieux sourire :

« Merci !... oh !... merci pour eux... et pour moi... »

Il répond, à demi-voix, conservant encore un doute :

« Si pourtant je me trompais !...

- Non !... non !... c'est impossible ! reprend avec feu la jeune femme... Ton génie triomphera des obstacles... tu briseras les murs de notre prison... tu nous rendras libres et, par nous, tu émanciperas la Patrie. »

Nikéa porte sur ses cheveux d'or une légère écharpe de soie. D'un geste très doux et très lent, Joannès la retire et, sans mot dire, en trempe l'extrémité dans le liquide fumant.

Soudain, la soie d'une belle couleur pourpre devient d'une jaune éclatant. C'est là un des signes distinctifs, on pourrait dire infaillibles, de l'acide azotique.

Et cette fois, Joannès ne conserve plus ni doute ni hésitation.

Oui, ce liquide fumant qui s'épanche en un filet si ténu, mais ininterrompu, de la masse d'argile et de salpêtre, c'est bien l'agent essentiel de la fabrication de la nitroglycérine.

Et ces braves gens, ouvriers inconscients, du grand œuvre, poussent un long cri d'allégresse, en apprenant que bientôt leur chef va s'attaquer corps à corps à la montagne.

Joannès jusqu'alors a vécu comme dans un rêve.

Toutes ces combinaisons, tous ces calculs, tous ces agencements avaient tellement absorbé ses facultés, qu'il ne voyait rien, ne sentait et ne comprenait rien, en dehors de cette chose formidable et libératrice : la dynamite !

Maintenant, la nature reprend ses droits et le héros, l'illuminé, a faim ! comme le plus ignorant de ses volontaires, une faim atroce.

Simplement, presque naïvement, il demande à manger.

« Plus rien à se mettre sous la dent ! répond désolé Panitza, chargé du service d'approvisionnement.

- Mais les femmes !... l'enfant ?... s'écrie en frémissant Joannès.

- J'ai conservé, quelques poignées de farine », ajoute Panitza.

Puis, avec, une sorte d'ingénuité sublime, Joannès ajoute :

« Je vous demande pardon, mes amis d'avoir oublié : que vous avez les mêmes besoins que moi… et que vous endurez les mêmes souffrances.

- Tais-toi ! ne parle pas de nos souffrances… nous, en verrons bien d'autres, et nous sommes prêts à tout !

« Mais il faut conserver tes forces… pour nous autant que pour toi… on trouvera bien quelque vieux fond de boîte… quelque bribe à te mettre sous la dent….

- Je ne veux rien !… Silence !… pas un mot de plus… ce serait une insulte !

« Il me faut au moins vingt-quatre heures… Donc, vivons de faim jusqu'à demain soir. »

Et il ajoute, en aparté, songeant à Marko :

« Pourvu que ce brigand me laisse le temps ! »

Ses craintes ne sont, hélas ! que trop justifiées. Voulant gagner les bonnes grâces de leur terrible. pacha, les soldats turcs sont en train de réaliser, eux, aussi, l'impossible.

Marko leur avait accordé huit jours pour amener à cette hauteur, et par des chemins vertigineux, les matériaux d'un pont. En moitié moins de temps ils ont réussi ! Dans quelques heures les poutres et les madriers traînés, hissés, portés, soulevés sur des reins, des têtes ou des échines, vont arriver !

Combien de membres rompus, de corps broyés, de chutes mortelles au fond des ravins !

Mais qu'importe à Marko ! Pour lui, le résultat est tout. Quant aux moyens, ils lui sont d'une indifférence absolue. Du reste, tous ces musulmans fanatisés par lui préviennent jusqu'à ses désirs, heureux de se vautrer dans ce sang qu'ils flairent depuis si longtemps.

Aussi, les fardeaux charriés à travers les rocs, les pics et les ravins avancent-ils sans trêve, comme ces charges énormes transportées :infatigablement par des fourmis !

C'est une lutte sans merci entre les massacreurs et les patriotes. Un duel formidable aux phases multiples et déconcertantes, sans qu'il soit possible de prévoir à qui restera la victoire…

Chez Joannès, la glycérine est prête. Mais il faut des quantités considérables d'acide azotique, et la préparation est nécessairement fort longue.

On distille sans relâche et Joannès, pour rassurer et faire patienter son monde, éprouve les produits déjà obtenus. Malgré l'imperfection des procédés, les résultats sont inouïs.

Une cuillerée à bouche de glycérine est mêlée, goutte à goutte, avec trois parties d'acide, et le tout est versé dans un demi-litre d'eau, environ, pour éviter une violente réaction.

Aussitôt, un liquide lourd, à consistance de sirop, se précipite au fond. Il suffit à Joannès de renverser l'eau qui surnage, pour obtenir une substance dont l'aspect amène sur sa figure un rapide sourire :

« Mes amis, dit-il radieux, ceci est de la nitroglycérine… c'est-à-dire de la dynamite à l'état liquide.

L'opération s'est effectuée dans une boîte à conserves ouverte par un bout. Joannès brandit le vase de fer-blanc et le lance à toute volée contre un rocher, en ajoutant :

« Tenez… la preuve ! »

A peine achève-t-il ce mot qu'une détonation violente retentit, se répercute en grondant à travers les montagnes, et s'éteint, renvoyée à l'infini par les échos.

Le choc a suffi pour déterminer l'explosion réellement assourdissante, et hors de proportion avec la faible quantité de matière contenue dans la boîte.

Il y a d'abord un moment de stupéfaction. Puis un long cri de triomphe jaillit de toutes les poitrines, se mêlant aux derniers grondements de l'explosion.

Alors seulement les intrépides patriotes commencent à entrevoir cette délivrance qu'ils n'osaient plus espérer. La dynamite dont ils connaissent les effets destructeurs rompant enfin la muraille de granit, éventrant la montagne et leur procurant une issue, vers la terre de liberté.

A leur cri d'enthousiasme répond un hurlement sauvage qui s'élève là-bas, au flanc des monts, de l'autre côté du précipice. Et cette clameur, à laquelle se mêlent de bruyants éclats de rire et des applaudissements, semble indiquer chez l'ennemi une surprise joyeuse, une victoire inespérée.

« Je vais voir, si tu le permets, chef, dit Panitza.

- Va ! mais sois prudent. »

Le jeune homme se coule agilement vers la redoute, met l'œil à une meurtrière et frémit jusqu'aux moelles.

A moins de cinquante mètres, en contre-bas, au milieu d'un fouillis affreux, il voit s'agiter la fourmilière humaine.

Sur des bras tendus, sur des échines crispées, de lourds madriers cheminent avec lenteur, se dressent ou s'abaissent, tournoient ou s'allongent, et d'effort en effort, pied par pied, montent... montent sans trêve !

Panitza pâlit, devine tout, revient en courant et s'écrie :

« Ils arrivent... avec les matériaux... pour jeter un pont.

« Dans deux heures... nous allons être envahis !

« Et pas une cartouche ! »

Chapitre 19

Au cri de Panitza, les patriotes se lèvent en tumulte. Des imprécations jaillissent de toutes les bouches.

D'un mot, Joannès calme cette émotion si naturelle et si poignante.

« Les bombes !... combien reste-t-il de bombes ?

- Six !... nous n'en avons plus que six !

- Donnez-m'en une... une seule... et sur notre vie à tous, ne les lancez à aucun prix.

« Jurez-le ! quoi qu'il arrive...

- Nous le jurons ! »

Il saisit le projectile et bondit vers la redoute. Michel devine sa pensée, l'empoigne par le bras, l'arrête et s'écrie :

« Non ! pas toi... c'est à moi d'agir...

- Laisse-moi !... je le veux !

- Non : ! mille fois non !....il y a péril de mort... un chef ne doit pas s'exposer... ta vie appartient à l'œuvre !...

« Qu'importe si je suis tué... ce ne sera qu'un soldat de moins... il y en a ici un cent pour me remplacer.

« Donne-moi la bombe ! »

Les patriotes approuvent de la voix et du geste.

« Michel a raison ! tu n'as pas le droit de risquer ta vie !.... Va, Michel !... va !... si tu succombes, nous te vengerons. »

Joannès baisse la tête, pousse un long soupir et remet à son ami le terrible projectile.

En quelques bonds, Michel arrive à la redoute. Il examine la position de l'ennemi, mesure de l'œil la distance et dit :

« Ils ne se doutent de rien... ça va tomber au milieu d'eux comme un pavé dans une mare à grenouilles. »

Avec une témérité inouïe, il quitte son abri, s'avance au bord du précipice et lance à toute volée la bombe.

Le projectile, décrit sa parabole, Michel se jette à plat ventre et suit de l'œil la course rapide.

Dans une seconde réellement tragique, il éprouve la joie féroce de voir la sphère de métal arriver, au plus dru.

Baoûm !... la bombe éclate au milieu d'un enchevêtrement fou d'hommes et de matériaux divers. Les hommes, crispés sous les fardeaux, s'abattent comme fauchés par la mitraille. N'étant plus soutenues, les poutres dégringolent sur les corps, les aplatissent et roulent de-ci, de-là, au hasard de chutes vertigineuses.

Réjoui par ce carnage, amusé par ces clameurs furibondes qui montent de tous côtés, Michel montre le poing et gronde :

« Ah ! brigands !... c'est bon, la revanche. »

Il revient en courant devant les grottes et s'écrie, radieux, répondant aux questions qui l'assaillent :

« Tout va bien ! ils ont de quoi s'occuper jusqu'à ce soir, et cela nous donne quelques heures de répit.

- Bravo ! Michel, dit Joannès en lui serrant les mains, bravo et merci !

« A présent, mes amis, ouvrons l'œil et travaillons. »

Ce mot d'ordre semble également celui des Turcs.

Leur vigilance un moment endormie se réveille plus active que jamais. Des carabines sont braquées de tous côtés sur la redoute et de nouveaux essaims de travailleurs se ruent à la besogne.

Il en sort de partout. Imaginez encore la fourmilière dont les sujets robustes, intrépides et tenaces ne reculent devant rien et reprennent, plus ardents et plus nombreux, le labeur que vient d'interrompre un désastre.

Du reste, Marko a conscience de sa force et de la faiblesse des patriotes. Il comprend qu'ils n'ont plus de cartouches. Sans quoi des tireurs, même médiocres, ne laisseraient pas un seul Turc monter ainsi, à découvert, de pareils fardeaux.

Il devine aussi que leur provision de bombes est presque épuisée. Et il n'appréhende guère le peu qu'il leur en reste. Que peuvent-ils faire ? Casser quelques membres, estropier quelques hommes, retarder de quelques heures la ruée finale ?

Et après ?... Il dispose à présent de douze cents combattants, et il est homme à les sacrifier jusqu'au dernier pour assurer sa vengeance.

L'essentiel est donc de remonter le plus vite possible les matériaux du pont et de regagner les instants perdus.

Pendant qu'ils s'acharnent ainsi, les patriotes ne restent pas inactifs. Laissant pour un moment les appareils qui distillent sans relâche le mélange d'argile et de salpêtre, Joannès est retourné au fond de la grotte pour examiner de nouveau la paroi de granit qu'il veut effondrer.

Il fait élargir le puits creusé en dernier lieu, de façon à en rendre l'accès plus facile et à dégager amplement la masse rocheuse. A la partie inférieure, il remarque un gros bourrelet faisant une forte saillie et il se dit :

« C'est là que doit porter la poussée de l'explosion'.

« Ah ! si j'avais le temps ! seulement quelques jours !… Mais les minutes nous sont comptées et l'ennemi avance !…

« Allons, frères !… courage et espoir. »

Du courage, ils en ont à revendre. De l'espoir, l'expérience faite tout à l'heure vient de l'augmenter.

Mais ce temps qui s'écoule !… mais ces minutes qui filent avec une vitesse effrayante, pendant que lentement… lentement, avec cette énervante monotonie des choses inertes, suintent des appareils ces minuscules filets d'acide que l'on voudrait voir sortir à flots !

Cependant Joannès, ayant déterminé Remplacement de la mine, estime qu'il faut commencer de suite la fabrication de la nitroglycérine. Chaque appareil lui a fourni environ trois litres d'acide azotique, soit en tout dix-huit litres.

On les a mis refroidir au fur et à mesure, et le mélange avec la glycérine peut être opéré séance tenante.

Manquant de mesures de capacité, il lui faut proportionner *de visu* la mixture intime des deux corps. Deux parties d'acide, une partie de glycérine. Un peu plus, un peu moins, et au petit bonheur !

Les boîtes à conserves lui fournissent des récipients qui lui permettront d'agir sur de petites quantités et de transporter facilement la terrible substance.

Très simple, mais en somme périlleux en raison de l'instabilité même de la nitroglycérine, la petite manipulation s'opère en cinq minutes.

Mélange des deux substances, addition d'eau, décantation, c'est fait, la quantité obtenue est d'environ un litre. Le poids, supérieur à un kilogramme, équivaut comme action destructive ou, si l'on préfère, dynamique, à dix fois celle de la poudre.

C'est très bien. Mais que faire à présent de cet auxiliaire formidable et capricieux, qui ne connaît ni amis ni ennemis et dont un simple choc peut déterminer l'explosion ?

Joannès réfléchit un moment et s'écrie :

« Il n'y a qu'à le mettre à sa place... là-bas, au fond de la caverne... il y sera très bien et ne nous embarrassera pas, jusqu'au moment de l'utiliser. »

Mais à qui le confier ? Certes, tous les patriotes sont également intrépides et zélés. Ce n'est donc pas l'insouciance ou la pusillanimité que redoute Joannès.

Mais bien plutôt la maladresse.

« Ces braves gens n'auront jamais assez de précautions, et une catastrophe irréparable est si tôt arrivée !

« J'irai donc ! »dit-il à demi-voix.

Nikéa devine ce qui se passe dans l'esprit du chef et ajoute résolument :

« Je viens avec toi ! »

« J'allais t'en prier », répond simplement le jeune homme.

Ils partent, enfilent la tranchée, évitent les faux pas et suivent cette voie familière éclairée au milieu et à son extrémité par deux veilleuses.

L'accès du puits est maintenant, facile, grâce à la rampe en pente douce pratiquée tout à l'heure.

Joannès dispose, la boîte de nitroglycérine juste au-dessous du renflement de la muraille et ajoute :

« Les autres seront rangées là au fur et à mesure.

- A se toucher ? »demande la jeune femme.

- Non ! il faudra les espacer d'environ trente centimètres.

- J'ai compris ! car dorénavant je viendrai seule, pendant que tu travailleras là-bas. »

Le jeune homme la contemple longuement avec une tendresse ineffable, et murmure :

« C'est beau, ce que tu fais là !

- C'est surtout très simple, dit-elle avec un bon sourire, et cela nous permettra d'économiser ce temps plus précieux que la vie elle-même, car il représente la liberté !... »

Ils reviennent en toute hâte, Joannès recommence l'opération dans une nouvelle boîte à conserves. Nikéa transporte à la mine l'engin, terrible qu'elle manie avec sa dextérité féminine marchant avec précaution, l'œil à tout, vigilante et intrépide.

Les patriotes la regardent avec une admiration passionnée, retenant leur souffle, n'osant point parler, craignant toujours un faux pas, une défaillance, un rien, produisant l'effroyable catastrophe... L'exquise créature de grâce, de bonté, de dévouement, broyée là, sous leurs yeux...

Certes Joannès, qui manipule avec son beau calme ces formidables substances, court les mêmes dangers. Mais c'est un homme, lui, c'est le chef, et cela semble tout naturel qu'il se prodigue ainsi à chaque seconde, pour le salut commun.

Chacun, d'ailleurs, parmi eux est prêta en faire autant, sans l'ombre d'une hésitation. Et c'est cette idée de sacrifice qui leur permet d'attendre passivement, immobiles, sans mot dire, la liberté ou la mort !

Les minutes passent. Des guetteurs établis dans la redoute signalent à chaque moment les faits et gestes des Turcs.

Au fur et à mesure que Joannès emplit les boîtes et que Nikéa les met en place dans le fourneau de mine, les hommes de Marko travaillent avec une sorte de frénésie. Le désastre éprouvé par eux il y a quelques heures est réparé. Les voilà de nouveau parvenus au point où la bombe de Michel les arrêta.

Et ceux qui suivent les péripéties de cette lutte impitoyable se demandent avec angoisse :

« Qui sera prêt le premier ?... »

Vingt-sept boîtes sont déjà pleines et rangées là-bas par les soins de Nikéa. Joannès estime le poids total de la nitroglycérine à trente kilogrammes, représentant trois cents kilogrammes de poudre.

« Comme c'est peu ! dit-il en regardant les alambics primitifs, d'où sort sans relâche l'acide nitrique.

« Il m'en faudrait dix fois plus !...

« Mon Dieu !... mon Dieu ! arriverai-je à fracasser cette paroi maudite ?... »

Un homme accourt de la redoute, en se défilant. Il crie :

« Frère ! les Turcs montent toujours... Ils sont là... Dans une demi-heure ils arriveront au précipice !

- Il faudrait les arrêter une seconde fois, répond tranquillement Michel.

- Une bombe bien placée...

- Prends garde ! interrompt Joannès ? il y a de ces choses que l'on ne recommence pas !

- As pas peur !... ça me connaît... Puis-je lancer une bombe ?

- Oui ! mais, je te le répète, prends garde. »

Michel, nanti du projectile, court à la redoute, examine par une meurtrière l'approche des brigands, et s'écrie, frémissant : « Il n'est que temps ! »

Il sort, et comme tout à l'heure, complètement à découvert, lève le bras pour lancer vigoureusement la bombe.

Une fusillade intense éclate à droite et à gauche.

« Mille tonnerres ! »hurle Michel en chancelant.

Son bras retombe, fracassé. La bombe, n'ayant pas une impulsion suffisante, s'arrête au milieu de sa course et roule dans l'abîme, où elle éclate avec un bruit formidable.

Les Turcs poussent des vociférations de triomphe, pendant que le pauvre Michel s'aplatit sur le sol et gagne en rampant l'abri formé par les rochers.

Blanc comme un linge, il revient soutenant delà main gauche son bras mutilé, d'où coule un filet de sang vermeil.

Des cris de désespoir accueillent son retour. Joannès interrompt sa terrible besogne et veut lui prodiguer ses soins.

Le blessé refuse énergiquement.

« Non !... non !... je ne veux pas... plus tard... une ; minute de perdue serait un désastre... la mort pour tous nos frères. »

Joannès insiste. Les patriotes l'approuvent. Il sait la chirurgie. Michel est grièvement atteint.. Ils veulent qu'il soit pansé sur-le-champ..

Il riposte avec fermeté :

« Non !... je refuse... mon bras attendra !

« Je me jetterais plutôt, au fond du précipice ! »

Hélène s'éloigne un moment du bébé qui folâtre au milieu de ces engins d'extermination.

Elle s'approche de Michel, et lui dit en sanglotant :

« Mais, moi, tu ne me repousseras pas ? »

Il répond, souriant, avec un héroïsme joyeux :.

« Le chef est chimiste et chirurgien… l'un ne doit pas faire tort à l'autre…

« Mais toi, chère petite sœur aimée, c'est un bonheur de souffrir pour recevoir tes soins et mériter ta douce pitié… »

La main tremblante, l'œil obscurci ; elle étanche de son mieux le sang. Puis, épouvantée par l'horreur de ces chairs lacérées, de ces os broyés dont les fragments crépitent, elle murmure :

« Oh ! mon ami si cher… oh ! mon vaillant sauveur… si tu savais combien je ressens ton mal !…

« Oh ! comme je voudrais être blessée à ta place ?…

Un des guetteurs accourt de la redoute et crie, épouvanté :

« Chef !… ils arrivent… ils sont au bord du précipice !

« Si on lançait une bombe ?

- Oui, une seule ! mais prends garde… ne te découvre pas…

- Sois tranquille !… »

L'homme s'éloigne à toutes jambes, et Joannès, le voyant disparaître, s'écrie :

« Après cette bombe, il n'en reste plus qu'une seule.

- Tu fais erreur, observe Nikéa prête à effectuer son trentième voyage au fond de la grotte.

« Nous en possédons encore trois.

- Il m'en faut mettre deux hors de service.

- Pourquoi, mon ami ?

- Pour, avoir les détonateurs qui seuls peuvent. Faire exploser la nitroglycérine....

« Et non seulement les détonateurs, mais encore Les mèches. »

Et tout-en travaillant activement au mélange, avec son calme inouï, comme si l'ennemi n'était pas à quelques mètres, Joannès donne à sa compagne quelques renseignements utiles et très précieux.

Ainsi, la nitroglycérine n'est enflammée ni par une température de cent degrés ni même par l'étincelle électrique. Bien plus, le contact d'un corps incandescent la fait brûler tranquillement, et sans fumée !

Il faut un choc, une température, de 217 degrés ou la capsule au fulminate de mercure pour la faire détoner. Cette capsule peut être enflammée soit par une mèche, soit par l'étincelle, électrique. Le dispositif : seul varie dans l'intérieur de l'amorce.

Cette amorce ou détonateur est un petit tube de cuivre embouti que remplit incomplètement le fulminate de mercure. On emploie, pour la mise à feu, la mèche à mine ordinaire. L'extrémité bien avivée est insérée dans la partie vide ménagée au bout du tube. On comprime avec une pince les bords de l'amorce pour bien fixer cette mèche qui brûle à raison d'un centimètre par seconde...

Tout cela expliqué en quelques mots brefs, hachés, qu'interrompt soudain le fracas de la bombe lancée là-bas.

Des cris, des hurlements retentissent. On vocifère chez les Turcs... on vocifère chez les patriotes, sous l'abri voûté...

On craint un nouveau malheur. Non ! un mécompte. L'homme revient en quelques bonds. Le projectile envoyé de derrière la redoute est tombé trop loin. Il a tué des soldats, mais a laissé intacts les matériaux au bord du précipice.

Néanmoins, l'effet moral produit est considérable. Les Turcs ont un moment d'hésitation. Peut-être a-t-on gagné un quart d'heure ?

« Allons ! s'écrie résolument Joannès, il faut en finir.

« Que l'on me prévienne, minute par minute, de ce qui se passe là-bas ! »

Il prend une des trois bombes composant toute la réserve des projectiles, et dévisse l'évent en forme d'écrou par où passe la lanière dont l'homme entoure son poignet. Quand, projetée avec force, la bombe échappe, ce bracelet arrache un frotteur qui enflamme la mèche dont la longueur est réglée pour produire l'explosion à une distance voulue.

L'évent dévissé non sans peine, il retire la mèche lovée sur elle-même et mesurant environ dix centimètres. De quoi brûler dix secondes. Avec d'infinies précautions, il enlève l'amorce et dit à demi-voix :

« Dix secondes, c'est trop court !... vingt secondes même, c'est trop peu !... il faut sacrifier les trois bombes pour avoir trente centimètres et une demi-minute pour...

- Chef ! dit un homme qui accourt, les Turcs !... ils dressent les poutres et vont les descendre... avec des cordages...

« Vite ! une bombe...

- Impossible ! dit froidement Joannès en dévissant l'évent du second projectile.

- On voit d'ici le haut des madriers... déjà debout... au bord du précipice...

« Au nom du Dieu vivant !... une bombe... »

Avec ses dents, Joannès arrache le troisième évent.

Un autre guetteur arrive tout paie et pouvant à peine bégayer :

« La manœuvre est commencée… la charpente du pont descend… d'une seule pièce… Dans deux minutes… il sera trop tard…

« Une bombe !… par pitié… une bombe pour les arrêter…

- Il n'y en a plus ! mais, patience… crie Joannès d'une voix étranglée… et que personne ne bouge ! »

Il s'enfonce dans la grotte, emportant les mèches et les étoupilles, laissant là les patriotes, le laboratoire improvisé, et Nikéa qui achève tranquillement de remplir avec de la nitroglycérine deux bouteilles.

Un troisième messager arrive, porteur de nouvelles pires encore.

« Le pont est abaissé… le passage est forcé… les Turcs !… »

Les guetteurs, une douzaine environ, évacuent en tumulte la redoute et crient, épouvantés :

« Seigneur !… ayez pitié de nous… les Turcs !… les Turcs !…

Toute pâle, les yeux flamboyants, la jeune femme court au précipice. Elle tient une bouteille de chaque main et dit, les dents serrées :

« Ah ! cela éclate au choc !… Eh bien ! nous allons voir… ce sont mes bombes, à moi ! »

Les fuyards, interdits, la regardent, sans comprendre. Le pont est en place au-dessus de l'abîme. Baïonnette au canon et poussant des clameurs effroyables, les Turcs l'ont déjà envahi.

Les bandits marchent par quatre de front… Ils ne sont pas à dix mètres du bord…

Intrépide, sacrifiant sa vie pour le salut de tous, Nikéa fait face aux envahisseurs qui la regardent interdits.

Quelqu'un l'a reconnue à sa vaillance et à sa beauté surhumaine. Une voix vibrante s'élève et domine l'infernal tumulte :

« Prenez-la vivante !… mille bourses à qui l'amènera vivante ! »

Elle éclate d'un rire terrible et, au risque d'être pulvérisée sur place, brandit à toute volée ses deux bouteilles. Puis, à trois secondes d'intervalle, elle les lance droit devant elle !

Deux détonations retentissent coup sur coup. On dirait le bruit de deux 'batteries d'artillerie. Une fumée intense enveloppe le pont balayé comme par un cyclone !… Ne distinguant rien, assourdie, la respiration coupée, la jeune femme s'enfuit machinalement, ayant conscience d'avoir fait quelque chose de formidable et de très beau !

En même temps, la montagne tremble, disloquée de la cime à la base, comme si elle allait s'effondrer. Une explosion épouvantable secoue les rocs, désarticule les pics et fait crouler des avalanches de pierrailles.

Un cri de triomphe échappe aux patriotes.

« La dynamite !… la dynamite !… »

Nikéa se trouve au milieu d'une foule de gens en délire qui se ruent vers l'entrée de la caverne d'où sort une énorme colonne de vapeurs.

Un courant d'air violent chasse cette fumée acre et suffocante qui monte, en tourbillons, au-dessus de la petite forteresse.

Tout pâle et rayonnant d'une joie surhumaine, Joannès, debout devant l'entrée, attend que la fumée soit dissipée.

A la force du courant d'air, il comprend qu'il y a une issue de l'autre côte.

Et par cette issue, la fuite possible… la délivrance… la liberté !

Au risque de s'étouffer, les patriotes vont envahir la caverne, se bousculer dans la tranchée, s'écraser à l'extrémité du souterrain au fond duquel luit une clarté intense.

D'un mot, Joannès les arrête :

« Halte ! et par deux de front !....

« D'abord les femmes… puis les blessés… »

Ces braves gens sentent que leur précipitation va produire un désastre. En un moment la colonne se forme.

En tête, Nikéa avec Hélène portant le bébé. Puis Michel, le bras en écharpe et quelques éclopés traînant la jambe… puis, les valides et, le dernier, Joannès…

Tel un commandant de navire en perdition qui évacue le dernier son bord !

« En avant… marche ! »

Le temps presse ! Chacun sent de nouveaux et plus terribles dangers. Les deux jeunes femmes allongent le pas… la colonne suit vivement, dans la tranchée d'argile rouge noircie par la fumée.

On arrive en trente secondes au fond de la grotte, où l'on circule comme en plein jour.

Les cris de joie et d'admiration échappent aux fugitifs. Les effets de la nitroglycérine sont vraiment formidables et jamais on n'eût osé espérer une telle puissance de destruction.

Sur un espace d'environ trois mètres, le granit est absolument pulvérisé. Dans la muraille qui bloquait les patriotes, s'ouvre une brèche large comme une porte cochère et par où pénètre à flots le grand soleil !

En face, un pays de rêve, sous l'azur profond du firmament. De grands arbres, des prairies lointaines, l'espace infini… et tout près, à les toucher, des maisons montagnardes… une jolie ville en amphithéâtre, dont les toits rutilent, superposés au milieu des feuillages fauves de l'automne.

Cette terre promise, c'est la Bulgarie !

Une sorte de rugissement jaillit de toutes les poitrines.

« Vive la Macédoine !... vive la Liberté !...

« A nous, frères Bulgares !... à l'aide !... à l'aide ! »

Les fugitifs débouchent enfin sur une sorte d'esplanade. Un plateau qui, à travers la montagne ouverte, fait suite à celui de Nivia, leur sert pour l'instant de refuge.

Adieu, souffrances, périls, angoisses ! Dans leur enthousiasme, ils oublient tout, jusqu'à la faim, l'horrible faim qui depuis des jours les torture !

Pour la première fois, ils se sentent vivre.

Enfin, Joannès apparaît. Il sort le dernier de cette caverne maudite que son génie et son intrépidité ont littéralement éventrée.

Debout au milieu de la brèche qui l'encadre, il pousse à son tour le cri libérateur :

« Vive la Macédoine !... vive... »

Des cris, des coups de feu partis du souterrain lui coupent la parole... Il tressaille violemment et chancelle... une balle vient de l'atteindre par derrière !...

Hagard, l'œil fixe, il contemple avec un indicible regard d'amour et de regret Nikéa qui, folle de douleur, le reçoit défaillant dans ses bras.

Les Turcs arrivent !

Un moment arrêtés par l'héroïsme de la jeune femme qui sauva la retraite, ils ont franchi le pont que rien ne défendait plus et enfilé la tranchée souterraine.

Hurlants, furieux, exaspérés, ils assurent leur marche à coups de fusil, craignant toujours une embuscade.

Dans un moment ils vont déboucher en territoire bulgare, et massacrer les fugitifs épuisés.

Qu'importe à ces brigands une violation de frontière... Ils ont le nombre et la force... ils ignorent les préjugés et se moquent un peu des barrières nationales !

Au moment où le forfait va s'accomplir, au moment où les misérables s'élancent baïonnette au canon, se produit un véritable coup de théâtre.

Derrière une pointe de roc limitant l'esplanade, des clairons sonnent éperdument la charge. Les notes vibrent au-dessus des vallées, emplissant la gorge granitique, et brusquement éclatent, à quelques pas. En même temps, une tête de colonne apparaît. Des soldats bulgares commandés par un capitaine, le sabre de la main droite, le revolver de la main gauche.

Une troupe magnifique, ardente, disciplinée, qui arrive au pas de charge.

L'officier aperçoit Joannès livide, presque sans souffle, et murmure tristement :

« Nous arrivons bien tard ! »

Puis, d'une voix éclatante, il ajoute, en braquant son revolver sur le groupe de Turcs qui émergent à mi-corps :

« Halte !... le premier qui fait un pas est un homme mort !

- Arrière !... arrière !... ou je vous fais massacrer ! »

Alors, se tournant vers les patriotes, il les salue du sabre, et leur dit doucement :

« Et vous, frères, soyez ici les bienvenus ! »

Chapitre 20

Le rude hiver qui sévit sur les Balkans a pris fin. Si de loin en loin quelque tache de neige blanchit les cimes les plus escarpées, tout bourgeonne, verdit et fleurit sur les plaines et dans les vallées bulgares. C'est le printemps ! Ce printemps éblouissant et parfumé des roses, qui de tous côtés, à perte de vue, couvrent la terre. De suaves et délicates senteurs emplissent l'air attiédi ; grisés d'air et de lumière, les oiseaux vocalisent, éperdument ; des essaims da papillons volettent, zigzaguent et palpitent sur les parterres infinis. Partout, c'est l'interminable succession des champs de roses qui s'étalent sur les coteaux sablonneux du versant bulgare. Partout, c'est l'opulente floraison de cette rose de Thrace qui fournit le parfum précieux, l'essence embaumée dont chaque goutte se paye à prix d'or.

La culture de la rose est l'industrie de ce petit coin ensoleillé. Elle réussit bien. Et sans prétendre rivaliser avec celle de Kazanlik, cette industrie locale est lucrative et elle apporte l'aisance à ceux qui s'y adonnent.

On est déjà en pleine moisson.

De tous côtés des gens heureux, solides, bien nourris, l'œil clair et la chanson aux lèvres évoluent agilement. Ils s'en vont, un panier au bras, cueillir les fleurs d'un joli rouge pâle, aux corolles emperlées de rosée.

Pendant ce travail qui est une partie de plaisir, les petits ânes gris, affectés au transport de la précieuse denrée, attendent gravement, les oreilles mobiles et la queue frétillante. Pas de voiture. Pas de lourd et encombrant chariot. De chaque côté du bât, l'âne porte, solidement attachée, une vaste manne d'osier à fond plat et très profonde.

Quand le panier des moissonneurs de fleurs est plein, chacun vient le déverser dans la manne. Et ce sont des cris joyeux, des rires sonores, avec une claque d'ami-

tié aux baudets dont la tumultueuse allégresse se déchaîne en rafales de braiements.

Quand les mannes sont archicombles de fleurs un peu tassées, des cortèges se forment. Les ânes se mettent à la file et s'en vont soit chez leur maître s'il fabrique lui-même l'huile de roses, soit à la distillerie voisine qui achète les fleurs et les paye en argent.

Les produits ne sont pas énormes. Mais ils suffisent à ces braves gens, sobres, économes, rangés, qui aiment cette vie simple et ne désirent rien de plus. Chaque kilogramme de roses leur rapporte de quinze à vingt-cinq centimes - plutôt quinze que vingt-cinq, - et ils se déclarent très heureux.

Notons en passant, et à titre de document, qu'il ne faut pas moins de trois mille deux cents kilogrammes de roses - 3.200 - pour produire un kilogramme d'huile essentielle.

Or, par cette belle matinée de mai, exactement le 15 mai 1903, un convoi nombreux se forme non loin de la frontière macédonienne. Il comprend une quarantaine de bourricots, en tête desquels marche une belle ânesse blanche qui agite fièrement son collier de sonnailles. C'est la conductrice que suivent docilement les autres qui s'en vont philosophiquement, à la queue leu leu, chacun à son rang. La récolte est abondante et les mannes semblent lourdes.

Les champs où s'est opérée la récolte sont situés en contre-bas de ce village de Gavésevo, placé lui-même à l'extrême limite du sol bulgare, sur cette route qui, de Kostendil, en Bulgarie, conduit à Koumanova en Macédoine. C'est à moins d'un kilomètre de Gavésevo que les patriotes, cernés par les Turcs, s'ouvrirent, avec la nitroglycérine, ce chemin qui les fit passer en territoire bulgare, au moment où ils allaient être massacrés.

Or, le convoi d'ânes chargés de roses, au lieu de se diriger vers les distilleries de Kostendil, monte les escarpements qui encaissent la route internationale, oblique à gauche et enfile résolument la passe qui mène en Macédoine. En tête, près de l'ânesse blanche, marche péniblement un homme d'âge indécis, plutôt vieux, vêtu de loques sordides, les mains hideusement sales, la barbe grise, longue, emmêlée, la figure noire de crasse, avec un ignoble vieux bonnet de fourrure enfoncé jusqu'aux oreilles.

Un mendiant hideux, répugnant, vermineux et malodorant. En arrière et vers le milieu du convoi s'avance un jeune garçon de belle mine, mais presque aussi crasseux et aussi mal accoutré que le vieux. Il porte, comme les voituriers, un fouet pendu sur son cou et s'occupe activement de la conduite des bêtes.

Ni l'un ni l'autre ne prononcent un mot, et. tous deux semblent faire un couple réussi de parfaits abrutis. Familier aux gens comme aux bêtes, le chemin est vite franchi. Le vieux et l'ânesse arrivent à une sorte de poterne défendue par de fortes palissades.

Un cri vibrant retentit :.

« Halte-là !... Qui vive ?... »

Deux factionnaires turcs, des géants albanais, croisent la baïonnette sur la poitrine du bonhomme qui ne semble pas autrement s'émouvoir. Le convoi s'arrête comme un seul... âne, et l'un des deux factionnaires, ne recevant pas de réponse, ajoute :

- Tiens, c'est cette vieille brute de Timoche...avec Andréino, plus jeune, mais aussi brute que lui...

« Appelle le capitaine. »

Depuis l'hiver on a, du côté turc, fortifié le défilé gardé par une compagnie d'infanterie. On a élevé deux redoutes, qui prennent d'enfilade, en avant et en arrière, la route. A un kilomètre de là se dresse, imprenable, un fortin défendu par une seconde compagnie d'infanterie et six canons de montagne.

Tout cela commandé par un colonel. A présent, on ne passe plus. Ou, du moins, on ne. passe qu'à bon escient et après avoir sérieusement parlementé.

Sanglé dans son dolman bleu, coiffé bien droit du tarbouch qui luit emboîte la tête jusqu'aux sourcils, le capitaine arrive, de méchante, humeur, en faisant siffler sa cravache.

Il reconnaît les deux âniers et ronchonne :

« Encore ces deux pourceaux de Bulgarie... avec leurs bourricots et leurs roses !...

« Par Allah ! j'en ai assez de faire ainsi le gabelou, depuis quinze jours qu'ils passent et repassent !… Quelle chose idiote qu'une pareille, consigne ! »

Au début de la récolte de roses, le convoi était visité minutieusement, c'est-à-dire que pour s'amuser et distraire leurs chefs, les soldats du poste chaviraient les paniers avec la désinvolture de paveurs maniant des blocs de grès. Ils trépignaient jusqu'au genou au milieu des fleurs et se tordaient de rire quand les âniers ramassaient à la pelle, pendant des heures, les pétales mêlés aux graviers et aux évacuations des baudets.

Naturellement on ne trouvait rien de suspect. Du reste, la vue seule des deux loqueteux, abrutis sinistres et crasseux, de vrais idiots toujours silencieux, éloignait toute idée préconçue de contrebande.

Cependant, ces perquisitions brutales et inutiles dépréciaient fortement la marchandise, et le propriétaire de la distillerie située à Egri-Palanka résolut de les éviter.

Il n'y avait qu'un seul moyen : le bacchich au colonel commandant en chef. Adouci par une quantité respectable de livres turques, l'officier supérieur ne fut plus tracassier. Néanmoins, les investigations continuèrent, mais plus calmes et au gré des subalternes qui se contentèrent d'inventorier, au hasard, le chargement de tel ou tel baudet.

Mais cela ne suffisait pas à ce distillateur qui voulait voir arriver intactes ses roses de premier choix. Il fallait, dans ce but, éviter toute visite. Le capitaine, à son tour, reçut discrètement un bacchich et complaisamment ferma un œil.

Puis ce furent les sous-officiers et, enfin, les soldats. De telle façon que depuis deux jours la caravane passait sans encombre, sous les regards néanmoins vigilants de la garde.

Donc, ne voyant rien d'anormal, l'officier dit négligemment :

« C'est bon !… allez… »

Puis, pour s'amuser, par sotte plaisanterie de désœuvré, il sangle d'un coup de cravache une oreille de l'ânesse conductrice. La bête, surprise et endolorie, renâcle, se cabre et bruyamment s'agite. Un froissement de métal se fait entendre.

Là, tout près, sous les roses empilées. Il semble que le vieux mendiant pâlit sous son enduit de crasse ! Son œil flamboie sous les mèches hirsutes de ses cheveux, et il lance à son compagnon un de ces regards terribles où l'homme, en un mortel péril, met toute son âme.

Tout cela, rapide comme la pensée, en conservant ce masque d'impassibilité stupide qui fait, des deux âniers, deux brutes.

« Qu'est-ce que c'est ? dit vivement le capitaine.

« De la contrebande de guerre… »

Il allonge la main vers une manne pour ouvrir le léger couvercle soutenu par une glissière en osier.

Avec un sang-froid inouï, bien que ses doigts immondes ruisselassent de sueur, le vieux lève le couvercle et fait signe à l'officier de fouiller au milieu des roses. Tout cela sans un mot, sans précipitation, sans trace d'émotion.

Machinalement, comme pour ne pas en avoir le démenti, le capitaine introduit sa main au milieu des pétales odorantes. Ses doigts rencontrent un petit coffret de fer.

Il le retire, l'ouvre, et le trouve à demi plein de sequins d'or.

Aussitôt sa figure s'épanouit largement à la vue de ce bacchich vraiment royal que lui octroie le dieu Hasard. Le vieux fait le geste de secouer le coffret. L'officier comprend et obéit. Les pièces d'or frappant les parois de fer reproduisent ce bruit de métal si malencontreux et si compromettant.

Et soudain replongé dans sa stupide indifférence, le vieil ânier, toujours muet, attend l'ordre de partir, sans plus s'occuper de cet or dont il semble à peine soupçonner la valeur. Cette petite scène a duré tout juste une minute. Tout en estimant sa trouvaille de bonne prise, le capitaine se dit :

« Une pareille somme… cela ne peut être que pour le colonel.

« Mais arrive qui plante !… ce qui est bon à prendre est bon à garder… que le vieux Timoche se débrouille…

« Moi, je m’en moque ! »

Voulant mettre son butin en lieu sûr, craignant à son tour une observation de l’ânier, il fait de la main un grand geste vers l’Occident et s’écrie :

« Allez ! »

La route de Macédoine est libre. Timoche fait entendre un léger sifflement des lèvres, bien compris des baudets. La conductrice, aussitôt calmée, allonge le pas, et la caravane se met à descendre, de bonne allure, la route en pente très raide.

Elle parcourt environ un kilomètre. Alors le jeune homme désigné par les Turcs sous le nom d’Andréino s’approche du vieux et, sans tourner la tête, l’interroge du regard.

L’autre, que l’on pourrait croire muet, répond d’une voix toute basse, comme s’il craignait d’invisibles oreilles :

« *Elles* sont mal enveloppées !.... il y en a qui se sont touchées quand ce butor a cravaché Fatime....

« Nous étions perdus... si je n’avais pas songé à l’or !...

« A présent, vite !... vite !.... pressons le pas !... l’éveil est donné... qui sait si nous n’allons pas être poursuivis... »

Sans attendre la réponse de son compagnon, il pousse un nouveau coup de sifflet, mais plus strident, plus prolongé. Puis il s’élance au pas gymnastique, allure qui semble incompatible avec son âge, son apathie, sa lourdeur :

Fatime, l’ânesse blanche, prend le trot, les baudets suivent et le convoi détale. On ne paraît guère songer aux roses qui sont plutôt malmenées pas plus qu’à éviter certains bruits de ferrailles qui s’élèvent, et se multiplient, de-ci, de-là, sur toute la file.

On parcourt ainsi environ cinq kilomètres. Il faut reprendre le pas et souffler un peu. Ces deux balourds ont en vérité des poumons de bronze !

Egri-Palanka n’est plus qu’à une lieue. Tout péril semble écarté, du moins pour l’instant ; et la plus élémentaire prudence veut qu’on marche posément et non pas en fuyards. Ah ! ce n’est plus ici comme de l’autre côté de la frontière. Point de roses, point de gens radieux, point de maisons fleuries, point de moissons déjà vertes couvrant la mosaïque des plaines !…

Partout des chardons rébarbatifs ou de tristes ajoncs ; partout des demeures en ruine, des murailles calcinées par l’incendie ; partout des champs dévastés où errent des malheureux en deuil pleurant leurs proches assassinés !

Les massacres ont été effroyables ! Une véritable orgie de sang, une frénésie d’extermination. Dans le seul vilayet de Prichtina, deux cents villages ont été brûlés, dix mille maisons détruites, seize mille personnes égorgées ! Soixante mille malheureux se sont trouvés sans abri et ont erré pendant l’hiver à la recherche d’un morceau de pain !

Le vilayet de Monastir et celui de Salonique n’ont pas moins souffert. On ne compte plus les bourgs anéantis et les cadavres qui pourrissent de tous côtés.

Cette partie de l’empire ottoman qui comprend la Macédoine est devenue un désert et un charnier !

C’est pire que la misère, pire que la ruine ! c’est l’agonie de tout un peuple laborieux et paisible, qui roule sous la botte du soldat turc, le brigand !

Trois cent mille hommes ont été mobilisés. Ils occupent cette malheureuse Macédoine et vivent dans les bourg et les villes, aux frais des habitants ! Il y a soixante-dix mille hommes dans le vilayet d’Andrinople, cent vingt mille dans celui de Salonique, cinquante mille dans celui de Monastir, quarante-cinq mille à Prichtina et quinze mille à Uskub.

Tout le ban et l’arrière-ban des Albanais, des Kourdes et des bachi-bouzouks d’Asie Mineure ont été convoqués. Tout cela pille, vole, incendie, violente et massacre par instinct et par fanatisme, on pourrait dire : par plaisir !

Et c’est Marko qui est le maître absolu, le grand chef, après le sultan, de cette brigandaille qu’il a littéralement fanatisée. Il est commissaire général des provinces, pour Sa Majesté le padischah, et son pouvoir est discrétionnaire !

Pour reconnaître son zèle et sa fermeté, pour récompenser les nombreux services qu'il a rendus, le maître lui a conféré les grades les plus hauts, les dignités les plus éclatantes. En outre, la générosité du sultan s'est manifestée sous une forme que la rapacité de Marko apprécie tout particulièrement. Le bandit a reçu une dotation de un million de piastres fortes, valant plus de deux millions de notre monnaie.

Comme le Trésor est vide, Marko prélèvera cette dotation sur ses administrés. Au lieu de deux millions, il en arrachera bien quatre, et le surplus s'en ira, sous forme de bacchich, payer des dévouements et des complicités.

Ah ! les survivants des massacres antérieurs vont en voir des cruelles ! Du reste, on annonce couramment de nouveaux pillages et de nouvelles tueries. Et cela se comprend, puisque les gouvernements laissent faire.

Cependant, un long cri de réprobation et de pitié s'est élevé dans toute l'Europe. Courageusement, la presse de tous les pays, de toutes les opinions a protesté, avec indignation. Pendant des mois, journellement, elle a imploré pour les malheureuses victimes la compassion du monde civilisé. Un grand mouvement d'opinion s'est opéré, auquel, du moins en apparence, les gouvernements ont participé. On a osé faire, par voie diplomatique, au sultan, quelques timides observations. On a même eu l'audace de lui demander de vagues réformes…

Naturellement, il a promis tout ce qu'on a demandé, plus même qu'on n'a demandé. Mais, comme l'Oriental ne croit et n'obéit qu'à la force, le sultan s'est moqué de cette pitié platonique et a ordonné de nouveaux massacres. On n'attend plus qu'un signal, un incident, pour mettre, une fois de plus, la Macédoine à feu et à sang.

………………………………………………

Conduite par les âniers, la caravane a repris sa marche. Gens et bêtes, essoufflés, traînant qui la jambe, qui la patte, arrivent enfin à Egri-Palanka. Un peu en dehors du bourg, un vaste enclos, de solides murailles, une haute cheminée d'usine, des bâtiments couverts en tuiles. C'est la distillerie.

Une porte épaisse en chêne s'ouvre au bruit des sonnailles qui accompagne le roulement du trot. Les ânes s'engouffrent dans une cour. Une vingtaine d'hommes

vigoureux, en bras de chemise, accourent. Probablement les ouvriers de l'usine. Des cris de joie saluent cette arrivée tumultueuse des âniers..

« Ah ! vous voilà !... quel bonheur !... Sains et saufs !... bravo !... »

Subitement, le vieux Timoche se métamorphose. Sa taille se cambre, sa tête se redresse et ses yeux atones s'animent.

Sans répondre à cette cordiale bienvenue, sans même serrer les mains qui se tendent, it s'écrie d'une voix brève et sèche :

« Alerte ! pas une seconde à perdre... On nous poursuit... je le sens... le damné capitaine soupçonne quelque chose... »

Ces quelques mots coupent net l'enthousiasme. Les hommes se ruent vers les baudets qui attendent tranquillement. Les paniers, très lourds, sont enlevés des bâts et le contenu chaviré sans façon, à même le sot. en terre battue. Les pauvres roses cahotées, pressurées pendant cette course enragée, ressemblent à de la salade confite. Mais ces étranges distillateurs semblent bien vraiment se préoccuper de l'huile au suave parfum !

Chaque panier, sous les corolles empilées, renferme deux jolis mousquetons et des cartouches !

De nouveaux cris retentissent.

« Bravo !... des mannlichers... et de petit calibre...

- Des joujoux... ça n'a pas un mètre et ça porte... ?

- A plus de cinq cents mètres ! répond gravement Timoche.

- Et il y en a ?...

- Deux par panier.

- Alors, quatre par baudet !...

- Oui, et cela fait cent vingt armes admirables... d'une portée, d'une précision, d'une pénétration' inouïes !

- Et court !... et portatif !... et léger !...

- Avec autant de baïonnettes !

- Et des cartouches ?... hein, combien, dis ?...

- Deux cents par carabine !

- Mais c'est énorme !...

- Cela fait tout juste vingt-quatre mille ?

- Et lourd ?

- Pas trop. .

« Chaque cartouche pèse vingt-sept grammes... alors cela fait deux kilogrammes par paquet de cent... Chaque baudet en portait huit... et cela n'a rien d'excessif.... même avec le poids des carabines... »

Pendant ce colloque dont les mots jaillissent, se croisent, se heurtent, chaque homme ramasse une brassée de fusils, Timoche et Andréino les premiers.

« Du leste ! hein, camarades ! »s'écrie le vieux, en homme habitué à commander.

Le groupe affairé se précipite vers un grand bâtiment„ encombré de récipients bizarres, d'appareils en cuivre avec des tuyaux contournés, des bouteilles de formes différentes et d'où, s'exhale une odeur de rose violente, jusqu'à la nausée.

Dans un coin, une vaste cuve, pleine d'un liquide bouillant, est posée à plat sur. le sol. Sous les épais nuages de vapeurs blanches ; qui s'en échappent, elle doit peser un poids formidable. Les hommes s'arrêtent, pendant que Timoche prend dans une de ses poches un couteau. Il l'ouvre et engage la lame entre les deux dalles.

Sous une pression légère, une de ces dalles se soulève brusquement, découvrant une cavité au fond de laquelle se trouve un solide anneau, de fer. Timoche tire fortement sur l'anneau, et soudain la cuve, sous une poussée irrésistible, probablement celle d'une force hydraulique, se déplace lentement, lentement, démasquant l'ouverture d'un puits.

Un mince escalier de fer y descend à pic.

Un à un, les hommes s'y engouffrent, déposent leur fardeau et repartent en courant chercher une nouvelle charge de cartouches et d'armes. Il suffit de dix minutes pour faire disparaître ces munitions.

« Ouf ! c'est fait… »s'écrie avec un soupir de soulagement le vieux Timoche.

Il tire derechef sur la boucle de fer. La cuve, où bouillent tous les résidus de distillation, glisse de nouveau sur d'invisibles rouleaux. Elle reprend doucement sa place et recouvre hermétiquement cette cachette merveilleuse, introuvable.

L'ânier rabat la dalle et il ne reste plus aucune trace de ce véritable escamotage. En un clin d'œil, les hommes reprennent leur besogne habituelle ; chauffeurs, mécaniciens, distillateurs, emballeurs, verriers, coupeurs de bouchons, etc. Car on fabrique non seulement l'essence, mais encore l'eau de rose, et il y a de nombreuses manipulations.

Enfin, Timoche pousse un coup de, sifflet strident et ouvre la porte d'entrée. A ce signal bien connu, les ânes accourent, franchissent la porte, et s'en vont ; en liberté, dans la prairie, chercher une provende qu'ils ont bien gagnée. Il s'est écoulé juste un quart d'heure, depuis l'arrivée de la caravane.

Timoche et Andréino se trouvent devant un corps de logis très simple, mais spacieux, servant d'habitation au personnel. Chose bizarre, on rencontre à peine deux ou trois femmes et pas un seul enfant.

Elles sourient d'un air d'intelligence aux deux hommes qui pénètrent délibérément dans la maison.

Au moment d'entrer, Andréino fait claquer avec un geste de gamin son gros fouet de roulier, et dit à son compagnon :

« Tu sais, je ferais bien un bout de toilette. Je soupire après un baquet d'eau et des vêtements moins négligés. »

Et Timoche, qui cause comme une personne naturelle, répond en riant :

« Ton désir me paraît légitime !... Il faut néanmoins attendre un peu... moi, je te trouve très bien !

- Tu n'es vraiment pas difficile !

- Patience ! Allons d'abord au télégraphe, j'ai idée qu'il nous réserve des surprises. »

Un escalier est devant eux. Ils montent vivement, arrivent devant une porte, l'ouvrent, enfilent un couloir sombre, au bout duquel est dressée une échelle. Timoche grimpe le premier, arrive à une trappe, la soulève et se trouve dans une sorte de grenier séparé par plusieurs cloisons, formant autant de compartiments encombrés de planches, de madriers, d'objets de rebut.

Tous deux se faufilent à travers les débris, et s'entonnent, en. rampant, dans une ouverture grande comme une bouche de four. Ils pénètrent dans un réduit à peine grand pour contenir quatre personnes. Ce réduit, qui semble un pigeonnier, avec sa petite lucarne large comme la main, est meublé sommairement d'une table devant laquelle s'escrime un homme, en bras de chemise.

« Bonjour, Rislog !... bonjour, mon brave et cher ami ! »s'écrie Timoche.

L'homme, jeune encore, trente-cinq ans environ, brun, barbu, de beaux yeux clairs et loyaux, leur sourit et leur dit brièvement :

« Amis !... chers amis... quelle joie de vous revoir !

« Et tout va bien ?...

- Réussi !... au nez et à la barbe des Turcs ;... C'est notre dernier voyage !... répond l'ânier.

« Il ne nous reste plus qu'à tuer Timoche et Andréino ! puis, redevenir... nous !

- Bravo !... mais chut !... laissez-moi !... je corresponds avec ce brigand de Marko ! »

Et l'homme se remet à manier, avec dextérité, le levier d'un télégraphe Morse, pendant que se déroule lentement la bandelette constellée de points et de barres du récepteur.

L'appareil, de petites dimensions, est une merveille de précision. Simplement posé sur une table, il peut être enlevé séance tenante et transporté soit à la main, soit sur le dos, dans une valise ou dans un sac de soldat.

Il correspond avec le dehors par un fil caoutchouté qui sort entre deux tuiles...

Timoche reprend, écoutant la cadence intermittente du manipulateur et ses tac... tac...

« Et que dit ce misérable Marko ?

- Des choses bien intéressantes, répond le télégraphiste.

« Je vais vous lire cela dans un moment.

- Mais quoi ?

- Il s'occupe notamment de cet intrépide Joannès et de cette charmante Nikéa, aussi intrépide que son mari, notre chef...

- Il est vraiment bien bon pour... eux !

- Et que dit-il encore ?

- Tiens, vois toi-même... je viens de transcrire en clair ses dépêches précédentes à cet autre brigand, son âme damnée, le colonel Ali, qui commande le fort et les troupes défendant la passe. »

Timoche s'approche de la lucarne et jette sur la route de la frontière un rapide regard.

« Les Turcs ne viennent pas encore, dit-il songeur, et cela nous donne un peu de répit. »

Puis il ajoute, en regardant l'appareil qui. fonctionne toujours sous les doigts agiles de l'homme :

« Sais-tu bien que c'est un trait de génie d'avoir établi une dérivation sur ce fil...

- C'est la moindre des choses !

« Voyons, dès le commencement des travaux opérés à la passe, Marko a fait poser un fil reliant le fort à Prichtina, en suivant la route... Ce fil traverse Egri-Palanka, et, par un hasard singulier, s'appuie sur le point culminant de là distillerie Rislog... la mienne !

« Tout naturellement, j'ai voulu savoir ce que ce brigand de gouverneur général disait à son digne subalterne... Je me suis souvenu de mon ancien métier de télégraphistes, j'ai installé ici un relais... c'est-à-dire un récepteur et un manipulateur branchés sur ce fil...

« De telle façon que toutes les communications passent sur mes appareils et que je les transmets après en avoir pris connaissance !

« Tu vois comme c'est simple !

- Oui, simplement admirable, répond Timoche en lisant le papier où le télégraphiste a transcrit les dernières dépêches.

« Voyons cela...

« - Gouverneur général à colonel Ali... Plus urgent que jamais surveiller frontière... interdire formellement passage convois transportant roses pour distilleries... Suis informé que ces convois font contrebande de guerre... appris par agent très sûr que distillerie Rislog à Egri-Palanka occupe personnel composé hommes ancienne bande Joannès... fabriquent ostensiblement huile roses, en réalité dynamite et bombes. »

- Mille tonnerres, nous sommes trahis, gronde Timoche qui rougit sous sa crasse.

« Voyons la suite.

- « … Faire envahir, au reçu du présent ordre, la distillerie, l'occuper, la visiter en détail, et la détruire de fond en comble si se trouve quelque chose de suspect… »

- Et tu vas transmettre cet ordre ?

- Il est de cette nuit… J'ai retardé de huit heures… On ne comprend plus rien à Prichtina ! On va envoyer un émissaire… à peine si nous pouvons gagner une demi-journée !

- C'est grave… il faut réfléchir et prendre une décision.

- Continue la lecture de la dernière dépêche.

« - Appris aussi que Joannès est vivant. Miraculeusement guéri par docteur bulgare Apostolo de Sofia. Disparu depuis quelque temps, ainsi que sa femme. Piste entrevue. Faire arrêter séance tenante les deux âniers Timoche et Andréino qui sont soupçonnés… »

Un cri d'Andréino, qui regarde la route par la lucarne, interrompt cette lecture :

« Les Turcs !… les Turcs sur la route ! »

Chapitre 21

Au cri poussé par Andréino : « Les Turcs ! »Timoche et Rislog ne sourcillent pas. Endurcis contre toutes les émotions, préparés à toutes les surprises, ils se regardent froidement, et Timoche répond :

« Sont-ils loin ?

- Environ quinze cents mètres.

- Bien ! cela nous fait près de vingt minutes.

« Et nombreux ?

- Une trentaine.

- Pas plus ?... en voilà une chance !

- S'ils font la bêtise d'entrer ici, il faut que pas un seul n'en sorte vivant.

- Hélas ! oui... dit Rislog.

- Pourquoi : Hélas ?...

- Parce que leur mort, que je veux aussi, va être l'anéantissement de notre pauvre distillerie.

« Avec ses doubles fonds, ses cachettes, ses souterrains, elle est comme la citadelle avancée de notre révolution.

- Je partage tes regrets. Mais à la guerre il faut savoir faire de cruels sacrifices...

« Ensuite, nous ne devons pas oublier les termes de la dépêche de Marko au colonel Ali : « L’usine est suspecte… »Les Turcs voudront s’en emparer… y établir garnison… alors, tout serait perdu… nos armes, nos munitions, nos bombes, la provision de dynamite.

- Tu as raison !… de tout point raison.

- Alors, j’y vais ! s’écrie avec une sorte de joie gamine Andréino.

- Où cela ?

- Faire toilette et me débarbouiller !

« C’est la bataille !… je puis être tué… du moins, je veux être propre.

- J’y vais aussi, renchérit ’Timoche.

« Ces haillons et cette crasse me pèsent… des centaines de livres.

- Faut-il prévenir les frères ? demande Rislog.

- Inutile ! nous ferons la besogne à nous trois.

« Allons !… vite à la toilette… dix minutes…

- Parfait ! Moi, pendant ce temps, je continue ma correspondance avec Marko. »

Et ces étranges combattants, qui parlent avec tant de désinvolture d’anéantir une trentaine d’ennemis, quittent le télégraphe clandestin et vont s’enfermer au premier étage.

Vingt minutes s’écoulent. Dans l’usine, le travail continue, obstiné, indifférent aussi.

Des coups sourds ébranlent la porte massive. Au dehors, on entend des éclats de voix, des froissements de métal.

Puis un ordre bref, impérieux :

« Ouvrez ! au nom du sultan notre maître... »

Porte toujours close ! Silence de mort !

Les coups résonnent, plus rapides et plus violents. Rien ne bouge à l'intérieur.

La voix reprend, plus brève et plus courroucée :

« Cinquante coups de bâton au directeur... vingt-cinq à chaque employé...

« A présent, ouvrez !... »

Rien ! rien que les halètements lointains de la machine à vapeur et le ronronnement des organes de l'usine.

« Vous êtes des idiots, continue la voix ; je venais en ami... Maintenant, il est trop tard !... je vous ferai tous fusiller !

« Vous, camarades, enfoncez la porte à coups de hache... »

La porte, attaquée vigoureusement, résiste. Au dehors, on entend des cris furieux, des menaces terribles. Brusquement, les deux panneaux s'ouvrent tout grands.

« En avant !... hurle l'officier qui commande le peloton.

« En avant et massacrez tout ! »

Exaspérés par J'attente et ce semblant de résistance, les Turcs se précipitent baïonnette au canon et envahissent la cour.

La porte, actionnée par un mécanisme invisible, se referme sans bruit derrière eux, sans même qu'ils s'en aperçoivent.

Il se trouvent dans une petite cour close par deux murailles extérieures, l'habitation et une haute grille donnant sur les bâtiments d'exploitation. En somme, serrés à l'étroit et la retraite coupée.

Ils commencent à s'inquiéter, sans trop savoir pourquoi et pris d'une vague appréhension. Soudain, leurs clameurs s'arrêtent. Sous l'effort d'une main que nul n'a pu apercevoir,, une fenêtre vient de s'ouvrir.

On leur crie :

« Que voulez-vous ? »

L'écume à la bouche, l'officier répond, en brandissant son sabre :

« D'abord, les deux pouilleux qui se cachent ici : Timoche et Andréino. »

On leur répond, en gouaillant :

« Timoche ?... le voici !... eh ! houp !... saute, Timoche !

« Andréino ?... il arrive !... eh ! houst !... en bas, Andréino ! »

En même temps, deux défroques sordides : pantalons, vestes, chemises, bonnets et savates, jaillissent par la fenêtre. Rien n'y manque ! pas même le bâton du vieil ânier... pas même le fouet de son jeune compagnon.

Abasourdis, les Turcs reçoivent sur la tête ou sur les pointes des baïonnettes ces loques immondes. Et devant l'ironie de cette exhibition grotesque, des hurlements de fureur s'échappent de leurs bouches.

« Coquins !... chiens de chrétiens !... lâches !... oui, lâches qui vous cachez !... montrez-vous donc... vous n'oserez pas !...

- Si !... nous osons !... la preuve... »

Soudain, apparaissent à la fenêtre deux figures superbes d'audace et de juvénile énergie. L'une, imposante dans sa fière beauté masculine. L'autre, resplendissante dans sa grâce féminine qui s'allie si bien à l'intrépidité.

Le capitaine, confondu, lève les bras en l'air en signe de stupéfaction. Les yeux écarquillés, la face devenue toute pâle, il reconnaît ces figures inoubliables !...

Il voit aussi ces vestes grises gansées de noir, toutes deux pareilles ; ces cartouchières aux étuis innombrables, et croisées sur la poitrine, et devant ces deux soldats de l'Indépendance, il s'écrie :

« Joannès !... Nikéa !...

« C'étaient eux les âniers... Timoche et Andréino !... Oh ! avoir été ainsi bafoué pendant quinze jours !...

Et Joannès répond, en haussant les épaules :

« Ce qui prouve, capitaine Saïd, que tu es un fier imbécile !

- Ah ! pourceau de chrétien, tu railles !

« Mais, patience !... je te tiens, toi et ta compagne. »

La jeune femme répond avec dignité, pendant que les soldats, plus exaspérés que jamais, attentifs aux ordres de leur chef, mettent l'arme à l'épaule :

« On permet tout à ceux qui vont mourir. Capitaine Saïd, nous te pardonnions tes insultes, car tu es condamné à mort !

- Feu ! »hurle le capitaine hors de lui.

Mais Joannès et Nikéa, attentifs à tout, ont pressenti le commandement. Avec la vitesse de la pensée, ils s'effacent de chaque côté de la fenêtre. Ils ont déjà disparu au moment où la salve éclate, assourdissante.

Hachant le cadre de bois, pulvérisant les angles de l'ouverture et criblant la façade, la grêle de balles passe inoffensive.

Les soldats, tout désappointés, grognent, jurent et vivement rechargent leurs fusils.

Un éclat de rire d'une ironie cinglante, vraiment terrible en pareil moment, couvre tous ces bruits et de la fenêtre désemparée tombe une boule de métal, grosse comme les deux poings. Une terreur folle envahit la troupe. Des cris d'effroi succèdent aux menaces, aux injures, aux arrogances.

« La bombe !... la bombe !... sauve qui peut ! »

Se sauver !... où ?... par quelle voie ?...

Pas d'issue !... des murailles... une porte close... une grille inaccessible.

La bombe fuse un moment et soudain éclate, avec son nuage de fumée, son bruit de canon. Projetée par une force irrésistible, l'averse de mitraille se répand de tous côtés, dévastatrice, mortelle.

Atteint par un éclat de fonte au milieu de la tempe, le capitaine oscille, étend les bras, lâche son sabre et s'abat raide mort.

Autour de lui, trois soldats tombent en hurlant, pendant que les autres s'agitent, se croisent, tourbillonnent, effarés, comme une volée de moineaux dans une cage.

Une deuxième bombe décrit une courbe rapide et roule en fusant. Puis une troisième et aussitôt une quatrième !

Les trois détonations se succèdent coup pour coup, avec un fracas épouvantable qui se répercute à travers les montagnes et glace d'effroi les habitants d'Egri-Palanka.

Dans la cour, le spectacle est terrifiant. Les Turcs, n'ayant point d'issue, sont frappés pendant cette course affolée qui les ramène au même point. Des corps projetés par la force de l'explosion sont littéralement aplatis sur les murailles. Il en est que la formidable expansion des gaz dépouille de leurs vêtements... Et cette nudité tragique découvre des plaies affreuses.

Deux bombes tombent encore ! Une fumée blanche, lourde, flotte sur la cour. Les hurlements s'arrêtent ! Encore quelques gémissements... puis quelques râles... puis un silence poignant. C'est la fin de cette sauvage exécution. Le détachement turc est anéanti !

Alors, Joannès et Nikéa, suivis de Rislog, descendent lentement. Tous trois sont pâles comme des spectres. De grosses larmes coulent des yeux de la femme qui murmure d'une voix défaillante :

« Mon Dieu ! pardonnez-leur et pardonnez-nous ! Ils ont martyrisé mon père… massacré les miens et mutilé notre patrie !… Ils voulaient nous tuer ou nous ravir ce bien plus précieux que la vie la liberté !

« Nous nous sommes défendus et nos mains ont semé la mort…

« Pardonnez-nous, ô mon Dieu ! »

Joannès l'entraîne doucement et l'arrache à cet affreux spectacle. Lui-même ne trouve pas un mot à prononcer. La cause qu'ils défendent si terriblement lui paraît juste et, pour tout dire, sacrée. Cependant, son âme jeune, tendre, aimante, éprouve une horreur invincible pour ce massacre qui n'est, hélas ! pas le dernier.. Mais ils sont, avant tout, des patriotes ! ils veulent l'affranchissement du sol natal, et malgré leur aversion pour le sang répandu, ils iront jusqu'au bout de cette tâche formidable et sublime !

Tous trois se dirigent vers le grand hall qui précède l'usine. Alors seulement Joannès s'aperçoit que Rislog emporte ses appareils télégraphiques.

« Nous évacuons, n'est-ce pas ? dit-il tristement.

- Oui, répond Rislog, c'est la fin !

« Dans un quart d'heure l'usine sera en flammes !

- La ruine pour toi, frère !

- Bast ! un peu plus tôt… un peu plus tard !

« Et puis, brûlée par les Turcs ou flambée par nous… qu'importe !… puisqu'il le faut. Du reste, je savais à quoi m'en tenir quand je me suis donné corps et âme à la cause de la liberté !

- Ainsi, dans un quart d'heure !…

- Oui, car le temps presse…

- Sans doute ! Les soldats turcs du passage frontière, ceux du voisinage campés dans les montagnes, ceux enfin des garnisons vont accourir à marche forcée, attirés par les détonations des bombes...

- D'abord cela !

« Mais il y a quelque chose de bien plus urgent... quelque chose qui va te faire bondir...

- Dis vite !... je t'en prie... ne me fais pas languir.

- Eh bien... la dernière communication que j'ai interceptée m'apprend que... Marko arrive ! »

Brusquement„ Joannès sursaute et s'écrie :

« Le misérable !... ici !... Marko ici !... oh ! sois béni, Dieu vengeur qui va nous mettre face à face !

« Mais tu ne te trompes pas, dis, frère !

- Allons donc !... c'est écrit !

« Oui, Marko le Brigand trouve que tout va ici de mal en pis... un télégraphe qui fonctionne à l'envers... des officiers qui reçoivent des bacchichs... des soldats qui font comme eux... des âniers qui se livrent à la contrebande de guerre... des usines qui servent d'arsenaux aux rebelles... Alors, il vient, escorté d'un bataillon albanais, faire une tournée d'inspection et remonter le moral à ses troupes d'occupation.

- Ce qui veut dire : piller, brûler, massacrer !

« Mais quand vient-il ?

- Il quitte Prichtina, par chemin de fer, dans trente heures, par un train spécial qui sera à Koumanova sept ou huit heures plus tard.. peut-être un peu plus ou moins...

- Oh ! peu importe !... nous l'attendrons patiemment... de jour et de nuit... car, n'est-ce pas, il ne faut pas qu'il en réchappe cette fois ! Jadis, je l'épargnai pour lui faire subir la peine du talion... la mort du père de ma chère Nikéa... C'était folie ! A la première occasion, il faut l'anéantir... Morte la bête, mort le venin !... Ce misérable est le fléau de notre race... il doit disparaître... à tout prix et par tous les moyens !

- J'en suis ! La voie du chemin de fer minée... quelques pétards de choix sur les traverses... l'étincelle électrique au bon moment... et tout saute.

« Mais, ajoute-t-il avec une sorte de gaieté nerveuse, nous bavardons comme des pies... le temps est de plus en plus précieux et il faut que je mette le feu chez moi ! ».

Tous trois pénètrent dans l'usine. Les ouvriers ont interrompu le travail au moment de l'explosion des bombes. Ils ont passé en bandoulière les deux cartouchières, insignes du combattant patriote, saisi chacun une carabine, et ils attendent, sombres et résolus, des ordres. Ils sont exactement vingt, plus trois femmes, également armées.

Rislog s'en va au générateur de vapeur et fait agir le sifflet. Longtemps et d'après un certain rythme, des son brefs ou prolongés, mais stridents à arracher le tympan, vibrent dans l'air. C'est un signal évidemment connu et qui doit s'entendre à des distances considérables.

Il siffle encore, et déjà des hommes arrivent comme s'ils sortaient de dessous terre. Il en vient de la montagne à laquelle est adossée l'usine. Il en vient des cabanes isolées au milieu des broussailles. Il envient du village, et brusquement ils surgissent dans la cour.

Quelques mots rapides et empreints de cordialité sont échangés, avec de rudes poignées de main.

« Bonjour, frères !... c'est nous !... Enfin, le moment est donc arrivé de se battre !.... Nous nous sommes apprêtés quand nous avons entendu les bombes !

« Ah ! ah !... Ça chauffait !... »

Au fur et à mesure, ils sont armés et équipés pour la rude campagne qui s'ouvre. De la cachette sortent les mannlichers, les cartouches, des haches, des pioches et des pelles à manche court pour élever en hâte quelques rudimentaires ouvrages de défense.

Il y a encore des cartouchières, des ustensiles de cuisine, des sacs de soldat, des couvertures, des cordages et quelques provisions de bouche.

Tout cela est réparti entre les futurs combattants. Les paquetages sont faits en un clin d'œil. Et cela forme un *barda* dont seraient fiers nos troupiers d'Afrique.

Enfin, les munitions sont arrimées dans les havresacs et chaque homme reçoit trois bombes.

La bombe à la dynamite est devenue le projectile par excellence de ces soldats improvisés. C'est l'artillerie de ces volontaires qui n'ont pas de canons et elle inspire déjà une terreur folle aux Turcs qui en ont ressenti les mortels effets.

Naturellement, la bombe est hautement prisée des patriotes qui ont su en faire un redoutable engin de combat.

Au bout d'une demi-heure tout est prêt.

Il y a là cent vingt combattants formidablement armés, vigoureux, intrépides et résolus à lutter jusqu'à la mort pour la Liberté !

C'est le bataillon d'élite recruté avec soin par Joannès depuis la fonte des neiges. Vite guéri de la blessure qui faillit le tuer, le jeune chef à peine convalescent a repris sa vie de luttes et de périls. Il a patiemment organisé cette nouvelle campagne, prêché une véritable croisade, éveillé des enthousiasmes et suscité des dévouements.

A sa parole enflammée, les hommes sont accourus. Il y en a deux cents qui, sous les ordres de Michel, occupent la plaine au confluent du Vard et du Psinja. Deux cents autres, commandés par Panitza, battent l'estrade entre Usküb et Koumanova. Une troisième bande de deux cent cinquante volontaires attend son arrivée dans la vallée de la Binacka.

Cela forme un total de près de 800 montagnards embrigadés régulièrement et déjà sous les armes. Il y en a plus de deux mille qui n'attendent qu'un signal et des fusils.

Joannès vient d'attacher à sa ceinture un sabre droit, analogue aux lattes de nos cavaliers, une arme incomparable, d'une trempe merveilleuse, que lui ont offerte ses amis et ses admirateurs du pays bulgare.

C'est l'insigne du commandant, le seul qui le distingue de ses soldats. Il le porte d'ailleurs sans gloriole. Mais plutôt pour honorer ceux qui, en lui faisant hommage, ont témoigné leur sympathie pour la cause des patriotes.

En bouclant le ceinturon, il vient de dire, sans forfanterie, mais avec son accent d'implacable résolution :

« C'est avec ce sabre que je frapperai Marko ! »

Il fait l'appel. De mémoire, sans liste et sans carnet. Il a pour tous, individuellement, un bon sourire, un mot d'affection. Chacun répond : Présent ! Même les femmes qui, appuyées sur leur carabine, ont pris l'attitude, le vêtement et surtout l'énergie des hommes.

Depuis longtemps le sifflet s'est tu. Rislog n'a pas encore reparu. Pendant que les patriotes accourent, s'arment et s'organisent, il accomplit froidement son œuvre de destruction.

D'abord il s'assure que le générateur est toujours en pression et il charge les soupapes. Cela fait, il arrose de pétrole tout ce qui est de bois : hangars, piliers, charpentes, etc.

Puis, froidement, sans sourciller, il y met le feu. En un clin d'œil les flammes envahissent tout, comme une. pièce montée dé feu d'artifice.

Il revient près de Joannès au moment où finit l'appel des volontaires. Il ramasse le havresac renfermant ses appareils et, se penchant à l'oreille du jeune chef, lui dit à voix basse ;

« Prenons garde ! il y a parmi nous un traître… le misérable qui a si bien renseigné Marko.

« Or, sous les ruines de l'usine les souterrains demeureront intacts, avec leurs approvisionnements d'armes, de vivres, de dynamite… il faut que tout le monde l'ignore.

« Et quand le générateur sautera, feignons de croire que c'est la dynamite qui fait explosion et que l'anéantissement est complet ! »

Maintenant, les flammes débordent partout, et l'incendie se déchaîne dans toute son horreur. Il n'est que temps de partir, Joannès tire son sabre et commande :

« En avant ! camarades, en avant ! »

Chapitre 22

C'est une plaine resserrée entre des contreforts. De la terre noirâtre envahie par les chardons. A droite et à gauche, des montagnes lointaines qui se profilent à perte de vue.

Partout la solitude et aussi la stérilité. De loin en loin, quelque misérable hutte en torchis avec une couverture de chaume s'effondre au milieu de sa clôture d'épines. Les habitants ont déserté cet abri précaire, ou sont tombés sous les coups des massacreurs.

Une petite rivière, la Bainka, côtoie sur un espace d'environ douze kilomètres le chemin de fer. C'est l'immense voie qui relie notre Paris à Constantinople par Vienne, Belgrade et Salonique, au moyen de ces trains luxueux dénommés Express-Orient.

Aux abords de ce ruban de fer, et là seulement, il y a un peu de vie. Autour des gares, une oasis de verdure et de fleurs surgit du désert. De beaux jardins aux fins gazons, aux corolles éblouissantes, des potagers couverts de légumes, des vergers plantés d'arbres à fruits magnifiques attestent l'incomparable fertilité du sol.

C'est une conquête faite sur le désert parles employés de la ligne, d'industrieux et patients- travailleurs venus de la Suisse allemande.

Ah ! si la paix régnait sur ces contrées désolées ? Si le malheureux paysan n'était plus, à chaque minute, menacé dans sa sécurité, dans sa liberté, dans sa vie, quel fructueux labeur, quelles ressources, quelle opulence ! Mais c'est toujours, et plus que jamais, l'âge de fer, l'âge de sang !

Le soleil baisse. Un radieux soleil de printemps qui darde des flèches d'or sur cette terre de désolation. Tapis dans le lit de la rivière où coule un mince filet d'eau, les patriotes attendent.

« Encore une heure, dit à demi-voix Joannès en regardant sa montre.

- Ouf ! il fait bon souffler un peu, répond Rislog accroupi près du sac renfermant ses appareils.

- Une jolie marche, depuis Egri-Palanka !

- Près de quinze lieues ! et sans s'arrêter…

- C'est Tabanova que nous avons laissé derrière nous ?

- Oui, cet amas de débris calcinés… ces flaques de vase où achèvent de pourrir les bêtes et les gens, c'est ce qui fut ce village si coquet, où la vie était abondante et facile !

« Cinq cents malheureux y ont été assassinés par Marko !

- Ah ! Marko !… ah ! brigand… grondent à demi-voix les patriotes frémissant de douleur et de colère.

- Oh ! la vengeance !… oh ! la joie de délivrer la patrie de ce monstre… le mauvais génie de notre race !

- Patience, mes amis !

« Dans une heure sera préparée la mine qui fera sauter le train et détruira la voie… le train qui amène Marko et ses bandits !

« N'ayez crainte ! S'il échappait, par impossible, à l'explosion, nous sommes là pour le cueillir au vol !

« Rislog ! la pile électrique fonctionne bien ?

- Tu veux dire : les piles.

« Car j'en ai deux… de véritables bijoux… tout ce qu'il y a de plus perfectionné… et sans me vanter, ça me connaît !

« Jamais ça ne rate ! et si j'avais assez de pétards, je me chargerais de faire sauter d'un seul coup toute la voie, depuis la frontière serbe jusqu'à Constantinople.

- Bravo ! cela nous permettra de « travailler »en grand et d'arracher, à l'occasion, sur deux points, « cent mètres de ferraille. »

Les révoltés vont donc accomplir leur terrible besogne avec l'aide de l'électricité.

Dans ces sortes d'opérations, le secours de l'électricité est, en effet, indispensable. Pour enflammer la dynamite dans ces conditions toutes spéciales, la mèche à mine est trop capricieuse. Sa combustion ou trop lente, ou trop rapide ne peut pas être calculée proportionnellement à la vitesse d'un train en marche.

Huit fois sur dix, l'explosion sera tardive ou prématurée.

Tandis que la décharge électrique s'opère instantanément au gré de l'homme qui choisit son temps, à la seconde près, et agit au moment précis.

De ce fait, le détonateur introduit dans la cartouche de dynamite subit une modification importante. À la place de la mèche qui enflamme le fulminate de mercure, il y a une amorce particulière. Cette amorce consiste en une petite hélice en fil de platine extrêmement fin, en contact avec un minuscule flocon de fulmi-coton. Ce petit appareil est placé dans le détonateur, à la partie que devrait occuper la mèche.

Quand un courant électrique passe dans l'hélice, le fil de platine s'échauffe, enflamme le fulmi-coton qui fait détoner la capsule et du même coup la cartouche.

... De plus en plus le soleil s'incline sur l'horizon. Il grandit, rougit, s'abaisse encore et lentement disparaît. Les ombres s'épaississent et les contours des objets s'estompent.

« C'est le moment, dit à voix basse Joannès.

- Je suis prêt », répond avec sa brièveté d'homme d'action Rislog.

Tous deux portent au cou un sac analogue aux musettes en toile de nos troupiers. Ces sacs sont pleins, semblent lourds et apparaissent bossues par le contenu.

Joannès et Rislog s'assurent que la solitude est absolue et quittent en rampant leur abri, derrière la berge. Ils arrivent à la voie qui file absolument plane en cet endroit. Sans hâte, mais aussi sans faux mouvement, ils travaillent, suivant l'effrayante expression de Joannès.

C'est lui qui commence. Il tire de son sac une cartouche et la dépose simplement sur une traverse, à la base dû rail et en dedans de la voie.

Rislog ramasse deux poignées de sable, en recouvre la cartouche et dit à voix basse :

« Une sur chaque traverse, n'est-ce pas ?

- Oui, et faisons vite !

- C'est que les traverses me semblent bien éloignées.

- Tu crains pour le succès de l'explosion de proche en proche par influence ?

- Je l'avoue.

- Les traverses ne sont qu'à un mètre... va toujours, je réponds de tout. »

Courbé sur la voie, Joannès dépose une seconde, puis une troisième cartouche, que son camarade, au fur et à mesure, saupoudre d'un peu de sable.

Il continue ainsi de traverse en traverse. A la dixième, il se relève et dit :

« C'est assez ! Maintenant, amorce et ajuste le fil. »

Avec un poinçon, Rislog perce la feuille d'étain servant d'enveloppe à cette cartouche, et insère dans la dynamite le détonateur électrique. Cela fait, il tire de son sac une bobine sur laquelle est enroulé un mince fil de cuivre entouré de soie.

Il gratte avec ses doigts la terre sous le rail et fait un petit trou comme l'ouverture d'un terrier de lapin. De dehors en dedans de la voie il y fait passer le bout du fil et le met en contact avec le détonateur.

Tout cela n'a pas duré dix minutes !

De son côté, Joannès ne reste pas inactif. Du bout de son gros soulier ferré, il creuse dans le sol meuble et friable un sillon profond, perpendiculairement à la voie.

Pendant que Rislog maintient l'extrémité du fil passant sous le rail en contact avec la cartouche, Joannès déroule la partie qui se trouve sur la bobine et la couche dans le sillon.

Il rabat ensuite sur le fil la terre déplacée, tasse fortement et ajoute brièvement :

« C'est fait. »

Cette petite tranchée ainsi remblayée peut avoir trois mètres de long. Elle isole parfaitement le fil sous terre et le met à l'abri de tout contact extérieur.

Les deux amis retournent lentement, pas à pas. au lit de la rivière où les attendent leurs camarades. Joannès tient toujours la bobine et déroule, au fur et à mesure, le fil de cuivre entouré de soie.

L'embuscade est à cent mètres. Ils l'atteignent, se couchent à leur place et Rislog dit à voix basse :

« Faut-il mettre le fil en contact avec la pile ?

- Tout à l'heure ! quand nous entendrons rouler le train.

- Ainsi, ajoute l'électricien, tu es assuré de l'explosion par influence malgré la distance qui sépare ces cartouches ?

- Absolument ! Tu sais que l'explosion d'une substance se transmet par influence, dans la proportion de cent grammes pour soixante-dix centimètres.

- Je croyais seulement trente centimètres.

- Sur un sol mou et friable, oui.

« Mais sur une place nue, lisse, résistante, elle atteint plus de soixante-dix centimètres.

« Or, nos cartouches sont chargées à deux cents grammes... je suis donc certain que l'explosion se propagera de mètre en mètre, étant donné que les traverses offrent ces conditions dernières.

- Je te crois sur parole.

- C'est immanquable et il ne saurait en être différemment.

« Du reste, tu vas voir... j'entends ronfler là-bas, vers le Nord, le train qui amène le brigand et ses complices... »

Joannès a raison. Et ces explosions que l'on pourrait appeler sympathiques se produisent en raison d'une théorie très ingénieuse due à l'illustre Berthelot.

La voici en quelques mots très brefs.

Au moment de la déflagration, il se produit deux sortes d'ondes. Les unes, qui sont les ondes explosives proprement dites, sont développées dans la matière qui détone. Elles constituent une transformation des actions chimiques en actions caloriques et mécaniques en transmettant le choc aux supports et aux corps contigus. Les autres, purement physiques et mécaniques, transmettent les pressions aux corps voisins, placés autour du centre d'ébranlement. Par exemple, à une nouvelle quantité de masse explosive dont ces pressions déterminent l'inflammation.

Et M. Berthelot conclut qu'une matière explosive détone par influence, non parce qu'elle vibre à l'unisson du mouvement initial, mais parce qu'elle l'arrête instantanément. Et ce brusque arrêt transforme sur place l'énergie mécanique en énergie calorique capable d'élever subitement sa température jusqu'au degré qui en provoque la déflagration.

C'est là ce que savait fort bien Joannès, quand jadis, dans la grotte, il provoqua la détonation des récipients remplis de nitroglycérine, avec une seule amorce au fulminate.

L'événement, d'ailleurs, va lui donner une fois de plus raison.

Peu à peu, les ronflements du train se rapprochent et grandissent.

Dans le lointain, à travers les ombres de la nuit, on voit une colonne de vapeur qui s'échevèle, avec des reflets d'incendie.

« Le contact ! »dit froidement Joannès à son ami.

Ce dernier, dans l'obscurité, fait quelques gestes menus, tâtonne et répond :

- C'est fait !... Voici l'appareil... tu n'auras qu'à presser au moment...

Les patriotes, accroupis, le cou tendu, comprennent et frémissent. On entend leurs respirations haleter à mesure que lourdement le convoi s'avance. Les mains se crispent convulsivement sur les carabines et les yeux suivent avidement le panache de fumée qui jaillit, en pulsations, avec ses rougeurs de météore.

Au ras du sol, luisent, fixes et mornes, les lanternes, comme les yeux de quelque monstrueuse bête de cauchemar.

La terre tremble et ses trépidations se répercutent à toutes les poitrines... le train arrive avec ses bruits multiples, ses fracas de métal, ses halètements de vapeur, ses roulements de tonnerre.

Et une pensée rapide, aiguë, lancinante, traverse tous les esprits : « Comme Joannès tarde !... et si la mine ratait !... »

Chacun croit que le convoi va passer et il n'en est pas un qui déjà n'eût enflammé la dynamite !...

Mais le chef a conservé tout son sang-froid. Son cœur ne bat pas plus vite, ses yeux voient juste et sa main ne tremble pas. Au moment précis où la locomotive est près d'arriver sur les pétards, il presse vigoureusement le bouton d'ivoire qui va produire l'étincelle.

Une lueur aveuglante surgit... une détonation épouvantable retentit. Et presque aussitôt un vacarme inouï, provenant de chocs, de ruptures, d'éclats... puis des clameurs d'épouvante et de douleur, des hurlements de gens torturés...

Tout cela dans une seconde tragique, où le train, mortellement frappé en pleine marche, s'anéantit. La machine, en raison de sa vitesse, roule quelques mètres, s'enfonce dans la terre et se renverse, éventrée... Vapeur, charbon en feu, eau bouillante, tout cela jaillit, siffle, se confond en un pêle-mêle affreux, pendant que les wagons s'arrêtent, s'écrasent, se pénètrent et, suivant l'énergique et pittoresque expression américaine, se *télescopent*! c'est-à-dire rentrent les uns dans les autres comme les fractions d'une lunette d'approche.

Il y a là vingt-cinq voitures pleines de soldats turcs ! Peut-être cinq ou six cents hommes mutilés affreusement. Mais les patriotes sont inaccessibles à la pitié. Le souvenir atroce de leurs maisons brûlées, de leur bétail enlevé, de leurs familles massacrées, de leur patrie torturée, tout cela les rend insensibles à l'horreur de cette catastrophe qu'ils ont d'ailleurs voulue,, préparée, exécutée.

Ces soldats qui hurlent et se tordent au milieu des débris, ce sont les brigands, auteurs de toutes ces atrocités ! Ce sont, les exécuteurs des ordres sauvages de leur digne chef, Marko le Brigand. Et un cri de haine, de vengeance s'élève des rangs pressés des patriotes qui attendent l'ordre de Joannès.

« Marko !... Mort à Marko le Brigand... »

Ils vont se précipiter vers le monceau croulant où vibre, dans ce qu'elle a de plus déchirant, la douleur humaine, quand un cri de fureur, ponctué d'un juron, échappe à Joannès :

« Malédiction !... Un second train !... »

C'est vrai ! Les deux lanternes d'une locomotive apparaissent, là, tout près, à deux cents mètres, peut-être moins !

Joannès comprend tout. Deux trains militaires se suivent, bondés de troupes et de matériel. Le premier, anéanti, sert de pilote au second... et, certainement, Marko est dans ce dernier.

Déjà la machine ralentit sa marche... elle va stopper, descendre du monde... Un bataillon... ou bien reculer dans les ténèbres et battre en retraite.

« Marko !... Je veux Marko !... gronde Joannès... Il me le faut, quand je devrais y laisser ma peau ! »

Un projet audacieux, terrible, vient de traverser son esprit.

D'une voix de tonnerre, il jette un commandement qui domine les clameurs exaspérées de ses hommes.

« Que personne ne bouge !... attendez-moi !... »

Tel est l'ascendant qu'il exerce sur eux que les cris s'arrêtent subitement. Le silence s'établit et chacun s'immobilise, les mains crispées à la carabine.

Joannès bondit au milieu de la nuit. Il disparaît, courant à la rencontre du second train. Il l'atteint au moment précis où le mécanicien et le chauffeur, terrifiés, viennent de stopper.

Les freins, serrés à bloc, grincent sur lés roues qui patinent sur les rails brûlants. Dans une seconde, on va faire machine en arrière.

D'un élan terrible, Joannès escalade la locomotive. Il se dresse, formidable, entre les deux hommes. Un cri jaillit de leur bouche. Un seul cri qui s'éteint dans un râle.

Empoigné aux flancs avec une vigueur inouïe, le mécanicien est jeté, comme un paquet, en dehors de la voie. Le chauffeur lève le bras pour frapper. Le poing de Joannès s'abat sur sa figure comme un marteau pilon et le culbute en bas, sur le mécanicien.

Il est seul sur la plate-forme. Ouvrir la porte du foyer est pour lui l'affaire d'une seconde... L'intérieur apparaît, chauffé à blanc !

Avec son calme effrayant, Joannès fouille dans son sac qui ne l'a pas quitté. Il en tire deux cartouches de dynamite et les jette, à toute volée, dans le foyer...

En même temps il saute en pleines ténèbres sur la voie. A peine a-t-il touché terre que l'explosion retentit. Sourde, étouffée, disloquant et secouant la machine qui se cabre sur les rails. Une partie du foyer vole en éclats. Des débris jaillissent de tous côtés, enveloppés de torrents d'eau bouillante et de vapeur. Une averse de charbons incandescents s'éparpille en mitraille et projette sur le sol d'éclatantes lueurs.

Assourdi, un peu grillé, un peu échaudé, mais sauf par miracle, le jeune homme s'élance hors de la voie au moment où les portières s'ouvrent avec fracas.

De chaque wagon, de droite, de gauche, et de tête en queue, les soldats épouvantés descendent en tumulte. Des hurlements décolère et d'effroi s'élèvent de la cohue tourbillonnante… puis des jurons, des questions brèves, entrecoupées de nouvelles clameurs.

Et dans le tohu-bohu de cette foule en proie à l'exaspération et à la terreur, une voix s'élève.

Oh ! cette voix de métal !… cette voix maudite aux éclats de cymbale et que Joannès ne connaît que trop !

« Silence et à vos rangs !… chargez vos armes… baïonnette au canon !

« A vos rangs… mille tonnerres ! et silence… »

C'est la voix de Marko ! Joannès ne s'est pas trompé lorsqu'il a vu surgir l'autre locomotive. Le brigand est dans le second train.

Au commandement, les Albanais se rallient autour de leur chef. A la lueur des lampes qui éclairent chaque compartiment, on les voit se grouper, chercher leur place et prendre une irréprochable formation de combat. Ils sont près de sept cents, disciplinés, robustes, intrépides, prêts à suivre Marko jusqu'au fond de l'enfer. Malgré le péril qu'ils sentent là, tout près, dans l'ombre, nul ne bouge et ne songe à rompre le silence ou l'alignement.

Cependant, des clameurs effroyables sortent du train télescopé. Serrés, meurtris, écrasés sous les monceaux de débris, les mutilés crient à l'aide. Déjà des flammes surgissent de cet amas de boiseries peintes et forment un immense bûcher.

Terrifiés, les survivants courent, s'agitent, perdant tout sang-froid, incapables d'organiser un sauvetage bientôt devenu impossible.

Pendant que sa troupe achève de se former sur la voie même, Marko est accouru avec une compagnie.

Un cri de fureur lui échappe en présence du désastre. Les rails arrachés, tordus comme de simples fils de fer ; les traverses pulvérisées ; dans le sol, une carrière au fond de laquelle flambent les débris accumulés et grillent tout vifs les blessés.

Il reconnaît les formidables effets de la dynamite, et gronde, en proie à un de ces accès de rage dont il est coutumier :

« Ah ! chiens de chrétiens !... ils ont osé... s'attaquer à moi !...

« Cinq cents hommes broyés, Un bataillon anéanti. Oh ! je me vengerai... terriblement !

« Je verserai des torrents de sang !... je brûlerai deux cents villages et je massacrerai dix mille paysans ! »

Sa fureur s'exhale encore en menaces, quand un coup de sifflet déchire l'air, sur la droite, en pleines ténèbres. En même temps une flamme surgit, rapide, sur une ligne horizontale...

C'est un éclair qui flamboie et s'accompagne de détonations sèches, vibrantes, saccadées ! Des piaulements aigus déchirent l'air et Marko sent passer autour de lui comme un vent de mort.

Son oreille exercée reconnaît le claquement des mannlichers, les terribles fusils de petit calibre.

Autour de lui, ses Albanais s'abattent, fauchés par la grêle de balles. C'est un pêle-mêle affreux de corps palpitants au milieu desquels se tordent les blessés, où s'agitent les vivants saisis d'une panique folle.

Tous les coups ont porté dans cette masse compacte d'hommes serrés sur la voie. Il y en a déjà plus d'un cent par terre.

Un second coup de sifflet, puis un commandement proféré là, tout près, d'une voix énergique :

« Tirez bas ! »

Puis un second feu de salve !... cent vingt coups de fusil... Plus de cent hommes culbutés !... Le tiers de l'effectif du bataillon albanais hors de combat !

Resté debout, par miracle, au milieu de ses soldats qu'il domine de toute la tête, Marko ne perd pas son sang-froid.

En une seconde il juge nettement la position et comprend tout. Le coup de dynamite fait par des hommes intrépides et appuyés d'une troupe nombreuse. Cette troupe, néanmoins inférieure et de beaucoup à la sienne, est massée non loin. Elle va continuer le feu et massacrer son bataillon...

Son parti est pris en une seconde. Un parti qui va bien avec son tempérament de fer, son audace indomptable et sa folle bravoure.

L'offensive !... il n'y a que cela... une offensive furieuse qui amènera le corps à corps avec l'ennemi ou sa dispersion.

La deuxième salve des mannlichers vient à peine de crépiter.

Marko tire son cimeterre, le brandit au-dessus de sa tête et, sans même s'occuper s'il est ou non suivi, s'élance vers la ligne des patriotes, en criant :

« En avant ! mes braves Albanais, en avant ! »

Il faut en vérité une bravoure folle, pour oser ainsi charger, en pleines ténèbres, sur un ennemi intrépide, lui aussi, bien armé et surtout invisible.

Ne pas apercevoir le péril que l'on affronte, ne pas voir face à face l'adversaire que l'on combat, ne pas savoir même où l'on pose le pied, c'est là une épreuve terrible, même pour les troupes les plus aguerries. Mais ces diables d'Albanais semblent avoir du salpêtre dans le sang et ils se ruent, à la suite de leur chef, avec l'aveugle impétuosité du fauve.

« En avant ! »crie pour la seconde fois Marko.

Et ses hommes courant éperdument, sans ordre, en groupe compact, la baïonnette en avant, répètent le cri qui vibre au loin :

« En avant ! »

Deux coups de sifflet retentissent ; puis le silence. Ces coups de sifflet proviennent des patriotes et ont la même tonalité que les précédents. Mais ils ne sont pas, comme eux, suivis par la décharge des mannlichers ; on dirait un signal de retraite.

Chose étrange, cette ligne de combattants qui faisait une si terrible besogne semble s'être évanouie. Il ne reste plus trace des soldats de Joannès.

Les Albanais, qui bondissent sur un front mesurant plus de cent cinquante mètres, ne rencontrent rien.

Néanmoins, ils vont toujours, précédés de leur chef qui commence à s'inquiéter.

Marko, chez qui l'intrépidité s'allie si bien à la prudence, comprend d'instinct qu'il court à un danger mystérieux et d'autant plus redoutable.

Il voudrait voir… sentir… entendre !… n'être plus un aveugle qui se débat dans la nuit, avec cette conscience du péril qui l'enveloppe et va s'abattre sur lui.

Au fond, il comprend que cet escamotage réellement effrayant n'est qu'une feinte. Mais sa nature de sauvage et, pour tout dire, d'impulsif ignore le recul. Un nuage rouge s'étend sur ses yeux, cette vision sanglante des hommes de massacre qui tuent sans savoir, d'instinct, comme les bêtes de proie !

Et pour la troisième fois il rugit :

« En avant !… à mort !… à mort !… »

Chapitre 23

Les hommes de Marko ont rejoint leur chef et se ruent, sur la même ligne. Il leur semble apercevoir un mince filet clair, tranchant sur le fond brun du sol. C'est le ruisseau que plusieurs connaissent.

Rien ne les arrête ! Ils vont... ils vont, gagnés par cette frénésie de carnage qui affole l'ennemi de Joannès. Tout à coup, le premier rang s'empêtre dans un obstacle invisible, au ras de terre. Probablement un fil de fer enlevé à la ligne télégraphique et solidement maintenu par des pieux.

Lancés à fond de train, les hommes du premier rang culbutent, jaillissent et s'abattent, comme fauchés en pleine course. Puis le second et le troisième rang viennent s'étaler sur les camarades écroulés et se tortillent dans des postures qui seraient d'un haut comique en toute autre circonstance.

En même temps, une effroyable série de détonations retentit. Puis il y a, sur toute la ligne, une envolée de flammes courtes, drues, verdâtres, enveloppées d'un nuage de fumée blanche. Des clameurs éperdues, des hurlements de douleur, des râles d'agonie succèdent à cette formidable salve.

L'explosion s'est produite au beau milieu de tous ces corps jetés à bas par un invisible obstacle, et ses résultats sont terrifiants.

Il est impossible d'apprécier dans les ténèbres combien de morts et de mutilés. Mais le nombre en est grand.

« Les bombes !... les bombes !... s'écrient les survivants en proie à une terreur qu'ils ignoraient jusqu'alors.

- Ah ! les bombes ! vocifère Marko toujours invulnérable ; tenez bon, camarades ! »

Les bombes ! oui, c'est bien cela, et il y en a bien une centaine qui viennent d'éclater.

Chose plus étrange que tout le reste, la lueur intense qui a violemment éclairé le voisinage n'a pas laissé apercevoir un seul patriote. Les bombes n'ont pas été lancées à la main. Et ce désastre qu'elles viennent d'infliger aux Albanais s'est accompli sans danger pour les soldats de l'insurrection..

C'est encore une idée de Joannès. Une idée simple et géniale. La voici en deux mots.

À peine arrivé au bord de la rivière, sa première pensée fut de couper les fils télégraphiques et d'abattre quelques poteaux. Cela, pour isoler l'endroit où il voulait établir sa batterie de pétards à la dynamite.

Puis, craignant une attaque de front, il avait fait tendre, à vingt centimètres de terre, un de ces fils, en avant de la tranchée naturelle formée par le lit de la rivière.

Le, fil de fer, pour la défense de nuit, est une chose excellente, et la guerre moderne l'utilise fructueusement.

Puis le jeune homme, dont l'esprit fertile en expédients est toujours en éveil, se dit :

« Une tranchée se défend aussi avec de l'artillerie… j'ai bien les projectiles, mais, pas de canons.

« Ah ! si je pouvais rendre mes bombes automatiques… si je pouvais les faire partir toutes seules, au moindre effort ! »

Et l'idée qui germe à peine grandit, mûrit, sous l'influence du péril. Joannès prend une bombe, la soupèse d'une main, et de l'autre, tirant sur le fil de fer, le lâche brusquement, comme la corde d'un arc.

Alors il s'écrie, joyeux :

« C'est bien cela ! j'ai trouvé… Ah ! Marko, tu ne te doutes pas de la surprise, si par hasard tu échappes à la mine ! »

Certain du succès, il attache simplement la bombe au fil de fer par la ficelle qui actionne l'amorce au moment où l'homme lance à la main le projectile. Cela fait, il laisse doucement reposer la bombe sur. le sol, et dit à ceux qui le regardent, intrigués.

« Faites comme moi ! attachez chacun une bombe de dix en dix mètres… prenez de grandes précautions…

« Là !… c'est parfait !… A présent, supposez que des gens accourent pendant la nuit et s'empêtrent dans le fil… qu'arrivera-t-il ?

- Ah ! bravo ! les amorces seront arrachés brusquement par la secousse donnée au fil et les bombes partiront d'un seul coup.

Et c'est positivement ce qui arrive, en mutilant trois cents hommes à Marko et en jetant parmi sa troupe un désarroi fou.

Ah ! si les patriotes étaient plus nombreux ! S'ils avaient un abri moins précaire que cette berge nue qui les protège à peine !… Oh ! alors, pas un des brigands ne reverrait les villages désolés de cette Macédoine dont ils sont le fléau ! Joannès est forcé de battre en retraite pour ne pas perdre les fruits de cette victoire dont les conséquences morales vont être incalculables.

Cependant Marko ne veut pas convenir de sa défaite. Debout au milieu des survivants, il invective Joannès toujours invisible, mais qu'il sent là, tout près, derrière quelque accident de terrain.

« Lâche !… tu te sauves… assassin !… coupe-jarret… tu n'oses pas m'affronter… tu frappes de loin… sans danger… à couvert… en sournois… Oui, chrétien… pourceau de chrétien.., tu es le dernier des lâches… des lâches… des lâches… et tu as peur de moi ! »

Maintenant, les wagons amoncelés sur la voie ont pris feu. La flamme dévore les peintures, les vernis, et attaque les planches. Un brasier énorme projette au loin sa lueur crue et forme un décor tragique à cette scène de carnage.

La taille gigantesque de Marko habillé de drap rouge se détache en vigueur sur ce fond éclatant, et rappelle un de ces héros fabuleux des légendes anciennes. Fou de rage, exaspéré, terrible et malgré tout superbe de témérité, il brandit son sabre,

montre le poing et crache son mépris, face à l'ennemi, la poitrine découverte, défiant les hommes et les choses, défiant les balles, défiant tout !

« Mais réponds-moi donc, mais montre-toi donc, paysan abject... poltron, qui joues au soldat... et que je crosserai de ma botte...

« Non ! tu n'es pas un soldat... un révolté... un patriote... tu n'es qu'un lâche ! »

- Tu en as menti ! »riposte une voix jeune, sonore, bien timbrée, qui vibre d'indignation.

Et soudain une forme agile bondit de l'autre côté de la rivière.

Elle émerge des ténèbres, s'avance dans la portion éclairée, se précise et s'affirme.

Un jeune homme coiffé du bonnet bulgare, vêtu de gris, les jambes entourées des courroies de ses chaussures en forme de cothurnes, apparaît aux yeux des brigands albanais.

Il porte en bandoulière un mousqueton à canon bronzé, et un sabre à garde et à fourreau d'acier est accroché à son ceinturon de cuir verni.

Avec une aisance tranquille, il s'avance vers Marko qui le reconnaît et s'écrie :

« Joannès !

- Oui, Marko, c'est moi !

« Tu m'as provoqué, me voici ! »

A le voir ainsi, complètement seul, à découvert, les Albanais, bons juges en matière de bravoure, l'admirent sincèrement, surtout au moment d'affronter ce terrible adversaire jusqu'alors invincible, Marko le Brigand, bey de Kossovo ! Les moustaches, hérissées, l'œil en feu, Marko le regarde venir et, ne pouvant croire à une pareille témérité, ajoute :

« Toi ! paysan... toi le pouilleux, fils d'un bandit, tu oserais me tenir tête ! »

Joannès hausse les épaules et riposte froidement :

« Cesse d'aboyer... trêve d'injures et à nous deux !

- Mais je ne demande que cela... face à face... à longueur de sabre... viens donc...

- Je vais faire la moitié du chemin... oseras-tu faire l'autre ?

- Oui ! si tu me jures qu'il n'y aura pas de traîtrise chez les tiens.

- Mes frères les patriotes sont hommes d'honneur... tu as ma parole ! »

Puis, se tournant vers sa troupe invisible, il crie d'une voix forte :

« Camarades ! il y a trêve... je vous prie, au besoin je vous ordonne de ne pas intervenir avant, pendant et après mon duel contre Marko le Brigand !

« Car c'est un duel, n'est-ce pas, Marko ?

- Oui, un duel à mort !

« A mon tour, je te promets que mes soldats resteront neutres pendant que nous allons ferrailler !

« Camarades ! l'arme au pied... que nul ne touche à mon adversaire... je veux qu'on respecte la trêve ! »

A ces mots, il arrache de sa ceinture ses revolvers et son kandjar, les laisse tomber, et s'avance en brandissant son cimeterre.

Joannès dépose à terre son mousqueton, enlève son ceinturon et se débarrasse du fourreau, pour avoir tous ses mouvements libres.

Puis, armé de son sabre, il marche de son pas tranquille à la rencontre du géant

Effrayant, convulsé, faisant des moulinets terribles, Marko rejoint Joannès et gronde, avec une haine indicible :

« Enfin !... je te tiens donc... Oh !... je ne croyais pas qu'on pût tant haïr... et qu'on éprouvât tant de joie à verser le sang !... »

Toutes ces rodomontades ne troublent guère Joannès. Il conserve son merveilleux sang-froid et riposte, avec ce haussement d'épaules qui lui semble familier :

« Pour la première fois nous sommes du même avis, Marko !

« Oui ! cette haine atroce, je l'éprouve... oui... je goûte cette ivresse monstrueuse du sang qui va couler...

- Le tien !

- Qui sait ?

- Je vais te tuer !... je le sens à ce frémissement qui m'agite et qui ne m'a jamais trompé... Et, en te tuant, il me semble que j'anéantirai ces chrétiens maudits... ces rebelles... ces ennemis jurés de notre maître, le sultan, de notre Dieu, Allah !

- Et moi aussi, je veux te tuer... débarrasser ma patrie de Marko le Brigand... le monstre qui incarne en lui ces musulmans fanatiques et féroces... les bourreaux de notre race et de notre foi !

- Eh bien ! en garde et défends-toi !

- Je suis prêt ! »

Rompu dès l'enfance à la redoutable escrime du sabre, Marko attaque avec fureur. Plein de mépris pour ce chétif adversaire qui ne lui arrive pas à l'épaule, il néglige même les précautions les plus élémentaires.

Du reste, la victoire lui semble absolument certaine. Il n'a qu'à frapper avec cette lame indestructible qui voltige au bout d'un bras d'athlète.

Joannès, au contraire, s'est un peu ramassé sur lui-même, la main haute, en prime. Ce n'est pas la garde du sabre, ce n'est pas non plus tout à fait la garde de l'épée. La pointe est beaucoup plus relevée.

C’est une sorte de garde mixte qui lui permet de parer les coups de taille et d’attaquer ou de riposter par la pointe. Mais elle exige un poignet de fer, une agilité sans égale et une science approfondie des deux escrimes.

Son sabre est complètement droit. A la fois souple et résistant, bien équilibré, solide et léger, piquant comme une aiguille et coupant comme un rasoir, il est pourvu de la garde à sept branches qui enveloppe si bien la main. Pour tout dire, c’est l’arme admirable à laquelle a donné son nom le colonel Derué, le magnifique escrimeur français.

Sabreur de haute fantaisie, Marko aime à faire sauter une tête. Son habileté légendaire fait l’envie des bourreaux de profession. On ne compte plus les gens qu’il a décapités, d’un seul coup, avec sa virtuosité abominable.

Il met une sorte de coquetterie à opérer avec une vitesse foudroyante, et il possède un coup infaillible pour faire, comme il le dit cyniquement : deux morceaux d’un homme en vie ! On n’a pas oublié comment, à cheval, sur le front des troupes, il enleva et fit jaillir à dix pas la tête d’un général qui se défendait avec l’énergie du désespoir !

Un éclair d’acier enveloppe Joannès. La lame du cimeterre, qui siffle et flamboie, s’abat au ras de ses épaules.

« Ah !... tiens donc ! »fait Marko avec une joie sauvage.

Un coup terrible, que la force du géant rend toujours mortel ! Joannès le voit arriver, comme la foudre. Sans broncher, bien d’aplomb, ferme comme un roc, il baisse en biais sa lame et relève un peu son poignet.

D’un mouvement net, sec, précis, il coupe cet éclair. Il y a un froissement de métal, un choc violent d’acier contre acier, une gerbe d’étincelles...

L’arme de Marko, détournée, glisse sur celle de Joannès, rebondit jusqu’à la poignée et passe inoffensive au-dessus de sa tête.

« Mille démons d’enfer ! »gronde Marko furieux et tout ébranlé de ce coup porté à vide.

Prompt comme la pensée, Joannès fait un pas en avant, et allonge le bras. Il voit un jour, sous l'aisselle de Marko, et pousse à fond. Parer un coup droit avec une épée est chose facile. Il y a, pour cela, le contre et l'opposition. Mais avec la lame recourbée d'un cimeterre, cela devient difficile, presque impossible.

Du reste, Marko n'a pas le temps d'essayer. Il ne peut rencontrer le fer, tant la pointe de Joannès lui arrive au corps avec la vitesse et la précision d'une balle. D'instinct, il rompt. D'un bond, il se jette en arrière devant cette pointe redoutable qui va trouer sa chair, l'atteindre aux sources de la vie !

Il sent un choc... une douleur cuisante... et une imprécation furieuse lui échappe.

Marko l'invincible, Marko le roi du sabre vient d'être atteint par cet adversaire qu'il méprise.

« Misérable avorton !

- N'insulte pas, Marko ! riposte Joannès d'une voix basse et sifflante. N'insulte pas, ou je te cloue la langue au fond de la gorge !

- Mille tonnerres !... nous verrons bien !

« Tu m'as surpris... mais attends un peu...

« Ah ! pardieu !... j'aurai une revanche terrible !

- Non ! il n'y a pas de surprise... je t'ai touché loyalement... où je voulais et parce que je voulais...

- Tu mens !

- Je n'ai jamais menti !

« Tu devrais avoir trois pouces de fer dans le poitrail... j'ai percé ta cartouchière et cela t'a sauvé la vie...

« Mais tu en tiens... recommençons !

- Ah ! oui, recommençons !

« Et prends garde à toi !...

- Garde-toi, Marko ! »

Le train dynamité est tout entier la proie des flammes. L'amas de bois peints forme un bûcher immense. L'incendie, qui se déchaîne dans toute son horreur, éclaire de lueurs aveuglantes cette scène tragique.

Les deux ennemis croisent de nouveau le fer. Les yeux flambants de colère, les narines dilatées, les dents serrées à se briser, ils sont la personnification de la haine et de la fureur.

Au moment où les lames se touchent, des bruits violents surgissent dans le lointain. On dirait des roulements de wagons s'accompagnant de clameurs humaines, de coups de feu. Tapis dans l'ombre, les patriotes s'agitent, inquiets, frémissants à ce tumulte de bataille.

Les Albanais, l'arme au pied, regardent, s'interrogent, s'énervent et poussent de sourdes exclamations.

« Silence ! »crie Marko d'une voix tonnante.

De nouveau il attaque avec sa furie coutumière. Au feu du brasier le croissant de sa lame flamboie comme du métal chauffé à blanc. Faisant appel à toute sa vigueur, à toute sa dextérité, Marko songe que le temps des insultes et des. fanfaronnades est passé. Et c'est alors un tourbillon de feintes savantes, une envolée de moulinets vertigineux qui enveloppe Joannès d'éblouissantes fulgurations.

Mais ces énormes développements de force, ces. larges mouvements viennent se briser net sur ce petit homme immobile et ferme comme un roc ! Partout le large croissant rencontre la mince et rigide lame dont la pointe luit comme un stylet. Pas de gymnastique effrénée. Mais de brèves et sèches oppositions qui garantissent la tête, protègent les épaules et préservent les flancs.

Partout, la furibonde attaque de Marko se trouve coupée par ces mouvements vifs, menus faits de précision, exécutés avec un sang-froid prodigieux.

Les lames grincent, résonnent, se heurtent à se rompre, et Marko interdit, ne comprenant rien à cette puissance, pousse des grondements de bête muselée, attachée devant une proie qu'elle ne peut atteindre.

Cet engagement acharné dure une longue minute. Pour la seconde fois Joannès, voyant un jour, allonge le bras. D'instinct, Marko sent qu'il n'arrivera pas à la parade.

D'un bond, il se jette en arrière et, tout rugissant, exaspéré de reculer, veut recommencer l'attaque. Il n'en a pas le temps. Joannès fait un pas et se fend, son bras se détend et darde le terrible coup droit.

L'attaque de Marko est prévenue. Il n'a même pas le temps de parer cette botte foudroyante. Cette escrime si sobre, si savante et si redoutable le déconcerte et l'effraie... Oui, l'effraye !

Et devant cette pointe qui menace encore sa poitrine d'athlète, il n'a plus qu'un parti, qu'une ressource : la retraite ! Oui, l'humiliante, la déshonorante retraite ! Un nouveau bond en arrière lui fait éviter la mort. Alors une sueur glacée mouille ses tempes et deux larmes de rage brûlent ses yeux. Un hurlement jaillit de sa gorge.

Et Joannès, aussi calme, aussi maître de lui qu'à la salle d'armes, abaisse un peu son épée. Souriant, le regard railleur, il dit d'un ton dégagé, avec une ironie cinglante :

« Eh quoi ! seigneur Marko... bey de Kossovo... prince de la montagne... vous nous quittez !.

- Tais-toi !... oh !... tais-toi... nous nous retrouverons !

- Mais, seigneur Marko, le meilleur moyen de se retrouver, c'est de ne pas se quitter.

« Vous plaît-il de continuer, ce petit exercice ?

- Assez ! te dis-je !... ne raille pas... car je te jetterai à la face dix mille têtes de paysans !

- Si je ne te tue pas ! »

Mais un tumulte épouvantable couvre sa voix. Un nouveau train arrive sur les rails. Des portières sortent des fusils qui tiraillent sans relâche. Cramponnés aux marchepieds, les mains crispées à toutes les saillies, des hommes se ruent sur le convoi. Des bombes lancées par eux éventrent les compartiments. De tous côtés retentit le cri : « Aux armes !... aux armes !... »

Chapitre 24

Cette arrivée soudaine d'un troisième train militaire, en pareil lieu et en un tel moment, a quelque chose de fantastique.

Bondé de soldats, se prolongeant en une file interminable de voitures, il glisse de plus en plus lentement vers l'immense brasier et semble un monstre formidable sur lequel s'acharne une légion d'infiniment petits.

Chaque wagon est une forteresse, et chaque portière un créneau d'où sortent des fusils.

Agiles, vigoureux, intrépides, ces assaillants se cramponnent à l'énorme organisme en marche, arrachent les fusils et lancent des bombes. Et tout cela roule, détone, vocifère et s'égorge dans cette lueur d'incendie qui maintenant envahit toute la région.

Voilà ce qu'aperçoivent en même temps les Albanais de Marko et les patriotes de Joannès. Et cette vision infernale fait abaisser aux deux chefs interdits les armes qu'ils allaient croiser de nouveau.

Tout cela d'ailleurs est si rapide qu'il est impossible de rien concerter, de rien résoudre… Un nom vient sur les lèvres de Joannès qui s'écrie :

« C'est Michel !… oh ! mon brave Michel ! »

Déjà le mécanicien, qui siffle éperdument, vient d'arrêter le convoi. Les portières se sont ouvertes avec fracas et des centaines de soldats turcs, fous de rage et de terreur, ont sauté sur la voie. Ils se heurtent aux agresseurs. Des coups de feu sont tirés à bout portant, et des bombes éclatent avec leur flamme livide. On se larde à coups de baïonnette, et en une seconde, la lutte reprend plus furieuse

entre ces adversaires qui semblent ignorer la présence de Joannès, de Marko et de leurs contingents respectifs.

Les balles sifflent de tous les côtés aux oreilles des deux clans témoins du duel entre les chefs. Ces hommes ne peuvent plus tenir en place. Des deux partis on a crié : « Aux armes !... aux armes !... »et brusquement la trêve s'est trouvée rompue.

Une violente poussée a séparé Joannès de Marko, et arrêté le combat singulier.

Marko montre le poing à Joannès et hurle :

« Nous nous retrouverons !... tu n'as pas victoire gagnée !... »

Joannès brandit son sabre et riposte :

« Tais-toi, fanfaron !... oui, nous nous retrouverons et ce sera ton dernier jour !

D'instinct, Albanais et patriotes se précipitent sur la voie où l'on se massacre avec frénésie.

« En avant !... en avant !

- Tenez bon, les Albanais !... c'est Marko !... vive Marko !... hardi ! les montagnards... hardi !

- Vive la Macédoine libre !... C'est Joannès !... vive Joannès !... Tiens bon, Michel !... hardi ! les patriotes !... hardi ! »

Un furieux corps à corps se produit. Enchaînés par la consigne, les hommes de Joannès depuis si longtemps immobiles se battent en désespérés. Il n'en est pas un parmi eux qui n'ait à venger un père égorgé, une mère, une sœur ou une fiancée à jamais disparue, et leur rage ne connaît plus ni quartier ni merci.

Les voici bientôt mêlés à ceux qui, commandés par Michel, viennent d'arriver cramponnés au dernier train. C'est en effet la bande aux ordres du lieutenant de Joannès, et dont le chiffre atteint deux cent trente hommes.

Ajoutés aux cent vingt de Joannès, cela fait environ trois cent cinquante combattants, y compris les femmes qui, armées et équipées en soldats, font intrépidement besogne de soldats.

A la lueur de l'incendie, Joannès et Nikéa reconnaissent, au milieu de la mêlée, Michel et Hélène. Après l'avoir soigné pendant l'hiver avec un dévouement inlassable, la jeune fille, devenue sa fiancée, l'a suivi à la guerre. Ils doivent s'épouser bientôt. En attendant, ils se battent en héros pour la liberté.

Tous quatre se rejoignent en pleine tuerie, et des. cris de joie jaillissent de leurs lèvres.

« Bravo ! Michel !... Bravo ! Hélène !... chère petite sœur aimée !

- Joannès !... moi, je te savais là !... Hein ! quelle besogne !

- Nikéa ! tu es magnifique !

- J'ai failli tuer Marko !... A présent, ils sont plus d'un mille, dit Joannès inquiet.

- Bah ! qu'est-ce que ça fait !... tapons toujours dans le tas ! »

Et ils tapent en effet à corps perdu. Ils oublient dans l'ivresse de la bataille cette défensive que doivent conserver, coûte que coûte, les guérillas, après le coup de main.

Joannès comprend que les patriotes vont être cernés par un adversaire trois fois supérieur. La retraite s'impose. Mais est-elle encore possible ? Il porte ses doigts à sa bouche et pousse trois coups de sifflet stridents. Puis il crie de toute sa force :

« A la bombe !... à la bombe ! »

Chaque patriote doit encore avoir dans son sac deux bombes à la dynamite.

Joannès et Nikéa, les premiers, lancent au milieu des Albanais les terribles projectiles. Ils éclatent avec leur fracas de tonnerre en faisant brèche dans la cohue frémissante qui hurle et s'effare. Cependant Marko, ne pouvant digérer sa défaite, cherche Joannès et le provoque d'une voix retentissante :

« Joannès !… où es-tu ?… je veux ma revanche !… Par la barbe de mon père !… je veux me battre et te tuer !… »

Les bombes qui éclatent en faisant d'affreux ravages ne l'arrêtent pas. Affolé par cette pensée qu'il a dû reculer, il veut laver dans le sang- du jeune chef cette insulte à son prestige. Il lui semble apercevoir au milieu de la mêlée un jeune homme coiffé du bonnet bulgare et armé d'un sabre, insigne du commandement. Près de lui, un combattant jeune, imberbe, qui ne le quitte pas d'une semelle. Une femme sans doute. Il croit reconnaître Nikéa et se dit, frémissant de colère :

« C'est lui Joannès, et c'est elle qui l'accompagne. »

Il se jette, en hurlant, à travers les gens aux prises, cogne au hasard, pour se frayer l'accès vers cet homme et cette femme..

« Place ! mille tonnerres !… place !… »

Cet élan de taureau en furie est brisé par l'acharnement des siens eux-mêmes. Ils ne voient plus, n'entendent plus et ne songent qu'à venger leurs frères broyés par les bombes.

Et Marko, en désespoir de cause, s'écrie :

« Mille livres à ceux qui prendront l'homme et la femme ! »

Mille livres ! c'est une somme et ce chiffre court de bouche en bouche.

Les plus robustes et les plus vaillants s'élancent, fascinés par ce chiffre énorme qui décuple à la fois leur vigueur et leur convoitise.

Marko les voit rouler comme une trombe, traverser la mêlée au nombre d'environ cinquante, opérer un mouvement tournant et isoler complètement le petit groupe, avec cinq ou six combattants. Ces braves se défendent avec un héroïsme superbe. La lutte est courte et poignante. Les patriotes, enserrés, sont massacrés. L'homme et la femme, déloquetés, sanglants, tombent, terrassés, après avoir fait payer cher cette défaite !

« Enfin, je les tiens ! gronde Marko radieux.

« Ah ! sang Dieu !... nous allons rire... »

Quelques coups de sifflet vibrent encore. Puis quelques coups de feu isolés, deux ou trois éclats de bombe, et les patriotes s'échappent, absolument comme s'ils étaient escamotés. Leurs pertes sont cruelles. Cinquante hommes tués, sans compter les blessés que leurs camarades ont emportés.

Celles des Albanais sont effrayantes. Il y a par terre des centaines et des centaines de cadavres mêlés aux blessés qui appellent au secours avec des cris déchirants. Mais peu importe à Marko. Il se retire du côté des wagons afin de défendre la ligne du chemin de fer, et attend patiemment qu'on lui amène ses deux prisonniers. Il fait charger les armes, coucher en tirailleurs ses compagnies décimées, place des sentinelles, bref,. se prépare à repousser une nouvelle attaque d'ailleurs improbable.

Le jour commence à poindre.

Toutes ces multiples besognes d'un chef soucieux de son devoir ont absorbé le temps de Marko qui dit enfin :

« Amenez les prisonniers ! »

Encadrés d'un peloton de véritables bandits, le jeune homme et la jeune femme s'avancent, droits et fiers, devant le pacha. Marko, qui savoure sa vengeance, rit de son mauvais rire et les regarde, les yeux mi-clos, comme un tigre à l'affût. Les rangs des gardiens s'écartent et Marko sursaute comme si une bombe éclatait sous ses talons !

« Mille tonnerres !... ce n'est pas eux !...

« Où est Joannès ?... où est Nikéa ?

- En sûreté, répond le jeune homme d'une voix ferme.

- Ah ! coquin... tu vas payer pour lui...

- Je ne suis point un coquin ! Je suis un patriote... un soldat qui combat pour l'indépendance de son pays.

« Comme prisonniers, nous avons droit aux égards de ceux qui nous ont pris, du moins s'ils sont des soldats et des civilisés.

- Vraiment ! voyez-vous cela !... riposte Marko, frappé malgré lui de cette dignité sans emphase, de cette fermeté sans jactance.

« Et comment t'appelles-tu, monsieur... l'homme qui veut des égards ?

- Michel Kégovitch.

- Et cette femme ?

- Hélène Sanvico, ma fiancée.

- Tu dis, Sanvico !... il me semble que nous sommes un peu cousins », reprend Marko en dévisageant la jeune fille.

Hélène répond bravement :

« C'est possible ! mais il y a longtemps... alors que tes ancêtres, chrétiens, combattaient, à côté des miens, le musulman.

« Aujourd'hui, nous ne pouvons plus être du même sang, puisque tu es devenu le bandit turc qui massacre le chrétien !

- Tiens !... tiens !... s'écrie Marko en éclatant de rire, cette petite créature qui raisonne !

« Sais-tu, Michel Kégovitch, que vous élevez bien mal vos femmes.. Ah ! mon pauvre garçon ! tu ne seras pas le maître dans ton ménage... et cela me contrarie pour toi !

- Et qu'est-ce que cela peut bien te faire ? riposte Michel en haussant les épaules.

- Cela me fait énormément... au point de me désoler !

« Car je suis bon !... chacun sait ça... je suis d'une bonté... comment dirai-je ?... idéale !... oui... c'est bien le mot... je suis d'une bonté idéale... et il m'est impossible de voir souffrir quelqu'un... alors, pour t'éviter d'être malheureux en ménage, je vais être forcé de t'empêcher d'épouser ma cousine qui raisonne trop... qui serait le maître et la maîtresse, et qui te tyranniserait du matin au soir, sans trêve ni merci !

- Nous empêcher d'être l'un, à l'autre ! s'écrie Hélène en entourant de ses bras son fiancé. Ah ! je t'en défie bien... car la mort seule pourrait nous séparer... entends tu : la mort seule !

« Tu nous tueras plutôt !

- Oui !... oui !... c'est bien ce que je viens de dire... la femme veut !... elle ordonne !... elle défie !... et il faut obéir.

« J'obéirai donc ! parce que je suis non seulement bon, mais encore bien élevé.

« Non, mes enfants, je ne vous séparerai pas... il ne faut jamais faire le bien des gens malgré eux ! Puisque vous êtes fiancés, restez donc fiancés !

- Mais enfin, que veux-tu faire de nous ? interrompt Michel énervé par ce jeu cruel, sous lequel il sent la griffe du tigre à face humaine.

- Mais, combler vos vœux... vous unir pour la vie... ne jamais vous séparer... même dans la mort ! réplique Marko avec son rire sinistre.

« Et ce ne sera pas long ! »

A ce moment, le soleil apparaît. On entend des cris lointains, puis le Qui vive ! des sentinelles. Deux hommes accourent, sans armes. Ils viennent du côté de la montagne et portent l'uniforme des réguliers de Marko.

On les arrête et on les amène au pacha qui leur crie brutalement :

« Qui êtes-vous ?

- Nous sommes de tes soldats d'Albanie, Excellence.

- D'où venez-vous ?

- Nous étions prisonniers des rebelles... Leur chef Joannès nous envoie d'urgence apporter ce message pour toi.

- Ah ! vous vous êtes laissé prendre !... vous ! de francs Skipétars ! de vrais montagnards de mon clan ! grogne Marko en fronçant le sourcil... nous recauserons de cela tout à l'heure.

« Donne-moi ce papier. »

Un des hommes, épouvanté de cet accueil, remet en tremblant au terrible pacha le billet de Joannès. Et Marko lit froidement à demi-voix, ces quelques lignes tremblées, tracées fiévreusement au crayon, sur une feuille volante arrachée d'un'carnet :

« Pour Marko,

« Mon ami le plus cher et sa fiancée sont en ton pouvoir. Veux-tu me les rendre ? J'ai fait prisonniers trente de tes soldats. Si tu consens, je te les renverrai tous sans condition.

« JOANNES. »

- Ainsi, dit à demi-voix Marko, ce blanc-bec se permet de faire des prisonniers et de m'offrir un échange ?

« Voilà qui est d'un mauvais exemple. »

Michel et sa fiancée ont entendu la lecture du billet. Sachant en quelles mains ils étaient tombés, ils n'espéraient plus rien. Mais leur ami ne les oublie pas, lui ! A peine en sécurité, il négocie leur liberté.

Il offre trente hommes en retour !... Leurs regards se croisent, et soudain l'espoir anéanti semble renaître.

Certes, ils ont fait et depuis longtemps le sacrifice de leur existence. Mais cela n'empêche pas qu'ils aiment la vie… qu'ils aient soif de tendresse et que leur jeune amour à peine éclos éprouve une suprême révolte en présence de ce néant où il va sombrer.

Marko, tout en paraissant absorbé par le billet qu'il relit lentement, surprend ce long regard chargé de tendresse et sourit en hochant la tête.

« Joannès offre trente hommes, dit-il de sa voix ironique.

« J'estime que c'est trop peu et vous valez mieux que cela. Je suis néanmoins disposé à accepter… mais sous certaines conditions.

- Si elles sont compatibles avec le devoir, j'y souscrirai volontiers, répond avec dignité Michel.

- Quand on est les fiancés de la Mort… quand on n'a plus que quelques minutes à vivre… que quelques regards à échanger… tout est compatible avec le devoir… pour ne pas être tué !

- En es-tu bien sûr ?

- C'est à toi de juger.

« Donne-moi simplement votre mot d'ordre… indique-moi où sont vos réserves d'armes et de munitions… dis-moi où sont vos fabriques de dynamite… et vous êtes libres tous deux, sur l'heure !

- Pacha, ce que tu me proposes là est une trahison… et, pour tout dire, une infamie !

- Bah ! laisse donc !… des mots, tout cela !…

- Et tu crois qu'il nous serait possible de marcher tête levée devant nos frères vendus par nous… de jouir de cette vie sauvée par de tels moyens…

- J'ajouterai volontiers cent mille livres pour atténuer ces regrets et vous permettre une existence opulente… »

Michel l'interrompt avec fermeté :

« Penses-tu, en ton âme et conscience, que nous pourrions enseigner à nos enfants l'amour de cette chose magnifique et sacrée : la Patrie... si nous l'avions livrée à ses plus mortels ennemis ?

- La Patrie ?... mais elle est aussi de notre côté... nous l'aimons autant que toi, mais nous la concevons autrement...

« Viens donc avec nous où tu seras riche, heureux, comblé d'honneurs...

- Les vieillards nous maudiraient... les hommes nous cracheraient à la face... les enfants nous jetteraient des pierres... notre nom serait maudit et notre descendance déshonorée...

- Si ton âme est si pusillanime, change de pays.

- Notre âme ignore la peur et je te le prouve.

« Elle est macédonienne et chrétienne... et nous devons rester là où nos pères ont aimé, vécu, souffert !

« Nous ne quitterons pas notre pays.

- Ainsi, tu préfères la mort à cette... complaisance qui se borne à quelques simples renseignements que je veux te payer largement...

- Oui ! je préfère la mort à cette chose monstrueuse, impie, sacrilège, qui s'appelle la trahison !

- Des mots, tout cela, encore une fois !

- Oui ! des mots qui font l'honneur des hommes et la vie des peuples...

- Et toi, cousine, refuses-tu cette fortune que je t'offre aussi... cet or... ce monceau d'or qui vous procurera la vie facile, le luxe, lé bonheur ? »

Très pâle, la poitrine oppressée, la jeune fille regarde bien en face le brigand, et répond d'une voix entrecoupée :

« Ton or procure tout, Marko…, sauf pourtant l'estime des autres et de soi !

« Or, le bonheur sans l'estime est empoisonné… la vie sans l'honneur est maudite ! Quoi qu'il arrive, je refuse ! »

Chacune des paroles de Michel est comme un soufflet pour Marko. Il fait des efforts inouïs pour ne pas éclater, voulant tout entendre et tout savoir. Ses joues se marbrent de taches tour à tour livides ou pourprées, ses lèvres se serrent, ses yeux s'injectent, sa face devient hideuse et terrible.

Jusqu'au dernier moment il a espéré, à force de promesses et de menaces, obtenir ces renseignements qui seraient la mort de l'insurrection. Exaspéré de voir que rien ne peut entamer cette admirable fermeté, humilié de s'être contraint, mortifié d'avoir offert vainement cet or… son dieu ! il pousse un cri de bête qui se rue au carnage !

Il arrache de sa ceinture le long poignard albanais et le brandit de haut, de toute sa force. Il semble méditer un moment, chercher, dans l'éclair rouge de ses prunelles, lequel il frappera le premier…

Voyons… qui ?… l'homme ?… la femme ?… qui des deux souffrira le plus, en voyant panteler l'autre, la poitrine ouverte, en attendant dépérir à son tour ?

Ce calcul féroce de bourreau dilettante est déjoué par un mouvement spontané de Michel.

Voyant le poignard levé, le jeune homme, d'instinct, ouvre ses bras, serre sur sa poitrine sa fiancée, comme pour lui faire un rempart de son corps.

Il tourne ainsi le dos à Marko qui, les voyant enlacés, frappe de toute sa force !

Le poignard disparaît jusqu'à la garde et traverse du même coup les deux poitrines !…

Deux cris étouffés… deux râles et dans la dernière étreinte des deux bras qui se resserrent, un dernier baiser unit leurs lèvres mourantes !

Marko laisse le kandjar dans la plaie et s'écrie :

« Puisque vous refusez la vie... soyez unis dans la mort ! »

Et lentement, lentement, les deux corps fléchissent, puis tombent sur l'herbe, toujours unis par les bras crispés et par ce poignard qui traverse les deux cœurs.

Marko détache son grand manteau de pourpre, enveloppe les cadavres et dit aux deux prisonniers muets d'horreur :

« Prenez un brancard, couchez-y ces corps tels qu'ils sont et portez-les à Joannès.

« Vous lui direz simplement :

« - Voici la réponse de Marko ! »

« Allez et faites vite ! «

Marko est obéi sur l'heure. Les deux hommes exécutent en toute hâte leur funèbre besogne et retournent vers la montagne. Et le brigand, les, voyant disparaître avec leur lugubre fardeau, ricane en disant :

« Je voudrais bien voir la figure que fera Joannès en recevant ma réponse !

« Eh ! pardieu ! il ordonnera de massacrer tous les prisonniers... A sa place et comme représailles, je n'y manquerais pas ! »

... Les heures s'écoulent pendant que les troupes disponibles travaillent à réparer le désastre. Ces ravages causés par les bombes sont incroyables et demandent beaucoup d'efforts.

Il faut déblayer le sol encombré de cadavres, de rails tordus, de traverses broyées, de madriers calcinés, de choses sans forme et sans nom !

Il faut ensuite culbuter hors de la voie les machines mutilées et opérer le travail de réfection.

Les trois quarts de la journée ont été employés à ce rude labeur que rien n'interrompt.

D'autre part, le service en campagne est fait avec la précision et la vigilance que comportent la situation et surtout la proximité d'un ennemi aussi déterminé.

Vers cinq heures, les sentinelles avancées donnent l'alarme et se replient devant un petit groupe compact d'hommes sans armes. Ce groupe chemine lentement et se dirige vers le camp de Marko.

On vient de reconnaître ces hommes, et de bruyantes exclamations de joie signalent leur retour.

« Qu'y a-t-il ?... et pourquoi ces criailleries ? »demande Marko de ce ton farouche qui fait trembler les plus braves.

Un sergent arrive au pas gymnastique et répond, tout essoufflé :

« Excellence !... les trente prisonniers... faits par les rebelles... et ramenés par les deux... qui ont emporté là-bas... les cadavres de l'homme et de la femme... sur le brancard.

- Impossible ! ces rebelles sont des misérables qui massacrent les lâches qui se laissent prendre.

« Du reste, ils ont bien raison ! »

Une légende, soigneusement propagée par l'autorité turque, affirme, dans un but facile à concevoir, que les patriotes tuent les prisonniers de guerre.

« C'est eux, pourtant, Excellence, et en toute vérité, reprend le sergent.

- Eh bien ! qu'on me les amène, et vite ! »ajoute Marko.

Ils s'avancent radieux, en hommes heureux d'être enfin libres, de pouvoir reprendre leur place dans le rang et de retourner à la bataille.

« Vous vous êtes évadés, n'est-ce pas ? leur crie brutalement Marko, voulant douter encore.

- Non, Excellence ! répond l'un d'eux.

- Alors, comment êtes-vous ici ?

- Parce que Joannès, le chef des… de ceux de là-bas, nous renvoie libres et sans conditions. Ah ! vraiment !… Il est d'une générosité que j'admire, mais que je n'imite pas !

« Mais qu'a-t-il dit ?… en quels termes vous a-t-il rendu la liberté ?

- Quand il a reçu les deux cadavres, il est devenu blanc comme un linge… il est tombé à genoux et puis. il a mis sa main droite dans le sang qui coulait des plaies..

« Avec ce sang, il a tracé sur son front, sa poitrine et ses épaules le signe des chrétiens, puis il a ajouté :

« - Dormez en paix, vous serez vengés ! »

« Alors, il s'est tourné vers nous et a dit :

« - Ce n'est pas votre faute et je ne vous ferai pas expier ce crime d'un autre… Allez, mes amis, vous êtes libres ?… »

« Et nous voici à tes ordres, Excellence !

- Ah ! il vous a fait grâce ! interrompt Marko.

« Eh bien ! moi, je vous condamne à mort !… et il en sera ainsi de tous les lâches qui se laisseront prendre.

« Capitaine Achmet, fais empoigner et garrotter ces coquins. Que ta compagnie prenne les armes et les fusille ! »

Cinq minutes après retentissait un feu de salve et les trente-deux hommes, foudroyés, s'abattaient comme des masses !

Chapitre 25

Jusqu'à présent, Marko a plutôt affecté un mépris hautain pour les Patriotes.

Cette rébellion, au début localisée dans quelques villages et sur quelques points isolés de son vilayet, l'a d'abord amusé.

Tiens !... tiens !... ces paysans qui prétendent changer l'ordre - d'aucuns diraient le désordre - depuis si longtemps établi. Ces rustres qui voudraient se soustraire à l'usage séculaire qui fait d'eux la bête humaine taillable et corvéable !... qui les rend depuis le berceau jusqu'à la tombe les humbles tributaires de la race guerrière !... Ces moutons qui s'essayent à manger le loup !

En vérité, voilà qui est du dernier bouffon !

En homme pratique, Marko a su tirer un parti merveilleux des événements. D'abord il en a profité pour décupler l'impôt et faire suer à la région tout ce qu'elle possédait. Or, argent, produits de la terre ou de l'industrie locale, il a tout extrait des réserves les plus secrètes. Imaginez une cuvée de raisin sous le pressoir !

Et, tout en satisfaisant sa légendaire rapacité, il a partout institué le règne de la terreur. Puis, après avoir ruiné les paysans, il a eu la joie sauvage de les massacrer. Et plus que jamais, ces nouvelles tueries lui ont procuré les faveurs et les richesses.

Et c'est ainsi que ce prince d'opérette et de mélodrame, ce bey famélique, vrai chevalier de grandes routes, et, pour tout dire, ce bandit rapace et féroce est devenu un des plus hauts dignitaires d'un grand empire.

Aussi, Marko le Brigand, métamorphosé en Marko-Pacha, avec le titre d'Excellence, trouve que cela va très bien et que tout est pour le mieux dans le meilleur des vilayets.

Mais à une condition, c'est que la révolte n'aille pas plus loin, ne fasse pas de proche en proche la tache d'huile, ou plutôt, la tache de sang. Et voilà que tout à coup cette révolte menace de devenir une révolution ! Ces soulèvements locaux, qui servaient de prétexte à d'énormes déploiements de forces militaires, à d'abominables extorsions, à d'effroyables massacres, ces émeutes de villages se généralisent, ces petits foyers gagnent, s'étendent, se réunissent et vont former un immense incendie.

Les patriotes ne se contentent plus de résister passivement, de faire quelques rapides randonnées pour inquiéter les postes, ils osent attaquer face à face, en nombre, avec un armement perfectionné, les troupes d'élite commandées par Marko lui-même !... Oui, les soldats albanais de Marko-Pacha !

Il sent qu'il y a là une direction jusqu'alors insoupçonnée. Une organisation puissante, résultant d'une volonté forte, d'une intelligence hors de pair, d'une individualité supérieure, servies par une bravoure à toute épreuve et une entente singulière des choses de la guerre. Oui ! Marko a devant lui un homme ! Et un nom vient éclore sur ses lèvres qui se crispent de fureur :

« Joannès ! »

Et c'est en vain qu'il affecte de ricaner, de hausser les épaules et de vouloir rabaisser les mérites réellement extraordinaires de cet adversaire. Le nom siffle entre ses dents comme un coup de cravache :

« Joannès ! »

De gré ou de force, il lui faut reconnaître que cet homme lui a toujours échappé. Musculairement il lui est égal, puisque lui, Marko, n'a pas pu le faire plier, et cela l'enragé. Le sabre à la main, Joannès ne le craint pas, oh ! non... et cela l'exaspère. Avec cela, savant, rusé, tacticien !...

Avec des ressources minimes, il démolit des trains militaires, attaque des forces vingt fois supérieures, anéantit des bataillons et résiste victorieusement à un corps d'armée. Et de jour en jour, ses coups de main stupéfiants augmentent sa popularité. On accourt de tous côtés à son appel. Ses effectifs grossissent. En vérité, si on le laisse faire, il va constituer pour la région un danger formidable, mettre en péril l'autorité musulmane, libérer la Macédoine... chasser les Turcs des kazas, des sandjaks, des vilayets !

À la pensée de perdre cette opulente prébende, ce pouvoir illimité, Marko frémit, jusqu'aux moelles, se crispe et rugit :

« Ah ! non… cela ne sera pas !… il faut en finir… à tout prix, de l'homme et de la rébellion !

« Quand je devrais mettre vingt-cinq mille rédifs sur pied, je veux l'avoir, d'ici huit jours, pieds et poings liés !

« Et je l'aurai !… Foi de Marko ! »

En homme qui veut la fin, Marko veut les moyens. Séance tenante, les ordres se succèdent. Sans relâche le télégraphe fonctionne, commandant des levées de soldats, infanterie, cavalerie, artillerie, comme s'U s'agissait de combattre une armée.

Dix mille vont partir séance tenante d'Usküb. Quinze mille de Prichtina. Les premiers fileront jusqu'à la frontière bulgare et les autres jusqu'à la frontière serbe. Ils s'étendront en occupant tous les passages, tous les sentiers de montagne, tous les villages, de façon, comme disent les dépêches, « à ne point laisser passer une souris ».

Ces troupes se mettront en marche de l'Est à l'Ouest, en rabattant, tous les rebelles sur la ligne Prichtina-Uskub, qui sera gardée par des forces considérables. En même temps il est enjoint aux chefs de détachement, officiers ou sous-officiers, de faire massacrer sans pitié tous les chrétiens en état de porter les armes, et de raser leurs demeures.

Ils devront tenir un, état régulier des personnes tuées et le remettre au fur et à mesure à leurs supérieurs. En l'absence de tout document relatif à l'individualité des morts, les têtes seront coupées, et expédiées au chef-lieu du vilayet. Il y aura récompense.

Alors si, par impossible, les patriotes arrivent à percer la double ligne de troupes interposées entre eux et la frontière, ils ne trouveront plus, dans les villages ravagés, que des musulmans fanatiques. Naturellement, ces derniers leur refuseront asile et les livreront, morts ou vifs, contre argent, à l'autorité.

Ainsi repoussés de partout, les malheureux patriotes seront enfermés dans un cercle de fer absolument infranchissable.

Donc, pour Marko qui dispose de moyens immenses, leur perte certaine est seulement une question de jours. Tous ces mouvements, combinés avec une habileté diabolique, s'exécutent avec une précision inouïe.

Ah ! Marko sait se faire obéir ! Il est vrai qu'il peut employer à propos - à tout propos - deux auxiliaires dont la puissance est irrésistible : l'or et la terreur !

Tout officier, sous-officier ou soldat coupable d'avoir laissé échapper un rebelle en armes sera pendu ! Les officiers et sous-officiers sont responsables des actes de leurs subordonnés. Quiconque capturera un rebelle en armes recevra cent livres. Si c'est un simple soldat, son chef immédiat touchera une somme égale. On juge si une pareille consigne doit stimuler le zèle de ces hommes cupides, faméliques et féroces.

....

Revenons à Joannès.

Désolé, le jeune chef vient de faire à ses malheureux amis de rapides et touchantes funérailles. Une faille dans la montagne a reçu les tristes fiancés de la mort, enlacés dans leur suprême étreinte. Une cartouche de dynamite a fait crouler sur leur sépulture un énorme quartier de roche qui la rendra pour jamais inviolable.

Avec les yeux pleins de larmes, Joannès grave sur la roche, avec la pointe de son poignard, leurs noms : Michel-Hélène, surmontés d'une croix grecque. Alors, tous les patriotes à genoux, tête nue, se signent dévotement et poussent un cri formidable :

« Vengeance !... Vengeance !.... Mort à Marko !

- Oui, mes amis, c'est bien cela ! Mort à Marko !... dit Joannès en serrant nerveusement sa carabine.

« Il faut supprimer ce brigand qui semble résumer en lui. le fanatisme et la férocité des musulmans, et cela, c'est mon affaire !

- Et nous !... et nous !... Que ferons-nous ?

- Vous allez, pour un temps, disparaître... vous terrer !

- Voyons ! tu n'y penses pas... nous voulons nous battre... nous sommes des soldats ! répond, au lieu et place de ses camarades, Rislog désappointé.

- Patience, amis !... car vous aurez, avant peu, une terrible revanche.

« Mais, aujourd'hui, devenez invisibles... Il en est temps encore... la prudence le veut... et moi, je l'ordonne... au nom de la Patrie... au nom de l'avenir même de la Révolution.

« Vous êtes soldats !... obéissez !

- Bien ! nous allons exécuter ton ordre... quoi qu'il nous en coûte.

« Mais toi !... notre chef, notre conseiller... toi qui es l'âme de la Révolte, que vas-tu faire ?

- Courir à Prichtina, m'y cacher avec vingt hommes résolus, attendre Marko, le guetter patiemment de jour, de nuit, à toute heure, et le poignarder !

« Mais assez causé !

« Rislog, prends le commandement à la place de notre pauvre Michel... rejoins au plus vite Panitza, et regagnez de suite les souterrains du Kara-Dagh... vous aurez trois mois de vivres... et je compte ne vous y laisser que quinze jours.

« Vous emploierez ce temps à fabriquer des bombes.

« Partez !... partez vite !... j'ai le pressentiment d'un danger terrible qui nous menace et va fondre sur nous. »

Le temps de désigner les vingt hommes qui doivent l'accompagner et Joannès, que l'inquiétude dévore, s'enfonce dans la montagne. En cinq minutes les deux troupes, suivant une direction différente, se sont perdues de vue, peut-être pour toujours !

La nuit vient et déjà, dans le lointain, commence l'exécution des ordres sauvages donnés par Marko. Du point élevé où ils se trouvent, Joannès et ses hommes voient s'allumer, dans la nuit, de multiples brasiers.

Le jeune homme frémit et gronde :

« Oh ! ne pas avoir dix mille hommes à lancer sur ces brigands !… ne pas pouvoir protéger ces malheureux qu'on égorge… être forcé d'attendre… d'assister, impuissants, à ces horreurs !

« Oh ! Marko !… Marko !… quel compte terrible tu as à me rendre ! »

Mais Joannès, pour le moment, ne fait qu'entrevoir la vérité. Elle va lui apparaître seulement le lendemain, dans toute son horreur. Avec cet instinct prodigieux qui fait de lui un véritable homme de guerre, il devine cet énorme mouvement de troupes ordonné par Marko. La houle humaine, qui déferle depuis la frontière, sème partout l'incendie et la mort, ne laissant derrière elle que des débris calcinés et des cadavres mutilés.

Cependant les Patriotes se dirigent aussi vite que possible vers Prichtina. Marchant sans trop se cacher, évitant les agglomérations, ils suivent des sentiers abrupts et ne rencontrent personne. Ils sont, comme l'on sait, vingt combattants, y compris Joannès et Nikéa. Chacun d'eux porte quatre bombes et quatre cartouches de dynamite, dans le sac-musette dont on ne se sépare jamais. Ils se sont uniformément coiffés du tarbouch rouge à gland noir, sage précaution qui, avec leur tenue moitié civile, moitié militaire, peut à la rigueur les faire prendre pour des rédifs

Ce projet d'aller à Prichtina et d'y demeurer caché peut de prime abord sembler insensé. Surtout avec la police turque, si habile. Mais il faut savoir que les patriotes ont partout des amis dévoués jusqu'à la mort à l'œuvre de libération. Ils trouveront certainement là-bas un concours efficace et une sécurité complète.

Le difficile est d'y arriver. La distance n'est guère que de soixante kilomètres. Elle n'a rien d'effrayant pour ces intrépides marcheurs, qui comptent bien la franchir en douze ou quinze heures, sauf ; bien entendu, le cas d'événements contraires.

La plus grande partie se passe sans incidents, et déjà Joannès croyait avoir partie gagnée, quand, aux environs de Janiero, en pleine montagne, ils tombent sur une troupe importante.

L'ancien gendarme Soliman, qui marche en éclaireur, s'arrête et revient en rampant.

« Des Albanais ! dit-il tout bas à Joannès : mauvaise rencontre...

- Combien sont-ils ?

- Au moins deux cents ! et armés jusqu'aux dents... les meilleures troupes de ce brigand de pacha.

- Ils ne t'ont pas vu ?

- Non, capitaine !... ils ne soupçonnent rien.

- Bon ! il faut obliquer à gauche et nous rapprocher du chemin de fer. »

En file indienne et habilement dissimulée, la petite troupe se glisse dans un ravin, s'insinue sous des massifs de châtaigniers nains, et attend un bon quart d'heure.

Rien ! solitude complète. On repart. Trois kilomètres plus avant, commence la plaine de Kossovo. On aperçoit de loin Prichtina, dont les mosquées brillent au soleil.

Tapis sous les broussailles, les Patriotes inspectent la plaine tragique. Impossible d'aller plus loin. Des postes sont établis de tous côtés et des sentinelles avancées sont embusquées tout près, à moins de cinq cents mètres.

Joannès hoche gravement la tête et dit :

« Nous avons là plus de trois cents hommes... Et il nous faut absolument passer !

« Demeurer longtemps est impossible... nous allons être découverts d'un moment à l'autre !

« Si seulement nous avions des chevaux !

- Ça pourrait se trouver, dit gravement l'ancien gendarme.

« Voulez-vous que j'aille en découverte ?

- Va et sois prudent. »

Il s'éloigne en rampant, le poignard aux dents, ayant laissé son mannlicher qui l'embarrasserait.

Une longue demi-heure s'écoule. Crispés par l'attente, immobiles, respirant à peine, les Patriotes commencent à désespérer. Ils perçoivent un léger froissement de brindilles… La face balafrée par les épines, les vêtements en lambeaux, les mains saignantes, Soliman reparaît.

« As-tu réussi ? demande Joannès d'une voix que l'émotion fait trembler.

- Oui, capitaine ! c'est-à-dire, je sais où sont les chevaux… seulement, il faut les conquérir.

- C'est la moindre des choses ! allons-y donc…

- Suivez-moi ! »

De nouveau, la troupe reprend la file indienne. Elle se glisse comme un reptile énorme sous les basses branches, ondule, s'arrête et repart dans un silence absolu, sans un faux pas, sans un craquement de branche, sans un froissement de métal.

La descente est rude. On arrive près d'un petit plateau sur lequel se dressent une cinquantaine d'habitations.

Une trentaine de chevaux sellés, mais débridés, ayant en guise de litière du foin jusqu'au ventre, mangent avidement. Quatre hommes, vautrés à terre au milieu de débris de victuailles, les gardent en somnolant.

Tout semble en désarroi dans ces maisons. Les portes claquent, les fenêtres s'ouvrent, les gens s'enfuient avec des cris d'épouvante. Le bétail affolé détale, poursuivi par des soldats vêtus de rouge…

« Les Albanais !... encore ces bandits, gronde Joannès en serrant les poings... Oh ! finissons-en ! »

C'est une razzia de moutons, de porcs et de vaches, sans doute pour l'alimentation des troupes mobilisées. Les soldats hurlent, il y a un pêle-mêle affreux de gens, de bêtes, de débris.. le sang commence à couler... les maisons commencent à flamber...

Les ordres de Marko s'exécutent : l'incendie, le pillage, l'assassinat.

Les Patriotes se groupent pour écouter Joannès.

« Baïonnette au canon... à l'arme blanche... pas un coup de feu !... massacrons tout... et puis, à cheval !

« Vous êtes prêts ?...

- Nous sommes prêts !

- Eh bien ! en avant ! »

Ils s'avancent jusqu'à l'extrême limite dû couvert, et sans un mot, sans un cri, s'élancent. Les quatre hommes qui gardent les chevaux n'ont pas le temps d'ébaucher un mouvement, de proférer un appel. Quatre coups de baïonnette, et les bandits sont cloués au sol comme des bêtes malfaisantes !

Les pillards aperçoivent les Patriotes qui arrivent en tempête. Trompés par leur coiffure et leur armement, ils les prennent pour des fantassins réguliers. Du reste, qui donc irait soupçonner la présence d'un peloton de vingt rebelles au milieu d'une division turque ?

Joannès se trouve en face d'un géant qui lève son sabre sur un pauvre vieux à cheveux blancs. Les deux bras du jeune chef se détendent comme un ressort. La baïonnette mannlicher s'enfonce jusqu'à la poignée dans le poitrail de l'assassin.

« Ah ! brigand !... tu ne tueras plus ! »

Un furieux corps à corps se produit. Excités par ce pillage abominable et par ce massacre qui leur rappelle des deuils inconsolables, les Patriotes sont envahis par une véritable frénésie de meurtre. Les Albanais surpris, n'ayant à la main que leurs poignards, sont massacrés en un clin d'œil.

La sanglante exécution est si rapide que c'est à peine s'ils peuvent tenter un faux semblant de défense.

Jusqu'alors, pas un coup de feu n'a été tiré. Malheureusement, un blessé, réfugié derrière une porte, a encore la force de saisir son revolver. Il fait feu à bout portant sur un Patriote qui s'abat, le crâne fracassé.

Joannès pousse un cri de douleur et de colère. Encore une victime ! et puis la détonation va donner l'alarme !... attirer un bataillon, un régiment.

« Aux chevaux ! commande Joannès ; aux chevaux ! »

Vite on court brider les bêtes qui hennissent et s'ébrouent en flairant du sang. Puis, au moment de monter en selle, une idée vient à Joannès. Une idée simple et géniale :

« Prenez tous un manteau ! »

Chacun ramasse à la hâte un de ces vastes manteaux rouges si chers aux Albanais, et s'en couvre les épaules. C'est le meilleur déguisement pour passer.

« A cheval ! commande encore le chef qui s'élance sur un grand cheval noir, à tous crins, l'œil en feu.

En écuyer consommé, Nikéa saute sur une autre bête qui piaffe, puis retentit le cri :

« En avant ! »

Le peloton, diminué d'un combattant, s'élance au triple galop dans la plaine de Kossovo. Malheureusement, le coup de revolver a été entendu par les vedettes. L'éveil est donné. De tous côtés on crie : « Aux armes ! »Les fantassins se groupent, les cavaliers s'affermissent en selle, prêts à prendre la poursuite.

On aperçoit ce peloton qui file manteaux au vent, en désordre, et quelqu'un, regardant attentivement ces étranges cavaliers, s'écrie :

« Mais ils n'ont pas de sabre ! »

On s'étonne. On s'inquiète. Puis, d'instinct, des chefs vocifèrent de leur plus belle voix de commandement :

« Halte !... halte !... arrête... arrête ! »

Un trompette sonne la halte et la fanfare porte à une demi-lieue. D'instinct, les chevaux tentent d'obéir. Mais les cavaliers les talonnent durement, et ils détalent de plus belle.

Il y a là rébellion, désertion ou trahison. Brusquement, les chefs ordonnent le feu. Des coups de martini éclatent en salves serrées.

Déjà le peloton est à plus de quatre cents mètres. Oh se presse trop, comme toujours, et pas une balle ne porte.

Tout à coup, un géant chamarré sur toutes les coutures apparaît, flanqué d'un léopard apprivoisé, et suivi d'un brillant état-major.

Des cris d'enthousiasme retentissent :

« Vive le pacha !... vive le bon pacha !... vive Marko !... »

Il voit le peloton qui file bride abattue. A l'aspect des manteaux albanais, un doute lui vient, rapide et lancinant comme une brûlure.

« On ne se sauve pas ainsi sans motif ! si c'était donc *lui* !... »

Et sans plus de réflexion, il commande :

« Vite !... ici, un escadron !... suivez-moi et en avant ! Il nous faut ces gens-là... morts ou vifs ! »

Chapitre 26

Joannès voulait d'abord remonter du Sud au Nord la plaine de Kossovo, puis, arrivé en face de Prichtina, se jeter dans les montagnes qui environnent la ville. Grâce aux intelligences qu'il a dans son voisinage immédiat, il lui aurait été facile d'y pénétrer la nuit.

La poursuite engagée par Marko empêche brusquement ce projet. L'alarme est donnée partout et la route est coupée vers le Nord.

Chacun ouvre tout grands les yeux au milieu des tourbillons de poussière soulevée par la course.

« Rien à l'Ouest ! dit brièvement Joannès ; piquons droit dessus ! »

On galope une demi-heure. La ligne du chemin de fer n'est pas loin. Déjà on aperçoit les poteaux télégraphiques tout grêles et tout rigides.

« Malédiction !… des fantassins ! »crie Soliman.

Une ligne de tarbouchs rouges surgit d'un fossé. Impossible de passer.

« A droite et à toute vitesse », dit Joannès dont le front se plisse.

En arrière, on entend des hennissements, des clameurs, des coups de feu. L'escadron lancé par Marko à la poursuite des Patriotes gagne ainsi quelques foulées. Par bonheur, les fantassins, ne comprenant rien à ces manœuvres, ne tirent pas.

« En avant !… en avant !… ne cesse de crier Joannès.

« Piquez !… piquez les chevaux… »

Lardés à coups de couteau, les nobles animaux s'emballent, affolés. Cet élan furieux dure un quart d'heure.

Une rivière apparaît derrière la voie.

« La Strénitza !... le gué !... il faut coûte que coûte atteindre le gué. »

Ainsi, un hasard prodigieux ramène les deux mortels ennemis vers ce cours d'eau où, l'année précédente, Joannès faillit succomber ! Le gué, bordé d'abîmes d'où le jeune homme sortit par un prodige d'énergie et de sang-froid ! Le gué près duquel Nikéa, dont la raison venait de sombrer, chantait de sa voix de démente le chant de Kossovo ! Les chevaux bon- »dissent sur la voie et sautent par-dessus les rails. Quelques coups de feu éclatent. Les balles sifflent. Un cri de douleur retentit.

« Blessé ?... Qui est blessé ? demande Joannès.

- Rien !... ce n'est rien... un bras cassé... moi, Darnia.

« En avant !... en avant !... »

La poursuite continue, acharnée. Mais voici la rivière. Une ligne blanchâtre apparaît sous les couches d'eau glauques des abîmes. Nikéa montre cette mince chaussée sous-aquatique et dit au chef :

« Le gué !... mon ami, laisse-moi prendre la tête... je le connais pied par pied !

- Va ! mon enfant, et guide-nous !... Frères, suivons avec assurance ma chère femme... »

Le cheval de Nikéa renâcle et refuse d'avancer. Elle le talonne rudement et le pique à la croupe. Il finit par s'immerger, le flanc houleux, en s'ébrouant. Bientôt, il a de l'eau jusqu'à mi-flanc. Il pointe les oreilles avec inquiétude et trébuche. La jeune femme le soutient d'une main ferme, pendant que les autres suivent avec docilité.

Joannès, le dernier, se met à l'eau. Le temps s'écoule, et un frisson d'angoisse agite les plus braves en voyant combien est courte la distance qui sépare les deux troupes.

Les clameurs se rapprochent. On entend résonner comme un tonnerre les sabots sur le terreau noir de Kossovo. Par bonheur, quelques chevaux de tête glissent sur les rails et culbutent. Les cavaliers font panache. Les premiers rangs s'arrêtent. Les Patriotes gagnent ainsi une minute !...

On entend jurer et sacrer Marko dont la voix de métal arrive sur l'eau avec la netteté qu'elle aurait dans un cornet acoustique.

« Mille tonnerres ! quelles brutes vous faites !...

« Des cavaliers !... ça des cavaliers !... des pourceaux grimpés sur des ânes... oui, des pourceaux...

« Fils de truies ! je vous ferai empaler ! »

Un capitaine s'avance et dit en portant respectueusement la main à son tarbouch :

« Excellence, nous sommes à bonne portée... on pourrait faire tirer... je vous garantis que nous tuerions tout !

- Gardez-vous-en bien !... je défends de faire feu... Malheureusement je connais l'endroit et je me défie des cadavres qui s'en vont au fil de l'eau !

- La rivière est profonde et pas un n'échapperait.

- Tu es une brute ! Celui qui conduit cette petite troupe en est sorti, pieds et poings liés, à mon nez, à ma barbe !

« Comprends-tu, maintenant ? »

Tout en dialoguant d'une façon plutôt vive, ils se sont immergés à leur tour, Marko en tête, et toujours flanqué de son léopard.

Déjà le peloton des fugitifs, sorti tout ruisselant de la rivière, a repris son galop furieux. Rafraîchis et reposés, les chevaux filent comme le vent qui apporte les dernières paroles du pacha. Tout d'abord, ils gagnent de vitesse et augmentent notablement la distance qui sépare les deux troupes.

Cela ne semble guère émouvoir Marko. Il s'anime à cette chasse passionnante et semble d'ailleurs certain du succès. Son lucerdal bondit près de lui avec sa légèreté de fauve, excité, lui aussi, en vraie bête sanguinaire, par la pensée de la curée prochaine.

Du reste, il y a là deux cents hommes, les meilleurs cavaliers du corps d'armée, quoi que Marko ait pu dire au passage de la rivière. Pleins d'expérience, connaissant admirablement le cheval, ils savent obtenir de lui la plus grande somme de vitesse, avec le minimum de fatigue. Tout à coup, Marko s'aperçoit que les fugitifs obliquent, à droite, comme s'ils voulaient gagner la plaine.

Il s'écrie, goguenard et féroce :

« Ah ! mais non… pas de ça !… il faut les couper.

« Cinquante hommes sur la droite… cinquante sur la gauche et le reste au centre.

« Je veux les rabattre vers la montagne… les mener de gré ou de force chez moi !… chez nous, n'est-ce pas, Hadj… où nous leur offrirons une hospitalité de choix. »

En entendant son nom, le léopard gronde, comme s'il comprenait ces paroles cruelles de son redoutable maître.

« Le misérable ! dit Joannès en voyant cette manœuvre, il nous gagne de vitesse, et la plaine, c'était pour nous le salut ! Allons donc vers la montagne et quoi qu'il arrive ! »

Et la poursuite continue, dans les mêmes lieux et les mêmes conditions que l'année précédente, alors que Joannès, Michel et Panitza, montés sur les chevaux des gendarmes turcs, s'enfuyaient, poussés invinciblement vers le nid d'aigle où s'abrite le clan de Marko le Brigand.

« Crevons les chevaux, mais gagnons du terrain ! »hurle Joannès.

Le lit desséché du torrent s'ouvre devant eux. La petite troupe s'y engouffre d'un train d'enfer. Au bout de cinquante pas, un homme oscille sur sa selle et va tomber. C'est le blessé, Darnia, le patriote au bras cassé par la balle. Jusqu'alors il a pu se soutenir par un miracle d'énergie. Maintenant, il n'en peut plus… il sent la chute

prochaine sous les pieds des chevaux affolés. Un de ses camarades le happe en quelque sorte au vol et le soutient. Et malgré tout, la fuite se ralentit.

- « Laisse-moi ! gémit le blessé ; laisse-moi... je le veux... vous... fuyez... moi, je suis perdu !

- Ça, jamais ! dit le camarade... je te sauverai... ou j'y laisserai ma peau !

- Tu ne vois donc pas... que je vous perds... et il faut que vous viviez... oui... tous !... pour la patrie. »

De son bras valide, il saisit son revolver, met ses dernières forces dans ce cri suprême :

« Vive la Macédoine libre ! »

En même temps il applique l'arme sur sa tempe et se fait sauter la cervelle.

Terrifié, le camarade maintient un moment le cadavre en selle, et murmure d'une voix hachée de sanglots :

« Pauvre Darnia !... il se sacrifie pour nous. »

Mais les vivants n'ont plus le temps de penser aux morts. Toutes leurs facultés se concentrent dans la fuite qui devient de plus en plus difficile. Ils arrivent au milieu des roches où la course des chevaux sera bientôt impossible. Par bonheur ils ont réussi à distancer Marko et son escadron. Le galop se maintient quelque temps. Puis il faut prendre le trot, et enfin marcher au pas.

Ce pas du cheval est infiniment moins rapide que celui des rudes montagnards de Macédoine.

« Pied à terre ! »commande Joannès.

Les combattants, réduits maintenant à dix-huit, quittent la selle et abandonnent résolument les chevaux au milieu du chaos des roches éboulées. Les cavaliers de Marko seront bientôt forcés de les imiter. Mais cela ne les gêne pas. Eux aussi sont d'intrépides piétons, habitués dès l'enfance à se jouer des plus, terribles escarpements.

Toujours comme l'année précédente, le demi-cercle mouvant des soldats se resserre de façon à pousser les fugitifs sur cette pente abrupte qui conduit à l'aire de Marko.

« Et quand nous serons là-haut ? »dit à Nikéa Joaunès en montrant la forteresse.

La jeune femme, que la rude ascension n'essouffle même pas, souriant doucement d'un air un peu énigmatique, répond :

« Il faut espérer !

- Sur quoi ?... chère âme !... sur nous... sur nos bons fusils... Tenter une résistance désespérée... nous mettre à l'affût derrière chaque pointe de roc... massacrer en détail ces bandits !...

- Ils sont bien nombreux, et nos munitions seront vite épuisées.

- Alors, qu'espères-tu ?

« Ah ! si nous avions de hautes murailles... un solide abri... Si nous pouvions seulement pénétrer dans cette forteresse maudite... Oh ! oui, maudite et imprenable !

- Et pourquoi pas ?

Tout en échangeant ces paroles, ils grimpent vivement le chemin de casse-cou, suivis de leurs compagnons. La distance entre eux et l'ennemi a plutôt augmenté. Mais cela n'inquiète guère Marko, qui jubile et murmure :

« Il faudra bien qu'ils s'arrêtent devant la porte de fer... et alors, nous rirons de bon cœur ! »

Et Joannès ajoute, répondant à Nikéa :

« Tu sais bien, pourtant, que le brigand a encore fortifié son repaire... Tiens ! vois... regarde, maintenant que nous approchons.

- Il a fait dresser des blocs énormes sur d'autres blocs... et cela forme une muraille de cent pieds... une muraille à pic défiant l'escalade et le canon !

- Je vois aussi la poterne en fer... des plaques épaisses comme des pavés et sur lesquelles s'écraseraient des boulets !

- C'est là devant qu'il nous faudra combattre et mourir, pris entre deux feux et en vendant chèrement notre vie. »

Et pour la seconde fois, la jeune femme répond avec un soupir énigmatique :

« Qui sait ?

- Oh ! je t'en supplie... dis-moi quelle espérance folle te donne en ce moment la force de braver l'impossible... de me faire entrevoir le salut pour nous... pour ces braves... nos frères que la mort guette !

- Tu vas voir ! »

Le chemin tourne en colimaçon, au bord de l'abîme qu'il surplombe. Il arrive sur une esplanade assez vaste, que coupe la sombre muraille de roches accumulées. Au milieu et bien en face, la porte de fer peinte en rouge comme une plaque de sang étalée sur les pierres grises.

D'un geste rapide, Nikéa arrache de ses épaules son manteau albanais. Elle l'enroule autour de sa taille et en forme une longue jupe qu'elle agrafe solidement à la chaînette d'argent du col. Ainsi drapée, elle enlève son tarbouch et dénoue ses magnifiques cheveux blonds qui tombent en cascades sur ses épaules.

Joannès et les patriotes, interdits, la regardent sans comprendre. Étrange, sculpturale et réellement impressionnante sous cette longue traîne de pourpre, elle ramasse son fusil et lentement se dirige vers la porte.

De la crosse, elle frappe rudement le panneau de métal qui résonne avec des roulements de tonnerre. Au dedans rien ne bouge, et l'huis rébarbatif demeure obstinément clos.

Là-bas, Marko et ses cavaliers ont mis pied à terre. Ils s'avancent en gens que rien ne presse et sûrs d'arriver à temps.

Nikéa frappe un second, puis un troisième coup. La porte ne s'ouvre pas, mais une petite meurtrière, juste suffisante au passage d'un fusil, apparaît au milieu du panneau. Soudain, la voix de Nikéa s'élève dans le silence tragique, succédant aux coups bruyants de la crosse sur le fer. Cette voix admirable chante la terrible cantilène de Kossovo, que les Slaves ne peuvent entendre sans frissonner jusqu'aux moelles !

« Kossovo ! Kossovo sanglant !... »

« Tu es la Plaine où le sol ruissela... Tu as bu le sang généreux des héros !... des héros qui succombèrent en défendant le sol sacré... le sol rougi de la Patrie mourante. »

« Jean Korvin... Iskander... où êtes-vous ! »

Il y a un moment de silence poignant, pendant lequel les patriotes sentent leur cœur battre à défoncer leur poitrine.

Enfin, une voix cassée de vieillard demande, derrière la porte :

« Femme !... qui es-tu... toi qui chantes ainsi les malheurs de la patrie asservie, et qui mouilles nos yeux ?...

- Regarde-moi ! reconnais-moi !...

« Je suis celle qui exigea la vie et la liberté des trois hommes que Marko voulait fusiller... Je suis celle qui commande partout... parce que l'ange des ténèbres m'a ravi mon âme... Regarde-moi !... et reconnais Nikéa...

- Ah !... c'est toi... l'envoyée du Prophète... oui... c'est bien toi... Nikéa la Folle !...

« Femme !... que veux-tu ? »

Pour bien rester dans l'esprit de son rôle, Nikéa ne répond pas. Sa voix vibrante entonne la deuxième strophe :

« Kossovo !... Kossovo maudit !... »

« Le sang engraisse la terre… la terre produit le blé !… Oh ! sang généreux d'Iskander et de Korvin… fais croître des lances parmi les épis… Que le blé mûri par toi donne à nos jeunes hommes… vos vertus guerrières !…

« Kossovo sanglant ! Kossovo maudit !…

« Vengeons Kossovo ! »

Altérée au point d'être inintelligible, la voix cassée reprend :

« Encore une fois… que veux-tu ?… »

En bas, on entend de plus en plus distinctement les cris des brigands de Marko. Le bruit de leurs pas se rapproche. Ils montent le rude chemin d'accès… dans quelques minutes ils seront là… De la réponse de Nikéa, du caprice de ce mystérieux gardien dépend le salut des patriotes ! La jeune femme continue avec un calme superbe :

« Sous peine des plus grands malheurs, je veux que cette porte s'ouvre !… je veux le droit d'asile pour moi et ceux qui m'accompagnent… Tu entends !… je le veux ou je vous maudis tous !…

- Qu'il soit donc fait comme tu l'ordonnes et que Dieu me pardonne si je fais mal !… En même temps, de lourdes barres de fer glissent en grinçant. Une serrure compliquée craque avec un bruit de déclic. La porte s'ouvre, lentement, comme à regret.

Nikéa la pousse et, avec un geste d'indicible autorité, fait signe aux patriotes d'entrer. Ils s'engouffrent avec une précipitation bien naturelle dans l'étroite ouverture…

Nikéa la dernière y pénètre, juste au moment où, sacrant, hurlant, gesticulant, arrivent les brigands et Marko ! D'un geste violent, la jeune femme repousse la porte qui se referme avec son fracas de tonnerre. Puis, avec son magnifique sang-froid, elle fait glisser les barres et les verrous.

Elle se trouve en face d'un vieillard gigantesque, à peine courbé par l'âge. Blanc comme neige de barbe et de cheveux, les yeux ternes, les dents usées, un burgrave !

Il la regarde avec une sorte d'effroi superstitieux et tend vers elle ses mains noueuses, sur lesquelles font saillie les arborescences des veines. Et ce vieux, qui fut un brigand impavide, un homme de sang, ignorant la crainte et la pitié, tremble devant elle. Et pendant qu'elle darde sur lui un regard de dompteuse, les patriotes se mettent, à tout hasard, en défense. Comme si chacun craignait de rompre le charme, nulle parole n'est prononcée.

Les carabines passées en bandoulière s'enlèvent en un clin d'œil, et l'on entend le craquement des baïonnettes vivement assujetties à l'extrémité des canons.

Chose étrange, la forteresse paraît presque déserte, du moins à première vue. On aperçoit seulement quelques vieillards, des femmes et des enfants qui arrivent, étonnés. Et cette réflexion traverse l'esprit de chacun :

« Tous les hommes en état de porter les armes ont suivi Marko-Pacha à l'armée. »

Brusquement, ce silence qui pesait si lourd sous la poterne est rompu. Des coups formidables résonnent sur la porte, et une voix impérieuse, qui sonne comme un clairon, profère des appels accompagnés de menaces.

C'est la voix de Marko...

« La porte !... mille tonnerres... ouvre la porte !...

« Eyoub !... tu es là ?... tu m'entends ?... »

- Je te défends d'ouvrir ! »fait Nikéa d'une voix basse et sifflante, en dardant sur le burgrave l'éclair de son regard.

Les coups sonnent de plus en plus fort et la fureur de Marko s'exhale en imprécations :

« Eyoub !... tu es là... si tu n'obéis, je ferai cuire à petit feu ta vieille carcasse... Ouvre vite !... mille tonnerres ! tu sais pourtant que je ne répète jamais un ordre.

- Elle ne veut pas... seigneur bey !...

« Par l'âme du prophète dont elle est inspirée... je vous jure qu'elle ne veut pas ! balbutie le vieux en chevrotant.

- Tu es fou, vieux gredin !... Ouvre, te dis-je ! ou parla barbe de mon père... je massacrerai tous ceux de ta famille !...

- Va !... retire-toi... disparais... rentre dans ta demeure, dit de sa voix basse Nikéa en le poussant du bout des doigts.

« Va !... l'ange l'ordonne... va... je le veux, et moi seule commande ici désormais... le bey est impuissant contre toi... contre tous... sa volonté doit céder devant la mienne... Va ! »

Il se retire à reculons, l'œil vague, pendant que deux patriotes, l'arme au pied, prennent la faction derrière la porte de fer sur laquelle s'escrime à tour de bras Marko le Brigand !

Les autres habitants de la forteresse aperçoivent Nikéa et la reconnaissent aussitôt.

« C'est elle !... c'est l'envoyée de Dieu !... »

Elle leur sourit, leur parle doucement, et tâche de les rassurer, pendant que les patriotes, baïonnette au canon, parcourent au pas gymnastique l'esplanade bordée de maisons pour la plupart désertes. Malgré son habituel sang-froid, Joannès est absolument stupéfait par cette étrange succession d'événements. Il résume d'un mot la situation à ses compagnons non moins ébahis et ravis :

« Pour l'instant, la sécurité me semble complète.

- Oui, répond un de ses hommes, et cela tient du prodige.

« Nous sommes les maîtres d'une forteresse imprenable, et pourvu qu'il n'y ait pas quelque entrée cachée communiquant avec le dehors, nous pouvons soutenir un siège.

- Tu m'y fais songer, Démètre.

« L'an passé, avec Panitza et mon pauvre Michel, nous avons pénétré ici par un souterrain qui s'ouvrait non loin du chemin d'accès. Il débouchait près du précipice qui borde l'esplanade.

« Viens avec moi et cherchons cet orifice. »

Nikéa se trouve au milieu des femmes et des enfants qui la contemplent avec une crainte respectueuse et osent à peine répondre à ses brèves questions.

« Oui, c'est vrai ! les hommes sont partis rejoindre le pacha qui les comble d'honneurs et de richesses... Seuls sont demeurés quelques vieux avec les femmes, et encore, bon nombre de celles-ci ont émigré vers la ville...

« De temps en temps les hommes font une rapide apparition... ils viennent enfouir leur or, faire une orgie de brigands et repartent. »

Tout en les écoutant, Nikéa les emmène vers ce grand bâtiment carré où elle était jadis prisonnière. Des portes rébarbatives en défendent l'entrée. Les rares fenêtres sont garnies de barreaux de fer, c'est une véritable prison.

Elles y pénètrent sans défiance. Mais comme elles sont nombreuses, intrépides, vigoureuses, comme elles peuvent avoir des armes, Nikéa, sans hésiter, les enferme à triple tour !

Cependant, les terribles coups frappés du dehors ont cessé de faire retentir la porte de fer. Les hommes de faction n'aperçoivent plus rien par la meurtrière. Partout sur l'esplanade extérieure, c'est le silence et la solitude.

Marko le Brigand se serait-il résigné ?... aurait-il abandonné la partie ?

Non !

Chapitre 27

Joannès et l'homme qu'il vient d'appeler Démètre se livrent à d'activés recherches. Ils inspectent minutieusement cette partie de la forteresse qui confine à l'Occident et tout d'abord ne trouvent rien.

« Voilà qui est étrange ! murmure tout dépité Joannès. Je croyais avoir conservé un souvenir exact de cet endroit que je suis payé pour connaître, hélas !

- On aura remanié les terrains, observe judicieusement son interlocuteur ; et qui sait ? peut-être planté des buissons.

- Tu as, pardieu ! raison... Cette portion qui surplombe le ravin était nue jadis... j'en suis certain. Aujourd'hui elle est couverte de ronces, de jeunes pousses de châtaigniers et de chênes verts... Approchons ! »

Pendant qu'ils escaladent un raidillon de quatre à cinq mètres, Nikéa, à laquelle obéissent militairement les patriotes, s'est constituée commandant de place. Accompagnée d'un peloton en armes, elle passe une revue rapide et détaillée de la forteresse.

Pour plus de sécurité, elle escalade les gradins qui accèdent au sommet de ces murailles cyclopéennes et d'où l'on aperçoit la région entière à dix lieues à la ronde.

Elle voit tout près, à les toucher, les chevaux abandonnés dans la plaine par les rebelles, et qui fraternisent avec ceux que les hommes de Marko ont également délaissés pour escalader la montagne.

Il y a là tout un escadron, et pas un cavalier. Chose étrange et alarmante, le pacha et ses Albanais ont disparu comme si la terre les avait engloutis !

Justement inquiète, Nikéa descend et va en toute hâte faire part à Joannès de cet escamotage. Elle le trouve occupé à une singulière besogne. Pendant que Démètre, avec sa baïonnette, écarte les ronces et les broussailles, Joannès, lui, sans souci des épines, colle son oreille à la paroi de la montagne. Voyant venir Nikéa, il met un doigt sur ses lèvres...

« Silence ! »

Puis, de la main tendue, avec flexion du haut en bas des doigts, il lui fait signe de marcher doucement.

Elle s'arrête pendant qu'il ausculte attentivement la terre, et attend le résultat.

Le chef se relève et dit, d'une voix basse comme un souffle :

« L'ancien passage est là !... nous l'avons retrouvé... Il ne peut donner issue qu'à un seul homme à la fois !

- S'il avait échappé à nos recherches, nous étions perdus !

- Oui, les bandits sortaient sournoisement et nous massacraient.

- Ils vont nous attaquer... je le sens... j'en suis certain...

- Que faire ?

- Appeler cinq hommes... se procurer quelques cordages... quelques solides poignards à lame courte et large...

« Surtout, le plus grand silence ! un mot, un bruit de pas et tout serait perdu.

- Ne vaudrait-il pas mieux entasser des quartiers de rocs sur ce passage et en boucher l'entrée ?

- J'y ai songé, mais je veux prendre Marko !... le prendre vivant, et je dois laisser faire l'attaque.

« Va ! mon enfant, va ! et hâte-toi ! j'ai un plan excellent et je réponds du succès ! »

Quelques minutes après, les cinq hommes arrivaient conduits par la jeune femme.. Pieds nus, munis de cordes et de poignards, ils interrogent du regard leur chef.

Il les fait grimper près de lui et les installe, plutôt par gestes, sur la mince corniche qui surplombe l'abîme et s'infléchit en plan incliné, d'un bout, sur l'esplanade.

Alors seulement ils aperçoivent l'ouverture taillée à vif dans le granit, engueule de four, et close hermétiquement par une roche ou un bloc de fonte. Derrière ce puissant obturateur, ils entendent des bruits sourds, indiquant la présence immédiate d'êtres animés.

« Marko et ses brigands ! »murmure Joannès dont les yeux flamboient.

Puis il fait à voix basse quelques recommandations et ajoute, en saisissant un poignard :

« Demeurez immobiles... tenez bon les cordes et attendez mon signal. »

Un quart d'heure s'écoule dans une immobilité absolue.

Enfin, un grincement sort de terre. La masse qui bouche hermétiquement l'ouverture du souterrain se déplace avec lenteur sous une poussée irrésistible. Une tête barbue, coiffée d'un tarbouch, apparaît au ras du sol, dans l'encadrement des végétaux entremêlés.

Incrustés pour ainsi dire à la paroi verticale de la montagne, les Patriotes ne font pas un mouvement.

La tête s'avance et deux mains s'appuient à la base du trou. L'homme regarde à droite et à gauche, n'aperçoit rien, et dit à demi-voix :

« Tout va bien !... rien de suspect... nous sommes seuls... ils ne se doutent de rien. »

Il s'allonge, sort jusqu'aux épaules son torse robuste et va s'arracher du conduit...

Mais Joannès, couché à plat ventre juste au-dessus de l'ouverture, lève son bras armé d'un poignard à lame courte, large, en forme de feuille. L'arme terrible retombe sans bruit sur la nuque de l'homme, au ras du cervelet, tranchant net la moelle épinière.

Sans un cri, sans une convulsion, sans un râle, presque sans une goutte de sang, le malheureux est foudroyé ! A droite et à gauche, les Patriotes l'empoignent chacun par un bras, le tirent comme s'il continuait lui-même son mouvement de reptation, et sans plus de façons le chavirent dans le précipice.

Un deuxième suit, que la configuration des lieux empêche de rien voir et que l'absence de tout bruit empêche de rien soupçonner. Comme le précédent, il regarde à droite, à gauche et au-dessous, et dit d'une voix tranquille :

« Rien de louche… ça va… Achmet doit être déjà en bas… »

Il s'allonge, s'étire, s'arrache du trou jusqu'au dessous des épaules…

Le poignard de Joannès tombe sur sa nuque, avec une force, une précision effrayantes.

Comme celui qui le précède, le bandit est tué raide, sans un spasme et sans un soupir !

En vérité, cette mort silencieuse, cet anéantissement si rapide d'un homme robuste, plein de vie, ont quelque chose de terrifiant !

Les Patriotes, postés de chaque côté, renouvellent leur manœuvre. Ils saisissent par les bras le cadavre, le sortent par à-coups, comme s'il éprouvait quelques difficultés à se dégager, et le précipitent dans le vide !

Une autre suit. Et une voix rude, métallique, impérieuse, dit dans le souterrain :

« Allons !… dépêchez-vous !… laissez-vous glisser sans bruit et cachez-vous derrière les broussailles… Quand vous serez descendus au nombre de vingt, je viendrai vous rejoindre avec mon léopard. Pas de bruit surtout !… et que nul ne soupçonne que vous êtes là, ou tout serait perdu !

C'est Marko qui, accroupi près de l'entrée, compte au fur et à mesure.

Et le poignard s'abat, sans relâche, au ras des cervelets, foudroyant, invisible et infaillible, tous ces hommes qui se succèdent.

Justicier implacable, Joannès accomplit froidement cette effroyable besogne, pendant que ses auxiliaires, d'un mouvement uniforme, lancent dans l'abîme les cadavres palpitants.

Eux aussi comptent ces morts, s'impatientant de la lenteur avec laquelle les têtes apparaissent, craignant à chaque instant un cri, un gémissement qui compromettrait l'œuvre de vengeance et de sécurité.

… Dix-sept !… une demi-minute s'écoule… dix-huit ! un temps d'arrêt…. un éclair du poignard… dix-neuf ! encore une face moustachue sous le tarbouch rouge… encore un coup de pointe tout sec à la nuque… un spasme, et puis la tragique dégringolade au fond du précipice. Vingt !…

« A mon tour ! dit la voix de métal.

« Doucement !,.. Hadj… voyons… doucement, mon garçon, tu passeras après moi… Ah ! tu sens la chair fraîche… patience !… je te réserve pour ton dîner cette belle Nikéa… »

La tête de Marko s'engage dans l'ouverture. Ses épaules emplissent la cavité d'où elles ont peine à sortir. Il tire, pousse, ricane et dit :

« Est-ce que j'engraisserais ? »

Ce dernier mot s'étrangle dans un râle. Joannès a remplacé par un nœud coulant son poignard qu'il tient entre ses dents. Le cœur battant, il a passé, avec une adresse inouïe, le nœud coulant au cou du Brigand !

Il serre de toute sa force, en conscience, pendant que ses deux aides, empoignant le misérable chacun par un bras, extraient sans plus de façons, du souterrain, Marko-Pacha !

Rugissant, suffoqué, terrifié aussi en se sentant pris, il se débat furieusement, veut donner l'alarme, crier à l'aide…

C'est à peine si un râle étouffé sort de sa gorge. Joannès vient d'imprimer une rude secousse à la corde, et Marko, les yeux exorbités, tirant la langue, se trouve pendu.

Le lucerdal a entendu le rauque soupir de son maître qu'il suivait dans les talons. Arrivé au bord de l'ouverture, il regarde avant de s'élancer. Mais ses yeux de félin, aveuglés par le grand jour, n'aperçoivent rien. Il s'arrête un moment, pétrissant de ses griffes l'arête de granit et grondant sourdement.

Doucement, sans bruit, sans faux mouvement, Démètre lui passe au col l'autre nœud coulant, et tire de toute sa force.

Le léopard, qui bondissait juste à ce moment, demeure pendu comme son maître. Mais chez ce féroce animal d'une vitalité prodigieuse, la strangulation est plus longue que chez l'homme. Il rugit de façon terrible, claque des dents, gigote et soubresaute à croire qu'il va entraîner Démètre.

« Tiens bon ! Démètre !... tiens bon ! crie Joannès...

« Et vous, frères, les bombes !... vite ! les bombes ! »

Ne pouvant maîtriser le léopard, l'homme le laisse pendre au-dessus du précipice, et tranquillement amarre l'autre bout de la corde à une pointe de roc.

Du conduit souterrain jaillissent des cris, des imprécations, des froissements d'armes.

Ces bandits réellement intrépides professent pour la mort le mépris le plus absolu. Ils vont attaquer, à tous risques...

Ils n'en ont pas le temps !

Au cri de Joannès, les Patriotes retirent de leur sac les terribles bombes. En un clin d'œil ils passent à leur poignet la lanière qui actionne la mèche intérieure, et lancent dans le passage, à toute volée, les projectiles.

Une première détonation retentit. Puis, aussitôt, à une seconde nouvelle d'intervalle, trois autres qui ébranlent la montagne. Une fumée intense, toute blanche, monte en épais tourbillons comme d'un cratère...

Les bruits intérieurs ont cessé. Le massacre est complet et l'œuvre de dévastation achevée.

Cependant, Joannès désire plus encore. Il veut éviter jusqu'à la possibilité du retour, bien improbable pourtant, de survivants.

Il commande de sa voix brève :

« Vite, deux cartouches… pour finir !

« Broyez la roche et bouchez à tout jamais ce conduit. Vous, camarades, à moi !… aidez-moi à ficeler ce compagnon. »

Boum !… et boum !… les deux cartouches éclatent et parachèvent l'œuvre des bombes. Tout croule dans le souterrain effondré.

« Là ! conclut Joannès ; à présent, nous sommes chez nous, bien tranquilles et prêts à régler nos comptes, n'est-ce pas, Marko ? »

Mais le Brigand, qui semble évanoui, ne répond pas. Cependant Joannès n'en juge pas moins qu'il faut le garrotter étroitement.

On lui attache solidement les bras et les jambes, ce qui permet de décrocher le nœud coulant qui lui serre le col. Même opération pour le léopard qui tire la langue et ne bouge plus. On le ficelle aux quatre pattes, et les patriotes, ayant accompli cette tâche de prime abord jugée impossible, échangent une chaleureuse étreinte.

Marko prisonnier !… pieds et poings liés !… Le pacha féroce à la merci de ses victimes !… Marko le Brigand, la terreur de la Macédoine… près d'expier ses crimes ! Des camarades, qui suivaient de loin les péripéties de cette lutte poignante, accourent sur un signe du chef.

Ils chargent sur leurs épaules Marko et l'emportent vers l'esplanade.

« Et le lucerdal… qu'en fait-on ?…

« Faut-il le chavirer dans le précipice ?

- Non ! »dit Joannès en hochant la tête.

Puis, après un moment de silence, comme si une idée étrange lui venait, il ajoute :

« Réunissons ces deux brigands et emportons-les de compagnie. »

Cinq minutes après, le groupe atteint la plate-forme circonscrite par la muraille cyclopéenne, la montagne et le précipice.

Les Patriotes déposent sur le sol l'homme et le fauve inanimés, pendant qu'aux étroites fenêtres des maisons, les vieillards, les femmes et les enfants regardent, consternés.

Joannès pousse un coup de sifflet strident, bizarrement modulé, bien connu de ses camarades, et qui signifie : Rassemblement !

Ils accourent de tous côtés, en armes, et contemplent le Brigand, désormais inoffensif.

Un silence effrayant plane sur l'assemblée.

« Frères, l'arme au pied ! »dit le jeune homme.

Et pendant qu'ils se rangent, comme des soldats se préparant à une exécution, Marko s'agite sous ses liens. Sa vaste poitrine se dilate, ses membres puissants se contractent, il aspire une large gorgée d'air et pousse un rauque soupir. Il veut se lever, se mouvoir... n'ayant pas encore conscience de la réalité. Ses paupières s'ouvrent.

Il est étendu sur le dos et, d'un regard aussi rapide que la pensée, ses yeux aperçoivent l'azur si pur de ce ciel grandiose, sur lequel se découpent les montagnes. Un soleil admirable baigne les cimes blanches... les hirondelles se poursuivent avec leurs petits cris incisifs et joyeux... les jeunes feuilles tremblotent aux arbres...

Jamais la nature ne lui parut si belle ! Jamais cette griserie de l'air natal ne fut plus subtile ! Une lueur de sensibilité adoucit ses prunelles de fauve, quand son regard se trouve invinciblement attiré par le flamboiement des baïonnettes.

Il voit les Patriotes sombres, résolus, implacables, et comprend tout. C'est la fin de ce rêve d'or. C'est la chute irrémédiable du haut de ce piédestal où l'avait hissé son audace et où le maintenait sa férocité !

Il s'écrie d'une voix rauque :

« Joannès !... les rebelles !... je suis perdu !

- Oui, Marko, tu es perdu et rien ne peut te sauver.

- Vous êtes les plus forts... assassinez-moi !

- Nous sommes des justiciers et non pas des bourreaux !

- Bah ! des mots, tout cela !... Assassinez-moi et finissons-en !

« A ta place, Joannès, j'en ferais autant, et je n'y mettrais pas de telles façons...

- Tu crains donc bien la mort lente, précédée de ces tortures savantes que ton ingénieuse férocité imposait à tes victimes ? »

Oui, c'est bien cela. Marko le Brigand, Marko l'homme de sang, le bourreau implacable, craint la souffrance.

Se voyant si bien deviné, il tressaille violemment, se crispe sous ses liens, comme s'il espérait les rompre, et, payant d'audace, riposte avec une brutalité hautaine :

« Tu mens, paysan !

« Le bey de Kossovo ne craint rien !... et nul ne pourra jamais se vanter de l'avoir fait trembler... ni toi ni personne ! »

Joannès hausse les épaules et répond tranquillement ;

« Tu viens de le dire : des mots, tout cela !... rien que des mots ! Tu vas être jugé... »

Marko éclate d'un rire nerveux et s'écrie :

« Me juger !... quelle bonne farce de la dernière heure !... Mais, il y a une minute, n'as-tu pas prétendu que rien ne pouvait me sauver ? Puisque je suis condamné d'avance, tuez-moi donc, et ne regimbez pas quand je vous traite d'assassins !

« Vous me donnez ce nom parce que j'ai tué à dix, à vingt contre un... Soit !... j'en conviens et je m'en flatte. Je suis un assassin... Marko le Brigand !

« Aujourd'hui, les rôles sont renversés !... Vous vous mettez à vingt pour massacrer un homme sans défense et vous ne voulez pas en convenir... et vous vous érigez en justiciers !

« Hypocrites !... faux braves !... caricatures de gens loyaux ! vous n'êtes que des assassins !

- C'est toi qui mens, Marko ! réplique froidement Joannès.

« Et je vais te le prouver !

« Démètre, mon ami, coupe, je te prie, les liens de cet homme. »

Sans hésiter, le patriote tranche les cordes qui attachent les membres du pacha.

« Relève-toi, Marko ! »ajoute Joannès.

Stupéfait, le Brigand se dresse, s'étire, fait craquer ses membres, et machinalement porte la main à son sabre resté à son côté.

« Oui, tu devines, continue le jeune chef, je t'accorde le droit de te défendre seul contre seul... homme contre homme !

« Je serai ton adversaire !

« Oui, je consens à jouer ma vie contre la tienne... un duel à mort qui symbolise notre lutte de races... chrétien contre musulman... Macédoine contre Turquie !...

« En garde, Marko !

« Vous, camarades, formez le cercle ! »

Avec un ensemble parfait, les Patriotes, qui se tiennent sur un rang, partent des deux extrémités, s'écartent du centre et obliquent de droite et de gauche pour revenir souder les deux tronçons de cette ligne courbe.

Vu leur petit nombre, ils ont dû maintenir entre eux trois pas d'intervalle pour former un cercle irréprochable d'environ douze mètres de diamètre.

Au milieu se tiennent les deux adversaires. D'un grand geste large, le pacha arrache du fourreau son cimeterre damasquiné d'or. D'un mouvement sec, précis, Joannès tire son sabre. Pas un mot n'est prononcé. Mais une poignante émotion étreint tous les cœurs.

Un peu pâle, Nikéa couvre d'un regard de muette adoration Joannès qui lui sourit doucement, comme pour dire :

« Va ! ne crains rien... je serai vainqueur ! »

Puis il se ramasse sur lui-même pour résister à l'attaque foudroyante qu'il pressent.

Les deux lames se sont heurtées avec d'éclatantes sonorités de métal. Puis Marko, qui semble oublier toute prudence et jouer son va-tout, se rue frénétiquement sur Joannès.

Cette attaque de Marko est tellement furieuse que les sabres s'engagent jusqu'à la garde ! Et les deux hommes, un moment, se trouvent face à face, les yeux flambants de haine, à se toucher.

« Ah ! tu reculeras bien ! gronde Marko.

- Oui, répond ironiquement Joannès, mais pour mieux sauter ! »

Il bondit en arrière et son bras se détend, projetant, avec la vitesse de la pensée, la pointe au visage du pacha.

Marko pousse un hurlement épouvantable et recule en portant la main à ses yeux... et cette main se couvre de sang !

Il se trouve entièrement à découvert, et Joannès pourrait facilement le tuer. Le jeune homme ramène simplement la poignée de son sabre en prime, à la hauteur du front, et crie, pour la seconde fois :

« En garde, Marko !

- Ah ! démon ! »rugit le Brigand en démasquant ses yeux.

Sous la paupière droite, tailladée par le sabre, il n'y a plus qu'une orbite vide, aplatie, hideuse… Soit hasard, soit volonté du terrible escrimeur, l'œil est crevé !

La lutte recommence et Joannès attaque à son tour. Des coups droits ! rien que ces dangereux coups droits si déconcertants pour les tireurs de sabre. Visiblement, d'ailleurs, cette blessure atroce enlève à Marko la plus grande partie de ses moyens.

Et puis, dans cette âme obscure surgit un sentiment nouveau. La peur ! oui, la peur irraisonnée issue du souvenir des forfaits passés et de l'expiation qu'il sent prochaine.

Il veut néanmoins faire un effort désespéré, tenter d'échapper à cette pointe agile qui menace alternativement sa poitrine et sa face.

Il n'en a pas le temps. Joannès fait une feinte de coup droit, suivie du coup droit au visage, et se fend à fond. Marko arrive trop tard à la parade et pousse une clameur plus effroyable encore que la première : avec la précision d'une balle, la pointe du sabre lui traverse l'œil gauche !

Le pacha lâche son cimeterre, porte convulsivement ses poings à sa face, et rugissant, hurlant, haletant, se laisse tomber sur le sol.

En proie à un de ces accès de rage qui confinent à la démence, il crie d'une voix cassée, qui n'a plus rien d'humain :

« Aveugle !… je suis aveugle !…

« Oh ! sois maudit à jamais… toi qui m'as crevé les yeux ! »

Joannès remet son sabre au fourreau et répond avec une gravité triste :

« Marko, cesse de maudire !

« Je pouvais te tuer, je me suis contenté de te rendre à jamais inoffensif, Je te laisse, avec la vie, une porte ouverte au repentir !

« Adieu ! tu as versé des torrents de sang… tu as brisé nos âmes… tu as été le bourreau de notre patrie… nous te pardonnons !

« Adieu ! Puisse Marko l'aveugle faire oublier Marko le Brigand ! »

Le léopard, à demi étranglé, a repris ses sens. Il voit son maître anéanti, sans regard, la face sanglante. Et le féroce animal éprouve un sentiment de pitié pour le seul être qu'il aima. Il veut se rapprocher de lui et, ne pouvant y parvenir, gémit plaintivement. Silencieusement, Joannès coupe ses liens et commande :

« Frères !… en retraite… nous n'avons plus rien à faire ici…

« Retournons nous jeter à corps perdu dans l'ardente lutte qui sera le salut de la Patrie !

« En avant, frères, pour la Macédoine libre ! »

Tous poussent un cri vibrant :

« Vive la Macédoine libre ! »

Alors, mettant l'arme à l'épaule, ils franchissent la porte de fer et quittent le repaire du Brigand mutilé. Au moment de sortir, Joannès tourne la tête. Il voit Marko accroupi, sous ce grand soleil qu'il ne verra plus. Près de lui, le léopard lèche doucement les yeux sans regard d'où suintent les deux ruisseaux rouges… les larmes de sang, les premières que versa Marko le Brigand !

FIN